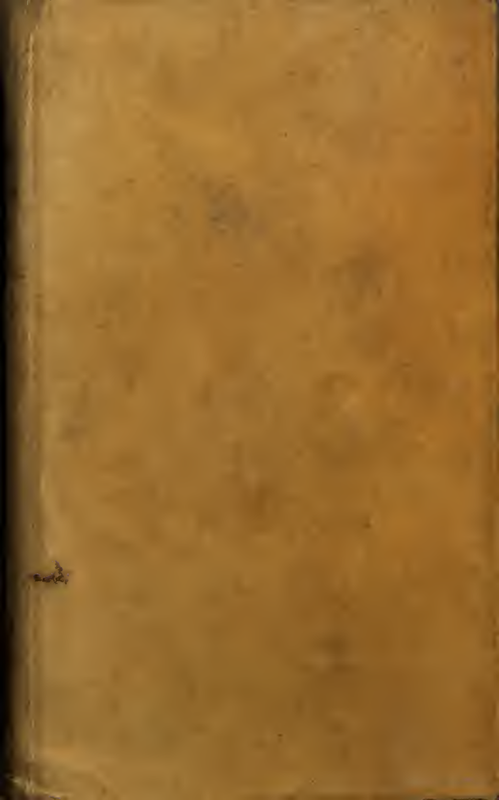
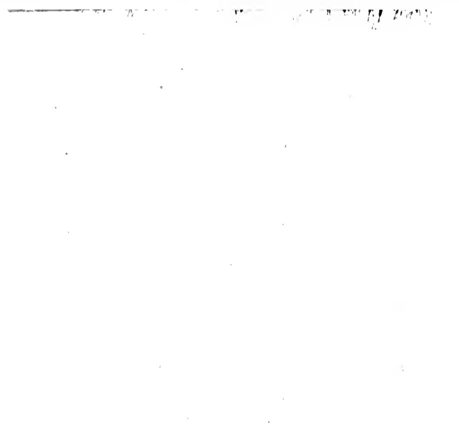




LE THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME III.

Imprimerie de Mme Ve Cussac, rue Montmartre,
No. 30.

LE THÉATRE
DES GRECS;
PAR LE P. BRUMOY.

SECONDE ÉDITION COMPLÈTE,

Revue, corrigée et augmentée de la traduction d'un choix de fragmens des poëtes grecs, tragiques et comiques;

Par M. Raoul-Rochette,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, etc., etc.



A PARIS.

CHEZ Mme Ve CUSSAC.

M. DCCC. XX.



OBSERVATIONS
SUR LES DIFFICULTÉS
QUI SE RENCONTRENT
DANS LA TRADUCTION
DES POÈTES TRAGIQUES GRECS.

OBSERVATIONS

SUR LES DIFFICULTÉS QUI SE RENCONTRENT DANS LA TRADUCTION DES POËTES TRAGIQUES GRECS.

PERSONNE, je pense, ne doutera qu'il ne se présente de grandes difficultés dans la *traduction des poëtes grecs*, et particulièrement des *tragiques*; mais de quel genre sont ces difficultés? Il en est de plusieurs sortes; et c'est ce qu'il importe de faire connaître.

Les traductions sont faites pour ceux qui n'entendent pas la langue que l'on traduit. Ce sont donc ces sortes de personnes qu'un traducteur doit premièrement avoir en vue dans son travail; mais, en même-temps, la traduction des langues savantes n'intéresse pas seulement ceux qui les ignorent, elle intéresse encore les gens instruits qui peuvent la juger.

Les uns et les autres sont assez difficiles à satisfaire également; et ce n'est pas là un des moindres embarras que le traducteur rencontre dans son entreprise. Les premiers, je veux dire ceux qui ignorent la langue originale, ne veulent pas permettre, et avec raison, qu'on parle grec en français. Sur la réputation de l'auteur traduit, ils se

sont fait une idée quelconque du mérite de son style, et veulent le retrouver dans celui du traducteur. Eschyle est singulièrement vigoureux et hardi; il faut que le traducteur le soit. Mais si, par hasard, en suivant l'original, la traduction, à l'exemple de son modèle, hasarde des expressions ou des figures inusitées, ce n'est pas le poëte grec qu'on en accuse, c'est le traducteur. On lui reproche trop de hardiesse ou d'incorrection, et on regarde comme un défaut de goût, ce qui devrait être regardé comme un mérite de fidélité. Moins hardi qu'Eschyle, Sophocle passe pour avoir atteint la perfection du style tragique; que ne dira-t-on pas, si le traducteur ne rend point cette perfection dont on s'est fait l'idée? Qu'il soit correct, simple et noble, ce ne sera pas encore assez. Nous avons dans notre langue des modèles qui sont, pour ainsi dire, les échantillons auxquels on rapporte toutes les mesures des autres écrivains, et lorsqu'il s'agit des grâces de style, quiconque n'est point Racine ou Fénélon, a bien de la peine à satisfaire le lecteur. Ce sera bien pis pour Euripide, qu'on a si souvent, et si mal à propos, comparé à Racine : c'est alors que le commun des lecteurs demandera de retrouver dans la traduction tout ce qui caractérise le style inimitable du poëte français.

Supposons un moment que le traducteur puisse satisfaire les goûts et les idées de cet ordre de lec-

teurs, ce qui paraît presque impossible, il survient une autre espèce de juges, qui sont d'autant plus à craindre, qu'ils n'apportent point dans leurs jugemens des préventions générales, mais des prétentions particulières. Il est des savans qui se sont exercés à connaître les auteurs, à pénétrer les endroits les plus difficiles, à corriger les leçons vicieuses du texte, et qui ne voient souvent qu'avec indifférence ou dédain, un traducteur qui n'aura pas interprété comme ils l'auraient fait. Parmi les opinions qui divisent les critiques, celles qu'ils ont choisies leur paraissent évidemment les meilleures. A peine l'autorité des scholiastes peut-elle servir d'appui au traducteur qui les aura suivis. Cependant celui qui, en les consultant, consulte également l'esprit de la langue originale, et par-dessus tout, l'esprit de l'auteur et les lois de la raison, celui-là ne doit pas trop s'effrayer des rigoureuses critiques de ces savans difficultueux. Mais il est un autre ordre de lecteurs qui sont bien plus à craindre : ce sont les demi-savans. Ceux-là font du bruit dans le monde : ils sont répandus dans les sociétés ; on les croit sur leur parole ; ils passent pour des gens profonds aux yeux des gens superficiels. Ils ne craignent point de prononcer hardiment, au premier coup-d'œil, sur un ouvrage long-temps médité. Le peu de connaissance qu'ils ont de la langue de l'au-

teur, ne leur en donne que des idées imparfaites : cependant il faut les entendre s'écrier sur la faiblesse d'une traduction, sur la force de l'original, sur l'harmonie de tels mots, sur une métaphore, sur une épithète que la traduction a omise ou n'a pas rendue. Ces sortes de lecteurs ne sont jamais contens des autres, tant ils sont contens d'eux et de leurs lumières... Mais je m'écarte; je voulais parler de la difficulté des traductions, et je ne parle que de la difficulté des succès.

La première difficulté réelle que rencontre un écrivain, dans la traduction des poëtes grecs, c'est la parfaite intelligence de son original. Autre chose est de lire, autre chose de traduire. La lecture se contente d'à-peu-près, la traduction veut pénétrer dans le sens intime et grammatical de l'auteur. Le premier secours qu'elle demande pour cela, consiste dans la pureté du texte. Or, on sait combien malgré les travaux des savans, qui ont cherché à le rétablir, nous avons encore à désirer sur cet objet, particulièrement pour Eschyle et Sophocle. La pureté du texte assurée, il reste bien des difficultés à vaincre. L'extrême concision de l'original, les ambiguités qu'il présente quelquefois, les constructions embarrassées sont autant d'écueils où la sagacité du traducteur peut échouer. Les scholiastes, il est vrai, lui offrent alors quelques lumières pour le guider; mais il

paraît que plusieurs de ces scholiastes n'avaient pas toujours, dans cette langue, qui était cependant la leur, des connaissances bien profondes, et que les endroits difficiles les embarrassaient souvent presque autant que nous. On remarque leur embarras dans la multiplicité et la contrariété d'interprétations qu'ils donnent souvent d'un même passage, et on voit encore mieux à quels écoliers ils avaient à faire, par la trivialité d'un grand nombre de leurs explications. Ce sont cependant encore généralement les meilleurs guides qu'on puisse avoir; mais il faut les suivre en maîtres et non pas en disciples soumis, et on ne doit pas craindre de s'écarter de leur route, quand la raison nous en ouvre une autre.

Je suppose enfin le texte parfaitement bien entendu, il faut maintenant songer à faire passer dans sa langue, non-seulement le sens général de l'auteur, mais même les formes dont il a revêtu sa pensée; car, il faut en convenir, c'est moins par les pensées que les hommes diffèrent, que par la manière dont ils les expriment. Ces formes résident particulièrement dans la composition de la phrase, et dans la nature des métaphores. Si la phrase est courte et concise, si elle est périodique et harmonieuse, on sait qu'il est du devoir du traducteur d'y conformer la sienne; mais on n'a pas communément assez observé combien il im-

porte de faire passer dans la traduction les mouvemens de la phrase originale. La passion ne s'astreint pas communément aux règles de la construction. Les inversions, les suspensions, les changemens de nombre, mille autres figures, viennent au secours du personnage que la passion anime, pour peindre les mouvemens intérieurs qu'il éprouve. Si ces figures sont dénaturées ou détruites, la passion est anéantie. Mais c'est principalement dans les chœurs qu'elles se font mieux sentir, et mettent un traducteur aux abois. Les grands événemens qui ont régné dans le cours de la pièce, ont exalté l'imagination du chœur; il rappelle alors à sa mémoire des événemens pareils à ceux dont il vient d'être témoin; il va les chercher dans les traditions anciennes; et la confusion de ces traditions, familières aux anciens et obscures pour nous, augmente considérablement la difficulté de les bien entendre.

Cependant, le traducteur n'en est pas moins obligé d'être concis et clair, en conservant encore le désordre apparent qui règne dans ces morceaux de poésie, et particulièrement la hardiesse des métaphores, qui semble les caractériser. Mais les méthaphores ne sont pas moins employées par les poëtes tragiques, dans le dialogue, que dans les chœurs; et si, dans ceux-ci, le ton de la poésie élève assez le style pour que le traducteur puisse

s'approprier sans peine les figures de l'original qui peuvent passer dans sa langue, c'est un avantage qu'il ne trouve plus dans le dialogue de la tragédie : car la tragédie, suivant l'observation d'Horace, se sert souvent d'un discours familier pour exhaler ses plaintes ; et, parmi les expressions les plus simples, on rencontre quelquefois les métaphores les plus hardies. C'est alors qu'il est difficile d'assortir, dans son style, la vivacité d'un tel écart avec la marche naturelle du dialogue. Cependant tout ce qui se fait sentir et remarquer est encore plus aisé à peindre que ce qui semble n'avoir aucune couleur particulière ; et tel est le style général du dialogue dans la tragédie. On pourrait, en quelque sorte, se le représenter par l'image des eaux d'un fleuve qui coule majestueusement dans une campagne ; elles ne semblent avoir aucune couleur qui leur soit propre, et elles deviennent à nos yeux, ou plus transparentes, ou plus obscures, selon qu'elles réfléchissent plus ou moins les images du ciel, ou celles des rives dont elles sont bordées.

Autant il est difficile au peintre de saisir ces nuances transparentes et indéfinissables de l'onde, autant il l'est au traducteur de rendre la clarté, la facilité, la noblesse et la familiarité qui sont réunies dans le style du dialogue de nos grands tragiques grecs. Plus le dialogue est naturel, vif et

coupé, plus il devient ingrat et rébelle à la plume d'un traducteur français. Le naturel semble fuir la concision qu'il exige, et la trivialité qu'il faut éviter, marche à côté de la simplicité qu'il faut atteindre.

La difficulté devient encore plus grande, lorsque les deux interlocuteurs, s'interrompant l'un l'autre, laissent le sens suspendu de manière que la phrase commencée pat le premier et interrompue par le second, n'est achevée que par la réplique du premier. Rien de plus destructif chez nous de toute grâce de style, et cependant c'est par ces suspensions que le dialogue acquiert encore plus de vivacité, et que le poëte fait disparaître la sorte d'affectation qui semble régner dans cette forme de dialogue, où un vers est répliqué par un autre.

Cependant, si j'ose le dire, ce sont quelquefois moins les beautés de l'original que les défauts, qui font le tourment des traducteurs. Il ne faut pas croire que les tragiques grecs présentent en général à nos yeux l'image de la perfection que nous trouvons, par exemple, dans Homère, et que l'on y rencontre par-tout la même sagesse, la même convenance, la même propriété de métaphores et d'images. Tantôt la concision dégénère en obscurité, et la diversité des manières dont les scholiastes interprètent ces passages obscurs, en est la preuve. Tantôt la naïveté passe les bornes qu'elle doit avoir;

ailleurs, les métaphores sont trop hardies ou déplacées, et le poëte se montre quand on ne devrait voir que le personnage de la pièce, comme dans la première scène de l'*Électre*, où Oreste compare son gouverneur à un vieux coursier dont les ans n'ont point affaibli le courage, et dont l'oreille se dresse encore à l'approche du danger. Quelquefois le poëte se permet de jouer sur les mots et le nom d'Hélène dans Eschyle, comme celui d'Ajax dans Sophocle, servent à amener quelques réflexions analogues à la décomposition de ces mots. Quelquefois enfin, on rencontre, dans le poëte le plus sage, des antithèses que le bon goût ne saurait pardonner, telles que la réponse d'Ismène, qui, voulant détourner sa sœur du dessein d'inhumer son frère Polynice, en dépit de l'ordre de Créon, lui dit qu'elle a *un cœur bien chaud pour un corps qui est déjà froid* [1].

Voilà de ces fautes de style ou de pensée dont on ne trouverait guère d'exemple dans Homère, mais dont il faut convenir qu'il est le seul qui ait su se garantir. Toutes ces taches de l'original sont autant d'écueils pour le traducteur; car, s'il n'est pas permis de dissimuler ses fautes, il l'est encore moins de les aggraver par une trop fidèle traduction; la langue grecque ayant cet avantage que

[1] *Θερμὴν ἐπὶ ψυχροῖσι καρδίαν ἔχεις.*

Voy. l'*Antigone* de Soph. v. 88.

l'harmonie qui l'accompagne sert quelquefois à voiler les défauts des pensées.

Mais, de toutes les difficultés que le traducteur peut rencontrer, il n'y en a guères de plus embarrassantes que celles qui se déguisent sous une apparence de facilité. Tout le monde sait l'analogie qui existe entre la langue grecque et la nôtre. On trouve souvent dans le grec des locutions que le français s'est appropriées, et qui semblent d'autant plus inviter à une traduction littérale, que cette traduction paraît être la plus naturelle. Mais il y a cet inconvénient que toutes ces locutions tirées originairement de la langue grecque sont devenues familières dans la nôtre. La justesse, la convenance, l'énergie qui les caractérisent leur ont fait éprouver le sort des proverbes. Elles sont devenues la richesse de la langue du peuple, et cette malheureuse distinction suffit en France pour avilir les meilleures choses. Ce n'est donc qu'avec intelligence et discernement qu'il faut, dans ces passages, se laisser aller à l'appât que présente la facilité d'une traduction littérale, en tâchant de sauver, par l'harmonie et l'arrangement des mots, les locutions familières dont on pourrait hasarder l'emploi.

Si la langue grecque nous présente quelque ressemblance avec la nôtre, un traducteur qui considère les deux langues de plus près est encore bien

plus effrayé de leur différence, qu'il n'est encouragé par la ressemblance qu'il trouve entre elles. Je ne veux point parler de ces différences qui frappent les yeux de tout le monde, de cette facilité de combiner des mots, et de donner ainsi à une seule expression grecque l'énergie d'une phrase entière. Je ne parlerai point de la faculté qu'elle a de pouvoir, par l'arrangement de quelques prépositions mises devant un verbe, modifier l'action, et en exprimer plusieurs circonstances à la fois; je me tairai sur tous ces avantages, mais ce que je veux remarquer, c'est l'emploi des particules conjonctives. Elles sont dans la langue grecque ce que les articulations sont dans la conformation du corps des animaux. C'est par elles que cette langue possède cette singulière souplesse, qui en fait à la fois et la grâce et la force. Ces particules, qui sont presque toutes monosyllabiques, ont encore l'avantage de pouvoir se placer en différens lieux, et n'ont pas, comme les nôtres, une place marquée et incommutable, au commencement de la phrase. Nous avons, à la vérité, quelques conjonctions, qui ne sont pas invariablement fixées au même poste; mais, pour compenser ces avantages, quelle pesanteur n'y a-t-il pas dans le nombre des syllabes qui les composent : *cependant*, *néanmoins*, *en effet ?* etc., Si d'autres conjonctions ont plus de briéveté, cet

avantage est perdu par l'immobilité qui les caractérise; les particules grecques sont des anneaux qui joignent avec grâce les membres d'un discours; les nôtres sont des attaches de fer qui semblent leur en ôter toute la souplesse. Aussi quelques-uns de nos meilleurs écrivains se sont-ils appliqués à les écarter, autant qu'il leur a été possible, et sur-tout celles qui, comme la particule *car*, sont tombées dans une espèce de discrédit, parce qu'elles semblaient retracer ou le pédantisme de l'école, ou la discussion du barreau.

Voyez le commencement du *Télémaque* : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse ; » dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse » d'être immortelle ; sa grotte ne résonnait plus » du doux son de sa voix, les nymphes qui la » servaient n'osaient lui parler. » Ce début a toute la sagesse, toute la gravité, toute la noblesse qui convient au poème épique et à notre langue ; mais, si un poëte grec eût écrit le *Télémaque*, tous les membres de cette phrase n'eussent pas été ainsi détachés les uns des autres, et on y eût sans doute trouvé quelques-uns de ces anneaux dont je viens de parler, ou quelqu'autre d'un genre semblable. Qu'on jette les yeux sur le commencement de l'*Iliade* : le second vers lié au premier, par une particule relative; et les troisième et quatrième aux deux autres par des particules con-

jonctives. Le début de l'*Odyssée* offre la même image de liaisons et d'enchaînemens, et le cours entier de ces deux magnifiques poèmes présente le même caractère de style. Tous les grands poëtes de l'antiquité, et ceux-même qui, par les élans de leur imagination, semblaient devoir le mieux s'affranchir des liens des particules, les ont également employées avec profusion. On dirait qu'ils les regardaient comme les principes de la vie et du mouvement de leur poésie. Il n'en est pas de même parmi nous. Quelque prérogative que nous voulions attribuer à notre langue, en la croyant plus propre que toute autre à la discussion et au raisonnement, nous serions bien éloignés de permettre à un auteur d'employer cette abondance de particules, qui constituent cependant la liaison des idées, et la chaîne du raisonnement. Ceux des écrivains du dernier siècle, qui les ont employées davantage, sont tombés, par la longueur de leurs phrases, dans des excès qui n'ont pas peu contribué à les faire proscrire. Cependant nos bons orateurs et nos grands poètes ont su encore se distinguer par la manière dont ils ont tiré, de l'emploi de ces conjonctions, un nouveau moyen de donner du nombre et du mouvement à leurs phrases. Racine qui, d'après une étude approfondie des anciens, a le mieux connu l'art d'écrire, sut mieux que personne aussi quel était leur pouvoir, quand

elles étaient bien mises en œuvre. Dans le beau songe d'Athalie, il ne craignit pas de faire dire à cette reine :

Ma mère Jézabel à mes yeux s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté....

Ce n'est pas que nous n'ayons des auteurs qui ont su aussi se faire un grand nom dans l'art d'écrire, en retranchant de leur style, autant qu'il leur a été possible, toutes ces liaisons qui y mettent d'ordinaire plus de clarté que de force; mais, quelqu'estimables qu'ils puissent être, ce ne serait pas ces écrivains qu'il faudrait prendre pour modèles, en traduisant les poètes grecs; et tout homme qui aurait traduit Eschyle même, en employant des phrases courtes et hachées, dans l'intention de donner plus de nerf à son style, aurait pu faire un ouvrage estimable, mais se serait beaucoup écarté de son original, par la seule forme de style qu'il aurait adoptée. Il faut donc qu'un traducteur exact des poètes grecs sache nous représenter, non-seulement les pensées de l'original, mais encore leur dépendances et leurs attaches, pour nous donner quelque idée de la rondeur et du nombre de leurs phrases. Mais ce n'est pas seulement pour représenter, autant qu'il est en lui,

les formes matérielles du style de l'original, qu'un traducteur a besoin d'observer la force de ces particules conjonctives, dont son original abonde, c'est encore pour s'assurer, par elles, du véritable sens de l'auteur. Ce sont elles qui nous montrent les liaisons des idées du poëte, et qui, dans les endroits obscurs, sont le vrai fil du labyrinthe.

Un traducteur qui les négligerait, ou qui ne se serait pas attaché à en observer toutes les propriétés et toute la force, ne pourrait manquer de tomber dans les méprises les plus grossières : il faut donc qu'il les sente, qu'il les étudie, et qu'il sache les employer avec la fidélité que la langue originale demande, mais avec la réserve que la nôtre exige.

D'après ces observations générales, on jugera mieux quelles sont les qualités nécessaires à un traducteur; et on sera peut-être plus disposé à lui accorder, suivant ses succès et ses fautes, plus d'éloges et plus d'indulgence.

TRAGÉDIES
DE SOPHOCLE.



VIE DE SOPHOCLE.

Si les circonstances influent, autant qu'on a lieu de le croire, sur le mérite, les vertus et les talens, on peut dire que tout ce qui pouvait contribuer au développement du génie de Sophocle, se réunit en sa faveur. Il avait vu les plus beaux temps de la Grèce. Né dans la deuxième année de la 71me Olympiade, dix-sept ans après Eschyle, dès son enfance il avait été témoin des plus éclatans triomphes d'Athènes et de l'ivresse de ses concitoyens [1]. Sa première jeunesse avait vu la gloire de sa patrie dans tout son éclat. En effet, après que les Perses eurent été chassés de la Grèce, les Athéniens parurent avoir la prépondérance dans les affaires de la nation. Les victoires qu'ils remportèrent en Thrace, à Byzance et ailleurs, sur les peuples qui restaient encore attachés au parti des Perses, leur donnèrent une considération particulière, et leur méritèrent le commandement général des Grecs. Mais à des jours si brillans, Sophocle vit bientôt succéder des jours d'orage. Il vit la rivalité s'établir entre les deux premières villes de

[1] Le combat de Salamine est dans la 75e olympiade.

la Grèce, et préparer cette longue guerre qui devait coûter tant de sang aux deux partis [1].

Ce fut au milieu de ces combats, de ces jalousies nationales, de ces guerres et de ces victoires que le génie de Sophocle s'enflamma, et produisit des chefs-d'œuvre qui seraient peut-être avortés au milieu de la tranquillité d'une longue paix. Ce fut à l'aspect des révolutions qui se préparaient, que Sophocle apprit à mettre dans ses tragédies la moralité qui en est presque toujours l'objet. Quel peuple, plus que les Athéniens, avait besoin qu'on lui rappelât ces deux grands principes de modération, de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, et de ne point se laisser abattre dans l'infortune? Ces principes, si généraux et si utiles à la plupart des hommes, devinrent, pour Sophocle, l'objet principal vers lequel la tragédie devait diriger toutes ses puissantes émotions. Mais ce ne fut pas, sans doute, dans la première jeunesse qu'il apprit à tourner ainsi tous les effets de la tragédie vers un but moral, qui convint le plus généralement à toutes les nations.

Eschyle n'avait presqu'encore représenté que des malheurs particuliers, dépendans de la volonté des dieux; il semblait travailler pour la religion qui avait présidé à la naissance de la tragédie.

[1] Le commencement de la guerre du Péloponnèse est de la 87e olympiade.



Sophocle représentait des malheurs publics et privés, qui, montrant les révolutions des choses humaines, n'étaient cependant que la suite et l'effet du caractère de ceux qui les avaient éprouvées. Il fallait, pour remplir cette carrière, une longue expérience et de profondes observations.

Quoiqu'il en soit, il entra de bonne heure dans la lice du théâtre; et, si l'on en croit Eusébe, il n'avait que vingt ans quand il disputa le prix à Eschyle, et l'emporta sur lui [1]. Il était plus jeune encore, lorsqu'il commença à se faire connaître. Les Athéniens venaient de se couronner de gloire au combat de Salamine. Sophocle, âgé de seize ans seulement, et doué de tous les avantages que la nature peut prodiguer à la jeunesse, se présente comme un jeune dieu aux yeux de ses concitoyens, à demi-nu, parfumé d'essences; et, la lyre en main, entonne lui-même l'hymne de la victoire [2].

Le succès qu'il obtint exalta son génie : assuré de l'amour et des applaudissemens de ses concitoyens, il n'y eut plus de degrés qu'il ne pût atteindre. Mais combien ces mêmes avantages, dont nous venons de parler, ces grâces naturelles, cette figure séduisante ne devaient-elles pas opposer d'obstacles à ses travaux, et contribuer, par la

[1] J'ai montré, dans la *Vie d'Eschyle*, que ce ne pouvait être une pareille disgrâce qui eût obligé ce poëte à renoncer à sa patrie.

[2] Athenée, et l'auteur grec de sa *Vie*.

volupté, à détériorer son génie! Mais l'âme de Sophocle était d'une trempe peu commune; et elle avait autant de force et d'élévation, que son corps avait de grâce et de beauté. Il se fit de bonne heure des principes sévères contre la plus impérieuse de toutes les voluptés. C'est le témoignage que lui rendent les auteurs les plus graves de l'antiquité [1]. Ce n'est pas qu'il n'eût, comme Socrate, un cœur fort enclin à l'amour; mais, ainsi que ce philosophe son contemporain, il réprima, autant qu'il fut en lui, les mouvemens de cette passion dangereuse, dans la crainte d'en être trop dominé; parce qu'il la regardait, disait-il lui-même, comme un tyran indomptable et furieux; et, lorsqu'il fut avancé en âge, il s'applaudissait de ce que la vieillesse l'en avait affranchi tout-à-fait. Peut-être dut-il ces sentimens autant au conseil des amis qu'il s'était choisis, qu'à ses propres réflexions. On raconte qu'étant embarqué avec Périclès, il ne put s'empêcher de louer, avec chaleur, la beauté d'un jeune homme qui était dans le vaisseau; mais que Périclès le reprit, en disant : qu'un général devait avoir les yeux aussi purs que les mains.

Dans d'autres temps et dans d'autres pays, les efforts que Sophocle faisait sur lui-même, pour réprimer la fougue de ses passions, eussent été

[1] Platon, Cicéron, Plutarque.

tournés en ridicule : les esprits malins en Grèce, prirent le parti de n'y pas croire, et publièrent, sur son compte, une foule de traits injurieux à sa mémoire. Il est vrai qu'ils ne traitaient pas mieux Socrate et Euripide. Quelques écrivains répétèrent, d'après quelques bruits malignement semés, que Sophocle s'était laissé prendre aux charmes de l'amour, dans l'âge même où, ne pouvant plus en inspirer, on n'est guère excusable d'en avoir. Au reste, il faut avouer qu'il est peu de poëtes qui aient peint l'amour avec des couleurs plus vives que Sophocle, [1] et que ce n'est point à des gens indifférens qu'il est permis de le peindre si bien ; mais, lorsqu'il en vante les charmes, il a soin d'en publier les fureurs.

Les ouvrages d'un poëte peuvent servir à faire connaître la nature de ses penchans, mais non celle de ses opinions. Ainsi la vigueur des caractères que Sophocle a donnée à ses personnages, peut bien faire juger en quelque sorte de l'élévation et de l'énergie du caractère de ce poëte; mais il ne serait pas si aisé de juger des principes religieux qu'il pouvait avoir, par ceux dont ses tragédies sont remplies. Quand il faisait intervenir dans ses pièces Minerve et Hercule, croyait-il à l'existence de

[1] Voyez un des chœurs de la tragédie d'*Antigone*, où l'on célèbre les charmes, la puissance et les dangers de l'amour.

ces prétendues divinités ; ou, éclairé par la philosophie qui commençait à se répandre en Grèce, ne faisait-il que se conformer aux idées vulgaires ? Il y a lieu de penser que, soit par conviction, soit par politique, Sophocle voulait qu'on donnât créance à l'infaillibilité des oracles. La plus belle de ses tragédies roule sur ce principe. L'autorité des oracles commençait à être attaquée en Grèce : Hérodote, dans son histoire, avait cherché à les réhabiliter : Sophocle, à son exemple, voulait en confirmer le pouvoir. Quoiqu'il en soit, il est certain, par les fables qui coururent dans Athènes, à son sujet, que Sophocle était regardé comme un poëte religieux. Les uns disaient [1] qu'il avait reçu Esculape dans sa maison ; d'autres, qu'à sa prière les dieux avaient fait cesser des vents contagieux qui régnaient dans l'Attique. On ajoutait encore qu'une couronne d'or ayant été enlevée de la citadelle d'Athènes, Hercule était apparu en songe à Sophocle, et lui avait indiqué l'endroit où elle était cachée ; et que Sophocle l'ayant trouvée, avait reçu des Athéniens, en récompense, un talent d'or. Enfin, après sa mort, les Athéniens lui consacrèrent une chapelle sous le nom de *Dexion* [2].

Mais, s'il respecta la religion, il ne ménagea pas ceux qui en étaient les indignes ministres, et

[1] Plutarque, Cicéron.

[2] Voyez l'*Etymologicon magnum*.

qui en abusaient pour favoriser leurs prétentions. Tantôt il publiait que la race des devins est avide d'argent [1]; tantôt il disait, par la bouche d'OEdipe, que Jupiter et Apollon connaissent tout ce qui se passe parmi les mortels; mais que, pour les devins, ils n'en savent pas plus que les autres hommes [2]. Ainsi, religieux sans superstition, il semblait vouloir, en toutes choses, prendre Homère pour modèle; car tel fut le caractère de ce prince des poëtes. Mais c'est dans ses compositions et dans son style qu'on reconnaît particulièrement l'étude qu'il avait faite de ses écrits. Eschyle, parlant de ses propres ouvrages, avec la modestie qui convient à un grand homme, disait que ses vers n'étaient que des reliefs des festins d'Homère: Sophocle eût avec plus de fondement, pu tenir le même langage. C'était la destinée d'Homère d'ouvrir le chemin de la gloire littéraire à tous ceux qui voulaient y marcher. Hérodote, le premier des historiens, fut un des plus grands imitateurs d'Homère; Sophocle, le plus parfait des poëtes tragiques, fut celui de tous qui en emprunta un plus grand nombre de caractères, d'expressions et d'idées.

Dès la plus tendre jeunesse, il se livra tout entier à l'étude de ses poëmes: il en faisait ses dé-

[1] Voyez l'*Antigone*, v. 1067.
[2] Voyez l'*OEdipe roi*.

lices comme poëte et comme guerrier; car Sophocle, ainsi que tous les Athéniens, nés dans une condition libre, embrassa de bonne heure le parti des armes; et il faut convenir que cette profession, quand elle est unie à l'amour des lettres et des arts, donne à l'esprit quelque chose de noble et de généreux qui se rencontre rarement ailleurs. Sophocle commanda les armées avec Périclès; mais la gloire de celui-ci, dans la carrière des armes, effaça presque entièrement celle de son collégue. Périclès : lui-même, rendant justice à la valeur de Sophocle, lui assignait le seul rang auquel il pût aspirer. Il disait de ce poëte qu'il était bon soldat, et mauvais capitaine.

Tous les talens ne sauraient se trouver réunis ensemble au même dégré; cependant les Athéniens ne le regardaient pas comme un général sans mérite, puisque après le succès de la tragédie d'*Antigone*, ils le chargèrent du commandement de l'armée qu'ils envoyaient à Samos, quoiqu'il eût soixante-cinq ans [1]. Sa réputation militaire avait donc alors quelque éclat; mais cette réputation s'est enfin effacée devant la gloire des lettres : la postérité n'a plus connu que le grand poëte, et a oublié tout le reste. Il ne faut pas s'imaginer cependant que ce fût le meilleur de ses

[1] Olympiade 84.

ouvrages qui fût ainsi récompensé par une distinction si flatteuse. Quelque belle que soit la tragédie d'*Antigone*, elle est de beaucoup inférieure à quelques-unes de ses pièces, qui ne lui ont cependant attiré que des humiliations et des dégoûts; car il est important d'observer que Sophocle, qui avait porté l'art du théâtre à sa perfection, ne fut pas lui-même affranchi des dégoûts qu'il avait fait éprouver à Eschyle son maître.

Il essuya, de la part de ses juges et du peuple, les mêmes injustices qu'Eschyle avait souffertes; et, comme le plus parfait de nos poëtes tragiques, est mort avec le malheur d'ignorer qu'*Athalie* fût un chef-d'œuvre, et avec le chagrin d'avoir vu sa *Phèdre*, mise au-dessous de celle de Pradon, Sophocle, après avoir composé le plus sublime de ses ouvrages, la tragédie d'*Œdipe roi*, eut la douleur de se voir préférer un certain Philoclès qui avait traité le même sujet; ce Philoclès, qui fut l'objet des railleries d'Aristophane [1], et que l'amertume de son style avait fait nommer *le bilieux* [2]. Les meilleurs esprits s'indignèrent de cette préférence; mais le mal était fait, et le bon goût vengea Sophocle, lorsqu'il ne pouvait plus jouir de cette vengeance.

Sophocle eût encore été trop heureux, si les

[1] Voyez la comédie des *Oiseaux*.

[2] Voyez Suidas.

chagrins qu'il trouva sur ses pas dans la carrière qu'il parcourut, ne fussent venus que des inconstances de ce vent populaire, qui ne doit pas faire plier long-temps la tête à l'homme raisonnable. Le plus cruel des chagrins, c'est d'éprouver des ingratitudes de la part de ceux dont on ne devait attendre que reconnaissance et qu'amitié. Sophocle, parvenu à une extrême vieillesse, vit ses enfans se soulever contre lui, et l'appeler en justice pour lui faire donner un curateur, comme à un homme tombé en enfance, et incapable de gérer lui-même ses biens. A cet outrage, le vieux sang de Sophocle bouillonne dans ses veines : il parait devant les juges, et lit la tragédie d'*Œdipe à Colone*, qu'il venait de finir. Les juges ne purent entendre, sans étonnement, ce magnifique ouvrage où est tracé le plus vigoureux caractère de vieillard qui ait été mis sur la scène, et dans lequel un père, malheureux et accablé d'années, soutenu par les mains carressantes de ses filles, maudit un fils ingrat, que l'ambition et l'orgueil amènent à ses pieds.

Toute la tragédie entière se rapportait à Sophocle et à ses enfans. La scène était à Colone, bourg de l'Attique, où il était né. Le vieillard misérable et furieux, le fils ingrat et perfide, tout faisait allusion à sa propre histoire. Les juges se levèrent, saisis d'admiration pour le père, et d'in-

dignation contre les enfans, et le reconduisirent à sa maison, au milieu d'une foule de peuple, qui l'accompagnait avec des acclamations de joie et des battemens de main, comme on avait coutume de l'applaudir au sortir de la représentation de ses pièces [1].

Après tant de gloire, il ne restait plus à Sophocle qu'à mourir. Sa mort suivit d'assez près cet événement [2]. Les uns disent qu'il mourut de fatigue, en lisant son *Antigone*; suivant d'autres [3], ce fut de plaisir de se voir couronné. Nous avons vu un vieillard qui nous représentait son âge et ses talens, ne pas survivre long-temps à de pareilles émotions. Quelques écrivains lui enlèvent la douceur d'une si belle mort, et veulent qu'il fût suffoqué comme Anacréon, en avalant un grain de raisin [4]. Mais ce qu'il y a de plus heureux dans sa mort, c'est qu'il finit ses jours avant que Lysander, qui assiégeait Athènes, s'en fût emparé, et qu'ainsi, né dans les jours de la gloire de sa patrie, il ne fut pas témoin de la cruelle révolution qu'elle éprouva. La réputation qu'il avait d'être particulièrement chéri des dieux, fit dire que Bacchus avait apparu en songe à Lysander,

[1] Cicéron.

[2] Voyez Athénée et l'auteur de sa *Vie*.

[3] Pline et Valère-Maxime.

[4] Voyez Lucien et une épigramme attribuée à Simonide.

et lui avait ordonné d'inhumer le corps de Sophocle, que le désastre d'Athènes avait fait abandonner sans sépulture.

Euripide, quoique plus jeune [1], mourut la même année, mais sa mort précéda celle de Sophocle. Cette circonstance servit encore à faire éclater toute la noblesse d'âme de ce dernier. Il honora publiquement, par des témoignages de douleur et de respect, la mémoire d'un rival contre lequel il avait souvent disputé le prix de la tragédie. Il prit des vêtemens d'une couleur obscure, et ne permit point aux acteurs qui jouaient ce jour là une de ses pièces, de se présenter sur le théâtre avec la couronne qu'ils avaient coutume de porter. Quand Racine, dans son *discours à l'Académie Française*, fit un éloge si magnifique de Corneille, il transporta d'admiration, et pénétra d'attendrissement tous ses auditeurs; que ne devaient donc pas éprouver les Athéniens, quand ils voyaient un vieillard de quatre-vingt-dix ans honorer ainsi un rival qui lui avait été préféré, et qui même avait remporté sur lui le prix qu'il ne méritait pas?

Nous avons parlé de sa mort sans avoir encore parlé de sa naissance. Tel est le privilège des hommes distingués par de grands talens ou de

[1] Euripide était plus jeune de vingt-quatre ans.

grandes vertus. On ne regarde point s'ils ont reçu quelque éclat de leurs ayeux. Que Sophocle ait été fils d'un simple forgeron, ou d'un maître de forge, qu'il fût né d'une famille illustre ou obscure (car les opinions sont différentes), qu'importe à sa gloire? Sophocle fut un des plus beaux génies de la Grèce; voilà sa noblesse, aux yeux de la postérité; tous les titres du monde n'y pourraient rien ajouter. Il fit jouer cent vingt tragédies, dont il ne nous en reste que sept; fut couronné vingt fois, et obtint souvent les seconds prix. Il eut la gloire d'avoir donné à la tragédie tout ce qu'elle pouvait recevoir de convenable, de grand et de moral, du génie d'un homme. Il ne s'attacha pas seulement à perfectionner l'art en lui-même, il eut soin encore des accessoires de la tragédie.

Le chœur, depuis l'aventure arrivée à la représentation des *Euménides* d'Eschyle, avait été réduit à douze personnes; Sophocle le mit à quinze; il produisit sur la scène un troisième interlocuteur; il fut le seul, dit Aristoxène, qui mêla dans ses chants le ton dithyrambique à la mélopée phrygienne. Cette assertion, qui n'a rien de vague pour nous, pourrait être interprétée, parce que les anciens disaient que Sophocle avait réuni, dans son style, la convenance, la douceur, la hardiesse et la variété. Il était naturel que Sophocle

ayant perfectionné l'art, fit changer l'usage qui subsistait avant lui, de ne concourir aux prix qu'avec trois tragédies suivies d'une satyre, ce qu'on appelait *Tétralogie*. Une bonne pièce, conçue et conduite à la manière de Sophocle, coûtait plus de travail à l'auteur, et annonçait plus de génie que trois autres pièces telles qu'on les composait avant lui.

Il laissa plusieurs enfans : l'un d'eux, nommé Jophon, marcha dans la carrière de son père, et s'y distingua. Quelques écrivains prétendent que ce fut le seul des enfans de Sophocle qui plaida contre son père, pour le faire interdire. Ce serait un exemple de plus, que de beaux talens et un méchant cœur ne sont pas toujours incompatibles.

On ne doit pas oublier, pour l'éloge de Sophocle, que, tandis que beaucoup de poëtes, de philosophes et de grands capitaines quittaient leur patrie, pour porter ailleurs leurs mécontentemens et leurs talens, Sophocle était si tendrement attaché à sa patrie, que, quelques sollicitations que lui fissent les rois voisins de la Grèce, il ne voulut jamais se rendre auprès d'eux, et échanger le titre d'homme libre contre celui de leur courtisan [1]. Tant de vertu ne resta pas sans récompense, et les Athéniens ordonnèrent, par un décret [2],

[1] Voyez l'auteur grec de sa *Vie*.
[2] Idem.

qu'on lui offrirait tous les ans un sacrifice, comme on en offrait aux héros. Ce n'était point le grand poëte, c'était l'excellent citoyen qu'ils couronnaient après sa mort.

Comblé de gloire, comme il l'était, Sophocle fut-il heureux? Il parait qu'il ne l'était pas, si l'on en croit un distique qu'il composa sur lui-même, en songeant aux persécutions de ses rivaux [1], et s'appliquant le nom d'*Ulysse*. Ce n'est point dans la carrière où l'amour-propre est continuellement entretenu et compromis, qu'on peut rencontrer le bonheur.

[1] Le nom d'Ulysse, Ὀδυσσεύς, fut donné au roi d'Ithaque par son grand-père Autolycus, indigné contre ses sujets. Ce trait, rapporté par Homère, *Odyss.*, liv. XIX, donna lieu à Sophocle de s'appliquer le nom d'Ὀδυσσεύς :

Ὀρθῶς δ' Ὀδυσσεύς εἰμ' ἐπώνυμος· κακοῖς;
Πολλοὶ γὰρ ὠδύσσαντο δυσσεβεῖς ἐμός.

AJAX FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

Je rends ainsi le titre de la première pièce de Sophocle, parce que, s'il revenait au monde, il en userait comme l'auteur du *Roland Furieux*, et se servirait de ce terme, au lieu de celui de *porte-fouet*, qu'il emploie. Loin de conserver à son héros, devenu frénétique, un nom qui choque nos oreilles, il ôterait la chose même, et ne nous peindrait pas Ajax un fouet à la main, occupé à donner les étrivières à un bélier qu'il prend pour Ulysse. Mais il faut commencer par faire grâce de la chose et du nom à un poëte qui avait affaire à des spectateurs que cette idée ne blessait pas. Avec cette précaution, j'oserai présenter aux lecteurs le spectacle d'Ajax, tel que Sophocle le fit voir aux Athéniens, en faisant toutefois observer que la décence est tellement gardée dans cette pièce, que les effets de la fureur d'Ajax se passent toujours hors de la scène, et jamais aux yeux du spectateur.

Ajax et Ulysse, après la prise de Troie, disputèrent entr'eux les armes d'Achille. Cet héritage d'un si grand héros leur paraissait un prix dû à

leurs exploits, comme si la possession de ces armes eût pu être un témoignage authentique, que l'un ou l'autre était digne héritier des qualités et de la valeur d'Achille [1]. Cette dispute devint une affaire d'honneur et d'état; mais d'une si grande importance, qu'elle fut portée au tribunal de toute l'armée grecque. Ovide [2] a employé toute la souplesse et la fécondité de son génie à faire les plaidoyers qu'il met dans la bouche des deux princes rivaux. Le fait est qu'Ulysse l'emporta sur Ajax, et l'éloquence sur la bravoure, comme dit Ovide :

[3] Mota manus procerum est : et quid facundia posset
Re patuit : fortisque viri tulit arma disertus.

Ajax ne put dévorer cet affront. Il en conçut un tel dépit qu'il en devint furieux; et, comme il avait résolu de laver sa honte dans le sang de tous les princes grecs, il eut un accès de fureur, pendant lequel il massacra des troupeaux, croyant égorger ses juges. Entr'autres animaux il emmena dans sa tente un bélier qu'il imaginait être Ulysse; et, prévenu de cette idée, il exerça plus d'une fois

[1] Les rangs de la valeur étaient en effet réglés dans le fameux siége de Troie. Achille passait pour le plus brave sans difficulté. Ajax était le second. Chacun se pourvoyait après eux comme il le pouvait. Mais dans la dispute des armes d'Achille, l'éloquent Ulysse l'emporta sur le brave Ajax, et la langue sur le bras, comme le dit Ulysse, dans *Philoctète*, et Ovide, *Métam.* liv. 13, v. 382.

[2] *Ibid.* l. 13, v. 1 et 599.

[3] *Ibid.* v. 382.

sa rage sur son prétendu captif. Revenu à lui-même, et confus, moins de ses excès, que de voir sa vengeance manquée et tournée en ridicule, il se donna la mort.

Que ce soit là l'histoire ou la fable, c'est du moins l'idée de Sophocle; et c'est à quoi il faut s'en tenir, aussi bien que dans les sujets des autres tragédies anciennes, où nous voyons que les poëtes se donnaient de grandes libertés, fondées sur les différentes traditions touchant leurs héros. Car, comme ces traditions ne s'accordaient pas, ils pouvaient choisir celles qui leur convenaient, ou même altérer des faits assez considérables, sans choquer les idées du public.

Je sais que M. l'abbé [1] d'Aubignac a travaillé exprès sur cette pièce avec beaucoup de soin et d'artifice, pour y faire voir tout le jeu des règles du théâtre, observées à la rigueur. Il a très-bien montré que le temps et le lieu y sont resserrés très-finement dans les bornes de la vraisemblance et du bons sens. Quant à l'action, la chose paraît un peu moins claire. Il a démêlé la manière adroite dont Sophocle a préparé ses incidens, sa dextérité à lier les scènes, à faire paraître et disparaître ses acteurs à propos et naturellement, à les faire connaître d'abord, à diviser judicieusement les actes, à marquer juste les intervalles; ce qui est bien plus

[1] *Pratique du Théâtre*, vers la fin. Voyez ce morceau.

difficile à sentir dans Eschyle. Enfin l'auteur de la *Pratique du Théâtre* n'a rien omis pour faire apercevoir dans *Ajax* toutes les beautés qui caractérisent une tragédie comme une action représentée. Mais, sans emprunter de lui les réflexions qu'il a faites sur la marche de l'œuvre théâtrale, en supposant la pièce lue, je me contenterai de la faire lire ici, en insistant sur les endroits les plus remarquables, persuadé que les connaisseurs verront assez par eux-mêmes l'enchaînement des choses, et l'art du poëte, sans qu'il soit nécessaire de s'y arrêter beaucoup. Les réflexions de M. d'Aubignac supposent qu'on a lu la pièce; et je l'expose toute entière.

ACTE PREMIER.

Le spectacle seul annonce d'abord une partie du sujet. On voit un camp le long d'un bocage, d'un côté; et de l'autre, le rivage et la flotte des Grecs devant Ilion. Parmi les tentes, on en distingue une plus grande, plus apparente et plus avancée vers les spectateurs; c'est celle d'Ajax, devant laquelle toute l'action doit se passer.

Minerve, visible au spectateur, mais invisible pour Ulysse, indique tout cela fort délicatement;

et, apercevant ce prince qui a les yeux attachés sur le pavillon d'Ajax pour l'épier : « Apprenez-» moi, dit-elle, quel est votre dessein, et vous » apprendrez de moi ce que vous désirez de sa-» voir ». Ulysse raconte à Minerve ce qui s'est passé la nuit, qu'on a trouvé des troupeaux égorgés, et qu'on attribue ce carnage à Ajax devenu furieux. Comme il n'en a que des indices, il veut s'en assurer par lui-même, et il prie Minerve, sa divinité tutélaire, d'aider à cet éclaircissement. La déesse lui apprend que c'est en effet Ajax qui a tué les troupeaux, qu'il a pris, dans sa frénésie, pour les principaux guerriers, et qu'il aurait véritablement assouvi sa vengeance sur eux, à cause de leur jugement sur les armes d'Achille, si elle n'eût eu soin de lui ôter l'usage de la raison, et d'abandonner de vils animaux à la fureur de ce prince.

Mais, afin qu'Ulysse voie de ses yeux des marques sensibles de cette rage, elle appelle Ajax, et promet à Ulysse de le cacher tellement aux yeux de son ennemi, qu'il pourra le voir sans être vu. Ulysse marque ici son caractère aussi timide que prudent. Car, pour dire la vérité, il paraît un peu lâche, puisque, malgré les précautions de sa déesse tutélaire, il témoigne qu'il voudrait fort se dispenser de voir Ajax. Il est vrai qu'il ajoute qu'il le craindrait moins paisible que furieux ;

mais, après tout, il veut être bien assuré d'être invisible, et ce n'est qu'après cette assurance, qu'il consent à le voir : encore, ajoute-t-il, en demeurant dans la place où le met Pallas, qu'il aimerait mieux être bien loin. J'avoue que ce trait n'est pas à la louange d'Ulysse, ni de Sophocle. Mais le roi d'Itaque [1] était trop connu pour le déguiser aux spectateurs, et les idées de prudence et de bravoure étaient alors bien différentes de celles d'aujourd'hui.

Autre faute un peu moins excusable, si l'on n'a recours à l'allégorie, et par conséquent au rôle bisarre que les Grecs faisaient jouer à leurs dieux; c'est que Minerve, qui a ôté l'usage de la raison au malheureux Ajax, le trompe de sang froid, en feignant de le servir, tandis qu'elle sert son rival. L'on absout, ou l'on condamne Homère pour de pareilles scènes; et si Homère a commis une faute en ceci, Sophocle n'en est pas exempt. L'idée des anciens sur les divinités favorables ou contraires, leur faisait recevoir sans peine tout ce jeu poétique de leur divinités; et, sur ce pied-là, on absoudra ou l'on condamnera, si l'on veut, leur siècle avec plus de justice que leurs poëtes, qui se conformaient au goût dominant. Plus on avancera

[1] Ce n'est pas ainsi qu'Homère l'a fait connaître dans l'*Odyssée* : Ulysse, dans ce poëme, est l'image du courage et de la fermeté, unis à la prudence.

dans cette lecture, plus on conviendra que la fable des anciens était fort différente de leur religion, et souvent allégorique.

Minerve appelle Ajax pour la seconde fois, et lui reproche son peu d'attention à la voix de sa patrone. Ajax sort enfin de sa tente, et promet à Minerve un trophée des dépouilles qu'il croit avoir remportées sur ses ennemis. Cette scène est artificieuse; car Ulysse, sans être vu, apprend ainsi, de la bouche de son ennemi, tout ce qu'il veut savoir. Tout l'agrément de l'allégorie y est complet pour ceux qui l'aiment [1]. En effet, Minerve n'étant autre chose que la raison, comme cette raison, dont l'homme fait tant le vain, jusqu'à ne consulter qu'elle, mène les uns à leur but, et séduit les autres, ainsi Minerve sert-elle Ulysse au préjudice d'Ajax, qu'elle fait tomber dans le piège. Je sais que l'allégorie ne doit pas être la seule clef de l'antiquité, et que le Tasse, avec les autres poëtes qui l'ont suivi jusqu'au siècle passé, ont donné trop tête baissée dans un labyrinthe d'allégories, où ils se sont quelquefois perdus;

[1] L'allégorie a certainement lieu. Je prie le lecteur de ne pas juger avec précipitation. En lisant la suite de cet ouvrage, il verra quand et jusqu'où l'on doit admettre l'allégorie dans les fables; et en jugeant sur les faits, que je ne veux qu'exposer, il critiquera les deux excès dont parle Plutarque, au *Traité de la manière de lire les poëtes.*

mais, quand l'allégorie a naturellement lieu dans la fable, dont elle est, après tout, l'origine, puisque les payens n'ont fait que diviniser tout ce qu'ils voyaient, il est naturel aussi de la sentir et d'entrer dans les idées sensibles que le poëte veut nous présenter, sans vouloir trouver du mystère dans tout le reste, où l'allégorie ne s'offre pas sensiblement [1].

La déesse, par des demandes fines, tire d'Ajax l'aveu de tous ses desseins contre les Grecs, et sa mauvaise volonté contre Ulysse en particulier; car il se vante d'avoir tué les principaux rois, sur-tout les Atrides. A l'égard du roi d'Ithaque, il le retient enfermé, dit-il, pour le faire languir par de longs supplices, et expirer sous les coups. Minerve feint de demander grâce pour lui; mais Ajax, prêt à obéir à tout autre ordre, ne peut avoir cette complaisance pour Pallas, et il rentre dans sa tente pour continuer sa vengeance.

« Hé bien, Ulysse! dit la déesse, vous voyez » quel est le pouvoir des dieux. Y avait-il un » homme plus sensé et un plus grand héros que » ce prince? » Elle fait entendre que c'est par son pouvoir qu'il est privé de l'usage de la raison, pour favoriser Ulysse, et le dérober à la mort. « Ah! » répond celui-ci, je lui rends justice, et, quoi-

1 Voyez Plutarque.

» que mon ennemi, je le plains dans son malheur. » Son exemple me fait faire un retour sur moi-» même. A sa vue, je sens toute ma faiblesse : fai-» bles mortels, hélas! nous ne sommes que des » ombres et des fantômes. — Apprenez donc de là, » reprend Minerve, à respecter les dieux, et à ne » pas tirer vanité de vos avantages sur autrui. Son-» gez qu'un jour suffit pour élever un mortel, ou » pour le confondre. La modestie charme les dieux, » et la fierté les offense ». Voilà, en deux mots, la moralité que Sophocle a eu en vue dans cette pièce. Ajax était fier, ambitieux, intraitable. Ces vices le précipitent dans un abyme de malheurs.

Ici survient le chœur qui n'a point encore paru. Il est naturel que ce soient eux qui viennent savoir ce que fait leur souverain, et cela, sur le bruit de l'aventure qu'on lui impute dans l'armée. Ils font entendre tout d'abord le sujet qui les amène, leur crainte pour Ajax, et leur haine pour Ulysse, qui affecte d'appuyer sourdement les soupçons qu'on a conçus d'Ajax. Cette scène est un éloge que font des soldats de leur général; elle brille de sentences magnifiques. On y lit entr'autres cho« ses : Que la médisance maligne qui s'attache aux » grands, trouve tous les esprits disposés à l'auto-» riser : que toutefois les faibles ont besoin des » princes; mais que telle est l'ingratitude des hom-» mes, qu'ils ne peuvent souffrir ceux-mêmes à

» qui ils doivent tout. Indifférens, disent-ils, ils » vous déchirent en votre absence, et, si vous pa- » raissiez, un de vos regards les ferait sécher de » frayeur ».

Ils se demandent entr'eux quelle peut être la cause de cette rage d'Ajax. Ils concluent que ce doit être une fureur dont les dieux l'ont frappé. C'était l'opinion populaire dont on verra d'autres exemples à l'égard de Phèdre, parce qu'on rapportait tout à des causes supérieures. « Enfin, » ajoutent-ils, nous ne saurions croire les bruits » odieux qu'Ulysse répand. Ce sont des effets de » sa malignité. Paraissez, Ajax : pourquoi vous » tenir caché? pourquoi donner un sujet de triom- » phe à vos ennemis » ?

ACTE II.

Tecmesse, captive et épouse d'Ajax, excitée par les cris des Salaminiens, sort de la tente de son époux. Elle paraît toute éplorée, et leur dit, en termes fort pathétiques, la cause de sa douleur. Ajax, loin de sa patrie, est tombé dans le plus étrange des maux. Les Salaminiens la prient de leur dire ce qui s'est passé la nuit dernière. « Hé- » las, dit-elle, comment raconter une chose si

» horrible ? vous verrez par vous-même les restes » de cette sanglante expédition ». Elle fait ensuite une peinture courte et vive de la rage de son époux ; de sorte que les soldats, effrayés par ce récit, se croient perdus. Les Atrides et les Grecs, convaincus qu'Ajax a voulu les faire périr, épargneront-ils des malheureux sans chef? ils délibèrent s'il ne prendront point la fuite. Tecmesse les arrête : « Ajax, dit-elle, est revenu de sa fureur. » Mais (ajoute-elle en soupirant) le mal n'en est » que plus violent. Furieux, il me déchirait par » l'aspect du triste état où il était réduit : tran» quille, mais plongé dans la plus sombre mélan» colie, accablé de honte et de confusion, il me » désespère. Il ignorait son malheur, et il le con» nait ». Après ce peu de mots, on l'engage à continuer son récit.

Cette suite est si naturelle, si passionnée et si noble, que je crois n'en devoir rien retrancher. Tecmesse parle ainsi : « Connaissez tous nos maux, » et les déplorez, puisqu'ils retombent sur vous. » La nuit couvrait la terre de ses voiles; Ajax s'ar» me d'un glaive, et se met en devoir de sortir de » sa tente. Je m'efforce de le retenir. Que faites» vous, prince ? pourquoi vous charger, sans or» dre et sans besoin, de veiller pour le salut des » Grecs ? a-t-on reçu des ordres secrets ? a-t-on » entendu le bruit de la trompette ? songez que

» toute l'armée est ensevelie dans le sommeil. Il » me fait sa réponse ordinaire [1], que le silence est » l'apanage et l'ornement des femmes. Je cesse de » le presser. Il m'échappe : et je ne puis rien dire » de ce qui s'est passé alors. Mais, à son retour, je » le vois emmener et troupeaux et chiens. Il » exerce sa fureur sur ces vils animaux; il égorge » les uns, massacre les autres, et fait sentir à quel- » ques-uns la peine des esclaves [2]. Sorti derechef » de sa tente, il s'arrête avec je ne sais quel génie » invisible, toujours frémissant de rage contre les » Atrides et contre le roi d'Ithaque; il se glorifie, » avec dérision, d'avoir enfin vengé l'injustice qu'il » avait reçue. Il rentre dans sa tente encore fu- » rieux. Mais enfin, long-temps après, il revient » comme d'un songe. Rendu à lui-même, et voyant » sa tente remplie de sang et de carnage, il se frap- » pe la tête; il jette des cris; il se laisse tomber » au milieu de ces cadavres, il s'arrache impitoya- » blement les cheveux; puis il demeure comme » hébété [3]. Bientôt il reprend ses sens; il tonne;

[1] Un Allemand étant allé voir madame Dacier, comme une personne extraordinaire, la pria, suivant l'usage des étrangers, de lui donner une sentence et son nom; elle écrivit, sur les tablettes de l'allemand, cette sentence de Sophocle : *γυναιξὶ κόσμον ἡ σιγὴ φέρει*, *le silence est l'apanage et l'ornement des femmes.*

[2] Les étrivières.

[3] Le lecteur croira facilement que ce n'est point là le style de Sophocle. Il n'y a même rien dans l'original qui donne lieu à une

» il m'interroge; il veut savoir tout ce qui lui est » arrivé, et me fait des imprécations horribles, si » je ne lui raconte fidèlement toute la suite de ces » malheurs. Je lui en fais un trop fidèle récit. Mais » aussitôt il s'exhale en lamentations, telles que ja- » mais je n'en entendis sortir de sa bouche. Car il » jugeait auparavant que la plainte était la res- » source des âmes faibles. Ses douleurs étaient tran- » quilles. Il les renfermait dans son sein; et, sem- « blable à un taureau sur le point de mugir, il dé- » vorait jusqu'à ses gémissemens. Mais aujour- » d'hui ce héros, accablé du poids de ses maux » atroces, languit sans nourriture, couché au mi- » lieu des animaux qu'il a sacrifiés à sa rage, et il » paraît méditer quelque chose de funeste. Voilà » ce que ses cris et ses plaintes présagent. Je ne » suis sortie, chers amis, que pour implorer votre » secours : entrez, venez le consoler. Les malheu- » reux sont sensibles aux conseils de l'amitié.»

Après ce discours, on entend les cris d'Ajax; il appelle quelqu'un. « Malheureuse que je suis, » s'écrie Tecmesse, Ah! mon fils Eurysacès, il » t'appelle. » Ce sentiment de mère est très-naïf; elle craint, pour son fils, un père qui ne se connaît plus lui-même. Ajax dit : « C'est Teucer que

pareille expression. On peut consulter la traduction entière, mise à la suite de cet extrait; et on prend la liberté d'y renvoyer le lecteur, pour toutes les observations de ce genre.

» j'appelle. Fera-t-il toujours des courses sur l'en-» nemi, tandis que son frère périt? » Tecmesse ouvre la tente. On voit Ajax; il reconnaît ses fidèles Salaminiens; et, après leur avoir fait voir les tristes vestiges de ses malheurs, il frémit à la pensée qu'il va devenir la fable de ses ennemis.

En tout ce qu'il dit, il paraît encore un reste d'émotion, et c'est l'image d'une mer qui gronde après la tempête. Le chœur se sert, pour le consoler, des raisonnemens ordinaires, tandis que ce prince, toujours occupé de sa vengeance si cruellement trompée, tantôt souhaite de voir Ulysse et les Grecs pour les immoler et mourir après eux; tantôt invoque les divinités infernales de la manière la plus éloquente; c'est l'éloquence du désespoir. Ce sont ces fréquentes exclamations, (même aux choses inanimées) ces sentimens dictés par la nature et variés par la douleur, ces retours sur soi-même, si familiers aux anciens, et tout le langage de la terreur et de la pitié, qui produisaient dans le spectacle de si grands mouvemens. La perte d'une gloire, si tristement flétrie, est ce qui afflige le plus Ajax. Il compare ce qu'il est avec ce qu'il a été; comparaison désespérante. « Objet d'horreur et de mépris pour les Grecs, que » fera-t-il? retournera-t-il en sa patrie? mais de » quel œil Télamon reverrait-il un fils privé hon-» teusement des armes d'Achille? ira-t-il seul se

» jetter dans les murs de Troie pour périr sous les » coups des Troyens? Ce serait une chose trop » agréable aux Atrides. » Il conclut à laver sa honte dans son sang, et à se donner la mort.

Tecmesse, pour le détourner de ce dessein, lui tient un discours si tendre, qu'il est difficile de n'en être pas ému. Ce ne sont pas de ces sentimens délicats et recherchés, qu'on a mis depuis à la mode sur le théâtre, ce sont les expressions vives de l'amitié conjugale. Elle lui met devant les yeux une épouse et un fils que sa mort réduit à l'esclavage, et expose aux plus cruels affronts, un père et une mère qui, dans leur extrême vieillesse, n'ont d'autre consolation que celle de demander aux dieux, et d'espérer le retour fortuné d'Ajax. Elle revient à ce qui la touche. « Hélas! » Phrygienne de naissance, esclave d'Ajax, au- » jourd'hui votre épouse, je vous ai consacré toute » ma tendresse. Il ne me reste que vous : vous » m'avez privée de tout; vous avez désolé ma mai- » son paternelle, et fait mourir ma mère. La Par- » que m'a enlevé mon père : l'un et l'autre sont aux » enfers. Quel autre après vous me tiendra lieu de » patrie et de tout ce que vous m'avez ôté? Je n'ai » de ressource qu'en vous. Vivez du moins pour » moi, etc.

Ajax demande à voir son fils. On le lui présente : il l'embrasse : autre scène infiniment touchante.

Il semble qu'on voit Hector qui embrasse Astyanax pour la dernière fois. » Approchez, dit-il à » l'esclave qui mène son fils, approchez : cet enfant ne sera point effrayé à la vue de ce spectacle sanglant, s'il a puisé dans mon sang le courage d'un père. Du moins faut-il l'accoutumer à lui ressembler. Cher enfant! puisses-tu avoir » une meilleure fortune que ton père, et l'imiter » dans le reste! » Virgile a dit depuis, d'après Sophocle, en faisant parler Enée à Iule :

> Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem;
> Fortunam ex aliis.

VIRGILE, *Æneid.* l. 12, v. 435.

Ajax continue : « Tu as l'avantage au moins de ne » pas sentir mes maux. Heureux âge où l'on vit » insensible : c'est la véritable vie. Mais enfin cet » état ne durera pas. Sorti de l'enfance, c'est à » toi de montrer à nos ennemis de quel père tu » as reçu le jour. » Ajax se retourne vers les Salaminiens : il leur recommande ce cher fils, et il leur défend de proposer ses armes en prix aux princes grecs, comme on a fait celles d'Achille. « C'est » à toi, dit-il, cher Eurysacès, d'hériter de ce bouclier formidable [1], dont tu portes le nom. Qu'on » mette le reste de mes armes dans mon tombeau.

[1] Εὐρύσακης, large bouclier.

» Vous, Tecmesse, remenez cet enfant; et, mal-
» gré la compassion si naturelle à votre sexe, gar-
» dez-vous de jetter des cris dans un camp. Retirez
» promptement cet enfant. » C'est qu'il se sent lui-même attendri. Delà vient qu'il rappelle sa fermeté, et qu'il prononce ces dernières paroles d'un air féroce, qui fait craindre une prompte exécution de ses noirs projets. « Ah, s'écrie Tec-
» messe, de quels traits vous me percez! au nom
» de ce fils unique et des dieux, ne nous perdez
» pas. — Ignorez-vous, répond l'inexorable Ajax,
» que je ne dois plus rien aux dieux. » Réponse qui marque bien qu'il a pris son parti.

Tandis qu'il effraie Tecmesse par son inflexibilité, le chœur déplore le malheur de ce prince, et se plaint de l'injustice des Atrides. Mais Ajax, qui commence à appréhender que ses Salaminiens ne s'opposent au dessein qu'il a formé de se donner la mort, feint d'être touché des larmes de son épouse, et d'avoir changé de pensée. Il dit à ses soldats qu'il va se laver dans une fontaine pure, en guise de lustration, pour expier le carnage de la nuit, puis cacher pour jamais dans le sein de la terre la malheureuse épée, triste héritage qu'il a reçu d'Hector, et devenue odieuse pour lui depuis qu'elle a servi ses fureurs. Il reviendra, dit-il, faire satisfaction aux Atrides, pour rentrer en grâce avec eux. Il allègue, à ce sujet, la célèbre

sentence de Bias, réprouvée par Cicéron, à savoir qu'il faut haïr comme si l'on devait aimer un jour, et être ami comme si l'on devait devenir ennemi. Le chœur, séduit par cette apparence de retour, finit l'acte par des chants de joie, tandis qu'Ajax se retire.

ACTE III.

Un officier annonce que Teucer, frère d'Ajax, attendu depuis long-temps, comme on l'a insinué dans le cours de la pièce, est enfin arrivé : mais qu'il a été sur le point d'être tué par les soldats grecs; que l'émeute a été assoupie par les chefs. Cet homme demande à voir Ajax. On le dit absent. « Ah! que je crains, s'écrie-t-il, d'être venu » trop tard. » Teucer avait défendu de laisser sortir son frère jusqu'à son retour. Les Salaminiens veulent en vain rassurer ce député; il raconte le sujet de ses craintes. C'est une prédiction de Calchas. Ajax n'était pas fort dévot aux dieux, et ce fut le principe de son malheur. Il avait dit à Télamon son père, qui l'exhortait à combattre vaillamment sous les auspices des dieux, qu'une victoire obtenue par le secours d'une divinité, lui paraissait une victoire de lâche : et un jour, s'adressant à Minerve : « Déesse, lui dit-il, prête ton se-

» cours aux autres Grecs; ils en ont besoin. Pour » moi, je ne crains point les ennemis ». C'est l'origine de la colère de Minerve; et sur cela Calchas avait marqué à Teucer le jour que cette déesse destinait à sa vengeance sur Ajax. « Qu'il ne sorte » point ce jour là, avait-il dit, et il est sauvé. » L'envoyé de Teucer ajoute: « Si Calchas a dit vrai, » puisqu'Ajax est sorti, c'est fait de sa vie. »

On appelle Tecmesse, que cette effrayante nouvelle rejette dans le trouble dont à peine elle venait d'être délivrée. Elle envoie promptement les Salaminiens, les uns chercher Teucer, et les autres retrouver Ajax. Elle sent trop que son époux a voulu se dérober à ses larmes et la tromper. Elle court elle-même sans tenir de route certaine; et la scène demeure libre pour Ajax, qui rentre par un autre côté. Voilà un coup de maître dans Sophocle pour écarter le chœur avec toute la vraisemblance possible. Aussi ce trait a-t-il été extrêmement loué par l'abbé d'Aubignac [1].

ACTE IV.

Le retour d'Ajax est la belle scène par excellence. Tout ce que le désespoir de sang froid a de

[1] *Pratique du Théâtre.*

plus horrible, s'y trouve peint, et de quelles couleurs! « L'instrument de ma mort est préparé, » dit Ajax en entrant. » Il a en effet enfoncé la garde de son épée dans la terre, pour se précipiter sur la pointe. Il continue : « Que me reste-t-il à faire, » sinon d'invoquer les dieux? » Il commence par Jupiter. Il le prie de faire en sorte que Teucer le trouve baigné dans son sang, afin de ravir son corps à la vengeance cruelle des Grecs, qui le donneraient en proie aux vautours : chose remarquable pour justifier le dernier acte, ainsi que nous le dirons. Il implore ensuite Mercure pour obtenir une mort prompte, et semblable à un doux sommeil. Il adresse ses vœux aux furies : et que leur demande-t-il? de venger sa mort sur les Atrides. « Déesses, portez sur eux des coups terribles, et, comme ils me voient mourir par mes » mains, puissent-ils expirer par celles de ce qu'ils » ont de plus cher [1]. Allez, Euménides, volez, » frappez, n'épargnez aucun des Grecs : faites » périr toute l'armée. Et toi, soleil, quand, du » haut de ton char, tu verras ma terre natale, ar» rête tes coursiers, et annonce ma mort à un père » accablé d'années, et à mon infortunée mère.

[1] Les imprécations des mourans passaient pour être autant d'oracles qu'on redoutait. Celles d'Ajax s'accomplirent en partie. Agamemnon fut tué par sa femme ; toute la flotte fut dispersée ; et très-peu de Grecs retournèrent dans leur patrie.

» Hélas! quand elle l'apprendra, de quels cris fera-» elle retentir toute la ville! Mais il n'est point ici » question de pleurs ; mourons. O mort! daigne » jetter sur moi des regards favorables! Nous ha-» biterons ensemble chez les dieux infernaux. O » lumière du jour! ô soleil! je vous vois pour la » dernière fois! Salamine, palais de mes pères, » Athènes, chers amis, fleuves, fontaines, prairies » qui m'avez vu naître, recevez les adieux d'Ajax. » Je réserve aux mânes le reste... ». Et il se tue. Il y a apparence que c'est dans un coin du théâtre. Les modernes font moins de façon, quand ils font paraître un héros qui se tue. Cela se fait assez cavalièrement. Racine et les anciens y regardaient de plus près, parce que la nature le demande. Il ne s'agit pas de trouver une belle situation aux dépens du bon sens : il faut imiter la nature.

Une partie du chœur rentre aussitôt en cherchant toujours Ajax. L'autre partie revient de l'autre côté avec aussi peu de succès, et Tecmesse après eux. Mais celle-ci, plus intéressée et plus clairvoyante, a trouvé le corps de son mari, et l'apprend au chœur. Tout cela est plein de la plus vive tendresse; car Tecmesse se rappelle tous ses malheurs, qu'elle a trop prévus. Teucer, inutilement cherché, survient dans ce trouble, sans rien savoir de ce qui s'est passé. On le lui déclare sans détour. Quel trait pour un frère, plus ami encore que frère! il veut

voir le corps d'Ajax, que Tecmesse a couvert de ses habits; et il fait les plaintes les plus tendres. « Quel spectacle! quel triste voyage! il est accouru » pour prévenir ce malheur; et le destin ne lui a pas » permis d'arriver à temps. De quel front reverra- » t-il un père et une mère dont il n'a pu sauver le » fils, qui était son frère? quels bruits d'ailleurs » ne répandra-t-on point à son désavantage? on » imputera à lâcheté un délai qui n'était que l'ef- » fet de son malheur. Quelle ressource trouvera- » t-il chez les Troyens ses ennemis? aurait-on de- » viné qu'Hector même, après sa mort, dût-être le » bourreau d'Ajax? Quel sort pour ces deux héros! » Leurs présens mutuels leur sont devenus fu- » nestes. Hector, attaché au baudrier qu'il a reçu » d'Ajax, est traîné par des coursiers fougueux. » Ajax, à son tour, périt par le glaive qu'Hector » lui a donné. Les furies et l'enfer ont sans doute » fabriqué ces dons cruels. » Il finit par une sentence. « Je ne crois pas, dit-il, que ceci ni tout » le reste soit l'effet du hasard. C'est l'ouvrage des » dieux qui le permettent : suive une autre opi- » nion qui voudra; celle-ci est de mon goût. » Voilà bien le génie grec [1], de coudre une sentence aux plus beaux morceaux. Cela n'est pas pour nous plaire aujourd'hui.

[1] Mais ce qui n'est pas dans le génie grec, c'est la platitude des expressions dont on se sert ici pour la rendre. R.-R.

Il paraît qu'Ajax mort, la pièce doit être finie; elle ne l'est pas toutefois encore, et ne doit pas l'être, à considérer l'idée que les anciens avaient de la sépulture. La mort n'était pas pour eux le dernier des maux. Être privé du tombeau, était alors une infamie plus insupportable que la mort même. Voilà le fondement de ce qu'on va voir; chose défectueuse, selon nous, et dans laquelle pourtant, Sophocle a fait consister la principale force de sa tragédie.

Ménélas, sur le bruit de la mort d'Ajax, vient de la part des princes grecs défendre à Teucer de l'ensevelir : défense cruelle, qui forme une contestation entre la vengeance, d'une part, et la pitié de l'autre. Ménélas et Teucer allèguent des raisons si fortes, que cela se tourne en affaire d'état : politique bien étrange pour nos mœurs ! et voilà le chaos immense, et l'obstacle invincible qui nous empêche de nous rapprocher des anciens temps, pour juger sainement de ces sortes d'ouvrages. C'était en effet d'un intérêt politique et d'un crime d'état, que Ménélas colorait la haine que les Grecs portaient à Ajax. « Il est juste, disait-il, que, » tout mort qu'il est, il subisse la peine de l'at» tentat qu'il a médité, quoiqu'une divinité en ait » empêché l'exécution. Et que deviendrait une ar» mée ou un royaume, si l'impunité avait lieu? » que serait-ce si tout ce qui plaît devenait per-

» mis? » Teucer, indigné de cet air impérieux de Ménélas, lui demande à son tour sur quoi il fonde l'empire qu'il affecte. « Ajax n'était-il pas roi » comme lui? suivit-il jamais ses drapeaux en » qualité de sujet? » La contestation s'échauffe de part et d'autre; et Ménélas se retire pour faire exécuter, par la force, l'ordre que Teucer a rejetté.

Cependant Teucer, de son côté, place le fils d'Ajax aux pieds de son père mort, avec des cheveux coupés pour les répandre sur le corps. Tecmesse assiste à cette cérémonie funèbre: et ce spectacle, si singulier pour nous, devait être fort attendrissant pour les Grecs. Car Teucer, obligé de s'écarter un peu, pour chercher un lieu propre à inhumer Ajax, le laisse, pour ainsi dire, en dépôt à un enfant et à une épouse éplorée, afin de toucher de compassion quiconque voudrait l'enlever. « Périsse » (dit-il en partant) celui qui oserait le faire. Qu'il » ait, avec toute sa postérité, le sort de cette cheve» lure que je coupe ». C'est la sienne ou celle de l'enfant; coutume payenne, dont nous avons déjà parlé. Le chœur, à l'ordinaire, témoigne ses regrets, et commence le deuil, ou la cérémonie funèbre.

ACTE V.

Agamemnon suit immédiatement Teucer, et il s'élève encore ici une nouvelle querelle sur le corps d'Ajax. Il faut convenir que les héros grecs se traitent un peu à la grecque, c'est-à-dire, assez incivilement. Mais telle était la manière d'une nation d'ailleurs si polie. Les Romains mêmes avaient pris cela des Grecs, comme on le voit par les injures atroces dont Cicéron accable Verrès et Pison. Les injures, chez Sophocle, sont pourtant un peu moins crues que celles de Cicéron et d'Homère. Mais, à ne rien dissimuler, les deux guerriers se reprochent jusqu'aux taches de leur naissance; et, quelqu'éloquens que puissent être ces reproches, je crois qu'il n'est point d'assaisonnement français qui puisse les rendre potables [1]. Il suffit donc d'en avertir de bonne foi le lecteur sans lui donner la peine de les lire ici. Le chœur ne peut venir à bout de calmer ces princes. Mais Ulysse arrive à propos pour arrêter les suites d'une si dangereuse contestation.

[1] Je ne puis m'empêcher de remarquer encore que ces amas d'expressions triviales révoltent, même dans une analyse ; et le P. Brumoy se les permet trop souvent dans ses traductions : est-ce ainsi qu'on peut faire connaître et goûter les anciens ? R.-R.

Il représente à Agamemnon que sa haine a assez duré; qu'il est indigne d'un héros de poursuivre un ennemi après le trépas. « Moi-même, ajoute- » t-il, je ne l'ai haï que quand je l'ai pu faire sans » crime. Ajax était mon ennemi ; mais il n'en fut » pas moins un héros ; et sa valeur me frappe plus » que le titre d'ennemi ». C'est la pensée que Racine a si heureusement transportée dans la bouche de Pyrrhus, au sujet du fils d'Andromaque :

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère ;
Mais que ma cruauté survive à ma colère :
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !
Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelqu'autre proie :
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie.
De mes inimitiés le cours est achevé :
L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

RACINE. *Andromaque*, acte I, scène II.

C'est la même pensée pour le fond, et la même noblesse de sentiment dans Sophocle et dans Racine ; mais nous avons l'expression de l'un, et l'on ne saurait rendre l'expression de l'autre. Or tout, ou presque tout, dépend de là ; et l'on ne peut ici que présenter aux connaisseurs des traits ébauchés qui suffisent pour leur faire juger du reste.

Cette générosité d'Ulysse qu'Ajax avait le plus

offensé, désarme un peu Agamemnon, et console d'autant plus Teucer, qu'Ulysse même, pour le combler de la plus douce joie dans la plus triste situation, s'offre généreusement à l'aider dans la cérémonie funèbre. Mais Teucer n'accepte pas ses offres. Il se contente du secours des Salaminiens; il leur donne ses ordres, et la pièce finit avec l'action.

AJAX FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

TRADUITE PAR M. DE ROCHEFORT.

PERSONNAGES.

MINERVE.

ULYSSE.

AJAX.

TEUCER.

TECMESSE, femme d'Ajax.

MÉNÉLAS.

AGAMEMNON.

UN MESSAGER,

LE CHOEUR. (Il est composé de Salaminiens.)

La scène se passe dans le camp des Grecs, devant la tente d'Ajax.

AJAX FURIEUX,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MINERVE, ULYSSE.

MINERVE.

SANS cesse, fils de Laërte, je vous ai vu épier l'ennemi pour le surprendre avec avantage; et maintenant vous voici près des tentes d'Ajax, à l'extrémité du camp des Grecs, observant, mesurant long-temps la trace de ses pas, pour reconnaître si ce héros est rentré dans sa tente, ou s'il n'y est pas encore. L'animal dressé pour la chasse, dans les champs de Sparte, n'évente pas mieux sa proie. Ajax est en effet rentré, le front couvert de sueur, et les mains ensanglantées. Cessez donc de jeter un œil curieux à travers les portes de cette tente; dites-moi plutôt quel intérêt vous presse; instruisez-moi, pour que je vous instruise à mon tour.

ULYSSE.

O douce voix de Minerve, de la divinité que je

chéris le plus, je vous reconnais sans peine. O déesse, vous vous cachez en vain à mes regards, à peine ai-je entendu vos accens, qu'ils ont retenti jusques dans mon cœur, à l'égal des sons de la trompette tyrrhéniène. Vous ne vous trompiez point; j'observais ici les pas de mon ennemi, du redoutable Ajax. C'est lui, c'est lui seul que j'épiais ici depuis long-temps. Quel crime inattendu n'a-t-il pas commis cette nuit! s'il est vrai qu'il en soit l'auteur; car la vérité ne se montre point encore, et nous flottons dans l'incertitude. Je me suis chargé volontairement d'éclaircir nos soupçons. Tous nos troupeaux viennent d'être égorgés à la fois; et la même main a fait périr ceux qui veillaient pour les garder. Chacun ici veut qu'Ajax soit le coupable. Un témoin annonce qu'il l'a vu seul, franchissant la campagne, armé d'une épée nouvellement ensanglantée; il le dit, il l'assure, et soudain je m'élance sur les pas d'Ajax; je trouve des indices qui l'accusent et d'autres qui m'embarrassent. Je ne sais à quoi m'arrêter. Je n'eus jamais plus besoin de votre présence, déesse, vous dont la main m'a toujours conduit, et me conduira toujours.

MINERVE.

Je le savais, Ulysse; et depuis long-temps je veillais sur vous, dans cette poursuite qui vous occupait.

ULYSSE.

Souveraine chérie, ai-je du moins à propos employé tant de soins ?

MINERVE.

Sans doute ; et c'est Ajax qui a commis le crime.

ULYSSE.

Quelle inconcevable fureur a donc armé sa main ?

MINERVE.

Le dépit d'être privé des armes d'Achille.

ULYSSE.

Et pourquoi dévaster ainsi les troupeaux de l'armée ?

MINERVE.

En les immolant, il croyait vous immoler tous.

ULYSSE.

Tel était donc le projet qu'il avait conçu contre les Grecs ?

MINERVE.

Il l'eût exécuté, si je n'eusse détourné ses coups.

ULYSSE.

Comment, et quels complots ? quelle audace ?

MINERVE.

Seul, en secret, pendant la nuit, il s'est élancé vers vos pavillons.

ULYSSE.

Y était-il arrivé ? avait-il atteint le terme de sa course ?

MINERVE.

Il était déjà aux portes de la tente de vos deux chefs.

ULYSSE.

Et comment sa main, avide de carnage, a-t-elle pu s'arrêter ?

MINERVE.

C'est moi qui, répandant sur ses yeux de trompeuses visions, l'ai privé de la joie barbare qu'il se promettait. J'ai tourné sa rage sur le butin des Grecs, sur leurs troupeaux confondus, qui n'étaient point encore partagés. Là, frappant de tous côtés, égorgeant ses victimes, il verse des torrens de sang; il croit immoler les deux Atrides, et poursuivre, les uns après les autres, tous les généraux grecs. Plus il s'avançait, plus j'égarais sa raison, plus j'enflammais ses transports frénétiques. Enfin, fatigué du carnage, il enchaîne de sa main les bœufs et les autres animaux qu'il avait épargnés, et les conduit vers ses pavillons, non comme un butin de vils troupeaux, mais tels que des guerriers captifs. Maintenant il les tient enchaînés dans sa tente, et les déchire à coups de fouet. Mais il faut que je vous rende témoin de cette frénesie qui

l'agite, afin qu'après l'avoir vu, vous puissiez en instruire les Grecs. Demeurez donc ici sans crainte, sa présence ne peut vous être funeste; je fascinerai ses yeux et j'empêcherai qu'il ne vous aperçoive. (*Elle appelle Ajax.*) O vous! dont le bras vengeur se signale sur des ennemis enchaînés, venez, écoutez-moi, Ajax, sortez de votre tente; c'est vous que ma voix appelle.

ULYSSE.

Que faites-vous, déesse? gardez-vous de l'appeler.

MINERVE.

Demeurez en silence, et bannissez toute crainte.

ULYSSE.

Au nom des Dieux, laissez-le enfermé dans sa tente. C'est assez.

MINERVE.

Et pourquoi? Cet homme n'était-il pas [1]....

ULYSSE.

Mon ennemi sans doute, ainsi qu'il l'est encore.

MINERVE.

Est-il rien de plus doux que de rire aux dépens de ses ennemis?

[1] Cette manière de couper le sens d'une phrase, par la réplique de l'interlocuteur, est fort en usage chez les tragiques, comme nous l'avons dit ailleurs. Henri Estienne ne s'y est pas trompé.

ULYSSE.

C'est assez pour moi qu'il reste dans sa tente.

MINERVE.

Quoi ! vous tremblez de voir un homme dont les sens sont égarés !

ULYSSE.

S'il avait sa raison, je ne l'éviterais pas.

MINERVE.

Mais, en vous approchant, il ne vous verra point.

ULYSSE.

Eh ! comment ? si ses yeux lui servent encore.

MINERVE.

Ses yeux sont ouverts; mais je les obscurcirai.

ULYSSE.

Tout est possible aux dieux.

MINERVE.

Gardez donc le silenee, et demeurez.

ULYSSE.

J'obéis; mais c'est à regret [1].

Cette observation générale aurait pu épargner beaucoup de peines aux commentateurs et aux traducteurs.

[1] Les poëtes tragiques, comme je l'ai remarqué ailleurs, ont presque tous dénaturé les caractères des héros qu'ils mettent en scène. Qui reconnaîtrait dans cette timidité d'Ulysse, ce même

MINERVE.

Ajax, c'est vous que j'appelle pour la seconde fois. Êtes-vous si peu sensible aux vœux de celle qui combat toujours à vos côtés?

SCÈNE II.

AJAX, MINERVE, ULYSSE.

AJAX.

Je vous salue, Minerve, je vous salue, fille de Jupiter. Que vous venez à propos me visiter! De quelles riches dépouilles je couronnerai vos temples en honneur de cette victoire!

MINERVE.

Je reçois votre hommage. Mais, dites-moi, avez-vous bien trempé votre épée dans le sang des Grecs?

AJAX.

Je m'en glorifie, et je crois avoir raison.

MINERVE.

Avez-vous signalé votre bras contre les Atrides?

AJAX.

Si bien que je ne pense plus qu'ils osent jamais outrager Ajax.

prince qu'Homère nous représente, dans l'*Odyssée*, bravant les Lestrygons, le Cyclope et tous ces prétendans, rassemblés dans son palais et conjurés contre lui?

MINERVE.

Ils sont morts, autant que je puis vous entendre.

AJAX.

Morts. Qu'ils viennent à présent m'enlever mes armes.

MINERVE.

Fort bien. Et le fils de Laërte, comment l'avez-vous su traiter? s'est-il dérobé à votre courroux?

AJAX.

Qui! ce rusé renard, digne du dernier supplice?

MINERVE.

Je parle d'Ulysse, votre adversaire.

AJAX.

Il est, au gré de mes vœux, enchaîné dans ma tente. Je ne veux point qu'il expire encore.

MINERVE.

Que voulez-vous faire? et quel avantage espérez-vous de plus?

AJAX.

Je veux, qu'attaché à une des colonnes de ce séjour....

MINERVE.

Quel supplice lui destinez-vous?

AJAX.

Il expire, déchiré de coups de fouet.

MINERVE.

Epargnez de tels outrages à cet infortuné.

AJAX.

Arrêtez, Minerve, je vous abandonne tout le reste; mais il subira cet arrêt : je n'y changerai rien.

MINERVE.

Eh bien! puisque vous le voulez, épuisez donc sur lui tous vos coups : exécutez la sentence que vous avez portée.

AJAX.

J'y vole. Avec de tels conseils, soyez toujours la compagne de mes travaux.

SCÈNE III.

MINERVE, ULYSSE.

MINERVE.

Ulysse, vous voyez quel est le pouvoir des dieux. Quel homme, parmi les Grecs, eut des desseins plus sages? qui sut plus à propos les exécuter?

ULYSSE.

Hélas! je n'en connus jamais; tout mon ennemi qu'il est, je plains son malheur [1] et l'humiliation où il est plongé. En voyant son sort, je con-

[1] Cette sensibilité d'Ulysse relève son caractère, et prépare ce qui doit arriver à la fin de cette pièce.

sidère aussi le mien ; je vois que tous tant que nous sommes sur la terre, nous ne sommes que des fantômes et des ombres vaines.

MINERVE.

Pénétré de cette vérité, garde-toi donc d'outrager les dieux par des discours superbes, et de t'enorgueillir des avantages que ta force ou tes richesses peuvent te donner. Un jour seul suffit pour renverser et rétablir tout ce qui fait l'orgueil des humains. La vertu plaît aux dieux ; l'impiété les irrite [1].

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Fils de Télamon, vous qui êtes l'honneur de Salamine, que la mer baigne de ses flots, vous faisiez ma joie dans les jours de votre prospérité ; mais, depuis que le courroux céleste, ou des discours injurieux, volant de bouche en bouche parmi les Grecs, se sont élevés contre vous, je tremble, je frissonne, ainsi que l'œil timide de la colombe. Des bruits déshonorans, répandus la nuit dernière, sont parvenus jusqu'à nous. Ils disent que plein d'un transport forcené, vous êtes descendu dans la prairie, et y avez égorgé tous ces

[1] C'est ici que finit le prologue ou l'exposition, suivant l'observation que nous avons faite dans la deuxième partie du *Discours sur l'art de la Tragédie*. Le chœur arrive pour prendre part aux mouvemens de la scène.

troupeaux qui composaient le butin des Grecs, et qui n'étaient point encore partagés. C'est Ulysse, qui, fabriquant ces sourdes calomnies, les va semant dans les esprits, et y porte la persuasion. Le mal qu'il répand est avidement reçu, et chacun de ceux qui l'écoutent, insultant à vos malheurs, s'en réjouit plus que celui qui les lui apprend. Les coups qu'on porte aux grands hommes ne tombent jamais à faux. Dans une condition telle que la mienne, de tels discours auraient peu de crédit; car l'envie ne s'attache qu'aux hommes élevés en dignité; et cependant, sans eux, que peut la multitude pour la défense de son pays [1]? Les faibles ont besoin des forts, et les forts ont besoin des faibles pour se soutenir et s'élever l'un par l'autre. Mais comment de telles maximes auraient-elles quelqu'empire sur une foule inconsidérée, livrée aux suggestions des méchans? Nous-mêmes, sans votre secours, nous voudrions en vain vous défendre. Tant qu'ils pourront se dérober à vos regards, ils se répandront en de vaines clameurs, comme des essaims d'oiseaux gazouillans loin du vautour qui plane au-dessus d'eux; mais montrez-

[1] Les poëtes et les historiens ne craignaient point d'attaquer le gouvernement populaire, qui avait fait beaucoup de mal à Athènes. L'oligarchie commençait à avoir beaucoup de partisans; et Sophocle cherchait à faire sentir combien ce gouvernement, tempéré par le démocratique, pouvait être utile.

vous à leurs yeux, ils resteront muets, et frémiront en silence.

Puissante Renommée, vous qui avez enfanté notre honte, est-ce Diane, la fille de Jupiter, qui, frustrée par Ajax du prix qu'elle attendait de lui, après quelque victoire à la chasse ou à la guerre, s'en est vengée en détournant sur de vils troupeaux le bras de ce guerrier? Serait-ce le dieu Mars aux armes d'airain, qui, lui reprochant ses secours méconnus, s'est vengé de cette injure par les horreurs de cette nuit?

Non jamais, de vous-même, fils de Télamon, vous n'eussiez, en insensé, permis à votre bras de massacrer des troupeaux. Si c'est donc un mal infligé par les dieux, que Jupiter, qu'Apollon répriment les propos injurieux des Grecs; et si c'est une calomnie tramée sourdement par les Atrides, ou par le coupable rejeton de la race de Sisyphe, n'allez pas, vous livrant au repos sous vos tentes, autoriser cette indigne rumeur.

Levez-vous! sortez de vos pavillons, où trop long-tems arrêté par le ressentiment d'une cruelle injustice, vous accréditez vous-même le bruit du mal que vous ont fait les dieux. L'insolence de vos ennemis parcourt sans crainte ce rivage, favorisée par les langues malignes d'un peuple qui rit de vos maux; et la douleur a pénétré mon âme.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TECMESSE, AJAX, LE CHOEUR.

TECMESSE.

Généreux descendans d'Erechthée, de ce noble fils de la Terre, défenseurs des vaisseaux d'Ajax, quel sujet de douleurs pour ceux qui, comme nous, s'intéressent sur ce rivage au sort de la famille de Télamon! Ce vaillant, ce redoutable, cet invincible Ajax, après l'accès d'un violent délire, repose dans sa tente.

LE CHŒUR.

Fille du Phrygien Téleuthas, quelle nouvelle douleur la nuit a-t-elle fait succéder à la paix du jour? Ne nous déguisez rien; vous le savez, vous, qui, captive d'Ajax, êtes devenue l'objet de sa tendresse, et avez partagé son lit.

TECMESSE.

Comment pourrai-je vous annoncer une aussi funeste nouvelle? ce que vous allez entendre est aussi terrible que la mort même. Saisi cette nuit d'un affreux délire, le grand Ajax s'est déshonoré. Vous verrez dans sa tente ensanglantée, de quel

carnage il a souillé sa main, quelles victimes il a immolées.

LE CHOEUR.

Quelle épouvantable nouvelle vous nous donnez sur un si grand héros! Elle est donc vraie! Les princes grecs l'avaient déjà répandue, et votre voix la confirme. Hélas! que j'en redoute les suites! Que je crains qu'une main furieuse ne fasse expier à ce prince, par sa mort même, celle des troupeaux et des pasteurs que sa rage vient d'immoler!

TECMESSE.

Hélas! sorti du camp des Grecs, il s'est retiré conduisant une troupe d'animaux enchaînés. Il en saisit quelques-uns, les renverse et les égorge; il en prend d'autres, et leur ouvre les flancs. Il se jette ensuite sur deux superbes béliers : à l'un, il arrache la langue et lui coupe la tête; l'autre, il l'attache tout droit à une colonne; et, saisissant une large courroie, il s'en sert pour fouetter, à coups redoublés, l'animal enchaîné, y ajoutant des imprécations terribles, qu'un malin génie a pu seul lui inspirer.

LE CHOEUR.

C'est à présent qu'il faut, la tête enveloppée de nos voiles, nous dérober à pas précipités, ou, nous élançant sur nos navires, nous abandonner à la célérité de nos rames. Quelles puissantes me-

naces les Atrides ne font-ils pas contre nous! Je crains de voir bientôt les Grecs, armés de pierres, venir fondre sur nous, et nous accabler avec ce héros, devenu la victime d'un mal qui ne finira pas.

TECMESSE.

Il est fini, aussi promptement qu'un vent impétueux du midi, quand il n'est point accompagné d'éclairs [1]. Ajax, rendu à lui-même, éprouve une douleur nouvelle; car voir de ses yeux des maux domestiques, dont on est seul l'auteur, est un surcroît de peines.

LE CHŒUR.

Si les accès sont calmés, le changement ne peut être qu'heureux. Un mal qui s'apaise ne laisse plus de grandes inquiétudes.

TECMESSE.

Mais que choisiriez-vous, si le choix vous était permis, ou de goûter quelque joie en affligeant vos amis, ou de partager leurs peines, et de vous affliger avec eux?

LE CHŒUR.

Souffrir de deux côtés, c'est augmenter ses maux.

[1] Cette opinion n'est pas sans fondement, et l'on a observé que, dans les chaleurs de l'été, il y a souvent des ouragans sans éclairs, et qui passent aussi vite que le nuage qu'ils promènent dans l'air.

TECMESSE.

Le mal a cessé, et nous n'en sommes pas moins malheureux.

LE CHŒUR.

Quels discours! je ne puis les concevoir.

TECMESSE.

Tant que mon époux était en proie à son mal, sa frénésie même était un bonheur pour lui, et un supplice pour moi, qui la voyais sans en partager l'effet. A présent qu'il a cessé d'en éprouver les atteintes, la douleur s'est emparée de son âme entière, et mon affliction n'a pas diminué. Au lieu d'une seule peine, n'est-ce donc pas en éprouver deux?

LE CHŒUR.

Je l'avoue; et j'ai lieu de craindre que ce malheur ne vous vienne des dieux, puisque, délivré de son mal, Ajax n'est pas plus heureux que lorsqu'il en éprouvait la violence.

TECMESSE.

Il n'est que trop vrai, et vous pouvez m'en croire.

LE CHŒUR.

Quel fut donc le commencement d'un mal si rapide? daignez nous en instruire, nous qui partageons ses peines.

TECMESSE.

Vous allez le savoir comme si vous en aviez été témoin vous-même. C'était au milieu de la nuit; les lampes du soir cessaient de répandre leur clarté; il saisit son épée, et s'apprête à marcher dans la solitude des ténèbres. Je m'oppose à ses pas. Ajax, lui dis-je, que faites-vous? que voulez-vous tenter, quand nul messager ne vous presse, quand nul héraut ne vous appelle, quand la trompette guerrière ne s'est point fait entendre encore? toute l'armée est plongée dans le repos. Ajax me répond par ces mots si connus et si répétés : « Madame, » le silence est l'ornement des femmes. » Je crus devoir obéir, et je cessai de l'arrêter. Il s'élance sans être suivi de personne. Loin de lui, je ne puis dire ce qu'il a fait; mais il est rentré conduisant à la fois des taureaux, des béliers, et les chiens qui les gardaient, enchaînés sous sa main. Il leur coupe la tête, les égorge, ou les attache comme des captifs, et les déchire à coups de fouet. Enfin, il sort avec impétuosité de sa tente, et adresse la parole à je ne sais quel fantôme, en s'applaudissant avec de grands éclats de rire, de la vengeance qu'il avait tirée d'Ulysse et des Atrides. Il rentre aussitôt; et, peu à peu, recouvrant ses esprits, il voit le carnage affreux dont sa tente est remplie; il le voit; et, frappant sa tête, il pousse des cris terribles; et, d'une main furieuse s'arra-

chant les cheveux, va s'asseoir sur les monceaux de cadavres entassés. Assis, il garde quelque temps un morne silence; ensuite, m'adressant les plus terribles menaces, il veut que je lui découvre toute l'horreur de sa situation; il me demande en quel état il s'est trouvé : et moi, mes amis, saisie de crainte, je lui raconte tout ce qu'il a fait, ou du moins tout ce que j'en avais pu savoir. Alors il se met à pousser des gémissemens douloureux, tels que je n'en avais point encore entendu sortir de sa bouche; car il pensait que ces sortes de cris aigus ne pouvaient partir que d'une âme faible et sans courage. Sa douleur ne s'exprimait jamais que par des gémissemens étouffés, semblables aux sourds mugissemens d'un taureau. A présent, plongé dans son infortune, refusant toute nourriture, il est paisiblement assis au milieu de ces troupeaux immolés par sa main. Aux discours, aux soupirs qui sortent de sa bouche, il est aisé de voir qu'il médite quelque chose de funeste. O mes amis! car c'est pour implorer vos secours que vous me voyez ici, entrez, et daignez le secourir, si vous le pouvez. Des amis au désespoir se laissent vaincre par leurs amis.

LE CHŒUR.

Fille de Téleutas, ô Tecmesse! que nous avez-vous annoncé? Se peut-il qu'un héros tel qu'Ajax ait été saisi d'un pareil délire!

AJAX, dans sa tente.

Malheureux que je suis!

TECMESSE.

Je crains que bientôt, plus terrible... Entendez-vous la voix, les gémissemens d'Ajax?

AJAX.

Malheureux!

LE CHOEUR.

Ou son mal dure encore, ou l'image des fureurs auxquelles il s'est livré, le désespère.

AJAX.

O mon fils! mon fils!

TECMESSE.

Eurysacès! ô ciel! c'est toi qu'il appelle! Que veut-il? où es-tu? Malheureuse que je suis!

AJAX.

Teucer, en quels lieux est-il? Faut-il donc que de nouveaux exploits l'occupent sans cesse! Et moi, je meurs.

LE CHŒUR.

Il paraît recouvrer ses sens. Daignez ouvrir sa tente; peut-être, en me voyant, quelque respect de lui-même pourra le contenir.

TECMESSE.

Vous le voulez; je vais ouvrir. Voyez ce qu'il a fait, et dans quel état il est lui-même.

La tente s'ouvre, et l'on aperçoit Ajax étendu au milieu du carnage dont elle est souillée.

SCÈNE II.

AJAX, TECMESSE, LE CHOEUR.

AJAX.

Chers compagnons de mes travaux, ô vous! les seuls de mes amis, fidèles à l'amitié, voyez quels flots de sang m'assiégent et m'environnent de tous côtés.

LE CHŒUR.

Hélas! princesse, vous ne disiez que trop vrai : tout ce que nous voyons atteste son égarement.

AJAX.

O vous de qui le bras habile à manier la rame m'aidait à conduire mes vaisseaux, c'est vous, c'est vous seuls, de tous mes compagnons, que je vois prêts à me secourir. Frappez, et m'arrachez le jour.

LE CHŒUR.

Arrêtez; supprimez ces funestes discours; n'allez pas, ajoutant un malheur à un autre, mettre le comble à notre infortune.

AJAX.

Vous voyez ce guerrier si brave, si magnanime, si terrible dans les combats, n'a-t-il pas bien signalé son courage contre d'innocens animaux! A

quels mépris, à quels ris insultans est-il désormais exposé!

TECMESSE.

Cher époux, cher Ajax, je vous en conjure, cessez de tenir ce langage.

AJAX.

Fuyez, éloignez-vous... Ah! dieux! ah! ah!

LE CHŒUR.

Au nom des dieux, ne soyez point inflexible, revenez à la raison.

AJAX.

Malheureux que je suis! j'ai laissé ces perfides échapper de mes mains, pour signaler mon bras contre des génisses, contre de nobles béliers [1], et verser un sang qui me déshonore!

LE CHŒUR.

Pourquoi, sur ce qui est passé, vous désespérer ainsi? le passé ne peut-être changé.

AJAX.

O toi, dont l'artifice a toujours les yeux ouverts, artisan de tous les maux, opprobre de l'armée, fils de Laërte, par quels ris insultans tu fais éclater ta joie!

[1] Le lecteur verra bien que l'épithète de *nobles*, donnée aux béliers, et prise de l'original, n'est pas une épithète oiseuse, mais qu'elle est propre à exprimer l'ironie terrible qu'Ajax emploie contre lui-même.

LE CHŒUR.

Ah! les dieux seuls disposent de nos ris et de nos larmes.

AJAX.

Dans l'état où je suis réduit, que ne vient-il se présenter à mes yeux! je jure...

LE CHŒUR.

Laissez ces orgueilleuses menaces; ne voyez-vous pas toute votre infortune?

AJAX.

Père de mes ayeux, ô Jupiter, que ne puis-je, immolant ce traître, ce vil rebut des Grecs et des Atrides, expirer après eux!

TECMESSE.

Si vous faites des vœux contre votre vie, faites-en donc aussi contre la mienne. Pourrai-je vivre encore, quand vous ne serez plus?

AJAX.

Sombres ténèbres, qui êtes ma lumière [1], noir Erèbe, visible à mes yeux, recevez, recevez un nouvel habitant, recevez-moi. Je suis désormais indigne de contempler les dieux et les hommes: je suis devenu inutile à la terre. La redoutable fille de Jupiter me poursuit et m'accable. Où fuir?

[1] Il paraît que Milton a emprunté de Sophocle cette *obscurité visible* qu'il met dans les enfers.

où me cacher? où demeurer? quand ma gloire [1] s'est évanouie ainsi que la vie de ces vils animaux, quand je suis une victime ajoutée à cette proie insensée ; quand l'armée entière des Grecs va fondre sur moi pour m'immoler.

TECMESSE.

Que je suis malheureuse! faut-il qu'un si grand héros tienne un pareil discours! Il n'en eût jamais auparavant proféré de semblables.

AJAX.

Fleuves dont les eaux s'épanchent vers la mer, antres battus des flots, bois qui couvrez cette plage, trop long-temps, trop long-temps vous m'avez retenu devant Troie, moi qui désormais ne dois plus respirer... C'est assez m'expliquer. O rives du Scamandre, rives trop favorables à ces Grecs que je hais, vous ne verrez plus ce héros, je ne crains point de le dire, oui ce héros, le plus grand des guerriers que la Grèce ait envoyés devant Troie! le voici maintenant étendu sur la terre sans honneur et sans gloire.

LE CHOEUR.

Dans le comble de l'infortune où vous êtes, je n'ose ni approuver, ni modérer vos plaintes.

[1] L'extrême concision de l'original le rend ici fort obscur ; j'ai suivi l'interprétation de Triclinius.

AJAX.

Ah! ah! qui jamais eût pensé que mon nom répondît si bien à mes malheurs [1] ! Puis-je trop en effet répéter maintenant les accens douloureux qui le composent, dans l'abyme de maux où je suis plongé! Moi, dont jadis le père revint des rivages de Troie dans sa patrie, couvert de gloire entre ses compagnons, et remportant avec lui les prix les plus distingués, moi, qui suis son fils, venu à mon tour sur ces mêmes rivages, avec un courage digne de lui, je me signale par des actions

[1] Le nom d'Ajax, Αἴας, avec une lettre de plus, signifie *je gémirai*, αἰάζω. Dans la situation où est Ajax, une réflexion pareille pèche contre la convenance, et peut être regardée comme une faute contre le goût; mais on n'en trouverait guère de semblables dans toutes les autres pièces de Sophocle. Une faute pareille, quand elle est rare, ne tire pas plus à conséquence, contre le goût et le style de l'auteur, que ce fameux vers de Racine,

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,

n'en peut avoir contre l'élégance et le goût suprême de ce poëte. Il y a même quelque chose à dire de plus en faveur de Sophocle. Les enfans ne portaient pas le nom de leur père; le nom qu'on leur donnait était tiré de quelque circonstance particulière, relative à leur naissance. Le fils d'Ajax se nommait *Eurysacès*, à cause du grand bouclier que portait son père, et qu'il devait lui laisser à sa mort. Ulysse, dont le nom grec est Ὀδυσσεύς, fut ainsi nommé par son grand père Autolycus, qui voulut que son nom attestât la colère dont il était animé contre ses sujets, au moment de la naissance de son petit-fils. Voyez l'*Odyssée* d'Homère, l. XIX. Ces réflexions rendront peut-être moins sévères ceux qui voudraient ici juger Sophocle à la rigueur.

qu'il n'eût pas désavouées, et je meurs déshonoré parmi les Grecs! Cependant, j'en ai la certitude, si Achille, de son vivant, eût voulu disposer lui-même de ses armes, et en faire le prix de la valeur, nul autre ici ne les eût obtenues que moi. Et les Grecs, au mépris du courage d'un homme tel que moi, les ont remises à Ulysse, pour récompenser sa scélératesse. Ah! si mes regards, si mes sens abusés n'avaient pas trompé mes desseins, c'eût été pour la dernière fois que ces Grecs eussent rendu un semblable arrêt. Mais cette déesse inflexible, cette fille de Jupiter, armée de la gorgone, m'a égaré; et, jetant dans mon sein un affreux délire, m'a fait tremper mes mains dans le sang de ces troupeaux. Échappés à ma fureur malgré moi, les cruels m'insultent par leurs ris. Et ne savent-ils pas que lorsqu'un dieu veut nous nuire, le plus lâche peut échapper au plus brave?

Que dois-je faire à présent, moi qui suis manifestement en butte à la haine des dieux, moi que l'armée abhorre, moi que Troie entière et toute la contrée déteste? Irai-je, m'éloignant de ce rivage qui a retenu si long-temps nos vaisseaux, abandonnant les Atrides, traverser la mer Égée pour retourner dans ma patrie? Et de quel front oserai-je me présenter à mon père Télamon? De quel œil pourra-t-il me regarder, quand je paraîtrai à ses yeux, privé de ces marques d'honneur

qui couronnaient toujours ses exploits! Non, non, l'idée en est pour moi insupportable... Irai-je, attaquant seul les remparts des Troyens, et, me signalant par quelque noble action, expirer enfin au pied de leurs murs? ce serait trop de joie pour les Atrides; il n'en sera rien. Cherchons une voie sûre de prouver à mon père, accablé de vieillesse, qu'étant né de lui, j'ai hérité de son courage. Car il est honteux de supporter long-temps la vie, lorsqu'on ne peut espérer de soulagement dans ses maux [1]. Qu'est-ce qu'un jour ajouté à un autre, pour reculer l'instant de la mort, peut apporter de plaisir? Rien de plus méprisable à mes yeux qu'un homme qui se nourrit de vaines espérances. Il faut qu'un homme d'honneur sache vivre et mourir avec gloire. J'ai tout dit.

LE CHOEUR.

Personne, Ajax, ne pourra dire que ces discours vous ont été suggérés; ils partent bien du

[1] Ce système, que la philosophie accrédita ensuite, comme on le voit dans le *Phædon* de Platon, et dans son *Traité des Lois*, l. IX, était inconnu dans les premiers siècles de la Grèce. On ne trouverait pas dans Homère entier une seule maxime, ni un seul exemple qui y eût rapport : il y avait, au contraire, chez les Grecs une loi ancienne qui privait des honneurs funèbres le citoyen, de quelque rang qu'il fût, qui aurait attenté sur sa vie (Aristote, *Morales*, l. v., ch. 15.). Il faut remarquer que Sophocle ne donne à Ajax l'idée de s'arracher la vie, que parce qu'il suppose que les dieux lui ont ôté la raison.

fond de votre cœur : mais cependant quittez ces pensées funestes ; donnez à vos amis la douceur de triompher de votre âme.

TECMESSE.

Ajax, ô mon maître! de tous les maux qui assiégent les hommes, il n'en est point de plus puissans que la nécessité [1] ! J'étais née libre et fille d'un père que son opulence et son pouvoir rendirent fameux dans la Phrygie ; à présent je suis esclave : tel a été l'arrêt des dieux, ou plutôt celui de votre main. Ainsi, forcée par le destin d'entrer dans votre lit, je n'ai plus eu de pensée que pour vous. Au nom de Jupiter, témoin de notre union, au nom de ce lit nuptial qui nous a rassemblés, ne m'exposez point, je vous conjure, aux humiliations que j'éprouverais en passant entre les mains de vos ennemis ! Si vous mourez, si en cessant de vivre, vous voulez m'abandonner, songez que ce même jour me verra ravie avec violence par quelqu'un des Grecs, et soumise, ainsi que votre fils, à l'opprobre de l'esclavage. Et bientôt l'un de ces nouveaux maîtres, m'insultant par des discours amers : « Voyez, dira-t-il, l'épouse d'Ajax, le » plus redoutable des héros grecs, voyez quel op- » probre a remplacé sa gloire. » Je subirai mon

[1] La liaison des idées montre que la phrase grecque n'est pas susceptible d'un autre sens.

infortune; mais ces outrages seront autant de flétrissures pour vous et votre maison. Ah! respectez un père malheureux, que vous abandonnez dans le déclin de son âge; respectez une mère qui, déjà chargée d'années, demande continuellement aux dieux le retour d'Ajax. Prenez pitié d'un fils qui, loin des secours dus à son enfance, seul, et privé de vous, passera sous la tutelle de ses perfides ennemis. Voyez que de malheurs votre mort va laisser en partage au fils et à la mère; car, après vous, sur quel appui pourrais-je jetter les yeux? Vous avez renversé sous vos armes ma mère et ma patrie; le destin a fait descendre mon père au tombeau; qui pourra, comme vous, me tenir lieu de patrie et de biens!... Toute mon existence s'était conservée en vous. Puissé-je aussi dans ces momens occuper une place dans votre souvenir! La mémoire de ceux dont on a reçu quelque bien ne doit point s'effacer; la bienveillance produit la bienveillance; et l'oubli d'un bienfait n'entra jamais dans une âme généreuse.

LE CHOEUR.

Ajax, que n'êtes-vous aussi attendri que je le suis; vous approuveriez ses discours.

AJAX.

Je les approuverai comme vous, si elle ose seulement exécuter ce que je vais lui prescrire.

TECMESSE.

Cher époux, ordonnez, j'obéis.

AJAX.

Amenez-moi mon fils, que je le voie.

TECMESSE.

Dans ma frayeur je l'avais éloigné.

AJAX.

Pendant mes accès! Que dites-vous?

TECMESSE.

Je craignais que, rencontrant vos pas, cet infortuné ne pérît.

AJAX.

Un tel coup était digne du dieu qui m'égarait!

TECMESSE.

Mes soins ont détourné ce malheur.

AJAX.

J'approuve votre conduite, et la prudence qui vous l'a conseillée.

TECMESSE.

De quoi servira-t-elle pour votre bonheur?

AJAX.

Donnez-moi la douceur de lui parler et de le voir.

TECMESSE.

Près d'ici des yeux fidèles veillent à sa sûreté.

AJAX.

Qui peut encore l'empêcher de paraître?

TECMESSE.

Mon fils, votre père vous appelle; venez, conduit par les mains de celui qui dirige vos pas.

AJAX.

Paraît-il? ou ne vous a-t-il point entendue?

TECMESSE.

Le voici qu'on amène à vos yeux.

AJAX, apercevant son fils.

Approchez, approchez cet enfant; s'il est vraiment mon fils, ce sang, ce carnage n'épouvanteront point ses yeux. Il faut le dresser de bonne heure à l'âpreté des mœurs de son père, et que son caractère soit formé sur le mien. O mon fils! sois plus heureux que ton père; pour tout le reste, sois lui semblable, et tu ne seras pas un homme sans cœur. Combien je te porte envie aujourd'hui, toi, dont le jeune âge te rend insensible à mes malheurs! Oui, c'est l'insensibilité qui fait le plus doux charme de la vie: si cette insensibilité est un mal, c'est du moins un mal sans douleur, jusqu'au moment où l'on vient à connaître la joie et la peine. Quand tu en seras à ce moment fatal, mon fils, montre à tes ennemis de quel sang tu as reçu la vie. Jusqu'à ce jour, sois comme une jeune plante nourrie du souffle des zéphirs; crois au milieu des jeux de ton enfance, et fais les délices de ta mère... Non, je ne crains point que jamais

nul Grec t'ose insulter par des discours amers, quand même tu ne m'aurais plus auprès de toi; je me confie trop bien aux soins vigilans du brave Teucer, que je te laisserai pour conduire ta jeunesse. Je m'en repose sur lui, tout absent qu'il est de ces lieux, occupant son courage à la poursuite de l'ennemi. Vous, braves compagnons, qui m'avez suivi sur les mers, voici la grâce que j'attends de vous. Annoncez mes vœux à Teucer; qu'il se charge de conduire mon fils dans mes foyers; de le faire connaître à Télamon et à Éribée ma mère; qu'il devienne l'appui de leur vieillesse jusqu'au temps où ils descendront dans la retraite des morts; que mes armes ne soient jamais disputées, ni données par aucun des Grecs, ni par celui qui a causé ma perte; toi seul, Eurysacès [1], mon fils, garde dans tes mains mon bouclier, ce bouclier fameux, impénétrable, qui t'a donné le nom que tu portes; le reste de mon armure sera enseveli avec moi. Vous, Tecmesse, reprenez cet enfant, remenez-le en sa tente; renfermez-le au plutôt. Cessez ces douloureux gémissemens; les femmes aiment à recourir aux pleurs. Il est des maux qui résistent aux enchantemens [2], et qu'un médecin habile guérit avec le fer.

[1] *Eurysacès* veut dire *large bouclier.*

[2] Je crois avoir démontré dans mes *Observations sur le recit de la blessure d'Ulysse*, imprimées à la suite de la traduction en vers

LE CHŒUR.

Je frémis de ces transports violens; ces discours échappés de votre bouche me remplissent d'alarmes.

TECMESSE.

Cher Ajax, ô mon maître, quel projet avez-vous formé?

AJAX.

Ne cherchez point à le pénétrer, ne m'interrogez point. La réserve est la vertu de votre sexe.

TECMESSE.

O désespoir! au nom des dieux, au nom de votre fils, j'ose vous implorer; ne nous abandonnez point.

AJAX.

Vos prières m'importunent. Eh! ne savez-vous pas que les dieux n'ont plus rien à attendre de moi?

TECMESSE.

Cessez ces discours funestes.

AJAX.

Je n'écoute plus rien.

de l'*Odyssée*, que cette sorte de superstition, qui consistait à employer des paroles ou des chants mystérieux pour guérir les malades, n'était pas connue au temps d'Homère. Cet anachronisme n'empêche pas que ces derniers mots d'Ajax ne soient du plus grand tragique, en annonçant à Tecmesse tout ce qu'elle doit craindre.

TECMESSE.

Quoi! je ne puis vous attendrir!

AJAX.

C'en est trop.

TECMESSE.

Voyez mes craintes, cher époux

AJAX.

Qu'on la fasse retirer.

TECMESSE.

Au nom des dieux, laissez-vous toucher.

AJAX.

Êtes-vous assez insensée, pour vous flatter de changer mon âme?

Ajax rentre dans sa tente, et Tecmesse le suit.

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Illustre Salamine, vous habitez au milieu des mers, tranquille et fortunée, et votre gloire brille toujours du même éclat: et moi, malheureux, depuis tant d'années que je demeure dans les prairies fécondes du mont Ida, je vois mes jours consumés sans honneur, par la rapidité du temps, n'ayant d'espérance que de descendre enfin bientôt dans cette sombre demeure d'où il n'est plus de retour.

Pour comble de douleurs, Ajax, frappé d'un

mal sans remède, l'esprit troublé d'un délire inspiré par les dieux, Ajax, hélas! que vous envoyâtes ici, déjà célèbre par ses exploits, privé maintenant de sa raison, fait le désespoir de ses amis. Tout ce qu'a exécuté son bras, tous les prodiges de sa valeur sont tombés dans l'oubli, ou devenus odieux aux odieux Atrides.

Ah! combien, accablée sous le poids de la vieillesse, gémira sa mère, lorsqu'elle apprendra son déplorable égarement! Ce ne seront point des accens plaintifs, semblables à ceux de Philomèle, que poussera cette mère infortunée, mais des gémissemens et des cris douloureux. Combien ses mains tremblantes frapperont sa poitrine et arracheront ses cheveux blanchis!

Plus heureux serait Ajax, caché dans la nuit infernale, que troublé par un semblable délire; lui qui, descendu d'une race distinguée entre tous les héros, a oublié ses premiers sentimens et ne se connaît plus. O père malheureux! quelle nouvelle il vous reste encore à apprendre sur le funeste destin de votre fils; destin cruel, tel que, sans Ajax, on n'en eût jamais vu de pareil dans la maison des Æacides.

SCÈNE IV.

TECMESSE, AJAX, LE CHOEUR.

AJAX.

Le cours immense du temps met à découvert ce qui était caché, et renferme dans la nuit ce qui paraissait au jour. Il n'y a point de changement impossible; les plus terribles sermens, les plus inflexibles cœurs n'en sont point exempts[1]. Moi, qui, auparavant, tel que le fer endurci par la trempe, me prévalais d'une rigueur invincible, je me suis laissé vaincre aux discours d'une femme. J'ai pitié de la laisser veuve parmi mes ennemis, et de leur abandonner mon fils orphelin. Mais je vais aux prairies qui bordent le rivage, chercher dans l'onde amère un bain favorable, qui, purifiant mon corps, me dérobe à la redoutable colère de la déesse. J'y trouverai quelque lieu solitaire où je pourrai ensevelir dans le sable, et cacher à tous les yeux cette épée, ce fer ennemi, que je confierai à la garde de la nuit et des enfers. Depuis le jour que la main d'Hector me fit ce cruel présent, je n'ai plus reçu des Grecs que des outrages. Combien est donc véritable cette maxime si répandue! Les dons d'un ennemi ne sont pas des bienfaits. Enfin, j'apprendrai à céder aux Dieux, et à honorer les Atri-

[1] Ajax feint de s'être rendu aux supplications de Tecmesse, qui l'a suivie dans sa tente, et qui revient avec lui sur la scène.

des. Ils sont les maîtres, il faut plier sous leur joug. Eh quoi! la puissance et la force cédent à l'autorité. Ne voit-on pas dans la nature les rigoureux hivers, avec tous leurs frimats, se retirer à l'approche de l'été qu'accompagne l'abondance. Le char de la sombre nuit s'éloigne pour laisser briller l'astre du jour, conduit par ses chevaux blancs. Il est des vents dont le souffle endort la mer mugissante. Le sommeil, qui domte l'univers, relâche de temps en temps ses chaînes, et n'exerce pas toujours son pouvoir; et nous, nous ne pourrions apprendre à fléchir! Ah! j'ai trop bien compris à présent que lorsque je haïssais, je devais haïr comme pouvant aimer un jour; et je saurai aussi me conduire avec un ami, comme s'il pouvait un jour cesser de l'être [1]. L'amitié pour la plupart des hommes, n'est qu'un port infidèle. Tout ira mieux désormais. Vous, Tecmesse, allez au temple des dieux; priez-les d'accomplir les vœux de mon cœur: et vous, mes amis, restez ici pour me rendre le service que j'attends de vous. Dites à Teucer, s'il vient à paraître, que je lui demande ses soins pour moi, et sa bienveillance pour vous.

[1] Cette maxime, qu'on attribue mal à propos à Bias, suivant Cicéron, n'était reçue que parmi quelques philosophes qui songeaient plus au danger de l'amitié qu'à ses douceurs. Aristote était loin d'approuver ce précepte. Sophocle le met dans la bouche d'un homme dont la raison vient d'être égarée.

Je vais où je dois aller. Accomplissez mes volontés, et vous apprendrez bientôt qu'il n'y a plus rien à craindre pour Ajax, tout malheureux qu'il est.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Mon cœur a tressailli de plaisir; la joie semble m'avoir donné des ailes. Pan! ô Pan! qui vous plaisez sur les rivages de la mer, descendez du sommet des rocs de Cyllène, couverts de neige; venez, vous qui présidez aux danses, venez parmi nous, nous faire exécuter en liberté les danses des Corybantes. Dansons, dansons. Roi de Délos, puissant Apollon, franchissez la mer d'Icare, et venez, par votre présence, montrer que vous nous daignez être favorable.

Mars a chassé la nuit qui couvrait nos yeux. Allons, allons, ô Jupiter! un jour pur et brillant luit enfin sur nos vaisseaux, depuis qu'Ajax, oubliant ses douleurs, respectant des lois puissantes, s'est soumis aux rites sacrés ordonnés par les dieux. Il n'est rien que le temps ne puisse affaiblir et vaincre. Rien ne paraîtra plus impossible, lorsqu'Ajax a pu dépouiller sa colère et la haine qu'il portait aux Atrides.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

UN MESSAGER, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

O mes amis! je veux d'abord vous annoncer cette importante nouvelle. Teucer est arrivé des campagnes de la Mysie. A peine il avançait au milieu du camp, qu'il se voit insulter par tous les Grecs à la fois. Ils ont arrêté ses pas, l'ont entouré et l'ont accablé d'outrages. C'était à qui vomirait plus d'injures contre lui. Le voilà, disaient-ils, ce frère d'un insensé, d'un furieux, conjuré contre l'armée. Il courait risque de voir leurs bras, armés de pierres, l'accabler et l'écraser. Déjà les épées brillaient hors du fourreau, la discorde était au plus haut dégré de fureur, quand la présence et les discours des vieillards sont parvenus à l'apaiser. Daignez me dire en quel lieu est Ajax, pour que je l'informe de ce qui se passe. Il faut tout révéler à ses maîtres.

LE CHŒUR.

Il n'est point ici ; il est sorti depuis peu, occupé de pensées nouvelles, conformes à son nouveau changement.

LE MESSAGER.

Ciel! m'aurait-il envoyé trop tard? ou n'aurais-je que trop lentement obéi?

LE CHŒUR.

Et comment ce retard excite-t-il vos plaintes?

LE MESSAGER.

Teucer m'a recommandé de ne pas souffrir qu'avant son arrivée ici, Ajax sortît de sa tente.

LE CHŒUR.

Il est sorti rempli des plus sages pensées: il veut apaiser la colère des dieux.

LE MESSAGER.

Que vos discours sont insensés, si la prophétie de Calchas est véritable!

LE CHŒUR.

Qu'a-t-il dit? que sait-il sur les desseins d'Ajax?

LE MESSAGER.

Voici tout ce que je sais moi-même. J'étais présent. Calchas seul, sans les Atrides, sort du lieu où étaient assemblés les rois; et, mettant sa main droite dans celle de Teucer, lui parle avec le zèle de l'amitié; lui recommande d'employer tout son pouvoir, pour empêcher Ajax de sortir aujourd'hui de sa tente, s'il voulait le revoir et le retrouver vivant. La colère de Minerve, disait-il, ne doit le

poursuivre que durant cette journée. Quelque puissans, quelque élevés que soient les hommes, ajoutait-il, les dieux les précipitent dans la plus affreuse misère, lorsqu'oubliant qu'ils sont nés mortels, ils ont des pensées peu convenables à leur nature. Ajax, prêt à partir pour l'armée, se montra déjà un insensé aux yeux de son père, qui lui donnait de sages avis. Mon fils, disait-il, sois jaloux de vaincre, mais de vaincre avec l'appui des dieux. Mon père, répondit Ajax avec une démence orgueilleuse : Qu'un lâche, avec le secours des immortels, obtienne la victoire, moi, je me flatte de l'emporter sans eux. Telle fut sa superbe réponse. Une autrefois, Minerve elle-même l'excitait à porter sa main sanglante sur les ennemis, il l'interrompit par ces insolentes paroles : « Souveraine » déesse, allez assister d'autres guerriers : partout » où je suis, le succès du combat n'est point incer» tain. » C'est par ces paroles, qu'affectant un orgueil méséant à la condition humaine, il s'est attiré la colère de la déesse ; mais, s'il échappe aux dangers de cette journée, nous pourrons le sauver, avec l'aide des dieux. Tel était le discours de Calchas ; et soudain, loin du conseil assemblé, Teucer me fait partir pour vous porter les ordres qu'il vous donne. Mais, s'il n'est plus de moyen de les exécuter, Ajax est mort, ou Calchas fut mal inspiré.

LE CHŒUR.

Infortunée Tecmesse, race malheureuse, écoutez ce qu'on vient de nous dire. Le moment de la douleur est arrivé.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TECMESSE.

TECMESSE.

Pourquoi donc arracher ainsi une infortunée au repos dont elle commençait à jouir après tant de peine?

LE CHŒUR.

Ecoutez ce que ce Grec est venu nous dire sur le destin d'Ajax. J'en ai frémi.

TECMESSE, au Messager.

Explique-toi: notre perte est-elle assurée?

LE MESSAGER.

J'ignore votre destin; mais celui d'Ajax m'épouvante, s'il est sorti, comme on l'annonce.

TECMESSE.

Sans doute il est sorti; mais de quoi faut-il m'alarmer? Parle.

LE MESSAGER.

Teucer recommandait de le retenir dans sa tente, et de ne point le laisser sortir sans être accompagné.

TECMESSE.

En quel lieu est Teucer? et qui le fait parler ainsi?

LE MESSAGER.

Il va bientôt paraître : il craint que cette sortie ne soit fatale à son frère.

TECMESSE.

Infortunée que je suis! Eh! qui a pu lui donner cette crainte?

LE MESSAGER.

C'est le fils de Thestor; c'est Calchas qui lui a prédit que ce jour apporterait à son frère ou la vie ou la mort.

TECMESSE.

Ah! mes amis, prêtez-moi vos secours dans cette urgente nécessité. Séparez-vous; que les uns courent en hâte mander Teucer; que ceux-ci, pour chercher les traces de mon époux, volent vers les collines qui sont au couchant; ceux-là, vers celles qui regardent l'aurore. Je vois que mon époux m'a trompée, et que ses anciens sentimens pour moi se sont évanouis. Que dois-je faire? Hélas! je ne resterai point oisive; j'irai aussi de mon côté, autant que mes forces pourront me le permettre. Hâtons-nous; courons; ne nous arrêtons point, si nous voulons sauver un héros qui ne cherche qu'à mourir.

LE CHŒUR.

Je suis prêt à partir ; ce n'est point un vain discours ; l'effet suivra de près mes paroles [1].

[1] Le chœur sort d'un côté, avec Tecmesse, tandis qu'Ajax entre de l'autre. C'est ainsi que l'expliquent ceux qui veulent conserver la règle de l'unité de lieu ; mais le scholiaste prétend que la scène change, et qu'elle représente un lieu désert, qu'Ajax a choisi pour se donner la mort ; ce qui est plus vraisemblable.

Il n'est pas nécessaire, pour expliquer ce qui va suivre, de supposer, avec le scholiaste, que la scène représente un lieu désert ; Il suffit de dire qu'Ajax a choisi un endroit écarté, pour y exécuter son dessein. Le scholiaste remarque encore à cet égard, qu'Eschyle, en traitant le même sujet, avait craint d'exposer la mort d'Ajax sous les yeux des spectateurs, et qu'il l'avait mise en récit ; mais que Sophocle, moins encore pour se signaler par une innovation de ce genre, que pour frapper ses auditeurs de cette terreur religieuse qu'inspiraient aux Grecs les imprécations des mourans, avait préféré de mettre en action la mort d'Ajax. R.-R.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AJAX, seul.

Voila, si je ne me trompe, le fer meurtrier affermi de manière à rendre son coup aussi sûr qu'il peut l'être. Présent funeste d'Hector, de ce Troyen, que, de tous mes ennemis, je haïssais, je détestais le plus. Le voilà, ce glaive fatal, nouvellement aiguisé, enfoncé dans les champs de Troie, dans une terre ennemie. Je l'ai si bien affermi de tous côtés, qu'il doit me procurer, sans peine, la mort prompte que je desire. J'ai fait tout ce qui pouvait dépendre de moi. A présent, c'est à Jupiter, d'achever le reste, et de venir à mon secours. Je ne te demande pas une grande faveur : fais annoncer à Teucer la triste nouvelle de ma mort; qu'il soit le premier à venir enlever le corps de son ami, tombé sur son épée sanglante; qu'il ne souffre point qu'aucun de mes ennemis le prévienne, en se hâtant de saisir mon cadavre pour le livrer en proie aux vautours et aux chiens dévorans : Jupiter, voilà la prière que je t'adresse. Mais c'est Mercure, c'est le conducteur des ombres aux demeures souterraines, que je prie,

sitôt que cette épée aura déchiré mon sein, de me ménager aux enfers une descente douce et facile. Ce sont ces vierges immortelles, ces filles secourables, qui ont sans cesse les yeux ouverts sur les malheurs de l'humanité, ces Euménides sévères, dont les pas sont si rapides, ce sont elles que j'invite à connaître de quelle infortune accablé je meurs par le crime des Atrides. Puissent-elles, frappant ces hommes méchans et perfides, égaler leur peine à leurs attentats! et comme je péris devant elles de ma propre main, puissent-ils périr sous les coups de tout ce qu'ils ont de plus cher! Venez donc, furies vengeresses; accourez; n'épargnez rien; exercez votre rage sur cette armée entière. Et toi, soleil, qui roules ton char sur la voûte du ciel, quand tu verras la terre où j'ai reçu le jour, retiens tes rênes d'or, annonce mon malheur et mon destin à mon père accablé d'années, à ma déplorable mère. L'infortunée! de quels gémissemens, à cette nouvelle, elle remplira sa demeure!... Mais que fais-je? Laissons ces pleurs superflus; hâtons-nous de couronner notre ouvrage. O mort! ô mort, viens enfin me visiter! bientôt, je vais habiter et conférer ici avec toi. Clarté brillante du jour, rayonnante lumière, ô soleil! je te vois, je te parle pour la dernière fois. Murs sacrés de Salamine, ma patrie; foyers chéris de mes ancêtres; noble cité d'Athènes; amis

nourris avec moi; fontaine, fleuves et campagne de Troie, je vous salue; et vous, de qui j'ai reçu la naissance, adieu; voilà le dernier mot qu'Ajax vous adresse; il n'en doit plus proférer que dans les enfers. Il se tue. [1]

SCÈNE II.

Une moitié du chœur, entrant par l'un des côtés du théâtre.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Que de peines inutiles ajoutées à nos peines! Où n'ai-je point été? aucun lieu ne peut servir à m'instruire. Mais.... j'entends quelque bruit.

L'autre moitié du chœur venant par un autre côté.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Nous voilà, vos amis, vos compagnons.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Eh bien!

SECOND DEMI-CHŒUR.

Nous avons parcouru tout le côté du port qui regarde l'occident.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Avez-vous trouvé...

SECOND DEMI-CHŒUR.

Beaucoup de peines inutiles, et rien de plus...

[1] Ce coup de théâtre exigeait beaucoup d'adresse et de talent de la part de l'acteur chargé du rôle principal. Aussi le scholiaste remarque-t-il en cet endroit que l'acteur Timothée de Zacynthe y produisait un tel effet, et y avait acquis une telle réputation, qu'il lui en était resté le surnom de *meurtrier*. R.-R.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

J'ai visité tout le côté de l'orient, et n'ai rencontré personne.

LE CHŒUR EN ENTIER.

Quel mortel infatigable et vigilant, occupé des soins de la pêche, ou plutôt quelle divinité de l'Olympe, quelle nymphe des fleuves qui se jettent dans le Bosphore [1], nous dira dans quel lieu elle a vu errer ce héros inflexible? Qu'il est douloureux pour nous, de voir de si longues courses devenues inutiles, et d'avoir épuisé nos forces sans avoir rien pu découvrir!

SCÈNE III.

TECMESSE, LE CHOEUR.

TECMESSE.

Dieux! dieux!

LE CHOEUR.

Quels cris aigus sont sortis du creux de la montagne?

TECMESSE.

Ah! malheureuse!

LE CHŒUR.

C'est son esclave, c'est son épouse, c'est Tecmesse que je vois jettant ces cris de douleur.

[1] Les anciens distinguaient deux Bosphores, celui de Thrace, qu'on nommait aussi l'Hellespont, et celui de la Propontide, qui est aujourd'hui le détroit des Dardanelles.

TECMESSE.

O mes amis ! c'en est fait; j'ai tout perdu; je me meurs.

LE CHŒUR.

Et quoi !...

TECMESSE.

Ajax, tout près de nous, est noyé dans son sang; un fer assassin vient, en secret, de trancher ses jours.

LE CHŒUR.

Que deviendra notre retour à Salamine ? O roi ! vous avez immolé vos compagnons et vos amis ! Malheureux que je suis ! déplorable épouse !

TECMESSE.

Déplorable, sans doute, et bien digne de pitié !

LE CHOEUR.

Quelle main a donc fait périr ce prince infortuné ?

TECMESSE.

Sa propre main, on n'en saurait douter : son épée enfonçée dans la terre, et plongée dans son sein, l'accuse assez.

LE CHŒUR.

O douleur nouvelle ! ô prince ! vous vous êtes donc dérobé à vos amis ; vous êtes resté seul pour vous percer le sein. Et moi, imprudent, insensé que j'étais, j'ai négligé de veiller sur vous. Où

donc, où donc est-il cet inflexible Ajax, ce prince dont le nom est d'un si funeste présage?

TECMESSE.

Vous ne le verrez point. Je vais l'envelopper en entier des longs plis de ce voile. Comment l'œil d'un ami pourrait-il soutenir la vue de ce sang noir qu'il vomit et qui sort à flots de sa blessure? Malheureuse! que ferai-je? quelle main amie te rendra les derniers devoirs?... En quels lieux est Teucer? Qu'il viendrait à propos soigner le corps de son frère!... O malheureux Ajax! quel tu fus jadis, quel tu es aujourd'hui! Ton sort arracherait des larmes à tes ennemis mêmes!

LE CHŒUR.

Voilà donc, malheureux prince! la triste fin que votre cœur inflexible se proposait de trouver à ses maux, avec l'aide du temps! Voilà donc, cruel, ce que nous annonçaient, nuit et jour, ces gémissemens que vous faisiez entendre dans vos douleurs funestes, depuis le jour, principe de tous vos maux, où les armes d'Achille furent proposées pour le prix de la valeur!

TECMESSE.

Ah! Ah!

LE CHŒUR.

Ce malheur affreux, je le sais, doit pénétrer jusqu'au fond de votre cœur.

TECMESSE.

Hélas!

LE CHŒUR.

Ah! sans doute, après une perte semblable, vous ne pouvez trop gémir.

TECMESSE.

Vous approuvez ma douleur; et moi je la ressens.

LE CHŒUR.

J'en conviens.

TECMESSE.

Oh! mon fils! sous quel joug sommes-nous asservis! quels maîtres nous sont réservés!

LE CHŒUR.

Quoi! ce couple barbare, ces Atrides seraient-ils assez cruels pour ajouter à vos maux cet outrage inoui? Puisse le ciel les en détourner!

TECMESSE.

Eh! serions-nous dans l'abîme où nous sommes, sans la volonté des dieux?

LE CHŒUR.

Quel poids de douleurs ils ont amassé sur nous!

TECMESSE.

Voilà ce qu'en faveur d'Ulysse a produit contre nous la fille de Jupiter, la terrible Pallas.

LE CHŒUR.

Combien cet homme artificieux doit triompher au fond de son âme perfide! Comme il se rit des

maux enfantés par le délire! Hélas! comme les deux Atrides partagent son insolente joie!

TECMESSE.

Qu'ils rient, qu'ils s'applaudissent de ses maux tant qu'ils voudront. Peut-être qu'au moment du combat, s'ils ne l'ont pas désiré vivant, ils le pleureront mort. Les méchans ne connaissent le prix du bien que lorsqu'ils en sont privés. Objet de mes douleurs amères, objet de leur barbare joie, Ajax a fini comme il le voulait, il s'est procuré, avec joie, le destin qu'il désirait. De quoi pourraient-ils s'applaudir? sa mort ne fut point leur ouvrage; elle fut celui des dieux.

LE CHŒUR.

Que le vain orgueil d'Ulysse triomphe impunément, Ajax n'est plus à craindre pour eux; mais c'est à moi qu'il laisse, en me quittant, des soupirs et des gémissemens [1].

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TEUCER.

TEUCER.

Hélas! hélas!

LE CHŒUR.

Faites silence; je crois entendre la voix de Teucer, qui, par des cris convenables à sa peine, déplore cet affreux malheur.

[1] Ces paroles font encore partie du discours de Tecmesse, dans le texte des meilleurs manuscrits. R.-R.

TEUCER.

O cher Ajax! ô mon frère! si le bruit public est véritable, vous nous avez donc trompés [1]!

LE CHOEUR.

Teucer, connaissez votre infortune; il est mort.

TEUCER.

O ciel! ô perte accablante pour moi!

LE CHŒUR.

C'est dans une telle infortune....

TEUCER.

Malheureux! malheureux que je suis!

LE CHŒUR.

C'est à présent qu'il faut gémir.

TEUCER.

Douleur cuisante et sans remède!

LE CHOEUR.

Trop, hélas!

TEUCER.

Infortuné! dans quels lieux est son fils? quel coin de ce rivage le dérobe à nos yeux?

[1] L'expression grecque ἠμπόληκας, paraît avoir été mal interprêtée par ces mots de la version latine, *nactus es malum*. Le scholiaste donne pour équivalent ces mots-ci : πέπρακας, προδέδωκας, Vous nous avez vendus ou trahis, qui figurément ne veulent dire autre chose, sinon que *vous nous avez trompés*.

LE CHŒUR.

Il est seul dans sa tente.

TEUCER.

Hâtez-vous de l'amener, de peur que ses ennemis ne l'enlèvent, ainsi qu'un lionceau que sa mère a quitté ; allez, courez ; ne perdez point de temps. Les mortels n'ont que trop de penchant à insulter les morts.

LE CHŒUR.

Hélas! magnanime Teucer, lorsqu'il vivait encore, il recommandait ce fils aux soins généreux qui vous occupent.

TEUCER.

O le plus douloureux de tous les objets qui aient jamais frappé ma vue! course inutile, et la plus affligeante que j'aye jamais faite, cher Ajax, lorsqu'apprenant votre destinée, j'ai couru, j'ai volé sur vos traces! La renommée, aussi prompte que la voix d'un dieu, avait publié parmi les Grecs, que vous n'étiez déjà plus. A ce discours, quoiqu'absent, j'en ai gémi : à présent, je vous vois, et je me meurs. Ah! dieux, venez, découvrez ce corps, que je voie tout mon malheur... (*On découvre le corps d'Ajax.*) O spectacle de douleur et d'amertume! que de maux tu accumules autour de moi pour ma perte! Où puis-je en effet porter mes pas? chez quels mortels pourrai-je me réfu-

gier? moi, qui, dans tes chagrins ne pus t'être d'aucun secours! Certes, que Télamon, ton père et le mien, s'empressera bien de me recevoir avec un visage riant et serein, lorsqu'il me verra revenir sans toi! Et que pourrais-je en attendre, lui, dont le front sévère se déridait à peine, même au temps de sa prospérité? Renfermera-t-il son ressentiment? De quelle injure ne m'accablera-t-il pas? Fils d'une femme esclave, je t'aurai abandonné, toi, mon cher Ajax, par crainte, par lâcheté, ou même par artifice, pour pouvoir occuper ton trône à ta place, et jouir de tes richesses: voilà ce que m'imputera, dans sa colère injuste, ce vieillard irascible et malheureux; et bientôt, me traitant, non comme un homme libre, mais comme un esclave, il me chassera de ses états. Tel est le sort qui m'attend dans ma patrie. Ici mille ennemis, et point de défenseurs. Voilà ce qu'après ta mort je trouve autour de moi..... Hélas! que ferai-je? comment pourrai-je arracher de ton sein ce fer meurtrier et sanglant qui vient de te priver du jour? O malheureux! avais-tu pu prévoir qu'Hector, même après son trépas, contribuerait à ta mort? Voyez, Salaminiens, voyez quelle destinée les dieux réservaient à ces deux guerriers. Hector, attaché au char de son vainqueur, par le même baudrier qu'Ajax lui avait donné, est traîné dans la poussière jusqu'à ce qu'il ait expi-

ré [1]; et Ajax, pour hâter sa mort, se précipite sur le glaive dont Hector lui avait fait présent. Sans doute ce bouclier fut le barbare ouvrage de Pluton, et cette épée fut fabriquée par les mains d'une furie. Oui, je ne cesserai de le dire, cet événement, et tout ce qui arrive aux hommes, ce sont les dieux qui en sont les artisans. Que celui qui dédaigne cette opinion, en embrasse une contraire; celle-ci sera toujours la mienne.

LE CHŒUR.

Supprimez de plus longs discours, et songez aux moyens de donner la sépulture à ce héros: songez à ce que vous aurez à répondre. J'aperçois un de vos ennemis, qui, s'applaudissant de vos maux, va bientôt faire éclater tout ce qu'on peut attendre d'un méchant.

TEUCER.

Qui de nos guerriers avez-vous aperçu?

LE CHŒUR.

Ménélas, pour qui nous sommes venus sur ce rivage.

TEUCER.

Je le vois; il est trop près de nous pour le méconnaître.

[1] Les poëtes tragiques paraissent avoir ajouté à la cruauté d'Achille. Homère suppose que ce héros n'attacha Hector à son char, qu'après lui avoir arraché la vie.

SCÈNE V.

MÉNÉLAS, TEUCER, LE CHOEUR.

MÉNÉLAS, à Teucer.

C'est à vous que je m'adresse. Laissez là ce cadavre, et gardez-vous de lui rendre aucun devoir.

TEUCER.

Quel motif vous inspira ces vaines paroles?

MÉNÉLAS.

Ma volonté, et celle du chef de l'armée.

TEUCER.

Ne pourrais-je au moins savoir quelle raison vous alléguez?

MÉNÉLAS.

C'est que, nous étant flattés d'amener ici un ami, un défenseur des Grecs, nous n'avons trouvé en lui qu'un ennemi plus dangereux que les Troyens, qui, ayant juré la perte de l'armée entière, est venu l'attaquer, pendant la nuit, pour l'immoler à sa fureur; et qui, si quelque dieu n'eût détourné sa rage, nous eût fait subir le destin déplorable qu'il a subi lui-même. Nous eussions péri tous, et il eût vécu. Mais un dieu a détourné ses coups, et les a fait tomber sur des troupeaux et des bergers. Après ce crime, il n'est point ici d'homme assez puissant pour lui donner la sépulture. Son corps, jetté sur le rivage, y sera

la pâture des oiseaux de ces mers. Après cela, réprimez l'orgueil que vous faites paraître; car, si nous n'avons pu le soumettre à notre volonté pendant sa vie, nous le pourrons du moins après sa mort; et nos mains, malgré vous, vous forceront à le céder. Jamais, tant qu'il vécut, quelqu'ordre que je lui donnasse, il ne voulut l'exécuter; et voilà le caractère du méchant : dans une condition privée, il dédaigne d'obéir à ceux qui sont placés au-dessus de lui. Et comment les lois subsisteront-elles dans un état, si elles ne sont maintenues par la crainte ? Comment une armée sera-t-elle sagement conduite, si les chefs n'y sont craints et respectés ? Tout homme, quelque considérable qu'il soit, doit songer que la faute la plus légère peut l'abattre. Apprenez qu'il n'est de sûreté que pour celui que la crainte et le respect conduisent. Croyez qu'un état où l'on peut impunément étaler son orgueil et se livrer à ses caprices, tombe bientôt du faîte de la prospérité dans un abîme de malheurs : conservons donc à propos une crainte salutaire; et qu'on ne se flatte point de ne racheter jamais, par de justes peines, les plaisirs qu'on aura pris à d'injustes actions. Ils sont toujours balancés l'un par l'autre. Ajax fut orgueilleux : je commande à mon tour, et vous défends de l'ensevelir, de peur que, le faisant descendre au tombeau, vous n'y tombiez vous-même.

LE CHOEUR.

O Ménélas! après de si sages maximes, ne soyez point vous-même impie envers les morts!

TEUCER.

Citoyens de Salamine, je ne serai point étonné de voir un homme sans naissance tomber dans quelques fautes, lorsque des hommes qui se prétendent bien nés se permettent de semblables discours. Mais, commençons où vous avez commencé. Vous avez amené, dites-vous, ce héros aux Grecs, pour être leur défenseur! N'était-il donc pas son maître lorsqu'il s'est embarqué avec vous? Comment prétendez-vous régner sur des sujets qu'il a tirés de ses états? Vous êtes venu ici comme roi de Sparte, et non comme le nôtre. Vous n'avez pas plus de droits pour disposer de lui, qu'il n'en eut pour disposer de vous. Subordonné à un chef, vous avez des soldats sous votre commandement, mais non pas l'armée entière, non pas Ajax. Exercez votre autorité sur ceux qui la reconnaissent; exprimez-la par d'arrogans discours : mais, pour Ajax, malgré votre défense, malgré celle de tout autre chef, je saurai, sans craindre vos menaces, écouter la justice, et lui rendre les derniers devoirs. Car ce n'est pas pour venger votre épouse qu'il a pris les armes, ainsi que vos mercenaires,

mais pour dégager les sermens dont il s'était lié[1]. Il ne fit rien pour vous; il estimait trop peu les hommes sans mérite. Après cela, courez chercher le général et ses hérauts; quelqu'éclat que vous fassiez, étant ce que vous êtes, vous n'obtiendrez rien de moi.

MÉNÉLAS.

Que je hais tant d'audace unie à tant de bassesse!

TEUCER.

La franchise semble un outrage, quoiqu'appuyée par la justice.

MÉNÉLAS.

Pour un homme qui sait manier l'arc, voilà bien de l'orgueil[2] !

TEUCER.

Manier l'arc n'est point un art grossier.

MÉNÉLAS.

Quelle serait donc votre vanité, si votre bras s'armait du bouclier?

[1] Les sermens dont parle Racine dans ces vers d'*Iphigénie :*

» N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
» Nous a tous appelés aux campagnes du Xanthe,
» Et qui de ville en ville attestiez les sermens,
» Que d'Hélène jadis firent tous les amans, etc, etc. R.-R.

[2] Triclinius remarque que, chez les Grecs, les tireurs d'arcs étaient moins considérés que les autres soldats, parce que cet art supposait moins d'habileté, et n'était pas d'une grande importance dans une affaire; mais au temps de la guerre de Troie, cette dis-

TEUCER.

Quoique armé à la légère, je puis vous tenir tête, fussiez-vous armé de toutes pièces.

MÉNÉLAS.

Votre langue paraît bien servir la fierté de votre cœur.

TEUCER.

Il est permis d'avoir de la fierté, quand on a pour soi la justice.

MÉNÉLAS.

Est-il juste que mon assassin triomphe?

TEUCER.

Votre assassin! La chose est étrange. Vous êtes mort, et vous vivez [1]!

MÉNÉLAS.

Un dieu m'a conservé quand j'expirais par les coups d'Ajax.

tinction n'était pas encore établie, et ce n'est pas la seule faute que Sophocle a faite ici. Un autre scholiaste fait une remarque plus importante; il prétend, avec raison, que toutes ces pointilleries réciproques ne conviennent point à la dignité de la tragédie; et que voilà les inconvéniens auxquels Sophocle s'est exposé en voulant prolonger la pièce au-delà du terme qu'elle devait avoir.

[1] Ceci, suivant un scholiaste, tient plus de la comédie que de la tragédie; mais ce scholiaste oubliait que, chez les Grecs, le naturel qui régnait dans les caractères et dans le dialogue de la tragédie, la rapprochait quelquefois de la simple comédie, comme nous aurons lieu de l'observer plus d'une fois.

TEUCER.

Eh bien! rendez donc hommage aux dieux, puisque vous devez aux dieux votre salut.

MÉNÉLAS.

Comment offenserais-je les lois des immortels?

TEUCER.

En venant vous opposer aux honneurs qu'on veut rendre aux morts.

MÉNÉLAS.

Ces morts étaient mes ennemis. Je le dois.

TEUCER.

Et quand Ajax fut-il votre ennemi?

MÉNÉLAS.

Il me détestait autant que je le haïssais; vous le savez.

TEUCER.

On a reconnu que vous lui aviez dérobé des suffrages.

MÉNÉLAS.

Ce fut la faute des juges, non la mienne.

TEUCER.

Ce ne sont pas les seules perfidies que vous sauriez pratiquer en secret.

MÉNÉLAS.

Ce discours pourrait coûter cher à quelqu'un.

TEUCER.

S'il coûte quelque peine, on pourra la rendre.

MÉNÉLAS.

Je n'ai qu'un mot à dire : gardez-vous d'ensevelir Ajax.

TEUCER.

Je n'ai qu'un mot à répondre : je l'ensevelirai.

MÉNÉLAS.

J'ai vu un homme hardi de la langue, qui encourageait les matelots à partir avec l'orage; mais qui, dans le fort de la tempête, semblait avoir perdu la voix; et qui, enveloppé dans ses vêtemens, étendu par terre, se laissait fouler aux pieds des matelots : ainsi, votre audace et la licence de votre langue vont s'éteindre au premier coup de vent violent échappé d'un faible nuage.

TEUCER.

Et moi j'ai connu un homme insensé qui insultait ses voisins dans leurs malheurs. Un de mes pareils, aussi peu endurant que moi, lui dit : Homme, garde-toi d'offenser les morts; sinon, apprends que tu en seras puni. Voilà les avis qu'il donnait à ce malheureux, à cet insensé qui est devant mes yeux, et qui, ce me semble, n'est autre que vous-même. Y a-t-il là quelque énigme?

MÉNÉLAS.

Je sors; car ce serait pour moi une honte aux yeux de ceux qui me verraient châtier avec la langue, quand je puis employer la force.

TEUCER.

Allez donc; car il m'est encore plus honteux d'écouter un insensé, qui perd son temps en vaines paroles.

SCÈNE VI.

TEUCER, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Un grand combat va suivre cette querelle; hâtez-vous donc, Teucer, de faire creuser un tombeau, où Ajax puisse posséder une triste demeure chère à jamais à la mémoire des hommes.

TEUCER.

Je vois paraître à propos sa femme et son fils, qui viennent s'unir à moi pour orner la tombe de ce héros infortuné.

Teucer place le fils d'Ajax auprès du corps de son père, et Tecmesse assiste à cette cérémonie funèbre.

Venez, enfant; approchez, en posture de suppliant, de celui qui vous donna le jour; demeurez les yeux tournés vers votre père, ayant en main l'humble offrande de mes cheveux, de ceux de votre mère et des vôtres. Si quelqu'un osait ici employer la violence pour vous séparer de ce corps, que ce méchant ne puisse jamais trouver de sépulture; qu'il soit rejetté de dessus la terre; qu'il soit retranché de la race des hommes, et séparé d'eux comme ces cheveux que je viens de couper.

Enfant, embrasse ton père, garde-le; que personne ne puisse t'en arracher. Prosterné près de lui, restes-y fortement attaché. Et vous, Salaminiens, montrez ici que vous êtes des hommes; assistez-les, secourez-les, jusqu'à mon retour. Je vais préparer un tombeau pour Ajax, dussé-je avoir tous les Grecs à combattre.

SCÈNE VII.

LE CHŒUR.

Quand verrai-je enfin le dernier jour de tant d'années malheureuses, qui n'ont cessé de renouveler nos travaux et nos peines devant cette superbe Troie, la ruine et l'opprobre des Grecs?

Plût au ciel que les vents eussent emporté, ou que la terre eût englouti celui qui enseigna le premier aux Grecs l'usage des armes, fléaux cruels, qui ont engendré des fléaux! il fut la ruine des hommes.

C'est lui, c'est cet infortuné qui m'interdit l'usage des couronnes, et des coupes profondes préparées pour le plaisir, et les doux accens de la flûte, et les douceurs nocturnes des amours. Les amours, hélas! ont disparu pour moi; et, loin de tout ce qui faisait mes délices, je laisse mes cheveux négligés s'abreuver des rosées fréquentes, tristes monumens de Troie!

Auparavant, du moins le brave Ajax me servait de rempart contre la crainte et les traîtres; maintenant, un démon ennemi l'a terrassé. Quelle douleur, quelle consolation me reste-t-il? Que ne suis-je sous l'ombrage des bois qui couronnent le promontoire de Sunium, battu par les flots, pour y adresser ma prière à Minerve!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

TEUCER, AGAMEMNON, LE CHOEUR.

TEUCER.

Je me suis hâté de revenir, j'ai aperçu le chef de l'armée, Agamemnon, marchant vers ces lieux à pas précipités. Sans doute, il va contre moi éclater en injures.

AGAMEMNON.

C'est donc vous qui, dit-on, vous permettez impunément de si étranges discours? vous, le fils d'une captive! Et que serait-ce, si vous fussiez né d'une femme libre! que d'orgueil régnerait dans vos discours, que de hauteur dans votre conduite, puisque, n'étant qu'un homme sans nom, vous combattez pour un être sans vie [1]! Nous ne sommes point, à vous en croire, les chefs de l'armée, ni des vaisseaux grecs, ni le vôtre; Ajax, dites-vous, était lui-même son général. N'est-ce pas le comble de l'opprobre, d'entendre sortir de tels propos de la bouche d'un esclave? Et pour

[1] On a conservé l'opposition qui règne dans le vers grec. S'il y a quelque affectation, c'est à Sophocle qu'il faut s'en prendre.

quel homme encore faites-vous éclater tant d'audace? Où a-t-il marché? où s'est-il arrêté, que je n'aie été moi-même? Quoi! les Grecs, après lui, n'ont-ils plus d'hommes dans leur armée? C'était donc bien mal-à-propos que nous avons établi, sous les yeux des Grecs, la dispute des armes d'Achille, si, comme le veut Teucer, nous ne sommes tous que des lâches, et si, quand vous avez été vaincus, loin de céder au jugement du plus grand nombre, vous ne cessez de nous attaquer par d'insolens discours, ou de nous frapper en secret par des traits perfides. Et que deviendrait, d'après ces exemples, la stabilité des lois, si, repoussant ceux qui ont mérité le prix, nous mettions en leur place ceux qui ont été vaincus? Gardons-nous de le souffrir. Car ce n'est ni la stature, ni la force qui fait le pouvoir et la dignité de l'homme, c'est la sagesse. Le bœuf, quelque énorme qu'il soit, obéit au fouet léger qui lui fait tracer son sillon. Je prévois qu'on pourrait bien ainsi remédier à vos écarts, si vous ne rappelez votre raison; vous qui, vous reposant sur un homme qui n'existe plus, ou qui n'est plus qu'une ombre, faites éclater votre orgueil et la licence de vos discours. N'écouterez-vous point enfin la sagesse; et n'irez-vous pas, connaissant qui vous êtes, chercher quelque homme libre, qui puisse devant nous plaider en votre faveur? car vous par-

leriez en vain pour m'instruire : je n'entends point la langue des barbares [1].

LE CHŒUR.

Ah! puissiez-vous tous deux connaître la sagesse : je n'ai point de meilleurs conseils à vous donner.

TEUCER.

Que la mort d'un bienfaiteur fait aisément oublier ses services, et produit bientôt l'ingratitude [2], cher Ajax, si cet homme, pour qui vous avez supporté des travaux infinis, et souvent exposé vos jours, n'en a pas conservé le plus léger souvenir! Tous vos bienfaits sont donc pour jamais perdus! Mais vous, qui vous êtes permis tant de discours insensés, vous avez donc oublié qu'enfermé, avec tous les Grecs, dans l'enceinte de votre camp, et prêt à périr sous le fer ennemi, Ajax seul sut vous défendre; et, lorsque la flamme dévorait déjà la poupe de vos vaisseaux, lorsqu'Hector, franchissant vos fossés, s'élançait sur les bancs des rameurs, quel combattant sut l'en éloigner? n'est-ce point Ajax, ce même guerrier qui, selon vous, ne combattit jamais de pied ferme [3]? Était-ce donc

[1] Hésione, mère de Teucer, était Phrygienne.

[2] Et comme à l'intérêt l'âme humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée. *OEdipe* de VOLT.

[3] Teucer dénature un peu le reproche d'Agamemnon : celui-ci a prétendu qu'Ajax n'avait jamais paru dans les combats qu'aux lieux où il était lui-même. Teucer veut qu'Agamemnon ait avancé

là des services que des ingrats devaient attendre de lui? Et lorsque, pour combattre encore Hector seul à seul, il s'empressa de tirer au sort, sans que personne l'y invitât : il ne jeta point au fond du casque une boule [1] de terre humide, pour l'y attacher, mais il en mit une qui, par sa légèreté, était la plus propre à sortir la première. C'était cependant cet Ajax qui fit ce que je raconte, et j'étais présent, moi méprisable esclave, moi, fils d'une barbare. Malheureux! quel est ton aveuglement quand tu oses tenir de semblables discours? Ne sais-tu donc pas qu'un Phrygien, un barbare, le vieux Pélops, fut ton aïeul? qu'Atrée qui te donna le jour, fut le plus impie de tous les mortels, et servit à son frère, dans un festin, les membres des enfans de ce frère? Toi-même tu naquis d'une Crétoise, que ton père, surprenant en adultère, fit servir de pâture aux habitans des eaux [2].

qu'Ajax n'avait jamais combattu de pied ferme. Serait-ce un trait indirect contre la valeur d'Agamemnon? il serait un peu forcé.

[1] Les boules étaient communément faites de terre séchée au soleil; et chacun de ceux qui tiraient au sort y mettait sa marque. Ceux qui voulaient que leur boule ne sortît point, pouvaient, en y laissant un peu d'humidité, l'attacher au fond du casque. Homère, en parlant de ce combat, n'est point entré dans ces détails.

[2] Elle se nommait Ærope, suivant le scholiaste. Elle fut séduite par un serviteur d'Atrée; son père chargea Nauplius de la précipiter dans la mer; mais celui-ci, au lieu d'exécuter l'ordre, la donna à Plisthène, qui l'épousa. C'est ce que rapportait Euripide

Comment donc, étant ce que tu es, peux-tu me reprocher ce que je suis? moi, fils de Télamon, de ce héros, qui ayant remporté le prix de la valeur sur toute l'armée, obtint ma mère pour sa récompense et sa compagne. Fille de Laomédon, elle était reine par sa naissance; et ce fut Hercule qui fit à mon père cet honorable présent. Ainsi, fils généreux d'un père et d'une mère généreuse, je ne déshonorerai point ceux de mon sang [1], qu'après les grands travaux qui les ont illustrés, vous voulez priver de la sépulture, sans crainte même de me l'avouer. Mais, songez-y; si vous voulez le bannir du tombeau, bannissez-nous en aussi tous trois [2]; nous, étendus près de ce corps, et périssant ensemble; puisqu'enfin il serait cent fois plus glorieux pour moi de mourir avec éclat, pour l'honneur de ce héros, que pour celui de votre épouse ou de votre frère. Après cela, songez-y de nouveau; ce n'est plus mon intérêt, mais le vôtre. Si vous m'attaquez, vous regretterez bien-

dans une tragédie qui est perdue, et qui était intitulée *les Crétoises*. Mais, comme si l'histoire d'Atrée n'était pas assez horrible, les poëtes et les mythologues ajoutèrent encore quelques circonstances, et supposèrent que Thyeste avait été l'amant de sa belle-sœur.

[1] Teucer ne veut parler que d'Ajax, et il semble parler de plusieurs personnes; mais cette manière d'employer ainsi le pluriel, pour donner plus de force au discours, est ordinaire aux poëtes tragiques: on a pu déjà le remarquer.

[2] Il désigne Eurysacès, Tecmesse et lui.

tôt de n'avoir pas fait paraître, envers moi, plus de timidité que d'audace.

LE CHŒUR.

Jamais, Ulysse, vous ne pouviez paraître plus à propos, si ce n'est pour les unir, au moins pour les séparer.

SCÈNE II.

ULYSSE, TEUCER, AGAMEMNON, LE CHOEUR.

ULYSSE.

Qu'est-ce, Salaminiens? n'ai-je point entendu de loin la voix des Atrides, disputant pour cet illustre mort?

AGAMEMNON.

N'avons-nous pas nous-mêmes entendu d'insolens discours a son sujet?

ULYSSE.

Quels discours? J'excuse sans peine celui qui, par des propos altiers, repousse des discours outrageans.

AGAMEMNON.

Je l'ai traité avec mépris, comme il avait osé me traiter.

ULYSSE.

Quelle offense vous a-t-il faite, qui vous ait obligé de la lui rendre?

AGAMEMNON.

Il prétend qu'il ne laissera point ce corps sans sépulture, et qu'il l'ensevelira malgré moi.

ULYSSE.

Un ami peut-il vous dire la vérité, sans craindre de vous être moins cher qu'auparavant?

AGAMEMNON.

Parlez; et ne serais-je pas déraisonnable de vous en empêcher, moi qui vous regarde comme l'ami le plus cher que j'aie entre les Grecs?

ULYSSE.

Écoutez-moi donc. Gardez-vous, au nom des dieux, d'oser inhumainement priver cet homme des honneurs du tombeau. Ne vous laissez pas subjuguer par le sentiment de votre pouvoir; qu'il n'aigrisse pas votre haine, jusqu'à vous faire fouler aux pieds la justice. Cet homme n'était-il pas le plus ardent de mes ennemis, depuis le jour que je remportai les armes d'Achille? Cependant, tel qu'il fut à mon égard, je ne lui ferai point l'injustice de ne pas dire qu'il était, après Achille, le plus vaillant de tous les Grecs [1]; et que vous ne pouvez lui faire un déshonneur sans lui faire injustice. Ce n'est pas lui que vous offenseriez, ce

[1] La manière dont le caractère d'Ulysse a été annoncé dans la première scène, ne semblait pas d'abord promettre un sublime retour; mais si l'on songe aux conseils de Minerve, et aux réflexions qu'Ulysse a eu occasion de faire sur les vicissitudes de la vie, on verra que ce trait de noblesse d'Ulysse, a été aussi bien préparé qu'il pouvait l'être, et qu'il a le mérite de nous ravir, sans nous surprendre.

serait les lois des dieux. Quelque haine qu'on puisse avoir dans le cœur, il est injuste d'attaquer un grand homme après sa mort.

AGAMEMNON.

Quoi! c'est vous, Ulysse, qui combattez pour lui contre moi!

ULYSSE.

Moi-même : je haïssais, quand je pouvais haïr.

AGAMEMNON.

Ne deviez-vous pas plutôt, avec moi, triompher de sa mort?

ULYSSE.

Atride, ne vous applaudissez point d'un indigne avantage.

AGAMEMNON.

Il n'est pas facile aux rois de suivre la justice.

ULYSSE.

Ils peuvent du moins écouter les sages conseils de leurs amis.

AGAMEMNON.

Un bon citoyen doit obéir à ceux qui ont en main l'autorité.

ULYSSE.

Arrêtez. N'est-ce pas régner que de vous laisser vaincre par vos amis?

AGAMEMNON.

Souvenez-vous quel fut celui que vous voulez ménager.

ULYSSE.

Il fut mon ennemi ; mais il était généreux.

AGAMEMNON.

Que prétendez-vous ? respecter un ennemi mort !

ULYSSE.

Sa vertu est plus puissante que ma haine.

AGAMEMNON.

Les voilà bien, ces hommes enclins au changement !

ULYSSE.

Il en est de ceux-là qui, amis aujourd'hui, seront ennemis demain.

AGAMEMNON.

Voudriez-vous acquérir de tels ennemis [1] ?

ULYSSE.

Je ne voudrais point acquérir un cœur inflexible [2].

AGAMEMNON.

Vous serez cause que nous passerons aujourd'hui pour des lâches aux yeux des Grecs.

ULYSSE.

Non ; mais pour des hommes justes.

AGAMEMNON.

Vous voulez donc que je laisse ensevelir ce corps ?

[1] Le texte porte au contraire : *Sont-ce de pareils amis que vous voudriez acquérir?* R.-R.

[2] Littéralement : *Je ne sais pas flatter une âme inflexible.* R.-R.

ULYSSE.

Sans doute, puisque moi-même je dois descendre au tombeau.

AGAMEMNON.

C'est ainsi que tout homme n'agit que pour lui-même.

ULYSSE.

Pour qui dois-je, en effet, agir plus que pour moi!

AGAMEMNON.

On dira que c'est votre ouvrage, et non le mien.

ULYSSE.

Suivant que vous agirez, vous aurez par-tout l'honneur de cette belle action.

AGAMEMNON.

Eh bien! sachez donc qu'il n'y a point de grâce encore plus considérable, que vous ne pussiez obtenir de moi. Mais ici, comme dans les enfers, Ajax me sera toujours également odieux. Vous pouvez cependant suivre votre volonté.

Il sort.

SCÈNE III

TEUCER, ULYSSE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

Qui voudrait, Ulysse, vous disputer le titre de sage, serait vraiment un insensé.

ULYSSE.

Ce que je viens de faire, vous annonce assez, Teucer, que je suis maintenant l'ami d'Ajax, autant que j'étais son ennemi. Je veux me joindre à vous pour l'inhumer, pour lui rendre mes soins, pour ne rien négliger enfin des devoirs qui sont dus aux grands hommes.

TEUCER.

Généreux Ulysse, quel éloge ne dois-je pas à une si noble conduite! Combien vous avez démenti mes craintes! vous, qui, jusqu'à présent, le plus ardent ennemi d'Ajax, êtes venu seul d'entre les Grecs lui porter vos secours, et n'avez pas souffert qu'en votre présence les vivans insultassent les morts, comme le voulaient faire cet impétueux chef des Grecs, et son frère, en le bannissant du tombeau. Puisse le souverain de l'Olympe, et la vigilante Erynnis, et l'inévitable justice flétrir ces méchans, comme ils ont voulu flétrir indignement ce héros! Pour vous, digne rejeton du vieux Laërte, je n'ose vous laisser toucher au tombeau de cet illustre mort, dans la crainte de lui déplaire. J'accepte d'ailleurs tous vos secours; et si vous voulez amener ici quelqu'un des vôtres, nous le verrons sans peine. Je me charge de fournir tout ce qui sera nécessaire. Soyez d'ailleurs

certain que le souvenir de votre générosité subsistera toujours parmi nous.

ULYSSE.

Je désirais de vous prêter mes mains; mais si vous craignez d'accepter mes services, je ne puis que vous applaudir, et me retirer.

SCÈNE DERNIÈRE.

TEUCER, LE CHOEUR.

TEUCER.

C'est assez. Un long temps s'est déjà écoulé; amis, hâtez-vous de creuser la tombe; vous, présentez aux feux allumés le trépied profond qui doit servir au bain sacré, tandis qu'une troupe de guerriers ira chercher dans la tente d'Ajax sa dépouille entière rassemblée sur son bouclier; et vous, son malheureux fils, embrassez avec tendresse les flancs de votre père, et soulevez-les avec moi, autant que vos forces peuvent vous le permettre, tandis que le sang qu'il rejette de sa bouche n'a point encore perdu sa chaleur. Mais allons, que tout ce que nous avons ici d'amis se hâte, se rassemble pour consacrer ses soins à ce héros qui rassemblait toutes les vertus d'un grand homme, et ne vit aucun mortel au-dessus de lui. Tel fut Ajax, hélas! lorsqu'il vivait[1].

[1] J'ai admis la correction de M. Dupuis; et je lis τόδε, au lieu de τότε; mais je suis une autre interprétation que la sienne. *Hoc*

LE CHOEUR.

Combien les hommes, pendant leur vie, éprouvent d'événemens divers, qu'aucun devin, avant de les voir, n'aurait jamais su prévoir.

dico de Ajace, quando fuit. Αἴαντος ὅτ' ἦν τῇδε φωνῶ; comme s'il y avait Περὶ Αἴαντος. La suppression de la préposition est ordinaire chez les poëtes : on trouve dans Eschyle : ταῦτ' ἐπιγλωσσᾷ Διός, *hæc loqueris de Jove.* Voyez le *Prométhée*, v. 936.

FIN D'AJAX FURIEUX.

EXAMEN
DE LA TRAGÉDIE
D'AJAX FURIEUX.

Depuis que la religion des anciens Grecs n'est plus à nos yeux qu'un recueil de fables, et que leurs divinités sont bannies de nos tragédies, et reléguées à l'Opéra, le début de la tragédie d'Ajax ne serait guère supportable sur notre théâtre; cependant cette même scène de Minerve et d'Ulysse, qui fait l'exposition de la pièce, a deux avantages considérables, qui font connaître l'art de Sophocle. Le premier, c'est d'annoncer par la voix de Minerve, tout ce qu'Ajax avait fait pendant la nuit, et que personne ne pouvait savoir; le second est de pénétrer l'esprit de pensées religieuses, conformes au système général de la mythologie des Grecs, touchant l'influence des dieux sur les actions des hommes. La scène qui suit n'est pas moins importante. Aux yeux d'un peuple, aussi délicat que les Athéniens, il n'était guère possible de faire paraître sur la scène un homme dans un délire furieux. Si Ajax eût paru sur la scène dans l'état où il s'est montré aux yeux de Tecmesse,

lorsqu'il rentra dans sa tente, en menant avec lui les taureaux et les béliers enchaînés, qu'il destine au supplice, un tel spectacle eût fait rire les Athéniens, ou fait horreur, et ni l'un, ni l'autre effet ne devaient appartenir à la tragédie. Sophocle a donc eu soin de présenter son Ajax dans une situation qui ne pouvait plus qu'exciter la compassion. C'est un malheureux en délire, dont les accès se calment insensiblement. Minerve le montre d'abord avec un reste d'égarement. Il paraît un moment, et n'a point avec lui les objets de sa folie, qui pouvaient le rendre ridicule. Bientôt enfin le mal a cessé tout-à-fait; et c'est alors que Sophocle le présente tout entier aux yeux des spectateurs. Les animaux qu'il a immolés sont autour de lui; et tout ce carnage, tout ce sang qui l'entoure sont autant de sujets de déchiremens pour son cœur.

On doit donc savoir gré au poëte grec de l'art qu'il a employé pour traiter un sujet aussi difficile qu'intéressant et moral. Mais ce que nous venons de remarquer, n'est pas le seul artifice ingénieux que Sophocle ait su employer dans cet ouvrage. Je ne parle point de cet artifice qui constitue l'art ordinaire du théâtre, et qui consiste à faire connaître et à faire entrer à propos tous ses personnages. L'abbé d'Aubignac a remarqué tout cela avant nous; mais ce qu'il n'a pas dit, et qui mérite d'être observé, c'est la manière dont So-

phocle a amené une de ces révolutions théâtrales dont nous avons parlé dans la deuxième partie du *Discours sur l'art de la Tragédie*, ces révolutions, qui font passer le spectateur alternativement de la peine à la joie. Ajax, pour se délivrer des importunités de sa femme, qui veut tâcher de l'attendrir, se retire dans sa tente; Tecmesse le suit. Le spectateur suppose que cette malheureuse épouse, à force de supplications, a enfin ramené son époux à de plus doux sentimens. Ajax revient sur la scène plus tranquille en apparence; il va se purifier par des ablutions sur le rivage de la mer. Le chœur, trompé par ses discours, se livre aux transports de la joie; lorsque le messager arrive, et change leur allégresse en douleur.

Voilà ces révolutions théâtrales que Sophocle a mieux connues qu'aucun auteur tragique, et qui méritent d'être observées avec attention dans ses ouvrages.

Nous ne justifierons pas Sophocle sur la prolongation de son action, par le motif qu'on allégue ordinairement de l'intérêt que mettaient les anciens à la sépulture des morts. Si le progrès de l'action n'était pas ralenti; si, après les grandes émotions qu'on a éprouvées, l'intérêt ne s'affaiblissait pas, Sophocle aurait eu raison. Mais les longs discours, les plaidoyers de Teucer, de Ménélas et d'Agamemnon, quelque beaux qu'ils soient

en eux-mêmes, laissent l'action absolument éteinte; et voilà ce qu'on ne peut excuser. Mais comme les grands maîtres ont toujours de grands moyens de se faire pardonner leurs fautes, la manière dont Ulysse se rend le protecteur de son ennemi, réconcilie les spectateurs, sur-tout quand on a vu, dès le commencement de cette tragédie, Ulysse, éclairé par Minerve et par ses réflexions, plaindre l'infortuné Ajax, et le regarder comme une leçon utile pour tous les hommes.

NOTE SUR AJAX.

Ce qui distinguait Sophocle entre tous les tragiques de son pays, ce sont les idées morales dont il animait ses ouvrages. Le plus souvent, un sujet tragique n'est pour lui qu'une de ces idées, développée avec tout l'art et tout l'intérêt dont elle est suceptible, et soutenue de ce langage des passions et de cette éloquence du cœur, dont il possédait le secret. La tragédie d'*Ajax*, quoique défectueuse à bien des égards, surtout d'après notre systéme dramatique, est autant qu'aucune de ses pièces, marquée au coin de ces pensées profondes qui rappellent incessamment l'homme au sentiment de sa faiblesse et d'un pouvoir surnaturel. Le plus vaillant des Grecs, tombé du faîte des prospérités humaines, au niveau de la brute, privé de sa raison, avili devant les siens, objet de la pitié d'Ulysse, quel spectacle à la fois intéressant et moral! Quel sujet d'émotions touchantes et de réflexions utiles! Et quand Minerve elle-même présentait cette moralité à Ulysse, quelle profonde et religieuse impression ne devait-elle pas faire sur l'esprit des Grecs! Tels sont, en effet, et l'objet et le résultat de cette tragédie; et l'intention n'en est

nulle part mieux marquée, que dans ces vers imités par Laharpe :

Eh bien ! des immortels vous voyez la puissance;
Voilà ce grand Ajax, la terreur des guerriers !
L'oubli de sa raison a flétri ses lauriers.
Les dieux l'ont égaré : sa gloire est éclipsée.

ULYSSE.

Je le vois et le plains : loin de moi la pensée
D'insulter au malheur même d'un ennemi !
Quel affreux changement ! mon cœur en a frémi.
Je dois vous l'avouer : son infortune extrême,
Par un retour secret, m'a consterné moi-même.
Que sommes-nous, hélas ! nous fragiles humains,
Fantômes passagers, vains jouets des destins !

MINERVE.

Redoutez donc ces dieux, dont vous êtes l'ouvrage;
Ne prononcez jamais un mot qui les outrage.
Que l'éclat des grandeurs ne vous puisse éblouir.
Vous voyez qu'un moment peut les anéantir.
Gardez que la valeur, le pouvoir, la richesse,
Ne vous fassent de l'homme oublier la faiblesse.
Le courage modeste est protégé des cieux,
Et le mortel superbe est en horreur aux dieux.

Ajoutons que la peinture de ce personnage livré à une démence sacrée, et puni d'un excès d'orgueil par la perte de sa raison, était une conception neuve et originale, autant qu'attendrissante

et pathétique. Mais c'est ici surtout que le ridicule est voisin du terrible ; et l'art avec lequel Sophocle a présenté le délire de son héros, sans le dégrader jamais, au moment où il est le plus abaissé, et en tirant de cet abaissement même des motifs d'intérêt, par la noble compassion d'Ulysse et les sages réflexions de Minerve, cet art, nouveau pour les Grecs, je dirais presque pour nous, est peut-être une des choses les plus remarquables de leur théâtre, et les plus dignes de notre attention.

Je ne connais sur notre scène tragique, aucun exemple d'un personnage constamment aliéné. Les Anglais ont été plus hardis, et l'idée de leur roi *Lear* est sans doute empruntée à Sophocle. Mais qui ne sait combien ces traits d'égarement, fruits d'une passion extrême ou d'une catastrophe inattendue, comme dans *l'Andromaque* de Racine, excitent dans l'âme du spectateur de vives et profondes émotions? Cette source si féconde de pathétique est donc entièrement due à Sophocle. Ce qui ne lui appartient pas moins légitimement, et ne fait pas moins d'honneur à son génie, c'est le puissant intérêt qu'il a su donner au personnage d'Ajax, alors que, sa folie se calmant peu à peu, il jette les yeux autour de lui, reconnaît les traces de ses fureurs de la nuit, et ne recouvre l'entier usage de sa raison, que pour sentir tout l'excès

de son avilissement et de son malheur. C'est là, dit avec raison M. de Laharpe, que son rôle devient pathétique et théâtral; sa douleur profonde, cette douleur d'un héros, jadis si terrible, maintenant si abaissé, intéresse autant qu'elle frappe; et l'on admire ensuite le noble désespoir et la fermeté tranquille avec lesquels il se résout à se donner la mort, pour échapper à la risée de ses ennemis. C'est sur-tout dans le monologue où Ajax exprime cette résolution, que Sophocle a déployé les couleurs de la plus haute éloquence; et c'est sous les traits de la poésie, que nos lecteurs pourront le mieux apprécier ce morceau d'un grand poëte ; en voici l'imitation par Laharpe :

Oui, le glaive est tout prêt ; il va finir ma vie.
Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
Placé dans des rochers où l'a fixé ma main,
Il présente la pointe où s'appuîra mon sein.
Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste,
Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
Aujourd'hui seul remède aux horreurs de mon sort,
Rend un dernier service à qui cherche la mort.
O vous ! ô dieux puissans ! exaucez ma prière :
Je ne demande pas une faveur trop chère;
Mais au moins, dans l'instant où je perdrai le jour,
De Teucer en ces lieux, dieux, hâtez le retour.
Que Teucer me retrouve, et qu'il rende à la terre
Le cadavre sanglant de son malheureux frère,

De peur qu'un ennemi, prévenant ses secours,
Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
Que le fils de Maïa, qui sur les rives sombres
Des pavots de son sceptre endort les tristes ombres,
Dans le dernier sommeil suspendant mes ennuis,
Y plonge mollement mes mânes assoupis.
Vous, filles de la nuit, déités implacables,
Qui, la torche à la main, poursuivez les coupables,
Ministres des enfers, dont le regard vengeur
Observe incessamment le crime et le malheur,
Je vous invoque ici, puissantes Euménides!
Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides.
Auteurs de tous mes maux, leur superbe mépris
Insulte à mon trépas : payez-leur en le prix!
Qu'ainsi que par mes mains ma vie est terminée,
La main de leurs parens tranche leur destinée;
Que les Grecs soient punis et leur camp ravagé;
N'en épargnez aucun : tous ils m'ont outragé.
Soleil, arrête-toi dans ta course divine;
Détourne tes chevaux aux murs de Salamine;
Raconte à Télamon, chargé du poids des ans,
Et les destins d'Ajax et ses derniers momens.
Oh! combien ce récit va frapper sa vieillesse!
Oh! qu'il va de ma mère affliger la tendresse!
J'entends ses cris perçans, sa lamentable voix...
Je te parle, ô Soleil! pour la dernière fois :
Pour la dernière fois mon œil voit ta lumière;
O mort! ô mort approche et ferme ma paupière;
Approche : ton aspect ne peut m'épouvanter,

A jamais avec toi je m'en vais habiter.
O Jour ! ô Salamine ! ô terres paternelles!
Fleuves sacrés, et vous, mes nourrices fidèles!
Noble peuple d'Athène à mon sang allié!
Troie où pour mon malheur les dieux m'ont envoyé!
Vous, que ma voix appelle à cette dernière heure,
Recevez mes adieux ; il est temps que je meure,
Que je termine enfin ma plainte et mes revers :
Mon ombre va chercher du repos aux enfers.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

SUJET
DE LA TRAGÉDIE D'ÉLECTRE.

AGAMEMNON, roi de Mycènes et d'Argos, élu généralissime de l'armée grecque, pour l'expédition de Troie, se trouva contraint de sacrifier sa fille Iphigénie, pour contenter la superstition des Grecs, qui croyaient ne pouvoir obtenir les vents favorables qu'à ce prix. Clytemnestre, sa femme, prit ce prétexte pour se défaire d'un époux qu'un amant lui avait rendu odieux. Cet amant était Égiste, fils de Thyeste, comme Agamemnon était fils d'Atrée : ainsi ils étaient fils des deux frères. Cette considération, loin d'arrêter Égiste, ne fit que l'animer davantage à usurper le trône de celui qu'il avait déshonoré par un adultère. Clytemnestre et lui, voyant Agamemnon revenu du siège de Troie, cachèrent le parricide qu'ils méditaient, sous de feintes caresses. Lorsqu'il sortait du bain, ils lui firent donner une robe fermée par en haut, et, comme il en était enveloppé, ils se jettèrent sur lui, et le massacrèrent. Tout ce que put faire Électre, fille d'Agamemnon, ce fut de sauver le

jeune Oreste, pour réserver un vengeur à son père. Elle fut long-temps la victime de la cruauté de ses tyrans. Mais enfin, vingt-ans après cet attentat, Oreste reparut tout-à-coup, et tua sa mère avec l'usurpateur.

Ce sujet a été traité par les trois poëtes grecs. On verra, dans une analyse, de quelle manière Eschyle [1] et Euripide l'ont tourné. Mais on a cru devoir mettre ici dans son entier la tragédie de Sophocle, comme plus régulière que les deux autres, où l'on trouvera toutefois de sublimes beautés.

[1] Par le nouvel arrangement qu'on a donné aux pièces des trois tragiques grecs dans cette nouvelle édition, l'extrait du P. Brumoy et la traduction de M. du Theil, ont déjà fait connaître la pièce où Eschyle a traité ce sujet.

PERSONNAGES.

EGISTE, roi de Mycènes, cousin-germain d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE, femme d'Egiste.

ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre.

ÉLECTRE, sœur d'Oreste.

CHRYSOTHÉMIS, sœur d'Oreste et d'Électre.

LE GOUVERNEUR d'Oreste.

PYLADE, ami d'Oreste.

SUITE.

LE CHOEUR. (Il est composé de femmes de Mycènes).

La scène est devant le palais du roi à Mycènes.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, LE GOUVERNEUR, PYLADE.

LE GOUVERNEUR.

Illustre rejetton de ce roi qui conduisit l'armée grecque à Troie, fils d'Agamemnon, il vous est donc permis de revoir l'objet de vos désirs. Vous voyez [1] à droite l'antique ville d'Argos, le bois de la fille [2] d'Inachus, et [3] le Lycée, consacré à Apollon. A gauche, vous voyez le célèbre temple de Junon. La ville où vous arrivez, c'est [4] My-

[1] Ils voient, à droite, la ville d'Argos, une des plus anciennes du Péloponnèse, dans sa partie orientale. C'est qu'ils arrivaient par le chemin de Corinthe.

[2] C'était Io qui fut changée en génisse, et gardée par Argus, tout couvert d'yeux.

[3] Place dédiée à Apollon *tueur de loups*.

[4] Ville voisine d'Argos, et souvent confondue avec elle dans les tragédies, parce qu'Agamemnon fut le premier roi de l'une et de l'autre. Il y tenait sa cour.

Ceci est contraire à toutes les notions historiques. Agamemnon

cènes, et ce palais, témoin de tant de sanglantes aventures, est le palais des descendans de Pélops [1]. Ce fut moi qui vous y reçus des mains de votre sœur, après la mort funeste de votre père. Je vous dérobai à la cruelle destinée qui vous menaçait. Enfin, chargé du soin de votre enfance, je vous ai conduit heureusement jusqu'à l'âge qui vous met en état de venger un père. Voici le jour, Oreste; et vous, fidèle ami, généreux Pylade, oui, voici le jour, où il faut régler l'exécution de nos projets. Ne perdons point le temps en inutiles discours. Déjà le soleil naissant ranime les oiseaux; tout résonne de leurs chants. La nuit s'est évanouie avec les astres. N'attendons pas qu'on sorte du palais: conférons promptement. Au point où nous en sommes, il n'est plus question de différer; il faut agir.

ORESTE.

O le plus cher de ceux qui sont attachés à ma fortune, que ces marques de votre tendresse me sont précieuses! semblables à un généreux coursier, dont les années n'ont point ralenti l'ardeur, vous êtes le premier à nous animer par vos con-

était roi de *Mycènes*, et le plus puissant prince de l'*Argolide*; mais il n'avait aucune autorité directe sur la ville d'*Argos*, quoique Strabon le dise; et cela même fût-il exact, il y aurait encore une énorme erreur à prétendre qu'*Agamemnon fut le premier roi de l'une et de l'autre.* R.-R.

[1] Il donna son nom au Péloponnèse.

seils et par votre exemple. Ecoutez donc mes sentimens; et daignez me redresser, si je m'égare.

Résolu de venger la mort de mon père, j'eus recours, vous le savez, à l'oracle de Delphes. « Vengez-vous, me dit-il, mais sans bruit. Que l'adresse et le secret vous tiennent lieu d'armes et de troupes. » Telle fut la réponse d'Apollon. Sous les auspices de cet oracle, allez, (*à son gouverneur*) saisissez le moment heureux quand il s'offrira; insinuez-vous dans ce palais. Observez ce qui s'y passe, et venez nous en instruire. Votre âge avancé, et l'équipage où vous êtes, empêcheront sans doute que vous ne soyez reconnu ou suspect. Vous leur direz que vous êtes de la Phocide[1], envoyé par un ami qu'ils ont à Panope[2], pour leur annoncer la mort d'Oreste. Vous assurerez, avec serment, qu'il est tombé de son char dans les jeux[3] pythiens. Voilà votre rôle. Pour nous, après

[1] Phocide, canton au nord de la Béotie, vers le golphe de Corinthe.

[2] Le P. Brumoy dit que c'est une ville voisine d'Athènes. Il paraît, au contraire, que *Phanote* est un nom d'homme. Le vers 672 de l'original ne laisse pas lieu d'en douter.

[3] « Le poëte doit tâcher de ne rien mettre dans son sujet qui » n'ait sa raison; et si cela est entièrement impossible, il faut que » ce qu'il y a de déraisonnable soit hors du sujet; comme dans » l'*OEdipe*, l'ignorance où est ce prince de la manière dont Laïus » a été tué. Cela ne doit pas se trouver dans ce qui paraît sur le » théâtre, et qui fait le corps de l'action, comme dans l'*Electre*, » où l'on vient annoncer la nouvelle de la mort d'Oreste, qui

avoir fait des libations, et [1] répandu nos cheveux sur le tombeau de mon père, suivant l'ordre d'Apollon, nous reviendrons en ce lieu. Vous savez en quel endroit nous avons caché le vase d'airain au milieu des broussailles. Nous l'irons chercher; et nous le porterons comme un témoignage authentique de ma mort. Nos barbares assassins jouiront du vain plaisir de me croire réduit en cendres. Mais ils paieront chèrement cette cruelle satisfaction. [2] Que m'importe après tout de passer pour mort? je vis; et je serai bientôt couvert de gloire [3].

» s'est tué dans les jeux pythiques, etc. » Arist. *Poët.* ch. 25. M. Dacier dit qu'Aristote se choque ici de l'anachronisme des jeux pythiens, qui ne furent établis, dit-il, que plus de cinq cents ans après la mort d'Oreste. En effet, ceux qui font remonter plus haut leur institution, ne la fixent qu'à la 48e Olympiade. Mais rien ne nous montre pourtant que les jeux en question, avant leur grande célébrité, n'aient pas été établis, au moins en ébauche, par Apollon même, après qu'il eut tué le serpent Python. Il n'est guère croyable que, si cette dernière opinion n'eût été répandue parmi les Grecs, Sophocle se fût avisé de feindre qu'Oreste fût mort à ces jeux, sur-tout pouvant si aisément éviter cet anachronisme. En ce cas, Aristote reprocherait seulement à Sophocle d'avoir fait raconter comme inconnue, une chose dont Clytemnestre aurait pu savoir d'ailleurs la vérité ou la fausseté, sur-tout s'agissant d'Oreste qu'elle craignait.

[1] Coutume grecque, dont il sera souvent fait mention dans ces tragédies.

[2] Reste de superstition qu'Oreste veut vaincre.

[3] On trouvera de l'inexactitude dans toute cette traduction (dit avec raison le dernier Editeur). Il n'est question ici ni de *superstitions* ni de *présage funeste*. Oreste, qui va faire courir le bruit

Une feinte si utile peut-elle être un présage funeste? combien de sages se sont mis au-dessus de ces frivoles superstitions? on les avait crus morts; ils ont reparu plus glorieux [1]. J'aurai le même sort. A l'abri de ce bruit avantageux, je paraîtrai à la vue de mes ennemis, comme un astre brillant dont les yeux seront éblouis. Chère patrie, dieux tutélaires, recevez-moi, secondez mon entreprise, et rendez mon retour fortuné! Et toi, palais de mes pères, toi, dont je viens laver l'opprobre et les horreurs, par ordre des dieux; ne permets pas

de sa mort, pour mieux surprendre Egiste et Clytemnestre, dit, sans autre mystère: « Que m'importe de passer pour mort, pour» vu que je vive en effet, et que je parvienne à la gloire par ce stratagème? » Puis il ajoute cette détestable maxime, que le P. Brumoy voudrait déguiser:

δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

« Pour moi, je ne tiens pour mauvaise aucune parole (aucune » tromperie), dès qu'elle est utile ».

[1] Le scholiaste croit que ceci regarde Pythagore, qui, avant de répandre sa doctrine de la métempsycose, s'enferma pendant quelque temps dans un souterrain, et fit courir le bruit de sa mort.

Le scholiaste ajoute une autre explication, qu'il rejette et qui me semble pourtant préférable; c'est qu'ici Sophocle fait allusion à un trait de la vie d'Ulysse, répandant lui-même le bruit de sa mort, pour mieux tromper ses ennemis; exemple tout-à-fait applicable au stratagême employé par Oreste. Au reste, le P. Brumoy n'a point saisi le sens de Sophocle qui fait dire à Oreste: « Ne » sais-je pas que de grands hommes, ainsi morts en parole, sont » rentrés ensuite triomphans dans leurs états? » R.-R.

que je m'en retourne couvert de confusion. Aide-moi plutôt à remonter sur le trône, et à te rendre ton premier éclat. C'en est assez. Allez, sage vieillard; faites votre devoir; Pylade et moi nous ferons le nôtre. Partons : voici l'occasion favorable; c'est elle qui décide de tout : ne la laissons pas échapper.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉLECTRE.

ÉLECTRE, dans le palais.

Ah! que je suis malheureuse!

LE GOUVERNEUR.

Prêtons l'oreille. Je crois entendre une esclave se plaindre dans le palais.

ORESTE.

Ne serait-ce point l'infortunée Électre? Voulez-vous que nous demeurions un moment pour nous en assurer?

LE GOUVERNEUR.

Non, prince, croyez-moi; rien ne doit nous arrêter; suivons sans délai les ordres du dieu qui nous guide. Commencez par les libations dues à Agamemnon. A ce pieux devoir est attachée la victoire, et la force dont nous avons besoin dans l'exécution de nos projets.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, seule.

Lumière pure, ciel qui environnes la terre, témoins assidus de mes plaintes, combien de fois avez-vous entendu les coups dont j'ai frappé mon sein ensanglanté! Hélas! vous n'avez vu que les restes de mes cruelles nuits. Car, durant les ténèbres, ma couche, ma triste couche, seule dépositaire de mes maux, a vu couler mes larmes sur le sort affreux d'un père chéri. Le dieu de la guerre l'avait épargné dans une terre étrangère. Ma mère et son perfide Egiste ont été plus inhumains que Mars. Ils l'ont fait expirer sous leurs coups redoublés, comme on voit un chêne tomber sous la cognée des bûcherons; et, tandis qu'un père éprouve une destinée si horrible, je suis la seule qui lui paie le tribut de mes pleurs. Non, je ne cesserai point de le pleurer tant que les astres de la nuit et du jour m'éclaireront. Semblable à Philomèle[1] privée de ses enfans, je ferai retentir ce palais de mes gémissemens, et j'oserai en sor-

[1] Fille de Pandion, et sœur de Procné, femme de Térée. Le poëte prend ici, dans la scène suivante, le rossignol pour Procné. Car ce fut Procné, et non Philomèle, qui servit son fils Ithys à Térée, pour venger l'outrage qu'il avait fait à sa sœur. Voyez Ovide, *Métamorph.* l. 6, v. 413. Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane supposent que ce fut Procné qui fut changée en rossignol.

tir pour publier mes douleurs. Royaume sombre de Pluton et de Proserpine, ô Mercure, qui conduisez les âmes aux enfers, ô déesse[1] des imprécations, et vous, filles des dieux, terribles Euménides, vous qui regardez avec horreur le meurtre et l'adultère, venez, volez à mon secours, et soyez les vengeurs de mon père. Daignez du moins me renvoyer mon frère Oreste. Seule et sans ressource, je ne puis plus supporter le poids de mes infortunes.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

LE CHŒUR.

O fille d'une mère dénaturée, déplorable Électre, languirez-vous toujours dans le deuil? Ne cesserez-vous point de gémir sur le sort d'un père trahi par une épouse impie, et tué par un indigne rival? ah! il doit m'être permis de former ces souhaits: Puissent périr les auteurs de cet attentat!

ÉLECTRE.

Chères Mycéniennes, vous venez me consoler dans mes maux. Votre tendresse compatissante m'est assez connue, et je sais tout ce que vous me direz. Vous ne gagnerez rien. Je veux pleurer mon malheureux père. Hélas! chères compagnes, puis-

[1] Némésis.

que vous êtes sensibles à mon amitié, par cette amitié même, je vous en conjure, laissez-moi; oui, laissez-moi me consumer en regrets.

LE CHŒUR.

Vos larmes ni vos prières ne rappelleront point votre père des sombres bords où tout doit aboutir. Pourquoi[1] chercher un remède à des maux qui n'en souffrent pas? pourquoi vous abandonner à une douleur au-dessus de vos forces? Modérée d'abord, elle croîtra toujours, et vous en serez la victime.

ÉLECTRE.

Insensé, qui peut oublier la mort funeste de ceux dont il reçut le jour! Philomèle m'anime à pleurer, elle qui annonce la lumière en répétant aux forêts: Ithys, mon cher Ithys! O Niobé[2], que vous êtes heureuse d'être changée en marbre, et de pleurer toujours! votre destin est, à mon gré, plus désirable que celui des dieux.

LE CHŒUR.

Songez, princesse, que vous n'êtes pas la seule qui ait lieu de gémir. Seriez-vous donc la seule à vous laisser accabler? Que n'imitez-vous ceux

[1] J'ai hasardé ici une légère transposition, qui ne change rien au sens, et qui m'a paru avoir plus de grâce en français.

[2] Niobé, fille de Tantale, reine de Thèbes. Apollon tua ses sept fils et ses sept filles. Les poètes feignent qu'elle fut changée en statue. Voyez Ovid. *Metamorph.* l. 6, v. 144.

qui vous sont liés par le sang? voyez Chrysothémis, Iphianasse [1], Oreste; enfans d'Agamemnon comme vous, ils supportent leur affliction.

ÉLECTRE.

Trop heureux Oreste! Mycènes le reverra un jour triomphant: oui, Jupiter le ramènera avec éclat. Hélas! je l'attends sans cesse comme mon unique ressource. Seule, sans époux, sans amis, livrée en proie à mon désespoir, et toujours baignée de mes larmes, je traîne une vie languissante, tandis qu'Oreste, le tranquille Oreste, oublie ses maux et les miens, mes bienfaits et mes lettres. De combien de réponses trompeuses a-t-il amusé mon impatience! il brûle, si je l'en crois, de se rendre à Mycènes; et, malgré ses désirs, il ne songe point à presser son retour.

LE CHŒUR.

Ne vous laissez point abattre, princesse. Rappelez votre courage. Il est un dieu vengeur de l'innocence. Jupiter, du plus haut des cieux, voit tout et gouverne tout. Dépositaire de vos peines et de votre vengeance, il aura soin de vous. Confiez-lui l'un et l'autre, et songez à vos ennemis,

[1] Ce n'est pas l'Iphigénie qui a été sacrifiée. Euripide, en parlant des enfans de Clytemnestre, ne nomme qu'Oreste, Iphigénie et Electre. Il ne parle point des deux autres, à savoir Iphianasse et Chrysothémis.

moins pour vous affliger, que pour vous en venger, quand le temps sera venu. Le temps est un dieu dont rièn ne peut arrêter la course. Comptez sur le retour d'Oreste [1], et sur un prompt secours du souverain des enfers.

ÉLECTRE.

Cependant mes jours s'évanouissent. Mes plus belles années se passent à espérer. Frivole espoir! je ne puis même en conserver les tristes restes. Privée de parens, de protecteurs, de tout, esclave jusques dans la maison paternelle; avilie sous ces habits indignes de ma naissance, je reçois à peine de quoi soutenir une vie misérable, et je me consume de chagrin.

LE CHŒUR.

Que vous payâtes chèrement la nouvelle du retour d'Agamemnon! retour fatal! cruelle nuit, où il vit son lit profané [2], et où il devint lui-même la victime d'une horrible intrigue. La fraude osa la tramer : l'amour l'exécuta. Dieux, ou mortels, quels qu'en furent les auteurs, l'adultère fut l'avant-coureur et le ministre de la cruauté.

[1] Grec : d'*Oreste qu'on élève à Crissa, ville située sur le rivage dans la Phocide*. Strophius, père de Pylade, en était roi.

[2] Agamemnon fut assassiné dans le bain, et ne vit point son lit profané; aussi Sophocle dit simplement : « Que vous gémîtes sur son retour! que vous gémîtes sur le lit paternel, quand vous entendîtes ce roi frappé par la hache d'airain, » etc.

ÉLECTRE.

O jour, le plus funeste de ceux qui ont éclairé ma destinée! ô nuit! ô festin exécrable, où périt mon père par les mains de deux furies! Hélas! les coups dont on perça le père retombèrent sur la fille. Daigne le souverain des dieux écarter de ces perfides la source de ses biens, et répandre sur eux un torrent de calamités!

LE CHŒUR.

Gardez-vous, princesse, dans la situation où vous êtes, de réitérer ces imprécations. Avez-vous oublié combien elles vous ont attiré de maux? Oui, vos plaintes éternelles ont produit trop de querelles et de malheurs? Est-il prudent d'irriter l'injustice armée de la puissance?

ÉLECTRE.

La prudence cède à l'atrocité de mes maux. Je connais mes fureurs; je les avoue: mais, tant que je respirerai, je ne donnerai point de bornes à mon désespoir. Dites-moi, chères compagnes, répondez, à votre tour, est-on sage de vouloir me consoler sur de pareilles infortunes? Ah! puis-je écouter des consolateurs? laissez-moi, vous dis-je, laissez-moi gémir et me plaindre toujours. Ma douleur sera sans bornes, et mon désespoir sans mesure.

LE CHŒUR.

La tendresse seule me fait parler. Semblable à une mère tendre [1], je souffre de vous voir mettre le comble à vos peines.

ÉLECTRE.

[2] Mais, dites-moi [3], je vous conjure, quelles bornes puis-je mettre à mes larmes, puisqu'il n'y en a point à mes malheurs? puis-je avec honneur

[1] Ce terme de *mère*, (comme l'a fort bien remarqué M. Dacier) marque assez, outre le titre de *femme* qu'on donne dans la suite au chœur, qu'il était composé de matrones, et non de filles.

[2] Toute cette réponse d'Électre est constamment très-difficile dans le grec. J'ai cru avoir saisi le sens, qui paraît avoir été ignoré. Les connaisseurs jugeront si j'ai bien ou mal réussi.

[3] Le P. Brumoy a défiguré tout cet endroit; en voici la traduction :

« Y a-t-il quelques bornes à mettre à mon affliction? Parlez. Serait-il décent d'oublier les morts? Chez quels hommes de tels principes ont-ils pu germer? S'il en est, puissé-je n'être jamais estimée d'eux! Puissé-je aussi, sous les yeux d'un vertueux ami, ne pas demeurer tranquille en renfermant dans mon sein les élans de douleurs aiguës qui doivent honorer un père! Si l'objet qui est expiré n'est plus rien qu'une cendre vaine, si ses assassins évitent le supplice que mérite leur crime, périsse la pudeur, périsse la justice entre tous les mortels! »

J'ai imité ainsi la fin de ce passage dans une tragédie d'*Electre*, acte I:

Si le crime triomphe, et brave le supplice,
Périsse la pudeur, la pitié, la justice!
Périssent tous ces noms adorés des mortels!
Périsse enfin l'encens fumant sur les autels!

oublier des morts si chéris? est-il un cœur assez dur pour effacer un si doux souvenir! Ce n'est point par grimace et par pure bienséance, que je me livre à mon affliction. Je n'attends point d'éloge des morts. La tendresse seule est mon guide. Ma destinée fût-elle attachée à celle d'un tendre époux, jamais il ne me ferait oublier mon devoir et mes douleurs pour un père déplorable. En effet, si ses cendres et son ombre sont sans honneur, si les auteurs du crime ne sont pas punis, il faut convenir qu'il n'y a plus ni pudeur, ni piété dans l'Univers.

LE CHŒUR.

Princesse, votre intérêt et le nôtre nous portent à vous consoler. Si pourtant nos raisons vous semblent peu équitables, parlez; nous voici prêtes à nous rendre.

ÉLECTRE.

Je l'avouerai, chères compagnes, je rougis de paraître aussi faible, mais pardonnez une faiblesse que la nature avoue [1]. Je ne puis lui résister. Est-il une princesse bien née qui ne m'imitât pas, en voyant, comme moi, nuit et jour, des maux qui, loin de diminuer, ne font que parvenir à leur comble? quoi! ce qu'il y a de plus affreux m'ar-

[1] Rien de plus choquant, dans les traductions du P. Brumoy, que ces expressions maniérées, si éloignées du style de Sophocle. Ce poëte dit: « J'ai honte de me laisser emporter ainsi à l'excès de ma douleur; mais la nécessité m'y contraint, Pardonnez ».

rive par la main d'une mère; c'est peu. J'habite dans mon palais; disons mieux, dans celui des bourreaux de mon père; ils sont mes maîtres; et c'est de ces tyrans que je suis contrainte de recevoir de quoi prolonger une triste vie. Quels jours pensez-vous que je passe, quand je vois Égiste assis sur le trône paternel, et revêtu des habits d'Agamemnon, sacrifier aux dieux Lares [1], dans le même endroit où le barbare l'immola, quand je le vois, pour surcroît d'opprobre, dans le lit de mon père avec ma détestable mère; si pourtant je dois encore appeler de ce nom celle qui partage sa couche avec l'assassin de son époux? Insensée, elle ne craint aucune des furies. Elle se rit des dieux, et triomphe de leur courroux. Le jour, témoin de son attentat, est à peine revenu chaque année, qu'elle mène des danses solennelles. Elle ose tous les mois sacrifier aux dieux libérateurs [2]. Je vois ces abominations, et j'ai recours à mes larmes. Eplorée, j'erre dans le palais. Quels sont mes gémissemens à la vue de ces exécrables festins, qu'ils nomment festins d'Agamemnon [3]? Je pleure : c'est tout ce que je puis. Encore me faut-il cacher mes pleurs; car il ne m'est pas permis

[1] Dieux des foyers.

[2] L'assassinat d'Agamemnon, suivant les historiens qui ont écrit sur Argos, était arrivé le treizième jour du mois gamélion.

[3] Insultante allusion au souper où ils tuèrent Agamemnon.

de goûter en public cette faible consolation. J'entendrais aussitôt les clameurs ordinaires de Clytemnestre. « Malheureux objet de la colère des » dieux, me dit-elle, c'est pour toi seule qu'Aga- » memnon doit passer pour mort [1]. Nul autre » mortel ne le pleure en ces lieux. Puisses-tu pé- » rir de dépit! puissent les divinités infernales ne » mettre aucun terme à tes lamentations! » Tels sont ses emportemens; et, quand elle entend quelque bruit sourd du retour prochain d'Oreste, alors sa fureur redouble. Elle se présente devant moi, et m'accable de ses cris. « Ne voilà-t-il pas » la cause unique de mes maux? n'est-ce pas là ton » ouvrage? Oui, c'est toi qui enlevas furtivement » Oreste de mes mains, pour le faire passer dans » une terre étrangère : mais je saurai bien t'en » punir! » Tandis qu'elle exhale ainsi sa rage, son indigne époux, cet efféminé, cet opprobre du monde, ce lâche, qui n'ose rien entreprendre que par le secours des femmes, se tient près d'elle pour l'animer encore contre moi. Cependant j'attends Oreste, je languis dans cette vaine attente : son fatal délai ruine mes espérances. Vous le voyez, chères compagnes; dans une situation pareille, il

[1] Je crois avoir mieux rendu le sens de Sophocle par ces vers, dans la tragédie déjà citée :

Quoi! ton Agamemnon n'est-il mort que pour toi,
Dit-elle; et, dans Argos, qui pleure encor son roi?

est bien difficile de se modérer, et de ne pas éclater contre le ciel. [1] Non, il n'est pas possible de n'en pas venir aux plus fâcheuses extrémités.

LE CHŒUR.

Mais, dites-moi, je vous conjure, tandis que vous vous emportez de la sorte, Égiste n'est-il pas dans ce palais ? en serait-il sorti ?

ÉLECTRE.

Hélas ! s'il y était, oserais-je en sortir moi-même ? Ne craignez rien ; il n'est point à Mycènes.

LE CHŒUR.

Si cela est ainsi, rassurons-nous. Il nous est donc permis d'entrer dans votre confidence, et de vous parler plus librement.

ÉLECTRE.

Cessez de vous contraindre. Parlez ; il est absent.

LE CHŒUR.

Hé! bien, madame, dites-nous donc d'abord des nouvelles d'Oreste. Doit-il arriver, ou non ?

[1] Sophocle ne fait pas Électre tout-à-fait si impie. Tout ce qu'il lui fait dire, c'est « Qu'en de pareils malheurs il est bien difficile de conserver des sentimens de modération et de religion ». οὔτε σωφρονεῖν, φίλαι, οὔτ' εὐσεβεῖν πάρεστιν. Je crois même qu'εὐσεβεῖν ne veut pas dire ici la religion envers les dieux, mais la piété filiale à l'égard de Clytemnestre. (Note de l'éditeur précédent.)

ÉLECTRE.

Arriver! hélas! il le dit; il promet beaucoup; mais il ne tient point ce qu'il promet.

LE CHOEUR.

Madame, quand on roule un grand projet, faut-il s'étonner qu'on délibère?

ÉLECTRE.

Ai-je délibéré, moi, quand il a été question de lui sauver le jour?

LE CHOEUR.

Prenez courage, Princesse. Né généreux, Oreste est incapable d'abandonner ses amis.

ÉLECTRE.

Je veux bien le croire encore. Autrement je cesserais de vivre.

LE CHOEUR.

Ah dieux! taisons-nous; je vois paraître votre sœur Chrysothémis. Elle porte les offrandes qu'on a coutume de faire aux morts.

SCÈNE V.

CHRYSOTHÉMIS, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CHRYSOTHÉMIS.

A quoi songez-vous, ma sœur, de faire retentir de vos cris le vestibule de ce palais? Quoi! le temps n'a-t-il pu encore guérir vos maux? n'a-t-il pu vous apprendre à ne plus vous livrer à d'inutiles

plaintes ? non moins sensible que vous à nos malheurs communs, je sens tout le poids de ma douleur, et que ne suis-je en état de faire voir à nos tyrans quels sont mes sentimens pour eux ! Mais, dans l'état où je suis, j'ai cru devoir accommoder mes vœux à ma fortune, et ne pas tenter une vengeance qui me fût pernicieuse [1]. Je voudrais, ma sœur, vous amener doucement au point d'en user de la même façon ; non que votre conduite ne soit peut-être plus généreuse que la mienne ; mais enfin, si la liberté a pour vous des appas, il faut céder de bonne grâce, et ne pas se roidir vainement contre ses souverains.

ÉLECTRE.

Est-ce la fille d'Agamemnon que j'entends ; dieux, quelle indignité ! La fille d'Agamemnon oublie son père : pour qui ? pour Clytemnestre. Car enfin ce que vous venez de me dire, pour adoucir mes peines, part d'elle et non de vous. Avouez-le, ma sœur ; ou vous manquez de tendresse pour un père ; ou, s'il vous en reste encore, vous l'étouffez par une lâche complaisance. « Si vos forces répon» daient à votre courage, vous leur montreriez, » dites-vous, jusqu'où va votre haine pour eux ». Toutefois vous me voyez soupirer après la vengeance ; et, loin de me prêter du secours, vous

[1] Ce n'est point là le sens. Il se trouve mieux rendu dans ce vers :
Que sert de menacer, lorsqu'on ne saurait nuire ?

cherchez à me désarmer : n'est-ce pas joindre une lâcheté inexcusable à des maux sans mesure? Dites-moi, je vous prie, ou daignez l'apprendre de moi, quel fruit retirerai-je de vos conseils? que gagnerai-je à modérer mes pleurs? je vis; ma sœur, je vis, malheureuse à la vérité, mais satisfaite de les tourmenter par le tribut de mes larmes que je rends à ce cher mort, si pourtant il y a quelque sensibilité chez les morts. Pour vous, qui vous vantez de haïr les parricides, c'est de parole que vous les haïssez; et vous êtes en effet d'intelligence avec eux. On aurait beau m'offrir ces dons précieux, dont vous faites la vaine, je n'aurais pas la bassesse de trahir mes sentimens. Non, je n'envie point vos festins superbes. Votre table, délicatement servie, n'a rien qui me touche. Qu'on me laisse pour nourriture ma douleur et mes larmes [1]. Il suffit. Les

[1] De quelque sorte qu'on interprète cet endroit de Sophocle, jamais il n'en résultera cette belle phrase qu'on prête à Électre. Voici le texte, où j'avoue qu'il y a quelque obscurité :

ἐμοὶ γὰρ ἔςω τ' οὐ μὲ μὴ λυπεῖν μονὸν
βόσκημα.

Or, on ne peut l'entendre raisonnablement que d'une de ces deux manières; ou bien : « C'est assez pour moi d'une nourriture qui m'empêche de mourir de faim. » Ou peut-être encore mieux : « Je préfère la plus simple et la plus vile nourriture à tous vos grands repas qui ne feront qu'irriter ma douleur. » Parce que j'y aurais sous les yeux les meurtriers d'Agamemnon, et que je semblerais y prendre part à leur joie insolente. (Note de l'ancien éditeur).

Cet éditeur n'a pas pris garde que le P. Brumoy avait lu τὸ μὲ μὴν λυπεῖν; cette correction m'a paru assez heureuse.

honneurs dont vous êtes comblée ne me flattent point, et devriez-vous en être éblouie vous-même? Quoi? pouvant être appelée la fille du meilleur des pères, vous renoncez à ce nom pour vous renommer d'une mère? Allez, cruelle: vous méritez de passer pour une fille dénaturée, puisque vous trahissez un père qui a dû vous être si cher.

LE CHOEUR.

Au nom des dieux, princesse, ne vous emportez point. Vos conseils mutuels peuvent être profitables, si vous déférez aux siens, et si elle écoute les vôtres.

CHRYSOTHÉMIS.

Non, cessez de la contraindre. Je suis faite depuis long-temps à ses invectives [1]; et je me serais bien gardée de me les attirer, si je n'avais eu avis d'un malheur horrible qui la menace, et qui pourra bien mettre fin à ses plaintes trop libres.

ÉLECTRE.

Eh! quel est donc ce malheur effrayant? Parlez. Que pouvez-vous m'annoncer de plus affreux que ce que je vois?

CHRYSOTHÉMIS.

Je ne ferai nulle difficulté de vous dire tout ce que je sais. Apprenez donc qu'ils ont résolu, si

[1] Sophocle se sert d'une expression plus modérée, et dit seulement : « Je suis accoutumée à de tels discours de sa part ».

vous ne modérez vos regrets éternels, de vous envoyer dans des lieux où vous ne verrez plus la lumière du jour. Oui, on vous ensevelira toute vive dans une tour, où vous pourrez, à loisir, lamenter vos infortunes. Songez à vous, ma sœur; je vous en avertis; profitez de l'avis, tandis qu'il en est temps encore, et ne m'imputez pas dans la suite vos calamités.

ÉLECTRE.

Voilà donc leur dernière résolution.

CHRYSOTHÉMIS.

Oui; et elle s'accomplira au retour d'Egiste.

ÉLECTRE.

Ah! qu'il revienne donc au plutôt.

CHRYSOTHÉMIS.

Malheureuse, que dites-vous?

ÉLECTRE.

Qu'il revienne, dis-je, si tel est son dessein.

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi! pour vous faire souffrir? quel souhait! quelle fureur!

ÉLECTRE.

C'est pour m'écarter loin d'eux et de vous.

CHRYSOTHÉMIS.

Cruelle, avez-vous donc perdu tout-à-fait le soin de votre vie?

ÉLECTRE.

La vie en effet que je mène, mérite bien qu'on vante ses douceurs !

CHRYSOTHÉMIS.

Elle serait agréable, si vous prêtiez l'oreille aux sages conseils.

ÉLECTRE.

Ne me conseillez point de trahir la tendresse paternelle.

CHRYSOTHÉMIS.

Non : mais on vous conseille de céder au temps et au pouvoir souverain.

ÉLECTRE.

Hé bien ! adorez les tyrans ; ce n'est pas là mon caractère.

CHRYSOTHÉMIS.

Est-il beau de s'abandonner à son désespoir, et de périr par sa faute ?

ÉLECTRE.

Périssons, s'il le faut ; et vengeons un père en mourant.

CHRYSOTHÉMIS.

Croyez-moi, ma sœur, l'ombre d'Agamemnon vous pardonnera aisément une soumission nécessaire.

ÉLECTRE.

Il n'y a que des lâches qui puissent approuver vos conseils.

CHRYSOTHÉMIS.

Vous êtes donc déterminée à ne les pas suivre ?

ÉLECTRE.

Me préservent les dieux d'être assez insensée pour les écouter !

CHRYSOTHÉMIS.

Je poursuis donc ma route, et je vais où l'on m'envoie.

ÉLECTRE.

Peut-on savoir où vous allez, et où vous portez ces libations ?

CHRYSOTHÉMIS.

Au tombeau d'Agamemnon, par ordre de Clytemnestre.

ÉLECTRE.

Au tombeau d'Agamemnon ! par ordre de Clytemnestre ! Quoi ! à l'homme qu'elle déteste le plus.....

CHRYSOTHÉMIS.

Achevez ; qu'elle a tué de ses mains, vouliez-vous dire ?

ÉLECTRE.

Quoi donc ? qui l'engage à ceci ? quel est l'auteur de ce dessein ?

CHRYSOTHÉMIS.

[1] Une terreur nocturne, autant que j'en puis juger.

[1] Ceci et la suite marquent la superstition de ces temps-là. On

ÉLECTRE.

Dieux de mes pères! soyez-moi favorables en ce jour!

CHRYSOTHÉMIS.

Quel espoir tirez-vous de là, ma sœur?

ÉLECTRE.

Dites-moi son songe, et je vous dirai ma pensée.

CHRYSOTHÉMIS.

J'en sais fort peu de chose.

ÉLECTRE.

Dites ce peu : parlez. Peu de chose suffit souvent pour abattre ou relever notre espoir.

CHRYSOTHÉMIS.

On dit que Clytemnestre a vu cette nuit votre père et le mien sortir du fond des enfers; que, dans ce palais même, il a planté à terre ce sceptre qui a passé de ses mains dans celles d'Egiste; qu'enfin du sceptre est sorti tout à coup un rameau florissant qui ombrageait toute la ville de Mycènes. J'ai appris ceci d'une personne qui l'a entendu d'elle-même, tandis qu'elle racontait cette aventure au soleil [1]; voilà tout ce qu'on en sait; et

n'est plus recevable aujourd'hui à imaginer de pareilles situations.
Combien de tragédies, sur notre théâtre, déposent contre le sentiment du P. Brumoy, dans cette note!

[1] Coutume des anciens de raconter leurs songes au soleil, pour écarter par là les malheurs dont ils se croyaient menacés.

que dans sa frayeur elle m'a envoyée au tombeau de son époux. Encore une fois, ma sœur, au nom des dieux de nos pères, je vous conjure de me croire, et de ne pas vous perdre par une imprudente tendresse; car, si vous rebutez à présent mes conseils, vous y reviendrez dans la suite malgré vous, et peut-être trop tard.

ÉLECTRE.

Ah! ma sœur, je vous supplie vous-même de me croire, et de ne pas souiller le tombeau de mon père avec ces infâmes libations. Quelle horreur, quelle impiété de lui porter des dons profanés par les mains de sa barbare épouse! Allez, jetez-les aux vents, ou cachez-les sous terre, afin que rien de tout cela n'approche d'Agamemnon, et que ce trésor soit réservé pour elle-même, quand elle aura fini sa destinée. Non, si elle n'était la plus dénaturée des femmes, jamais elle n'eût eu le front d'offrir à un mari qu'elle a égorgé, ces détestables présens : car de quel œil pensez-vous que mon père, du fond de son sépulcre, reçoive ces sacrifices présentés par une main qui l'a si inhumainement massacré, et qui a cru laver son crime en lavant les plaies du mort dans un bain? Pensez-vous que ces offrandes puissent expier ce forfait? Non, non, il n'en sera rien. Laissez-là ces dons stériles. Faites mieux : coupez

vous-mêmes ces boucles de cheveux, et joignez-les aux miens. Hélas! il m'en reste peu : je les ai déjà sacrifiés. Mais enfin j'en offre le reste; et leur désordre montre assez mes douleurs. Voilà un présent digne d'Agamemnon. Allez le lui offrir. Tenez, voici encore ma ceinture : elle n'est pas riche; mais elle peut servir de bandelette. Chargée de ces dons chéris, courez vous prosterner sur ce sacré tombeau, et conjurez l'ombre de mon père; qu'elle ouvre la terre, et qu'elle s'arme pour notre défense; qu'elle fonde sur nos ennemis; que du moins elle envoie son fils, triste reste de son sang; qu'il montre à nos tyrans qu'il vit encore; qu'enfin, désormais vengé, Agamemnon reçoive de nous de plus magnifiques présens. Car, à ne vous rien céler, je vois d'où part le songe qui trouble Clytemnestre. Un père a jetté sur nous ses regards. C'est au soin qu'il prend encore de nous, que j'attribue ces affreux présages, dont il effraie Clytemnestre. Allons, ma sœur, unissons-nous : aidez-vous, aidez-moi; travaillez pour le meilleur des mortels, pour ce cher mort, en un mot pour votre père et le mien.

LE CHŒUR.

Les sentimens de la princesse sont pleins de la plus tendre piété : si vous m'en croyez, madame, vous les seconderez.

CHRYSOTHÉMIS.

Je le ferai : le dessein en est pris : la chose est trop juste pour nous diviser. Je vais accomplir au plutôt ce qu'elle veut ; mais, tandis que je m'y prête, je vous conjure, vous autres, au nom des dieux, de me garder un secret inviolable ; car, si ma mère venait à le savoir, je sais trop combien me coûterait une action si hardie.

PREMIER INTERMÈDE.

LE CHOEUR, ÉLECTRE ; elle ne dit rien.

LE CHŒUR.

Si mes lumières ne sont pas tout-à-fait incertaines, je vois Némésis qui s'avance à grands pas. Elle porte en ses mains la juste punition qui suit le crime. Oui, ma chère fille, elle vient, elle s'approche : mon espoir ne m'abuse pas. Il est fondé sur l'heureux songe dont nous avons entendu le récit. Le roi des Grecs, votre père, si cruellement massacré, n'aura pas oublié ce forfait, et, dût-il l'oublier, l'instrument de son supplice, cette horrible hache, qui a servi leur barbarie, crie vengeance en sa faveur.

Elle vient, cette infatigable furie, cette déesse à cent pieds et à cent mains ; elle vient couverte de nuages épais, pour punir l'exécrable hymen qui fut précédé d'un parricide. Tant d'horreurs me

sont garants que ce songe ne sera pas vain, et que l'effet en retombera sur les auteurs et les complices du crime; car, quel fond peut-on faire désormais sur les songes et sur les oracles, si ce fantôme nocturne n'est favorable pour nous?

Malheureuse course de Pélops, que vous avez été funeste à cette terre! Hélas! depuis l'aventure de Myrtile [1], depuis le jour fatal où il fut précipité dans la mer, la déplorable maison des Pélopides s'est vue inondée d'un torrent de maux.

[1] Myrtile était le cocher d'OEnomaüs. Ce prince, père d'Hippodamie, pour se dispenser de la marier, à cause de l'oracle qui lui avait dit de se garder d'un gendre, la promettait à quiconque le surpasserait dans une course de chars, à condition toutefois de faire mourir le prétendant s'il était vaincu. Ceux qui hasardèrent cette entreprise y perdirent la vie, excepté Pélops; celui-ci gagna le cocher d'OEnomaüs par de grandes promesses, de façon que Myrtile trahit son maître, et n'arrêta point les roues de son char avec des chevilles. Le char fut brisé; et Pélops, devenu possesseur d'Hippodamie, se dégagea de ses promesses, en précipitant dans la mer le cocher qui l'avait si bien servi : ce qui fut cause que Mercure, père de Myrtile, vengea la mort de son fils sur les descendans de Pélops.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

[1] Vous sortez de ce palais avec assez de liberté. Vous profitez, je le vois, de l'absence d'Égiste. Car il sait bien vous retenir et vous empêcher de nous déshonorer par vos plaintes publiques. Cette absence est cause, sans doute, que vous n'avez nul respect pour moi. Je n'ignore pas les bruits que vous semez : je suis, à vous entendre, une mère impérieuse et hautaine, qui me fais un plaisir barbare de vous traiter outrageusement vous et les vôtres. Non, Électre, je ne suis point telle que vous me peignez. Si je vous ai chagrinée, ce n'est qu'après y avoir été forcée par vos fréquens reproches. J'ai immolé votre père; (car voilà votre

[1] Toute cette scène d'une mère avec sa fille, est tellement dans les mœurs grecques, qu'il n'y a point d'art capable de la rendre exactement et agréablement pour nous. Je crains que le trop d'exactitude ne fasse tort à l'agrément.

Le P. Brumoy pouvait s'épargner cette réflexion, en considérant que les mœurs étrangères disparaissent, quand le poëte peint des passions qui sont de tous les lieux et de tous les temps, et que la convenance du style ajoute encore à l'effet de ces passions.

unique prétexte) hé! bien, je l'ai immolé, j'en conviens : et pourquoi le désavouerais-je? Croyez-moi, c'est l'équitable déesse de la vengeance qui l'a sacrifié par mes mains; action si juste, que vous auriez dû vous-même y prêter votre secours. Car enfin ce père tant déploré n'a-t-il pas eu la cruauté, lui seul de tous les Grecs, de sacrifier sa fille [1], votre sœur? Père dénaturé, il ne sentait pas, comme moi, ce qu'il en coûte à une mère : car, dites-moi, je vous prie, pour qui l'a-t-il immolée? pour les Grecs, direz-vous. Pour les Grecs? hé! de quel droit les Grecs exigeaient-ils qu'on versât mon sang? Serait-ce en faveur de Ménélas? mais cette affreuse complaisance devait-elle donc demeurer impunie? Quoi, Ménélas n'avait-il pas deux gages [2] de son hymen? D'où vient ne pas livrer plutôt les enfans de celui pour qui seul on avait entrepris cette fatale navigation? Pluton, avide de sa proie, en voulait-il plus aux miens qu'à ceux d'Hélène? Non. Mais mon cruel époux oubliait que j'étais son épouse, et qu'Iphigénie était sa fille, pour se souvenir seulement qu'il était frère de Ménélas. N'est-ce pas être le plus insensé et le plus dénaturé de tous les pères? Tels sont mes sentimens.

[1] Iphigénie.

[2] Hermione et Nicostratus, suivant Hésiode; car Homère ne lui donne qu'Hermione.

Je sais que vous pensez d'une autre façon ; mais si Iphigénie, qu'il a égorgée, pouvait reparaître et prendre la parole, parlerait-elle autrement que moi ? Je ne puis donc me repentir d'une vengeance légitime. Si toutefois vous trouvez que j'aie tort, montrez-le moi avec modération : à ce prix, je consens que la fille ose reprendre la mère.

ÉLECTRE.

Au moins ne direz-vous pas cette fois, que la première je vous aie donné sujet de me chagriner, puisque je vous ai écoutée en silence ; mais, si vous me permettez de répondre, j'oserai prendre en main les intérêts d'un père et d'une sœur [1].

CLYTEMNESTRE.

Parlez, je le permets ; et si vous aviez toujours eu les mêmes égards, vous n'auriez reçu de moi aucun sujet de plainte.

ÉLECTRE.

Daignez donc m'écouter. Vous avez tué mon père ; et vous l'avouez ! Que ç'ait été justement ou injustement, peut-on rien imaginer de plus horrible ? Mais, sans m'arrêter à l'énormité de cette ac-

[1] Électre n'avait point à prendre les intérêts d'Iphigénie, que Clytemnestre n'accusait pas ; l'exactitude voulait donc qu'on traduisît littéralement : « Si vous le permettez, je vais vous répondre sur ce qui concerne la mort d'Agamemnon et Iphigénie ».

(Note de l'ancien éditeur).

tion, je veux vous en faire voir l'injustice en elle-même, et la source dans les conseils du traître qu'on appelle aujourd'hui votre époux. Demandez à Diane pourquoi la flotte des Grecs fut arrêtée par les vents contraires, en Aulide, ou plutôt souffrez que je vous le dise pour elle. Mon père, se promenant un jour dans les bois de cette déesse, (ainsi me l'a-t-on raconté autrefois), fit fuir par hasard une biche qu'elle chérissait[1]. Il la perce; et, ravi de joie, il laisse échapper, dit-on, quelques paroles peu respectueuses pour la déesse. Diane, transportée de colère, punit incontinent l'armée grecque: elle l'attache au port sans espoir d'en sortir, si mon père ne paie la mort de la biche par celle de sa fille. La déesse fut obéie; et le moyen de s'en dispenser? y avait-il une autre route à frayer pour le retour des Grecs en leur patrie, ou pour leur passage à Troie? C'est ainsi qu'un père au désespoir, après avoir long-temps inutilement résisté, lutté, combattu, se vit contraint d'immoler sa fille à la cause commune; et non à Ménélas: cessez de lui imputer cette barbare complaisance. Mais je veux même qu'il l'ait eue, (car je consens d'entrer dans vos raisons): hé quoi! devait-il pour cela périr par vos mains? Par quelle loi attentiez-vous à ses jours? Prenez

[1] Grec: *A peau mouchetée.*

garde que, si vous établissez parmi les hommes une loi si détestable, vous ne prononciez vous-même votre arrêt. Vous m'entendez, madame; si, pour venger une fille il vous est permis de tuer un époux, ne viendra-t-il point quelqu'autre vengeur que vous aurez autorisé ? N'alléguez point d'excuse frivole. Il ne faut pas s'aveugler. Répondez-moi (si pourtant ma franchise ne passe pas les bornes), de quel œil l'épouse d'Agamemnon [1] voit-elle son lit souillé par le dernier des humains, par l'infâme complice d'un parricide [2]? De quel front, non content de donner des frères et des sœurs à ceux qui sont les fruits légitimes d'un saint nœud, les traitez-vous en esclaves? Le moyen d'approuver un semblable procédé! Direz-vous que par là vous vengez la mort d'une fille? hé! madame, y pensez-vous? peut-on venger une fille par un adultère! c'en est trop. Je rentre dans le silence. Aussi bien n'ose-t-on vous dire ses sentimens librement, qu'on ne vous voie prendre feu à l'instant, et publier qu'une fille a l'audace d'insul-

[1] De très-bon œil sans doute, puisqu'elle-même était le premier mobile du parricide et de l'adultère. Il fallait dire: « Comment l'épouse d'Agamemnon ne rougit-elle point, etc. » (Note de l'ancien éditeur.)

[2] Le sens du texte est : Mais, dites-moi, si vous le voulez, sous quel prétexte vous avez pu vous porter à cette action infâme, de partager le lit de l'assassin avec qui vous avez assassiné mon père, et d'en avoir des enfans.

ter une mère : avouez-le toutefois, madame, ce titre ne vous convient plus ; vous êtes moins mère que marâtre pour moi ; ma situation le montre assez ; on sait à quel excès de misère me réduit votre intelligence cruelle avec votre tyran d'époux ; on sait encore qu'Oreste, à peine échappé de vos mains, traîne une vie déplorable. Vous me reprochez souvent que je l'ai sauvé pour me servir de vengeur : sachez, pour porter la franchise au comble, que si la faiblesse de mon sexe ne mettait un obstacle à mon courage, je l'aurais déjà prévenu. Voilà pour vous, madame, un ample sujet de divulguer que mon humeur est aigre, médisante, inflexible. Hé bien ! plaignez-vous, j'y consens. Au moins, si j'ai ces rares qualités, je serai excusable de les tenir de vous, et je ne rougirai pas de vous ressembler.

LE CHŒUR.

La princesse se livre à la colère, il est vrai ; mais enfin examine-t-on si sa colère est sans fondement ?

CLYTEMNESTRE.

Tout est examiné. Quoi ! une fille[1] traiter ainsi une mère ! ces préludes montrent trop qu'elle est capable de tout oser, et qu'elle a perdu toute honte.

[1] Grec : *A cet âge.*

ÉLECTRE.

Toute honte! non, madame; quoi que vous disiez, je connais mes fureurs et j'en suis confuse. Ces emportemens ne conviennent ni à mon âge, ni à ma naissance; je le sais, je l'avoue: mais qu'y faire? vos discours et votre procédé me forcent malgré moi à vous imiter; vous me justifiez par votre exemple. Prenez-vous en à vos leçons.

CLYTEMNESTRE.

Quelles leçons, malheureuse? ce sont donc mes discours, c'est ma conduite qui vous forcent à tenir ce langage.

ÉLECTRE.

Vous l'avez dit, madame: vous savez comment vous en usez à mon égard [1]; et les discours qui vous déplaisent en sont le fruit.

CLYTEMNESTRE.

Ah! j'en jure par Diane, le retour d'Egiste me vengera de cette audace.

ÉLECTRE.

Hé! madame, ne voyez-vous pas que vous vous emportez? oubliez-vous que vous m'avez permis de dire librement ma pensée? je le fais; et vous ne pouvez m'écouter.

[1] La proposition d'Électre est générale, et tombe sur toute la conduite de Clytemnestre. « C'est vous qui l'avez dit, madame. » Je parle mal; vous faites mal: les mauvaises actions occasion» nent les mauvais discours. » (Note de l'ancien éditeur).

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! parce que je vous ai permis de parler sans déguisement, vous aurez droit de troubler mon sacrifice par un triste présage[1] ?

ÉLECTRE.

Allez, madame, faites votre sacrifice : je n'y mets point d'obstacle ; et même vous m'obligerez. N'appréhendez plus ma franchise : je me tais.

[2] CLYTEMNESTRE. Elle s'approche de l'autel.

Venez, vous (*à une de ses femmes*), et apportez-moi cette offrande de différens fruits, pour la brûler en l'honneur d'Apollon. Puisse-t-il écouter mes prières, accepter mon sacrifice, (*elle*

[1] Les anciens portaient la superstition jusqu'à regarder comme un présage funeste ce qu'ils entendaient de triste durant leurs sacrifices : d'où vient le mot *favete linguis*.

[2] Il y a dans ce morceau un jeu de théâtre qui mérite d'être expliqué. Clytemnestre se retire vers un côté où est l'autel ; elle y fait sa prière et son sacrifice, tandis qu'Électre reste sur le théâtre peu éloignée d'elle. Il faut donc supposer que cette reine parle tantôt à voix haute, et tantôt à voix basse. La suite de ses paroles le montre assez ; car elle craint d'être entendue de sa fille. Elle ne veut pas, comme dit Juvénal, *aperto vivere voto*, publier les vœux qu'elle forme ; et c'est pour cela qu'elle prie Apollon d'entendre plutôt le sens que l'expression de ses désirs, de peur qu'Électre ne vienne à les entendre, s'ils étaient trop nettement exprimés. D'un autre côté, elle doit dire cette crainte assez bas, pour ne pas donner de soupçons à Électre. Quant au reste, elle ne le cache point, par un raffinement d'artifice, afin de laisser croire à Électre qu'il n'y a rien de mystérieux dans sa prière.

parle bas) et dissiper mes frayeurs. (*Haut.*) Grand dieu! protecteur de ce palais [1], prêtez une oreille favorable à nos vœux secrets. (*Bas.*) Vous voyez un témoin fâcheux dans Électre, et il est des vœux qu'on ne doit pas publier. Vous n'ignorez pas sa haine et son audace. Elle irait inonder la ville de faux bruits. Daignez donc entendre le sens plus que l'expression de mes désirs. (*Haut.*) Si le double songe que j'ai eu cette nuit est un présage heureux, roi de Lycie, ratifiez-le; mais, s'il est de mauvais augure, faites-en retomber l'effet sur mes ennemis. Si quelques-uns d'eux, jaloux de mon bonheur, me dressent des embûches, ne permettez pas qu'ils me renversent du faîte de la prospérité où je me vois arrivée. Maintenez-moi dans cette vie tranquille dont je jouis, dans la possession du sceptre des Atrides, et des douceurs que je goûte avec les personnes qui me sont chères. Faites que je passe des jours sereins, avec ceux de mes enfans qu'une aveugle haine n'a pas animés contre moi. Tels sont les vœux que je vous conjure d'exaucer en faveur de ceux que j'attends, et de la façon que je les conçois en secret. Étant dieu comme vous êtes, vous comprenez jusqu'à mon silence. Est-il rien de caché aux enfans de Jupiter?

[1] Grec : *A la porte duquel votre autel est placé.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Dites-moi, je vous prie, mesdames [1] ? ne serait-ce point ici le palais du roi Égiste ?

ÉLECTRE.

Vous ne vous trompez point : voici son palais.

LE GOUVERNEUR.

Ne vois-je pas aussi son épouse ? cet air et ce regard semblent annoncer une reine.

LE CHŒUR.

Vous dites vrai. C'est elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Je vous apporte, madame, aussi bien qu'à Égiste, une nouvelle agréable pour tous les deux, de la part d'une personne qui vous est chère.

CLYTEMNESTRE.

J'accepte, avec joie, cet augure. Hé bien ! qui vous envoie ? Parlez.

[1] Le texte dit : *Etrangères, pourrais-je savoir si ce n'est point ici le palais d'Egiste ?* Le mot *mesdames* est aussi ridicule ici que celui de *messieurs* dans la traduction de Démosthènes, par de Tourreil.

LE GOUVERNEUR.

[1] Un Phocéen de Panope, pour vous faire part d'une nouvelle importante.

CLYTEMNESTRE.

De quoi? parlez librement : car, de la part d'un ami, on ne peut rien attendre que d'heureux.

LE GOUVERNEUR.

Madame, Oreste est mort. J'en dis beaucoup en deux mots.

ÉLECTRE.

Oreste est mort! Ah! malheureuse, je suis perdue.

CLYTEMNESTRE.

Que dites-vous? de grâce, ô étranger, que dites-vous? continuez, et n'écoutez point ses cris.

LE GOUVERNEUR.

Je le redis, madame; Oreste n'est plus.

ÉLECTRE.

Ah! je suis perdue; c'en est fait.

CLYTEMNESTRE.

Ah! cessez d'être importune. Pour vous, ô étranger, dites-moi, sans me rien cacher, quel genre de mort a enlevé ce prince?

[1] Phanote le Phocéen.

LE GOUVERNEUR.

Je vous en dirai jusqu'au moindre détail, et c'est pour cela que je suis envoyé vers vous. Oreste était parti pour l'assemblée célèbre de toute la Grèce, pour les jeux delphiques. Déjà le bruit des trompettes s'était fait entendre, et le héraut avait proclamé le premier de ces jeux, c'était la course, lorsqu'Oreste parut dans la carrière avec un éclat qui ravit d'admiration tous les spectateurs. Le succès répondit à l'attente qu'on avait conçue de lui. Il parcourut la carrière; il remporta le prix, et sortit couronné de gloire. En un mot, madame, il ne me souvient pas d'avoir jamais vu tant de valeur. Il sortit vainqueur de cinq combats [1]. On l'élevait aux cieux. Le titre de prince d'Argos, le nom d'Oreste retentissaient de toutes parts. On n'entendait par-tout que ces cris de joie : « Vive le » fils d'Agamemnon, le fils de ce grand général de » l'armée grecque ». Telle était la gloire de son triomphe : mais, quand quelque divinité a juré notre perte, nul mortel, fût-ce un héros, ne peut échapper à ses coups.

Le lendemain, jour marqué pour les combats équestres, le soleil était à peine au commencement de sa course, qu'Oreste parut au milieu d'un grand nombre de concurrens [2]. Un d'eux était de

[1] La course, le saut, le disque, le javelot, la lutte.

[2] Imitation du vingt-troisième livre d'Homère.

l'Achaïe [1], un autre de Sparte, deux de Lybie, tous habiles dans l'art de conduire des chars. Oreste, monté sur le sien, que traînaient des coursiers de Thessalie [2], faisait le cinquième. On en voyait encore un d'Ætolie [3], avec des chevaux isabelles, un autre de la Magnésie [4], un Ænien [5], aux coursiers blancs, un neuvième venu d'Athènes; enfin un Béotien [6] conduisait un dixième char, et fermait la marche. Ces dix combattans, ayant pris leurs places assignées par les arbitres qui les avaient tirées au sort, partirent incontinent au son des trompettes. On les entend animer leurs coursiers; on les voit agiter les rênes. Le bruit sourd des chars roulans fait retentir toute la lice. Un nuage de poussière les couvre, et s'élève dans les airs : les concurrens, confondus ensemble, n'épargnent rien pour devancer les roues et l'haleine des chevaux; car on voyait l'écume fumante, et le nuage formé par leur haleine, blan-

[1] Province considérable de la Grèce, étendue en deçà et au-delà de l'isthme de Corinthe, et comprenant presque tout le tour du golfe, au nord, à l'est et au sud.

[2] Grande province de la Grèce, au nord de l'Achaïe.

[3] Autre province étendue depuis le fleuve Acheloüs jusqu'au détroit du golfe Corinthien.

[4] Canton de Thessalie, qui avance dans la mer Egée.

[5] Ænie, ville des Perrhèbes, entre le Sperchius et l'Asopus.

[6] Béotie, province de la Grèce, au nord de l'Attique, entre l'Euripe et le golfe de Corinthe.

chir les roues et le derrière des chars. Oreste était déjà arrivé à la dernière borne ; et, tâchant d'y faire tourner l'essieu, il lâchait les rênes au cheval qui était sous sa main [1], tandis qu'il arrêtait l'autre. Jusque-là tous les chars avaient couru sans accident fâcheux, quand tout à coup les coursiers du guerrier d'Ænie s'emportèrent, et au sixième ou septième tour, ils allèrent donner contre le char du Lybien.

Ce fut là l'origine du désordre, qui, croissant par les chars culbutés les uns sur les autres, devint bientôt général. Les débris dont était couvert le champ de bataille, avait l'air d'un véritable naufrage. L'Athénien [2], en habile conducteur, sut éviter les dangers ; il s'écarta de côté, et arrêta l'impétuosité de sa course, laissant les chars qui le suivaient à la file, se confondre pêle-mêle, et se fracasser dans cette espèce d'orage universel. Oreste, parvenu à la dernière borne, et, finissant les derniers détours, se flattait de l'espoir d'une glorieuse victoire. Mais, voyant le seul adversaire qui lui restait, il poussa ses chevaux avec plus d'ardeur et moins de ménagement ; il le poursuit si vivement qu'il l'atteint. Déjà leurs chars parais-

[1] A la droite.

[2] Allégorie flatteuse pour les Athéniens, dont le poëte prétend louer ici la politique. Voyez ce que nous avons dit au troisième *Discours*.

sent voler sur la même ligne. Tantôt les chevaux de l'Athénien passent de toute la tête ceux d'Oreste; tantôt ceux d'Oreste passent de même les coursiers de son concurrent. Enfin, l'infortuné prince d'Argos avait déjà fourni toutes ses courses sans que son char fût endommagé, lorsque, laissant flotter les rênes du côté gauche, tandis que le char tournait, il heurta malheureusement la borne. A l'instant l'essieu se brise : le prince est renversé et embarrassé dans les rênes [1]. Les coursiers, au bruit de sa chute, s'effraient et s'échappent sans tenir de route certaine. A la vue de ce triste spectacle, il s'élève un cri dans l'assemblée. Tous plaignent le sort de ce héros, enlevé à la fleur de l'âge. « Quels exploits, s'écrie-t-on, et « quelle destinée » ! Cependant Oreste, traîné dans la poussière, la tête penchée et les pieds en l'air, fait, de temps en temps, de vains efforts pour se débarrasser. On arrête enfin, quoiqu'avec peine, ses fougueux coursiers : mais on le relève sans mouvement, et sans vie, et tellement baigné de son sang, qu'il n'est plus reconnaissable. On érige aussitôt un bûcher. On brûle le cadavre. On enferme, dans le contour étroit d'une urne d'airain,

[1] L'essieu crie et se rompt; l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.

Phèdre de Racine.

les cendres de ce corps, autrefois si grand et si majestueux; et l'on en charge des hommes en Phocide, afin de lui procurer au moins le triste avantage de trouver un tombeau dans la terre natale. Telle est, madame, la funeste aventure que j'avais à vous raconter, aventure dont le récit est véritablement affligeant; mais dont le spectacle, (j'en parle comme témoin) m'a paru le plus affreux qui se soit jamais présenté à mes yeux.

LE CHŒUR.

Hélas! hélas! la tige de nos anciens maîtres est donc coupée entièrement par la racine.

CLYTEMNESTRE.

O Jupiter! que penserai-je de cette mort? Dois-je l'appeler heureuse, ou déplorable? Elle m'est à la vérité avantageuse : mais, après tout, il m'est douloureux d'acheter la conservation de mes jours par des infortunes.

LE GOUVERNEUR.

Hé! madame, que trouvez-vous donc de si affligeant pour vous dans ce récit?

CLYTEMNESTRE.

Je suis mère, et par-là malheureuse. Une mère quoiqu'outragée, ne saurait haïr son sang.

LE GOUVERNEUR.

Vous soupirez, je le vois; c'est en vain que je suis venu.

CLYTEMNESTRE.

Non, ne le pensez pas. Je suis contente d'avoir des indices assurés de la mort d'un fils qui, oubliant les entrailles dont il était sorti, le sein qui l'avait allaité, et les soins que m'avait coûtés son enfance, n'a pas eu honte de me fuir, de vivre dans une terre étrangère, d'éviter ma présence depuis son départ, de me reprocher la mort de son père, et de me menacer d'une vengeance cruelle. Ses menaces, présentes nuit et jour à mon esprit, ne me permettaient pas de jouir d'un sommeil paisible. La crainte de la destinée qu'il me préparait, me poursuivait sans cesse comme une victime dévouée à la mort. Ce jour, cet heureux jour me délivre enfin d'inquiétude. Je n'ai plus rien à redouter, ni de lui, ni de cette ennemie domestique, plus dangereuse que lui. Elle semblait déjà me percer les entrailles, pour assouvir la soif qu'elle a de mon sang : mais enfin désormais, libre de mes frayeurs, et à couvert de ses menaces, je puis vivre avec tranquillité.

ÉLECTRE.

Malheureuse Électre, c'est bien à juste titre que tu dois pleurer Oreste, puisqu'enlevé par une mort fatale, tu le vois encore outragé par une mère. Dieux, est-ce donc là ce que j'attendais de vous?

CLYTEMNESTRE.

Ce n'était pas là ce que vous attendiez ; mais c'était ce qu'Oreste en devait attendre.

ELECTRE.

Déesse de la vengeance, écoutez le sang répandu qui crie vers vous !

CLYTEMNESTRE.

Elle a écouté ceux qu'elle a dû entendre : elle est équitable.

ÉLECTRE.

Continuez, cruelle : ajoutez l'insulte au malheur. La fortune vous rit.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc! Oreste et vous, prétendez-vous encore me faire la loi ?

ÉLECTRE.

Ni Oreste, ni moi ne sommes plus en état de nuire ; exhalez en liberté vos fureurs.

CLYTEMNESTRE.

En vérité, ô étranger, vous m'avez rendu un service que je dois reconnaître ; ne fût-ce que pour avoir mis fin à d'importunes clameurs.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit, madame ; je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Non. Je me reprocherais mon ingratitude en-

vers vous et envers celui qui vous envoie, si je vous laissais ainsi partir. Entrons dans ce palais, et laissons-la (Electre) en ce lieu, déplorer ses malheurs et ceux des personnes qu'elle regrette.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

Que dites-vous de la douleur, des gémissemens et des larmes dont cette mère honore les funérailles de son fils? L'inhumaine! sa joie l'a trahie en partant: elle a osé même outrager son ombre par des ris. O malheureuse Electre! ô mon cher frère, quelle perte je fais en vous perdant! votre mort ravit de mon sein l'unique espérance qui me restait. Hélas! je m'attendais que vous seriez quelque jour le vengeur de mon père et le mien. Vain espoir! que vais-je devenir seule et réduite à moi-même, privée d'un père et de vous? Faudra-t-il encore que je m'avilisse à me rendre l'esclave de mes plus cruels ennemis, des meurtriers de mon père? Dieux! était-ce là ce que j'avais espéré de vous? Non; je ne puis me déterminer à demeurer plus long-temps sous le même toit avec eux. Le dessein en est pris. Languissante à la porte de ce palais, puisque mes amis m'abandonnent, je me laisserai consumer par ma douleur. Si quel-

qu'un des maîtres de ce palais, fatigué de mes larmes, les trouve importunes, qu'il me délivre du jour. La mort me sera un bienfait. Aussi bien la vie m'est-elle un supplice ; et, dans la situation où je suis, comment pourrais-je désirer de prolonger mes tristes jours ?

DEUXIÈME INTERMÈDE.

ÉLECTRE, jointe au Chœur.

LE CHŒUR.

Jupiter, où sont tes foudres ? soleil, que sont devenus tes feux ? dieux, témoins de ces horreurs, pouvez-vous demeurer tranquilles ?

ÉLECTRE.

Ah ciel ! ah !

LE CHŒUR.

Ma fille, pourquoi vous livrer ainsi à votre douleur ?

ÉLECTRE.

Ah !

LE CHŒUR.

Gardez-vous de vous abandonner au désespoir.

ÉLECTRE.

Ah ! vous me faites mourir.

LE CHŒUR.

Comment, princesse ?

ÉLECTRE.

Hé! ne voyez-vous pas qu'en me proposant d'espérer encore, et en qui? en des morts, vous rouvrez mes plaies, et redoublez mon désespoir.

LE CHŒUR.

Le roi Amphiaraüs [1], que la trahison de sa femme, gagnée par un collier d'or, fit périr, et qui est dans les enfers...

ÉLECTRE.

Ah! ah!

LE CHŒUR.

Y règne pour toujours.

ÉLECTRE.

Ah!

LE CHŒUR.

Vous gémissez avec raison sur le crime de son épouse Eriphile. Il est exécrable.

[1] Le chœur, pour consoler Electre, lui apporte l'exemple d'un mari trahi par sa femme, comme Agamemnon l'a été par Clytemnestre. C'est Amphiaraüs. Comme il était devin, il savait qu'il périrait au siége de Thèbes, qu'entreprenait Polynice. Pour éviter sa destinée, il se cacha. Mais Eriphile, sa femme, séduite par les présens de Polynice, découvrit la ruse et l'asile de son époux, qui en effet fut englouti dans la terre au siége de Thèbes. Son fils Alcméon le vengea, en tuant sa mère Eriphile, et il fut agité par les furies comme Oreste. Ovide, *Métamorph.* l. 9, v. 406:

> Seductâque suos manes tellure videbit
> Vivus adhuc vates....

ÉLECTRE.

Mais ne fut-elle pas punie?

LE CHŒUR.

Elle en fut la victime.

ÉLECTRE.

Je le sais; il se trouva un vengeur [1] qui prit en main les intérêts du mort : et moi, je n'ai plus d'appui. Le seul qui me restait a disparu; il s'est évanoui comme une ombre; il n'est plus.

LE CHŒUR.

Infortunée princesse, quels sont vos malheurs!

ÉLECTRE.

Malheurs inouis, sans nombre, sans adoucissement, sans fin; je ne le sais que trop : je les ai assez éprouvés.

LE CHŒUR.

Ah! je n'ignore pas que vous avez sujet de pleurer.

ÉLECTRE.

N'entreprenez donc point de me consoler, puisque vous savez....

LE CHŒUR.

Puisque nous savons ?

[1] Alcméon, fils d'Amphiaraüs.

ÉLECTRE.

Que les espérances que je fondais sur un frère si cher sont ensevelies avec lui.

LE CHŒUR.

Le destin le veut ainsi. Tout mortel est réservé à la mort.

ÉLECTRE.

Mais le destin veut-il que tout mortel périsse dans les combats, et qu'embarrassés dans les rênes d'un char, tous soient déchirés comme ce déplorable frère?

LE CHŒUR.

C'est un malheur qu'on n'a pu ni prévoir, ni éviter.

ÉLECTRE.

Hé! qui l'aurait prévu, qu'il mourût dans une terre étrangère, sans qu'une sœur pût au moins lui rendre les derniers devoirs...

LE CHŒUR.

Hélas!

ÉLECTRE.

Sans qu'elle pût l'ensevelir, et l'arroser de ses pleurs!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE UNIQUE.

CHRYSOTHÉMIS, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

CHRYSOTHÉMIS.

Excusez, chère Électre, les transports de joie qui me font voler vers vous. Si je passe en ceci les bornes de la bienséance, c'est par l'empressement que j'ai de vous annoncer une félicité inespérée, et la fin des maux qui vous ont coûté tant de pleurs.

ÉLECTRE.

Hé! comment trouverez-vous un remède à des maux qui n'en souffrent point?

CHRYSOTHÉMIS.

Oreste est en ces lieux. Soyez-en aussi assurée que vous l'êtes de me voir de vos yeux.

ÉLECTRE.

Ah! malheureuse, y songez-vous? Quelle folie de me jouer, et de nous abuser l'une et l'autre dans nos malheurs communs!

CHRYSOTHÉMIS.

Non, ma sœur, j'en atteste ce palais de nos pè-

res; ce n'est point pour insulter à votre douleur que je vous parle ainsi. Je le redis encore, Oreste est en ces lieux.

ÉLECTRE.

Hélas! et qui vous l'a dit? quel discours séducteur vous a si aisément persuadée?

CHRYSOTHÉMIS.

Ce n'est point pour l'avoir ouï dire que je l'assure. J'ai vu, oui j'ai vu des indices certains de son retour. Voilà le fondement sur lequel je m'appuie.

ÉLECTRE.

Vous avez vu! ô ciel! et quoi? sur quoi fondée, osez-vous concevoir un espoir si insensé?

CHRYSOTHÉMIS.

Ecoutez, au nom des dieux, et vous jugerez ensuite si je suis dépourvue de raison.

ÉLECTRE.

Parlez, j'y consens, puisque vous le voulez ainsi.

CHRYSOTHÉMIS.

Je ne vous dirai rien que je n'aie vu. A peine suis-je arrivée au tombeau d'Agamemnon, que je vois tout à coup des ruisseaux de lait récemment versé, couler du haut du sépulcre, et le sépulcre même paré de toutes sortes de fleurs. Surprise à cette vue, je regarde de toutes parts si personne

n'était caché aux environs. Nul ne paraît à mes yeux. Tout était tranquille. Je m'avance plus près du tombeau, et, à l'extrémité, je découvre des cheveux fraîchement coupés. Aussitôt l'idée précieuse de la personne du monde qui nous est la plus chère, le souvenir d'Oreste me revient à l'esprit. Je me rappelle ses traits et son air qui me sont toujours présens; et plus je touche ce monument de sa piété, plus un pressentiment secret m'avertit que je ne me suis pas trompée. Je verse des larmes de joie, et je demeure alors convaincue de la vérité de mes conjectures. Oui, ma sœur, je le suis encore. Et de quel autre un don pareil pourrait-il être venu à ce tombeau? Serait-ce de vous ou de moi? Ce n'est pas de moi, j'en suis sûre; de vous, encore moins. Comment l'auriez-vous porté, vous qui n'avez pas même la liberté de sortir pour aller au temple des dieux, sans l'acheter par quelque mauvais traitement? pour Clytemnestre, on sait assez qu'elle n'est pas d'humeur à faire de pareilles offrandes; et aurait-elle pu les faire à notre insu? elles viennent d'Oreste; il n'en faut plus douter. Prenez donc courage, ma sœur; les dieux ne s'attachent pas à poursuivre toujours les malheureux. Celui qui nous fut contraire cesse de l'être aujourd'hui, et ce jour va peut-être devenir pour nous la source fortunée d'une longue félicité.

ÉLECTRE.

Pauvre [1] Chrysothémis, que je plains votre erreur !

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi donc! mon récit ne vous comble-t-il pas de la plus douce joie ?

ÉLECTRE.

Ah! ma sœur, croyez-moi : vous ne savez ni où vous êtes, ni où s'égare votre esprit.

CLYTEMNESTRE.

Que voulez-vous dire ? je ne serai pas sûre de ce que j'ai vu de mes yeux!

ÉLECTRE.

Il est mort, malheureuse sœur; et votre espérance s'est évanouie avec lui. N'attendez plus rien d'Oreste.

CHRYSOTHÉMIS.

Oreste est mort ! Hé! de qui, je vous prie, l'avez-vous ouï dire ?

ÉLECTRE.

D'un homme témoin de son trépas.

CHRYSOTHÉMIS.

Et où est ce témoin ? Dieux ! quel étonnement est le mien !

ÉLECTRE.

Il est dans ce palais. Clytemnestre, dont il a rempli les vœux par cette nouvelle, l'y retient.

[1] Le texte dit : *Insensée, que je vous plains !*

CHRYSOTHÉMIS.

Ah ciel! et qui donc aura porté ces offrandes sur le tombeau de mon père?

ÉLECTRE.

Que voulez-vous? Je m'imagine que quelqu'un se sera chargé d'y porter ces tristes monumens d'Oreste.

CHRYSOTHÉMIS.

Que je suis à plaindre, hélas! et que m'ont servi mes empressemens! Insensée! j'accourais vers vous, transportée de la plus vive joie, pour vous en faire part, et j'ignorais l'abîme de maux où nous étions précipités. J'arrive; et je trouve à mon retour les malheurs que j'y avais laissés; et, pour surcroît, des disgrâces plus cruelles que je n'attendais pas.

ÉLECTRE.

Il n'est que trop vrai, chère sœur: mais si vous voulez me croire, vous nous délivrerez de ce fardeau de calamités.

CHRYSOTHÉMIS.

Ferai-je revivre les morts?

ÉLECTRE.

Ce n'est pas là ce que je demande. Je ne suis pas insensée.

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'ordonnez-vous dont je sois capable?

ÉLECTRE.

Je ne veux de vous que du courage à exécuter ce que je vais vous proposer.

CHRYSOTHÉMIS.

Hélas! je ferai, moi, tout ce que vous jugerez avantageux à notre affreuse situation.

ÉLECTRE.

Prenez garde, Chrysothémis, à ce que vous me promettez. Songez qu'on n'achète qu'au prix du travail un heureux succès.

CHRYSOTHÉMIS.

J'en conviens; et me voici prête à y contribuer de tout mon pouvoir.

ÉLECTRE.

Ecoutez-donc mes projets. Vous savez que nous n'avons plus d'appui ni de défenseur. Le dieu des enfers a moissonné nos amis. Bornées à nous seules, nous n'avons de ressources qu'en nous. Tant que j'ai su qu'Oreste jouissait de la lumière, j'ai espéré qu'il reviendrait un jour venger Agamemnon. Aujourd'hui qu'il n'est plus, je m'adresse à vous. Une main barbare, vous le savez, a porté le coup mortel à notre père. Il s'agit de le venger. Que sert de dissimuler et de vous tenir en suspens? il s'agit, ma sœur, d'immoler Egiste....

Vous reculez! ah! lâche, qu'attendez-vous [1] ? sur quel espoir tournez-vous encore les yeux ? vous à qui il ne reste plus en partage que le regret de votre bonheur passé, vous qu'on a dépouillée de l'héritage paternel, vous qui désormais sans époux et sans espoir d'un heureux hymen, vous voyez condamnée à vieillir et à sécher de douleur. Car n'espérez pas d'hyménée. Egiste, croyez-moi, n'est pas assez aveugle ni assez peu politique, pour souffrir qu'il sorte de vous ou de moi des vengeurs du sang qu'il a versé. Suivez donc mes généreux conseils. En les suivant, vous acquerrez une dou-

[1] Le texte ne dit point cela. Cette dureté d'Electre serait bien déplacée en ce moment. Elle dit à sa sœur : Jusqu'à quand resterez-vous dans cette indifférence ? Le lecteur me permettra de remettre ici sous ses yeux l'imitation que j'ai faite de cet endroit dans la tragédie d'*Electre :*

Pour frapper un tyran odieux,
C'est sur nous que la terre a désormais les yeux.
Il faut que nos douleurs soient enfin satisfaites ;
Le temps est arrivé de montrer qui vous êtes.
Quittez ce long repos où la vertu s'endort,
Et voyez l'avenir que nous offre le sort.
Attendrez-vous ici, sans amour et sans haine,
L'insensibilité que la vieillesse amène ;
Et voulez-vous, en proie à la honte, aux chagrins,
Laisser votre héritage en de conpables mains ?
N'allez pas vous flatter que votre destinée
Puisse un jour s'embellir d'un illustre hyménée :
Egiste est trop prudent pour souffrir que nos droits,
Par les nœuds de l'hymen, soient transmis à des rois, etc.

ble gloire. Vous acquittez d'abord votre piété du tribut qu'elle doit à un père et à un frère; et de plus, née libre, comme vous l'êtes, vous conservez cette précieuse liberté pour allumer un jour le flambeau d'un hymen digne de vous : car l'honneur est le principal ornement qui attire les yeux des mortels. Or considérez, je vous supplie, quelle gloire rejaillira sur vous et sur moi, si vous me secondez. Quels éloges! quels honneurs! Qui des citoyens ou des étrangers, en nous voyant, ne s'écriera pas, rempli d'admiration : « Voyez-vous » ces deux généreuses sœurs? elles ont lavé l'op- » probre du palais de leurs ancêtres; elles ont » sauvé les restes de leur maison au péril de leurs » vies : par elles leurs fiers ennemis ont été sur- » pris dans le sein d'une brillante fortune. Elles » méritent l'amour et la vénération de l'Univers. » Pour couronner leur immortel courage, il est » juste qu'elles soient distinguées dans les fêtes d'é- » clat, et dans les assemblées du peuple ». Voilà ce qu'on dira de nous, tant que nous respirerons. Mais, après le trépas, notre gloire nous suivra et ne mourra jamais. Par un intérêt si glorieux, je vous conjure, chère sœur, de suivre mes conseils. Vengez un père; succédez à un frère; délivrez-moi, délivrez-vous de nos malheurs communs, et songez que la lâcheté est un vice bas et indigne des âmes bien nées.

LE CHŒUR.

Dans des conjonctures si délicates, l'on doit appeler à son secours la prudence. Elle est nécessaire pour donner ou recevoir un conseil.

CHRYSOTHÉMIS.

Il est vrai; aussi vous voyez comme moi, que si la douleur ne troublait ses esprits, elle parlerait avec plus de retenue et moins de témérité. Car, dites-moi, ma sœur, sur quelle espérance vous armez-vous d'une audace inouie, et prétendez-vous m'engager à servir votre rage? Oubliez-vous qui vous êtes, et quel est celui que vous voulez opprimer? Oubliez-vous votre sexe, votre faiblesse et la force de vos ennemis? Ne voyez-vous pas que la fortune se déclare de jour en jour pour eux, tandis qu'elle nous abandonne sans retour? Hé! quelle main serait capable de percer impunément un prince tel qu'Égiste? Croyez-moi, Électre, défiez-vous de vos paroles mêmes; et, déjà trop malheureuse, craignez de vous attirer de plus grands malheurs, si quelque ennemi secret venait à surprendre de pareils discours. Que nous servira la gloire dont vous me vantez tant l'éclat, si nous la ternissons par une mort honteuse. Que dis-je, par la mort! elle n'est pas le plus grand des maux. Le supplice réservé à nos complots, ce serait de souhaiter le trépas, et de

ne pas pouvoir l'obtenir. Je vous conjure donc, chère sœur, de modérer du moins vos fureurs, avant que de nous condamner nous et notre race à périr par les plus horribles supplices. Quant à vos discours impuissans, je les couvrirai, je le promets, d'un silence éternel. Pour vous, s'il est possible, rappelez vos esprits et votre raison, mesurez vos forces; et apprenez enfin de votre faiblesse et du temps, à céder à ceux qui vous surpassent en pouvoir.

LE CHŒUR, à Électre.

Croyez Chrysothémis, madame. La prudence et la modération sont le présent le plus avantageux que les dieux puissent faire aux hommes.

ÉLECTRE.

Ce discours n'a rien qui m'étonne. Je m'attendais à vos refus, ma sœur, et je vous connaissais trop pour ne m'y pas attendre. Hé! bien, je me réserve à moi seule l'éxécution de ce projet. Cette main saura bien l'accomplir, et je ne l'aurai pas formé en vain.

CHRYSOTHÉMIS.

Ah! que n'aviez-vous ces généreux sentimens, lorsqu'on assassinait mon père! que vous nous auriez épargné de malheurs!

ÉLECTRE.

Je les avais dans mon sein; mais la force ne répondait pas à mon courage.

CHRYSOTHÉMIS.

Hé! bien, puisque vous le voulez, conservez des sentimens si généreux; j'y consens.

ÉLECTRE.

Vous ne parlez ainsi, cruelle, que pour vous dispenser de vous joindre à moi.

CHRYSOTHÉMIS.

[1] Il est beau d'oser de grandes choses; dût-on s'exposer à perdre le jour par les derniers supplices.

ÉLECTRE.

J'approuve votre maxime; mais je déteste votre faiblesse.

CHRYSOTHÉMIS.

J'écouterai volontiers vos louanges, quand vous approuverez mes conseils.

ÉLECTRE.

Et c'est ce que jamais vous ne gagnerez sur moi.

CHRYSOTHÉMIS.

Le temps en viendra peut-être à bout.

[1] Le texte dit : *Car qui entreprend mal doit réussir mal.* Le scoliaste fortifie cette interprétation qui se présente d'ailleurs naturellement, et qui fait dire à Chrysothémis ce qui convient à son caractère et à sa situation.

ÉLECTRE.

Allez, retirez-vous; aussi bien ne trouvai-je en vous nulle ressource.

CHRYSOTHÉMIS.

Vous vous trompez, Électre; mais moi, je ne trouve en vous nulle docilité.

ÉLECTRE.

Allez, vous dis-je; et ne manquez pas de redire à votre mère ce que vous avez entendu.

CHRYSOTHÉMIS.

Non; je ne suis pas assez votre ennemie, pour être capable d'un trait si noir.

ÉLECTRE.

N'est-ce pas être mon ennemie, que de me conseiller une lâcheté?

CHRYSOTHÉMIS.

Ce qu'on vous conseille n'est point lâcheté; c'est prudence.

ÉLECTRE.

Quoi! donc, à vous entendre, c'est à moi de souscrire à vos décisions!

CHRYSOTHÉMIS.

Quand vous aurez rappelé votre raison, je consentirai à me soumettre aux vôtres.

ÉLECTRE.

Qu'il est honteux de parler si bien, et d'agir si mal!

CHRYSOTHÉMIS.

Vous dites vrai ; et tel est votre malheur.

ÉLECTRE.

Mais, dites-moi, je vous prie, que trouvez-vous d'injuste dans mon projet ?

CHRYSOTHÉMIS.

Les plus justes desseins sont souvent pernicieux.

ÉLECTRE.

Non, de pareilles maximes ne seront jamais de mon goût.

CHRYSOTHÉMIS.

Si vous persistez dans votre entreprise, le succès les justifiera ; et vous les approuverez trop tard.

ÉLECTRE.

J'y persiste, et je la pousserai jusqu'au bout, sans égard à vos prédictions.

CHRYSOTHÉMIS.

C'est donc une chose arrêtée ; et vous n'écoutez plus mes conseils ?

ÉLECTRE.

Rien de plus odieux pour moi que des conseils pusillanimes.

CHRYSOTHÉMIS.

C'en est donc fait ; et rien de ce que je vous dis n'entre dans votre esprit ?

ÉLECTRE.

J'ai tout pesé, ma sœur : sachez que ce n'est pas d'aujourd'hui que mon parti est pris.

CHRYSOTHÉMIS.

Je me retire donc : aussi bien ne pouvez-vous goûter mes pensées, ni moi votre conduite.

ÉLECTRE.

A la bonne heure, partez : mais dussiez-vous revenir vers moi, je romps tout commerce avec vous. Aussi, faut-il bien être insensée pour entreprendre de déterminer un courage aussi mou que que le vôtre.

CHRYSOTHÉMIS.

Suivez donc vos lumières, puisque vous les croyez plus sûres que les miennes; mais je vous en avertis encore, quand vous serez plongée dans un abîme de maux, vous louerez, malgré vous, mes conseils.

TROISIÈME INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

D'où vient que les oiseaux du ciel, plus sages que les mortels, ont soin de nourrir ceux dont ils ont reçu la vie et l'éducation, tandis que nous, ingrats que nous sommes, peu touchés d'un si bel exemple, semblons rougir de l'imiter? Mais j'atteste les foudres de Jupiter, et la justice venge-

resse qui habite dans les cieux, que cette ingratitude n'est jamais impunie. O renommée, qui remplissez toute l'étendue de la terre! pénétrez jusqu'aux enfers, troublez par vos cris le repos des Atrides morts, et portez-leur les tristes nouvelles des crimes de leur maison.

Découvrez-leur le désordre qui y règne. Dites-leur que deux princesses, unies par les liens les plus étroits du sang, sont divisées par la plus cruelle discorde, et ne peuvent plus vivre ensemble. J'excuse toutefois Électre. Seule, et privée de tout appui, elle se voit noyée dans la douleur, comme dans les flots de la mer. Semblable à la plaintive Philomèle, elle ne cesse de pleurer son père. La mort même n'a rien qui l'effraie. Résolue d'affronter le trépas, elle ne songe qu'à perdre deux horribles furies. Est-il en effet un cœur bien situé qui puisse supporter de pareilles disgrâces?

Non, un cœur généreux, dans le sein de l'adversité, ne peut voir sa gloire se changer en infamie. O princesse, ô ma fille, il faut en convenir; accablée jusqu'à présent sous le poids d'une vie insupportable, et maintenant armée contre le crime pour vous mettre à couvert du déshonneur, vous méritez le double éloge de fille sage et généreuse.

Puissiez-vous survivre au coup que vous mé-

ditez! Puissions-nous vous voir surpasser autant vos ennemis en force et en pouvoir, que vous en êtes aujourd'hui opprimée! Ce prix est bien dû à votre piété constante envers les dieux, malgré l'injuste et cruelle destinée que vous éprouvez!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PILADE, ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ORESTE, au Chœur.

Dites-moi, je vous prie, ne serions-nous point dans l'erreur ? sommes-nous en effet arrivés au lieu que nous cherchons ?

LE CHŒUR.

Que souhaitez-vous ?

ORESTE.

Je cherche depuis long-temps le palais d'Égiste.

LE CHŒUR.

Le palais d'Égiste ? Le voici ; l'on ne vous a pas trompé.

ORESTE.

Qui de vous veut bien se charger de lui annoncer notre arrivée en ces lieux ? elle ne peut qu'être agréable et pour lui et pour nous.

LE CHŒUR.

[1] Ce sera la princesse. Il faut que ce soit une personne du palais même.

[1] Détour du chœur, qui ne veut pas chagriner Électre en se

ORESTE.

Allez donc, madame, et dites que quelques personnes de la Phocide souhaiteraient de voir Égiste.

ÉLECTRE.

Ah! malheureuse que je suis! De quoi me chargez-vous? Ne seriez-vous point envoyé pour confirmer la triste nouvelle que nous avons reçue?

ORESTE.

J'ignore la nouvelle dont vous parlez: mais Strophius [1] m'a chargé d'en porter sur ce qui touche Oreste.

ÉLECTRE.

Sur Oreste? eh! quoi, ô étranger! Dieux! de quelle frayeur je me sens saisie!

ORESTE.

Nous apportons dans cette urne que vous voyez les tristes restes de ce prince mort.

ÉLECTRE.

Ah! infortunée, je ne suis donc que trop assurée de mon malheur!

chargeant d'un message qui ne devait pas lui être agréable. C'est en même-temps une adresse du poëte, qui par là empêche Oreste d'entrer sitôt dans le palais, et qui ménage ainsi cette belle reconnaissance du frère et de la sœur.

[1] Roi de Crissa, et père de Pélade, chez qui Oreste était demeuré caché, après avoir été sauvé par Électre.

ORESTE.

Si vous vous intéressez à la destinée d'Oreste, apprenez que son corps est renfermé dans ce monument.

ÉLECTRE.

Donnez, cher étranger, donnez-moi cette urne, au nom des dieux, puisqu'il y est renfermé : laissez-moi l'embrasser, et pleurer sur sa cendre mes infortunes et celles de toute ma maison.

ORESTE, à quelqu'un de sa suite.

Approchez, donnez-lui cette urne. Ce n'est pas par un esprit de haine qu'elle la demande. Il faut qu'elle soit unie de sang ou d'amitié à Oreste.

ÉLECTRE.

Déplorable monument de la personne du monde que j'aimai le plus! restes infortunés de mon frère! ô combien les espérances dont je m'étais flattée, quand je vous envoyai hors de ce palais, sont différentes des sentimens que j'éprouve[1] en vous recevant aujourd'hui! Je vous envoyai, cher prince, plein de gloire et de vie, et je ne reçois entre mes bras que votre ombre et vos cendres. Hélas! puisque vous deviez m'être ravi, que ne le fûtes-vous,

[1] Le grec porte : *O combien me voilà déchue des espérances que je fondais sur vous, quand je vous envoyai*, etc. (Note de l'ancien éditeur.)

avant que je vous fisse passer dans une terre étrangère, après vous avoir soustrait de mes mains au glaive qui vous menaçait! Du moins, si la mort vous eût enlevé alors, vous auriez trouvé place dans le tombeau de votre père.

Mais, hélas! loin de ce palais, séparé de votre sœur, et relégué dans une terre écartée, vous avez été la proie d'une mort cruelle, sans qu'une main chérie ait pu vous rendre les honneurs du tombeau. Car, malheureuse que je suis! je n'ai pas même eu le triste avantage de laver moi-même votre cadavre, ni de porter sur le bûcher ce précieux fardeau; des mains étrangères vous ont rendu ce dernier service, et vous ne revenez dans les miennes que comme un poids léger [1] renfermé dans le contour d'une urne. Frivole et funeste succès des soins que je pris d'élever votre enfance! soins si doux pour moi, qu'êtes-vous devenus! Car enfin, vous le savez, cher prince, vous ne fûtes pas plus chéri d'une mère; vous dormiez dans mon sein. Je vous tenais lieu de mère en effet; et, quoique je ne fusse que votre sœur, vous me donniez un plus tendre nom [2]. Tout cela est mort

[1] *Comme un poids léger dans une urne légère.* Cette espèce d'antithèse est dans le texte, et y a une grâce infinie.

[2] On voit ici cinq à six lignes qui ne sont point du tout de Sophocle, mais du P. Brumoy. Voici la véritable Electre : *Qu'il m'était doux*, dit-elle, *de préparer votre nourriture! jamais mère*

avec vous dans le jour fatal qui vous a vu périr. Semblable à un orage affreux, la mort m'a tout ravi en vous enlevant. J'ai perdu mon père, vous n'êtes plus, et je meurs avec vous.

Cependant nos ennemis triomphent : notre mère, ou plutôt notre marâtre, se livre aux transports d'une folle joie. Vous deviez l'en punir un jour : ainsi me le faisiez-vous espérer dans vos lettres secrètes : mais le génie contraire, qui présidait à vos jours et aux miens, a bien su renverser nos projets, en ne me rendant, au lieu de vous, qu'une ombre vaine, et qu'une inutile poussière. Hélas! hélas! dépouilles trop malheureuses, malheureuse moi-même! hélas, ô mon cher Oreste! ô voyage fatal! c'est lui qui m'a perdue. Il m'a perdue, vous dis-je, pour toujours. O le plus chéri des mortels, recevez-moi dans le sein de cette urne : unissez une sœur morte à un frère mort. Que désormais, rendue à vous sur les sombres bords, rien ne puisse m'en séparer! Tant que vous avez vécu, j'ai partagé votre destinée avec vous; souffrez que je partage aussi votre tombeau. La

eût-elle pour son enfant de plus tendres soins? Jamais je ne m'en reposai sur des domestiques; c'était moi-même, votre sœur, qui vous gardais le jour et la nuit. Ceci est dans les mœurs anciennes, et semblerait peu noble sur notre théâtre. Mais ce sont là les idées de l'auteur, auxquelles le traducteur fidèle ne doit pas substituer les siennes. (Note de l'ancien éditeur.)

mort est l'objet de mes désirs, et je ne vois pas, à l'aspect de cette urne [1], que les morts soient sensibles et malheureux.

LE CHŒUR.

Songez, Électre, que vous avez reçu le jour d'un père mortel. Oreste l'était de même. Modérez donc vos regrets, puisque la mort est inévitable pour tous les mortels.

ORESTE, ému.

O ciel! que vais-je lui dire? parlerai-je sans déguisement, et par où commencer? non, je ne puis plus retenir mes transports.

ÉLECTRE.

Quel transport de douleur vous saisit? que dites-vous?

ORESTE.

Est-ce donc Électre que je vois? est-ce là cette beauté...

ÉLECTRE.

C'est elle-même; hélas! mais dans quel état la voyez-vous!

[1] La pensée de Sophocle paraîtra plus simple et plus claire : *Je ne puis vous survivre, ô mon cher Oreste! ma douleur est trop vive, et la mort seule en sera le remède.*

Cette note de l'ancien éditeur, corrige le P. Brumoy pour y substituer une traduction qui ne vaut pas la sienne ; car ôtez ces mots : *A l'aspect de cette urne*, et la traduction du P. Brumoy est très-exacte en cet endroit.

ORESTE.

O ciel ! quel accablement de misère !

ÉLECTRE.

D'où viennent, ô étranger ! ces soupirs en ma faveur ?

ORESTE.

O beauté trop indignement flétrie par d'affreux traitemens !

ÉLECTRE.

Ne serait-ce point sur la destinée de quelque autre que vous gémissez [1] ?

ORESTE.

O jours trop malheureusement écoulés, sans appui, sans consolateur !

ÉLECTRE.

Généreux étranger, encore une fois, dites-moi ce qui vous fait soupirer ainsi, en fixant sur moi vos regards ?

ORESTE.

Hélas, je ne connaissais pas encore tous mes malheurs !

[1] οὔτοι ποτ' ἄλλην ἢ μὲ δυσφημεῖς, ξένε.

Cette question d'Électre, dans la traduction, ne serait-elle pas un peu puérile ? Aussi ne la fait-elle pas ; elle dit, absolument sans interruption : *Non, ce n'est point une autre que moi ; c'est moi qui suis cette malheureuse Electre, dont le sort déplorable vous attendrit.* (Note de l'ancien éditeur.)

ÉLECTRE.

Est-ce par mes paroles que vous commencez à les connaître?

ORESTE.

C'est en voyant la grandeur de vos maux.

ÉLECTRE.

Vous n'en voyez que la moindre partie.

ORESTE.

Et que puis-je voir de plus affligeant?

ÉLECTRE.

Le voici. Je suis obligée de demeurer avec les meurtriers...

ORESTE.

Quels meurtriers? de qui?

ÉLECTRE.

Avec les meurtriers de mon père; et, pour surcroît, je me vois contrainte d'être leur esclave.

ORESTE.

Leur esclave! Et qui vous réduit à cette cruelle extrémité?

ÉLECTRE.

C'est un ennemi barbare, qu'on appelle ma mère: mais elle n'a de mère que le nom.

ORESTE.

Comment? et que fait-elle pour vous y contraindre? est-ce par la violence, ou par la misère?

ÉLECTRE.

Par la misère, par la violence, et par tout ce qu'elle peut imaginer de cruautés.

ORESTE.

Et vous n'avez personne qui s'oppose à sa rage? personne qui vous tende une main secourable?

ÉLECTRE.

Personne. Le seul appui qui me restait n'est plus; et c'était ce frère dont vous m'apportez les cendres.

ORESTE.

Malheureuse princesse! que la situation où je vous vois excite ma compassion!

ÉLECTRE.

Hé bien! vous êtes le seul ici qui soyez touché de mes misères.

ORESTE.

Aussi suis-je le seul qui vienne vous témoigner combien j'y suis sensible.

ÉLECTRE.

Mais ne seriez-vous point quelqu'un de mes proches?

ORESTE.

Je pourrais vous confier un secret, s'il m'était permis de compter sur la fidélité de vos compagnes.

ÉLECTRE.

Elles sont fidèles ; j'en réponds : parlez.

ORESTE.

Mettez donc bas cette urne. A ce prix, vous saurez tout.

ÉLECTRE.

Au nom des dieux, ô étranger! ne me l'arrachez pas.

ORESTE.

Laissez-la, croyez-moi ; vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

ÉLECTRE.

[1] Par votre sacré visage, que je touche, ne m'enlevez pas un si cher dépôt.

ORESTE.

Non, vous dis-je, je ne permettrai pas que vous gardiez cet aliment de vos regrets.

ÉLECTRE, embrassant l'urne.

Je serais doublement misérable, mon cher Oreste, si l'on me privait de ce qui me reste de vous.

ORESTE.

Concevez de meilleures espérances, et comptez que votre douleur n'est pas raisonnable.

[1] Manière de supplier.

ÉLECTRE.

Quoi! j'ai tort de pleurer un frère?

ORESTE.

Ce n'est point à vous de tenir ce triste langage.

ÉLECTRE.

Suis-je donc indigne de ce cher mort?

ORESTE.

Non; mais, encore une fois, ce n'est pas à vous de le pleurer.

ÉLECTRE.

Je ne pleurerais pas Oreste! et je tiens ses cendres dans mes mains!

ORESTE.

Ce n'est pas Oreste : ce n'est là qu'un tombeau feint.

ÉLECTRE.

Où donc est le véritable tombeau de ce malheureux prince?

ORESTE.

Il n'en a point : il est plein de vie [1].

ÉLECTRE.

Que dites-vous, cher étranger?

ORESTE.

La vérité.

[1] Il y a dans Sophocle une espèce de tour sentencieux, que j'aurais voulu conserver ainsi : *Il n'en a point : il n'en est point pour ceux qui sont pleins de vie.* (Note de l'ancien éditeur.)

ÉLECTRE.

Oreste vit encore ?

ORESTE.

Il vit... puisque je vis.

ÉLECTRE.

Vous, Oreste!

ORESTE.

Moi-même. Regardez cet anneau. C'est celui de mon père. Jugez si je vous trompe.

ÉLECTRE, après avoir examiné le cachet.

O le plus doux et le plus serein de mes jours!

ORESTE.

O jour véritablement heureux!

ÉLECTRE.

Quoi, c'est vous ? c'est votre voix que j'entends, cher Oreste!

ORESTE.

C'est moi, vous dis-je. N'en cherchez point d'autres preuves.

ÉLECTRE.

C'est donc vous que je retrouve enfin! vous que j'embrasse!

ORESTE.

Oui, et pour ne plus nous séparer.

ÉLECTRE.

O chères compagnes, ô mes concitoyennes,

voyez, voyez cet Oreste, qu'une feinte mort m'avait ravi, et qu'elle me rend aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Nous le voyons, princesse; et un bonheur si peu espéré fait couler de nos yeux des larmes de joie.

ÉLECTRE.

Rejeton précieux de mes pères, cher Oreste, vous voici de retour! Vous me retrouvez, je vous retrouve; vous revoyez ce que vous avez tant souhaité de revoir!

ORESTE.

Oui ma sœur, me voici; mais modérez vos transports, et attendez un autre temps pour les faire éclater.

ÉLECTRE.

Comment?

ORESTE.

Ne parlez plus, vous dis-je, de peur d'être entendue de ce palais

ÉLECTRE.

Non, j'en atteste la chaste Diane, je ne ferai pas désormais l'honneur aux femmes de ce palais, de craindre ce vil troupeau qui n'est qu'un poids inutile sur la terre.

ORESTE.

Prenez-y garde, Électre; Mars arme quelque-

fois leurs faibles mains : vous ne le savez que trop.

ÉLECTRE.

Ah! de quels malheurs me rappelez-vous le cruel souvenir! vous touchez nos maux, maux horribles, maux inexplicables, maux que jamais l'oubli ne peut effacer....

ORESTE.

Je sais tout; quand il en sera temps, je saurai m'en rappeler la mémoire, et vous m'en parlerez.

ÉLECTRE.

Ah! tout temps m'est propre pour parler d'une chose si intéressante. Et n'ai-je pas recouvré ma liberté [1]?

ORESTE.

Oui, vous êtes libre : toutefois je vous conjure de vous modérer.

ÉLECTRE.

Hé bien! qu'allons-nous entreprendre?

ORESTE.

Ce n'est pas ici le temps, ni le lieu d'en parler.

ÉLECTRE.

Hé! qui pourrait m'empêcher d'éclater, tandis que je vous vois de retour par un prodige inespéré?

[1] Le texte dit : *N'ai-je pas enfin recouvré la liberté de ma langue?*

ORESTE.

Vous m'avez revu quand les dieux m'ont ordonné de reparaître.

ÉLECTRE.

Les dieux ont inspiré ce retour? Ah! vous me comblez d'un surcroît de plaisir. Quel heureux présage, et que n'en dois-je pas attendre!

ORESTE.

C'est à regret, chère Électre, que je contrains votre joie. Mais j'en appréhende les suites.

ÉLECTRE.

Hélas! que voulez-vous? souhaité si long-temps, si impatiemment attendu, après avoir daigné m'honorer de votre chère présence, après m'avoir retrouvée dans l'affliction, dans les larmes, seriez-vous?...

ORESTE.

Quoi! qu'exigez-vous de moi?

ÉLECTRE.

Seriez-vous assez cruel pour me ravir l'innocente joie que j'ai de vous revoir?

ORESTE.

Non certes; et je serais indigné qu'un autre en ma place vous la ravît.

ÉLECTRE.

Vous souffrez donc que j'en goûte la douceur?

ORESTE.

Et le moyen de vous en empêcher?

ÉLECTRE, au Chœur.

Chères amies, vous le savez, quand le bruit fatal de la mort imprévue d'Oreste a frappé mon oreille, réduite à une douleur muette, je n'ai point fait retentir ces lieux de mes cris. Mais à présent ô mon frère! que je vous embrasse, que je jouis de votre présence, de cette vue que de nouveaux malheurs ne pourraient jamais effacer de mon esprit, puis-je ne pas éclater? puis-je?...

ORESTE.

Laissez les discours frivoles. Ne me dites point que ma mère est la plus dénaturée de toutes les mères; qu'Égiste, devenu l'usurpateur de notre héritage, dévore cette infortunée maison. Tandis que vous me raconteriez en détail ces horreurs, un temps précieux nous serait enlevé. Dites-moi seulement ce que la conjoncture me permet d'exiger; comment croyez-vous que nous puissions écraser nos ennemis dans le sein de leur félicité? Sera-ce à main armée, ou par la ruse? Pour vous, ma sœur, prenez garde qu'à notre arrivée dans le palais, Clytemnestre n'aperçoive sur votre visage la moindre trace de gaîté. Cela nous perdrait. Efforcez-vous plutôt d'affecter la même douleur dont vous fûtes pénétrée au bruit de mon feint

trépas. Quand nous aurons consommé notre entreprise, libres alors de toute inquiétude, nous ne serons plus gênés dans notre allégresse mutuelle.

ÉLECTRE.

O mon cher frère, votre volonté sera toujours la règle de la mienne. J'ai conçu, il est vrai, une vive joie : mais c'est de vous que je la tiens. Je vous la sacrifie ; et, fallût-il vous sacrifier davantage, je ne voudrais pas, au prix du plus grand intérêt, vous causer le moindre chagrin. Ce serait d'ailleurs bien mal répondre à la fortune qui nous favorise. A l'égard de ce palais, vous savez ce qui s'y passe. Égiste en est absent. Il n'y reste que Clytemnestre : et ne craignez pas qu'elle surprenne sur mon visage aucun signe de joie. La haine que je lui porte est trop invétérée pour ne pas toujours m'attrister : du moins ma joie ne me trahira pas, dans la surprise où me jette votre retour. Elle ne paraîtra que par mes pleurs. Et comment ne pleurerais-je pas de tendresse, moi qui vous ai vu en proie à la mort, et rendu à la vie dans le même jour? Oui, ma surprise est telle, que si mon père revoyait inopinément la lumière, ce ne serait plus un prodige pour moi ; je le croirais sans hésiter. Et votre retour n'a-t-il pas aussi l'air d'un miracle? Conduisez donc votre entreprise comme vous le jugerez à propos. Je m'en décharge sur vous. Sa-

chez seulement que si j'avais été seule, j'aurais pris l'un de ces deux partis, ou de me délivrer avec honneur de la servitude, ou de périr glorieusement.

ORESTE, OU LE CHŒUR.

Ah! princesse, ne parlez plus. J'entends du bruit à la porte du palais.

ÉLECTRE, changeant d'air et de ton.

Entrez, ô étrangers! entrez; ce que vous portez ne peut manquer d'être reçu favorablement; (*à part.*) mais cette joie sera de courte durée.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

O ciel! quelle est votre imprudence? avez-vous donc perdu tout le soin de votre vie? Insensés, vous ne voyez pas que vous êtes non-seulement environnés de périls, mais au milieu du danger même, et dans un palais ennemi : et certes, si je n'avais toujours veillé à cette porte, durant votre entretien; nos projets y auraient plutôt paru que vous-mêmes. J'y ai heureusement pourvu, grâces au ciel. Laissez donc ces discours inutiles, et ces témoignages éternels d'une joie qui ne tarit point. Entrez promptement. Dans une affaire de cette

importance, tout délai est funeste. Il n'est plus question que d'agir.

ORESTE.

Entrons : mais en quel état sont nos affaires dans ce palais ?

LE GOUVERNEUR.

Dans le plus heureux état qu'on puisse souhaiter. Personne ne vous y reconnaîtra.

ORESTE.

Vous m'y avez donc fait passer pour mort?

LE GOUVERNEUR.

Croyez qu'on vous y regarde comme un habitant des sombres bords.

ÉLECTRE.

Leur joie est-elle parfaite? quels sont leurs sentimens?

LE GOUVERNEUR.

Vous le saurez après. Il suffit de dire que tout leur semble conspirer à leurs désirs, dans le temps même que tout se dispose à les renverser.

ÉLECTRE.

Au nom des dieux, mon frère, dites-moi quel est cet homme?

ORESTE.

Quoi! vous ne reconnaissez pas....

ÉLECTRE.

Non.

ORESTE.

Le fidèle dépositaire, entre les mains de qui vous me remîtes autrefois ?

ÉLECTRE.

Celui.... Que dites-vous ?

ORESTE.

Oui; celui qui, par un effet de vos soins, me transporta dans la Phocide.

ÉLECTRE.

O ciel! c'est là ce dépositaire.... ce seul homme fidèle que j'aie trouvé lorsqu'on assassinait mon père ?

ORESTE.

C'est lui-même; n'en doutez plus.

ÉLECTRE.

Agréable vue! ô unique libérateur de la maison d'Agamemnon, quel heureux sort vous ramène en ces lieux? êtes-vous en effet celui qui nous avez l'un et l'autre sauvés de tant de maux? oui, voilà les mains chéries qui me conservèrent un dépôt si précieux. Voilà celui dont la fuite heureuse déroba Oreste à la mort. Mais comment, dites-moi, avez-vous pu vous cacher si long-temps à mon impatience ?, comment, en venant me rendre la vie, avez-vous eu la cruauté de me donner mille morts par vos discours trompeurs ? O mon cher

père! (car, en vous revoyant, je crois revoir mon véritable père), apprenez que vous êtes l'homme du monde que j'aie le plus haï et aimé dans un jour.

LE GOUVERNEUR.

C'en est assez, madame : réservons ces discours à un autre temps. Les jours entiers et les longues nuits suffiront à peine au récit mutuel de nos aventures. Allons, (*à Oreste et à Pylade*) princes, il est temps d'agir. Clytemnestre est seule : ce palais n'est rempli que de femmes : mais, pour peu que vous différiez, attendez-vous de voir fondre sur vous, avec elles, une foule bien plus redoutable.

ORESTE, à Pylade.

Allons, cher Pylade, ne perdons plus le temps en discours stériles : entrons; mais saluons auparavant les dieux tutélaires qui veillent au vestibule de ce palais.

ÉLECTRE.

O Apollon! jettez un regard favorable, et sur eux et sur moi. Hélas, vous le savez, ma main libérale a répandu sur vos autels tous les dons que mon indigente piété m'a permis d'y porter. Je n'ai plus rien à vous offrir que des vœux, des prières et des adorations. Daignez les recevoir : assistez-nous dans cette grande entreprise; et mon-

trez aux mortels effrayés de quel prix les dieux savent récompenser l'infortune.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

Dieux! quelle fureur respire le dieu Mars! il brûle de se baigner dans le sang ennemi. Déjà les inévitables Furies, compagnes des crimes horribles, se sont emparées du palais : je l'avais prédit en tremblant; mais l'événement va justifier mes prédictions.

Oui, le prince vengeur des morts est entré furtivement dans le palais de ses ancêtres. Déjà l'épée nue et prête à être trempée dans le sang, brille entre ses mains. Le fils de Maïa, le Dieu Mercure le conduit; il le couvre d'un nuage; il voile son entreprise. L'exécution suivra de près le projet.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, LE CHOEUR.

ÉLECTRE.

Apprenez, chères amies, que les princes sont sur le point d'exécuter leur entreprise. Pour vous, demeurez dans un profond silence.

LE CHŒUR.

Comment? que font-ils?

ÉLECTRE.

Tandis qu'elle (Clytemnestre) emploie tous ses soins aux préparatifs des funérailles d'Oreste, ils l'environnent, et ne la quittent point.

LE CHŒUR.

Mais vous, princesse, pourquoi sortez-vous?

ÉLECTRE.

C'est pour empêcher qu'Égiste ne nous surprenne par un retour imprévu.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE, derrière le théâtre.

Ah! ah! ah! mes amis, où êtes-vous? le palais est rempli d'assassins.

ÉLECTRE.

On crie. Entendez-vous?

LE CHŒUR.

J'en frémis de frayeur.

CLYTEMNESTRE, derrière le théâtre.

Ah! cher Égiste, où êtes-vous?

ÉLECTRE.

J'entends de nouveaux cris.

CLYTEMNESTRE, derrière le théâtre.

O mon fils! ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.

ÉLECTRE.

Hé! en avez-vous eu, cruelle, pour le fils et pour le père?

LE CHŒUR.

O ville! ô race infortunée! ce déplorable jour met le comble à vos malheurs.

CLYTEMNESTRE, derrière le théâtre.

Aye! je suis blessée.

ÉLECTRE.

Frappez! redoublez! s'il est possible.

CLYTEMNESTRE, derrière le théâtre.

Encore! ô ciel!

ÉLECTRE.

Qu'Égiste n'éprouve-t-il aussi le même sort!

LE CHŒUR.

L'effet des imprécations est accompli. Les morts revivent. Ils sortent de leurs tombeaux, pour se baigner dans le sang des vivans.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHOEUR, ORESTE, PYLADE, SUITE.

ÉLECTRE.

Les voici qui paraissent. Leurs mains dégoûtent encore du sang qu'ils ont versé au dieu Mars. Hé bien, mon frère, en quel état sont les choses?

ORESTE.

Tout est en sûreté dans le palais, si l'oracle d'Apollon ne nous trompe pas. Du moins votre ennemie expire. Vous n'avez plus rien à craindre de ses indignes traitemens.

LE CHŒUR.

Arrête. J'aperçois Égiste.

ÉLECTRE.

Ah! mes amis, rentrez dans le palais; ne voyez-vous pas ce fier ennemi qui approche de la ville, comblé de joie?

LE CHŒUR.

Allez; retirez-vous promptement à l'entrée du

vestibule. Puisse la fin de votre entreprise répondre à cet heureux commencement!

ORESTE.

Que rien ne vous inquiète. Vos souhaits seront accomplis.

ÉLECTRE.

Ne perdez point de temps.

ORESTE, à l'entrée du palais.

Me voici retiré.

ÉLECTRE.

J'aurai soin du reste en ce lieu.

LE CHŒUR.

Il serait en effet à propos de tromper la victime par quelques douceurs apparentes, pour la faire plus aisément tomber dans le piège que la déesse de la vengeance lui a dressé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ÉGISTE.

ÉGISTE.

Qui de vous me dira où sont ces Phocéens qu'on dit avoir apporté la nouvelle du trépas d'Oreste, qui a péri dans un combat de chars ; c'est à vous, Électre, c'est à vous à me l'enseigner ; et vous le ferez malgré vos hauteurs passées : car cet événement vous intéresse trop pour ne pas en être bien instruite.

ÉLECTRE.

Vous dites vrai ; comment pourrais-je ignorer ce qui touche une personne si chérie ?

ÉGISTE.

Où sont ces étrangers ? daignez me l'apprendre ?

ÉLECTRE.

Ils sont dans le palais, où ils ont trouvé une personne qui ne pouvait manquer de les bien recevoir.

ÉGISTE.

Ils l'ont donc bien assurée de la mort d'Oreste ?

ÉLECTRE.

Si bien, qu'ils l'ont instruite et de paroles et d'effets [1].

ÉGISTE.

Quoi, le corps d'Oreste est ici ? je puis voir moi-même....

ÉLECTRE.

Oui ; vous pouvez repaître vos yeux de cet horrible spectacle.

ÉGISTE.

Il faut en convenir : vous me dites aujourd'hui, contre votre coutume, des choses qui me flattent infiniment.

[1] Grec : *Sans doute ; et ils l'en ont encore instruite mieux que par des paroles.*

ÉLECTRE.

Allez donc goûter ce plaisir, puisqu'il vous paraît si flatteur.

ÉGISTE.

Peuple, qu'on fasse silence; et vous (*à quelqu'un de sa suite*,) qu'on ouvre les portes du palais à tous ceux de Mycènes et d'Argos. Approchez tous; et, si quelqu'un nourrit encore de frivoles espérances, qu'il vienne voir le cadavre d'Oreste; qu'il tremble à la vue de ce spectacle, qu'il apprenne à subir le joug; et, s'il ne veut éprouver les effets de mon courroux, qu'il cesse de s'élever contre son légitime roi.

ÉLECTRE.

Pour moi, j'ai déjà fait mon devoir sur ce point. Le temps m'a enfin appris à céder à ceux qui ont le pouvoir en main.

SCENE V.

Les portes s'ouvrent, on voit paraître dans l'enfoncement un cadavre voilé.

ORESTE, PYLADE, LE GOUVERNEUR; SUITE.
ÉLECTRE, LE CHOEUR, ÉGISTE.

ÉGISTE.

O Jupiter! quel spectacle pour Égiste! Que cette mort satisfait ma haine[1]! j'ignore si Némé-

[1] Le dernier éditeur a eu raison de remarquer que le P. Brumoy s'est trompé dans l'interprétation de ce passage; mais il n'a pas

sis ne s'en vengera point. N'importe. Levez (*à Oreste*) promptement ces voiles qui le cachent à mes yeux, afin que le sang qui nous lie lui attire de moi le tribut des larmes que je lui destine.

ORESTE.

Levez vous-même ce voile. C'est à vous, non à moi, de voir ce cadavre, et de pleurer.

ÉGISTE.

Vous dites vrai : je vais suivre votre conseil. Vous, (*à quelqu'un de sa suite*) qu'on cherche partout Clytemnestre, et qu'on la fasse venir.

ORESTE, après que le voile est levé.

La voici ; ne la cherchez point ailleurs.

ÉGISTE.

Ah ciel ! quel objet....

ORESTE.

Que crains-tu ? quel est cet objet que tu feins de ne pas reconnaître ?

ÉGISTE.

Ah! malheureux ! quels ennemis m'assiègent ! dans quelles embûches suis-je tombé !

dit que ce même passage n'est susceptible d'aucun sens, comme l'a observé M. de Vauvilliers, si on n'admet pas la correction de Musgrave qui lit : ἄνευ φθόνου μὲν, εὐπεπτωκὸς, ce qui fournirait cette traduction littérale : *O Jupiter! le voilà donc bien mort, sans contredit*. Le mot φθόνος est pris dans des sens bien différens chez les auteurs grecs, et il ne faut pas croire qu'il doive se traduire toujours par le mot *invidia*.

ORESTE.

Tu ne t'aperçois pas encore que plein de vie tu as affaire à des morts ?

ÉGISTE.

Hélas, je ne le vois que trop. Ce ne peut-être qu'Oreste qui me parle ainsi.

ORESTE.

Tu le devines enfin, mais trop tard pour ton malheur.

ÉGISTE.

Je suis perdu. Mais, prince, souffrez que je vous dise quelques paroles.

ÉLECTRE.

Non, mon frère, ne l'écoutez pas. Gardez-vous de vous laisser surprendre par ses discours. Que sert à une victime chargée d'imprécations et dévouée à la mort, le délai de quelques momens ? livrez-le plutôt à sa mauvaise destinée ; et, après l'avoir immolé, abandonnez loin de nous son corps aux sépulcres [1] qui lui conviennent. Voilà l'unique remède dont vous puissiez soulager les maux que j'ai trop long-temps soufferts.

ORESTE.

Allons, passe dans ce palais : il n'est plus ques-

[1] Il entend les oiseaux. Cette punition était pire que la mort même, eu égard à la superstition des Grecs.

tion de t'entendre. Ta sentence est prononcée; viens la subir.

ÉGISTE.

Pourquoi dans l'intérieur de ce palais ? si l'action que vous méditez est si belle; ne cherchez point les ténèbres ; me voici ; vous pouvez me donner la mort.

ORESTE.

Ce n'est plus à toi de parler en maître. Va, malheureux, va, dis-je, dans cet appartement où tu égorgeas mon père; voilà le lieu destiné à être le témoin de ton supplice et de ma vengeance.

ÉGISTE.

Tel est donc l'ordre du destin. Il faut que ce palais soit le témoin des malheurs présens des Pélopides, et des maux que je leur prédis pour l'avenir [1].

ORESTE.

Il le sera du moins de ta mort. Cette prédiction est plus sûre que la tienne.

ÉGISTE.

Tu me fais mourir en secret; ce n'est pas imiter ton père, qui immola [2]...

ORESTE.

C'est trop discourir. Vainement prétends-tu reculer la peine qui t'est due. Entre.

[1] Les Anciens redoutaient les imprécations des mourans.

[2] Il reproche à Agamemnon le meurtre d'Iphigénie.

ÉGISTE.

Sers-moi de guide; je te suis.

ORESTE.

Entre, dis-je; c'est à toi de m'obéir.

ÉGISTE.

Crains-tu que je ne t'échappe?

ORESTE.

Non, mais je ne veux pas te laisser jouir de la moindre consolation dans ton supplice [1].

(Derrière le théâtre.)

Tiens, voilà le coup que je t'ai réservé. [2]

(Il reparaît.)

Ainsi devrait périr sur le champ, quiconque ose violer la sainteté des lois; le nombre des forfaits en serait moins grand.

LE CHŒUR.

O maison d'Atrée, c'est par cet heureux effort, qu'après avoir essuyé tant de calamités, vous recouvrez enfin votre première liberté!

[1] Il lui refuse la satisfaction de paraître mourir volontairement. Il le traite en esclave qu'on traîne au supplice, et non en personne libre. On déliait les coupables après l'arrêt prononcé. Cette judicieuse remarque, qui sauve le comique qu'on pourrait attacher à la difficulté que fait Egiste de passer le premier, est de M. Dacier.

[2] Ce coup de théâtre est frappant, à la vérité, mais il n'est point de Sophocle. Il fallait du moins prévenir le lecteur que c'était une addition empruntée de l'*Andromaque* de Racine. (Note de l'ancien éditeur.)

FIN D'ÉLECTRE.

REFLEXIONS

SUR

L'ÉLECTRE DE SOPHOCLE.

ELECTRE, comme l'a très-bien remarqué M. Dacier dans la préface de sa traduction, est un sujet qui produit une tragédie d'une autre espèce que l'*OEdipe*. Tout ce qu'il cite d'Aristote, à cette occasion, se réduit à distinguer deux sortes de tragiques, par deux impressions différentes qui en résultent. L'une est *simple*, quand le héros, qui n'est ni très-bon, ni fort méchant, est conduit, de degrés en degrés, au dernier malheur, comme l'infortuné roi de Thèbes. L'autre, qu'Aristote appelle *composée*, consiste en ce que les bons deviennent heureux, et les méchans malheureux [1].

[1] M. Dacier et le P. Brumoy ne paraissent pas avoir trop bien entendu la doctrine d'Aristote sur ces deux sortes de tragédies; et, quoique nous ayons déjà fait connaître le système de ce philosophe, dans la seconde partie du *Discours sur l'objet de la tragédie*, nous allons en rappeler les principes.

Une tragédie est simple et implexe (*Poët.* ch. 10). La simple est celle qui n'a point de péripéties. L'implexe est celle qui en a. La péripétie est un changement de situation dans les personnages. La tragédie la plus belle, suivant Aristote, ch. XI, sera la tragédie implexe; c'est-à-dire, celle où il y aura des changemens de

Le philosophe regarde cette dernière espèce comme beaucoup moins parfaite que n'est la première. Celle-ci lui paraît plus réellement tragique, et celle-là plus approchante de la comédie, à en juger par l'impression diverse qu'elles laissent [1]. « Ceux, ajoute-t-il, qui ont préféré la seconde » à la première, l'ont fait apparemment à cause » de la faiblesse des spectateurs, au goût et aux » souhaits desquels les poëtes se conforment d'or» dinaire. » Quelque finesse qu'il y ait dans cette subtile observation, il semble que ce n'est point précisément par cet endroit qu'il faut juger du prix des tragédies. Si l'ordonnance et la conduite sont égales de part et d'autre, les impressions, quoique différentes, n'en sont pas moins agréables au gré du cœur humain; du moins la préférence ne dépendra que de la situation présente, ou, si l'on veut, du caractère plus ou moins ferme des spectateurs, que les poëtes ont intérêt d'étudier et de satisfaire.

Il faut donc considérer Électre telle qu'elle est en elle-même, sans égard à la différence des sen-

situations inopinées, comme dans l'*OEdipe;* celle dont le principal personnage ne sera ni très-bon, ni très-méchant, comme *OEdipe;* celle dont la catastrophe sera désastreuse, comme *OEdipe;* celle enfin dont la fable ne sera pas *double*, c'est-à-dire, qui n'aura pas un double effet à son dénouement, én rendant quelques personnages heureux et d'autres malheureux.

[1] *Poët.* d'Arist. de Dacier, c. 13.

timens qu'elle produit, avec l'impression qui résulte d'*OEdipe*. Si l'attente du spectateur est remplie, l'un et l'autre ouvrage ont atteint leur but. La tristesse tragique n'est pas véritablement la même. Mais le plaisir n'est ni moins vif, ni moins exquis d'une et d'autre part. Le passage du trouble au calme, et de la tempête à la sérénité, a peut-être des avantages qui peuvent contrebalancer le trouble porté à son comble.

Attachons-nous d'abord à ce qui paraît choquant dans *Électre*. C'est sans contredit l'horreur de voir un fils et une fille plonger le poignard dans le sein d'une mère. Plusieurs raisons semblent un peu justifier Sophocle [1]. La première, c'est le soin qu'il prend de marquer, dès la première scène, qu'Oreste ne forme cette entreprise que par l'ordre précis et sous les auspices d'Apollon. Il a soin de le rappeler toujours aux spectateurs, et de faire bien comprendre que ce meurtre est, en quelque sorte, un acte de religion et d'obéissance

[1] Une des meilleures raisons, pour justifier Sophocle, serait de dire que le fait était vrai, et consigné dans les anciennes histoires. Il était si connu que l'horreur en était devenue comme familière. Ce qui pourrait choquer davantage, c'est que cet attentat affreux n'est nulle part désapprouvé dans la tragédie : c'est que le cœur lui-même, ee défenseur né de la vertu, de l'innocence et des bonnes mœurs, paraît y applaudir : *O maison d'Atrée, c'est par cet heureux effort*, etc. C'est la conclusion de la pièce. (Note de l'ancien éditeur.)

aux dieux. Mais c'est là corriger un crime contre la nature, par une horrible impiété contre les dieux. Les Grecs la passaient aisément dans leurs idées bizarres du paganisme; mais nous ne saurions la supporter, suivant les principes de la véritable religion et les vues d'une raison plus épurée.

Alcméon, autre sujet semblable de tragédie grecque que nous n'avons plus, et dont parle Aristote, est dans le même cas qu'Oreste. Amphiaraüs, père d'Alcméon, pressé par Polynice, gendre d'Adraste, roi d'Argos, d'aller au siége de Thèbes, pour détrôner Étéocle, s'en défendit longtemps par un esprit prophétique qui lui fit voir que les sept chefs y périraient, excepté un seul. Mais, pour se délivrer de l'importunité de Polynice, il s'engagea à suivre les conseils de sa femme Ériphile, ou, selon d'autres, il se cacha. Polynice gagna Ériphile par un riche présent : elle découvrit Amphiaraüs, et le força de partir. Ce prince, en partant, ordonna à son fils Alcméon, encore fort jeune, de venger un jour la mort de son père en tuant Ériphile sa mère; ce que le fils ne manqua pas d'exécuter. A la vérité, l'ordre du père n'était pas d'un poids comparable à celui d'un oracle. Toutefois, les anciens s'en sont contentés, et nous sommes également révoltés de l'un et de l'autre. Après tout, quoique les Grecs fussent plus indulgens en ceci que nous ne pouvons l'être, sur-

tout eu égard à l'oracle d'Apollon, ils ont dû souhaiter que les choses se passassent autrement, à en juger par les sages règles que donna depuis Aristote sur ces sortes de meurtres. Il est croyable du moins qu'ils désapprouvèrent le mot affreux qui échappe à Électre, tandis qu'on égorge sa mère : *Frappez, redoublez, s'il est possible.* Ce mot fait frémir [1].

Il est vrai (et c'est la seconde raison), que, outre l'ordre d'un dieu, les traitemens cruels que Clytemnestre avait faits à Électre, le massacre de son époux, et le sort qu'elle destinait à Oreste, méritaient un supplice pareil, si jamais une mère peut mériter de périr par les mains de son fils. Enfin, il est vrai que Sophocle met en quelque sorte Oreste et Électre dans la nécessité de vaincre par un forfait, ou de mourir par vertu. Mais ni tout son art, ni l'énormité des crimes d'une mère, ni les mauvais traitemens, ni la mort, ni même l'ordre absolu d'un dieu, ne peuvent étouffer le cri de la nature dans des spectateurs qui ont de l'humanité. On voudrait qu'Oreste fût vengé, mais par une autre main; ou, s'il tue sa mère, qu'il le fît sans le savoir et malgré lui. On n'a pas même fait grâce

[1] Ce mot est imité d'Eschyle, qui semble avoir observé plus de convenance en le mettant dans la bouche du chœur. Rien ne fait mieux voir combien les imitations sont dangereuses, et combien il est aisé de substituer l'exagération au naturel.

à Horace, qui tue sa sœur. C'est pourtant là le fondement du tragique étonnant qu'on voit régner dans les trois *Électres*. Comment accorder des sentimens si opposés dans le cœur des hommes? Car Eschyle et Euripide, en suivant une autre route, ont abouti au même but, ou, si l'on veut, échoué au même écueil. Ils ont bien senti qu'ils ne pouvaient déguiser ce fait à des spectateurs instruits, ou que, s'ils venaient à l'adoucir, cet assaisonnement ferait évanouir le tragique. L'idée seule qu'on avait alors de la fatalité suffisait pour diminuer l'horreur et l'atrocité d'un parricide médité et commis de sang-froid.

Du reste, toute la pièce de Sophocle est admirable : l'exposition est un chef-d'œuvre d'adresse à marquer le temps, le lieu et le fil qui doit former tout le tissu de la tragédie. La douleur d'Électre est la plus belle et la plus touchante du monde : son caractère est achevé dans la scène qu'elle fait avec Chrysothémis. Mais la plus brillante situation et le coup de théâtre le plus surprenant, c'est la reconnaissance du frère et de la sœur. Ce fut principalement cette scène qui fit verser tant de larmes aux spectateurs, lorsqu'au rapport d'Aulu-Gelle : « Un certain Polus, qui faisait le rôle d'Électre, » pour se pénétrer mieux de l'esprit de son per- » sonnage, tira du tombeau d'un fils qu'il avait » perdu l'urne qui contenait ses cendres; et l'em-

» brassant sur le théâtre, comme si c'eût été l'urne » d'Oreste, il remplit toute l'assemblée, non pas » d'une simple émotion de douleur bien imitée, » mais de cris et de pleurs véritables [1]. » La conduite, en un mot, de toute cette pièce, est si naturelle, si nette, si noblement ordonnée, si remplie de surprises théâtrales, que tout intéresse de plus en plus jusqu'au dénouement. Mais, sans nous arrêter à des réflexions qui n'auront pas échappé aux lecteurs, celles qui résulteront des deux autres *Électres*, comparées avec l'*Électre* de Sophocle, seront plus agréables et plus utiles. Par ce parallèle, on jugera mieux du différent génie des trois rivaux, et de l'allure diverse des esprits qui traitent un même sujet [2].

[1] *Polus, lugubri habitu Electræ indutus, urnam è sepulcro tulit filii, et quasi Orestis amplexus, opplevit omnia non simulacris neque incitamentis, sed luctu atque lamentis veris.* Aul. Gell. *Noct. Attic.* c. 5.

[2] L'arrangement que nous avons suivi dans cette édition, ne nous a pas permis de mettre à la suite de cette pièce les *Electres* des deux autres tragiques. S'il y a quelque avantage dans le rapprochement des objets de comparaison, il est peu considérable; quand on ne compare que des extraits de pièces à une pièce entière; et, d'ailleurs, il ne saurait entrer en balance avec celui de trouver les ouvrages des tragiques grecs rétablis dans leur ordre naturel.

La comparaison de l'*Electre* de Crébillon et de l'*Oreste* de Voltaire se trouve à la suite de l'*Electre* d'Euripide. R.-R.

AVERTISSEMENT

DU P. BRUMOY.

OUTRE l'*OEdipe* de M. Dacier, qui ne m'avait pas rebuté, malgré mon respect sincère pour la mémoire de ce savant, il en a paru un autre en 1729, de feu M. Boivin. Comme le mien était fait plusieurs années avant le sien, j'ai cru devoir le donner tel qu'il était, avec la scrupuleuse attention de n'y rien changer, sans prétendre pour cela me comparer, et moins encore me préférer à un homme de ce mérite.

SUJET

DE LA TRAGÉDIE D'OEDIPE.

Pour l'exposer, il suffit de citer les paroles de M. Dacier, qui a traduit *OEdipe* avant moi. Il démêle très-bien, en peu de mots, ce que l'histoire a fourni au poëte, et ce que le poëte y a ajouté.

« Le royaume de Thèbes [1] étant désolé par une » peste très-cruelle, on envoya consulter l'oracle » d'Apollon, qui répondit qu'elle ne cesserait qu'a- » près que l'on aurait vengé la mort de Laïus sur » OEdipe, qui était son fils et son meurtrier. On » vérifia cet oracle; et l'on trouva en effet qu'OE- » dipe était ce même fils de Laïus et de Jocaste, » qui, ayant été exposé par l'ordre de ses parens, » avait été sauvé par des pasteurs, et porté à Po- » lybe, roi de Corinthe [2], qui l'avait élevé comme » son fils... Après cette reconnaissance, Jocaste se

[1] Capitale de Béotie, province la plus voisine de l'Attique.

[2] Ville célèbre dans l'isthme du Péloponnèse.

» pendit de désespoir, OEdipe se creva les yeux,
» et on le chassa du royaume. Voilà ce qu'il y a
» de propre. Le reste sont les épisodes; c'est-à-
» dire, les circonstances des temps, des lieux et
» des personnes, dont Sophocle se sert pour éten-
» dre et amplifier son action. Ces circonstances
» sont l'assemblée des sacrificateurs, qui, suivis
» d'un très-grand nombre d'enfans, vont se pros-
» terner aux pieds d'un autel qu'on avait élevé à
» OEdipe dans la cour de son palais; les sacrifices
» qu'on fait dans toutes les places; l'ambiguité de
» l'oracle [1]; l'emportement d'OEdipe contre Tiré-
» sias; ses injustes soupçons contre Créon; la que-
» relle de ces deux princes; la sortie de Jocaste qui
» veut les appaiser; le trouble qu'elle jette dans
» l'esprit d'OEdipe en voulant calmer ses inquié-
» tudes; l'arrivée du pasteur de Corinthe, qui
» vient lui apprendre la mort de Polybe, et qui,
» pour guérir ses frayeurs, croyant lui donner une
» très-bonne nouvelle, lui découvre que le roi et
» la reine de Corinthe n'étaient pas ses parens;
» l'opiniâtreté d'OEdipe, qui veut éclaircir sa

[1] Celui de Delphes, ville et temple d'Apollon, au pied du mont Parnasse, dans la Phocide.

» naissance, malgré les efforts de Jocaste ; la dé-
» position du pasteur de Laïus, qui était le même
» qui avait eu ordre de l'exposer ; enfin toutes les
» circonstances de la mort de Jocaste, et de la pu-
» nition d'OEdipe..... Le but du poëte est de faire
» voir que la curiosité, l'orgueil, la violence et
» l'emportement précipitent dans des malheurs
» inévitables les hommes qui ont d'ailleurs de fort
» bonnes qualités. »

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes en Béotie.
LE GRAND-PRÊTRE de Jupiter.
CRÉON, frère de Jocaste.
LE CHOEUR; il est composé des *anciens* de la nation Thébaine [1].
TIRÉSIAS, prophète.
JOCASTE, veuve de Laïus, roi de Thèbes, et femme d'OEdipe.
UN OFFICIER de la cour d'OEdipe.
UN VIEUX BERGER, qui vient de Corinthe.
PHORBAS, berger des troupeaux de Laïus.

PERSONNAGES MUETS.

UNE TROUPE D'ENFANS qui suivent le Grand-Prêtre.
DEUX FILLES D'OEDIPE.

La scène est à Thèbes, devant le palais d'OEdipe.

[1] M. Dacier veut que le chœur soit composé de sacrificateurs de divers temples. Il se fonde sur deux passages de Sophocle, l'un où le Grand-Prêtre dit à OEdipe, act. I, sc. I: « Voici des sacrificateurs, courbés sous le poids des années : *οἱ δὲ, σὺν γήρᾳ βαρεῖς ἱερεῖς*. » L'autre, act. IV, scène IV, où OEdipe dit, en parlant au chœur : « O vieillards, *πρέσβεις*. » Celui-ci prouve seulement que ce sont des vieillards, outre que Henry Estienne dit *πρέσβυν*, ce qui fait un autre sens. Quant au premier passage, il montre seulement que le théâtre est rempli de sacrificateurs et de prêtres à la première scène; mais ce passage ne prouve pas que ces vieillards, qui paraissent d'abord, soient le chœur, non plus que les enfans qui les accompagnent. Un autre endroit plus décisif me fait pencher à croire que le chœur est formé des plus notables Thébains; car Jocaste les appelle, *χώρας ἄνακτες*, *les principaux du pays.* J'ose assurer que j'avais fait cette remarque avant d'avoir lu M. Boivin.

ŒDIPE[1],

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.[2]

ŒDIPE, SUITE; LE GRAND-PRÊTRE; UNE TROUPE D'ENFANS.

ŒDIPE.

INFORTUNÉS enfans, tendre race de l'antique Cadmus, quel sujet de tristesse vous rassemble en ces lieux? que veulent dire ces bandelettes[3], ces branches, ces symboles de supplians? Thèbes

[1] Οἰδίπους Τύραννος, est le titre grec de cette pièce, qu'il fallait rendre par *OEdipe roi*, pour la distinguer d'*OEdipe à Colone*, où ce prince n'est plus qu'un vieillard aveugle et proscrit. (Note de l'ancien éditeur.)

[2] Rien de plus superbe que l'ouverture de cette scène. Elle présente aux yeux une place, un palais, un autel à la porte du palais d'OEdipe, des enfans et des vieillards prosternés; on aperçoit même, suivant le texte, tout un peuple qui paraît au loin environner les deux temples de Pallas et l'autel d'Apollon.

[3] Les anciens portaient, ou à la main, ou sur la tête, des rameaux et des bandelettes, quand ils allaient demander quelque faveur considérable ou aux dieux, ou aux hommes.

fume d'encens : tout retentit de cris et de prières [1]. Quel spectacle pour OEdipe! oui, cet OEdipe votre roi, si célèbre par tout le monde, a voulu en être le témoin. Je pouvais envoyer vers vous pour apprendre la cause d'une si triste cérémonie, je viens moi-même m'instruire par votre bouche. Mais non, c'est à vous, ô vieillard, de parler pour tous. Quel est votre dessein? quelle crainte, quelle calamité, quel malheur, présent ou futur, vous réunit autour des autels? Parlez; me voici prêt à vous secourir : je serais insensible, si je n'étais ému d'un spectacle si touchant.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous voyez, grand roi, cette troupe inclinée au pied de vos autels. Voici des enfans qui se soutiennent à peine [2], des sacrificateurs courbés sous le poids des années, et des jeunes hommes choi-

[1] Ces prières, dans Sophocle, sont des παιᾶνες, c'est-à-dire, des hymnes chantés en l'honneur d'Apollon sur-tout, et des autres divinités. Ce passage constate que ce παιὰν n'était pas toujours un chant d'allégresse, mais quelquefois une plainte lugubre. (Note de l'ancien éditeur.)

[2] M. Dacier, aussi bien que les autres, a raison de s'écarter du Scholiaste qui prétend que ce passage *οἱ δὲ, σὺν γήρᾳ βαρεῖς ἱερεῖς*, *voici des sacrificateurs courbés sous le poids des années*, ne doit s'entendre que du Grand-prêtre, qui parle de lui seul au pluriel; et qu'ainsi il est le seul vieillard avec les enfans : cela est insoutenable. La pensée de M. Dacier est conforme à celle du seigneur italien Orfatto Giustiniano, qui traduit.... *Alcuni poi son saceraoti d'anni gravi.*

sis. Pour moi, je suis le grand-prêtre du souverain des dieux. Le reste du peuple, orné de couronnes, est dispersé dans la place; les uns entourent les deux temples de Pallas [1]; les autres sont autour des autels [2] d'Apollon, sur les bords du fleuve. La cause d'une si vive douleur ne vous est pas inconnue. Hélas! Thèbes, presqu'ensevelie dans un océan de maux, peut à peine lever la tête au-dessus des abîmes profonds qui l'environnent. Déjà la terre a vu périr les moissons naissantes, et les tendres troupeaux. Les enfans expirent dans le sein de leurs mères. Un dieu ennemi, un feu dévorant, une peste cruelle ravage la ville, et enlève les habitans. Le noir Pluton, enrichi de nos pertes, se rit de nos gémissemens et de nos pleurs. Tournés vers les autels de votre palais, nous vous invoquons, sinon comme un dieu [3], du moins comme le plus grand des hommes, seul capable

[1] Il y avait à Thèbes deux temples de Pallas, l'un qu'on appelait Minerve *secourable*; l'autre Minerve l'*Isménienne*, à cause du fleuve Isménus, et *Cadméenne*, à cause de Cadmus.

[2] Au lieu des *autels*, le grec dit : « Les cendres fatidiques d'Isménus ; » *cendres*, parce que l'avenir se dévoilait dans ce temple, en consultant le feu; d'*Isménus*, parce que ce temple était sur le bord du fleuve Isménus.

[3] On le regarde comme un homme divin dont la sagesse avait déjà délivré Thèbes du Sphinx. Cela augmente le tragique; puisque cet OEdipe, adoré de son peuple, doit bientôt en devenir l'exécration.

de soulager nos maux et d'apaiser la colère du ciel. C'est vous, grand roi, qui affranchîtes Thèbes du tribut fatal qu'elle payait au Sphinx; vous que les dieux, sans le secours des hommes, inspirèrent alors, vous enfin, que les Thébains honorent comme leur libérateur et leur père. En vous seul est notre ressource. Prosternés à vos genoux, hélas! nous vous conjurons tous de trouver quelque remède à nos calamités. Intéressez à notre secours le ciel et la terre; consultez les hommes et les dieux; en un mot, sauvez-nous. La prudence des sages, tels que vous, est supérieure aux événemens. Hâtez-vous donc, ô le meilleur des rois, hâtez-vous de sauver Thèbes. Rendez-lui son dernier éclat; et souvenez-vous de l'obligation que vous imposent vos premiers bienfaits. Libérateur de cette contrée, ce beau titre ne s'effacera-t-il point des cœurs de vos sujets, si, déjà délivrés par vos soins, ils sont replongés dans de plus grands malheurs? Encore une fois, seigneur, sauvez-nous. Rappelez cette prudence qui nous a gouvernés sous de plus heureux auspices; soyez toujours semblable à vous-même; et songez que, si le ciel vous conserve pour régner encore sur ces climats, un royaume dépouillé de citoyens est un bien aussi inutile pour un roi, qu'une forteresse sans soldats, et un vaisseau sans matelots.

ŒDIPE.

Déplorables enfans, je n'ignore pas vos douleurs [1]; oui, Thébains, votre triste situation ne m'est que trop connue. Tout pleure, tout gémit; mais, dans cette affliction générale, croyez-moi, je souffre comme vous, et plus que vous; les malheurs publics retombent sur votre roi; OEdipe seul en porte tout le faix : j'ai vos maux, ceux de mon peuple, et les miens à supporter. Ma prudence, vous le savez, ne s'endort point sur ce qui vous touche : vos cris ne l'ont pas réveillée [2]. Témoins de mes larmes et de mes inquiétudes, vous n'ignorez pas combien j'ai tenté de voies pour vous soulager. Il restait un remède, je ne l'ai pas négligé. Créon [3], mon beau-frère, est allé par mon ordre, au temple de Delphes. Il doit apprendre du dieu, comment je puis procurer le salut de mon peuple. Je compte les momens; hélas! il ne revient point. Funeste délai! Cruelle inquiétude! Il

[1] OEdipe parle en cet endroit, non-seulement aux enfans, mais aux sacrificateurs et au peuple. Il parle en père; c'est pourquoi il se sert du terme παῖδες, qui d'ailleurs s'attribue aux hommes, aussi bien qu'aux enfans.

[2] Il me semble que c'est le sens fin de Sophocle, et qu'il a échappé à M. Dacier, qui s'est contenté de traduire : *Ne croyez pas que vos cris m'aient éveillé.* M. Orfatto a suivi le sens que je donne.

[3] Grec : *Fils de Ménécée.*

a déjà passé le temps espéré du retour. Mais, quand il sera revenu, regardez-moi comme le dernier des humains, si je n'exécute, de point en point, les ordres d'Apollon.

LE GRAND-PRÊTRE.

Heureux événement! Ces enfans m'apprennent l'arrivée de Créon.

ŒDIPE.

O Apollon! Justifiez par le succès l'allégresse qui paraît sur son visage!

LE GRAND-PRÊTRE.

La couronne de laurier qui pare sa tête nous annonce un succès fortuné [1].

SCÈNE II.

LES MÊMES, CREON.

ŒDIPE.

Contentons notre impatience. Il approche..... Ah! cher Créon, quelle est la réponse de l'oracle? Parlez.

CRÉON.

Rassurez-vous, seigneur, la voici : » Si nous » écartons la cause de nos malheurs, nous cesse- » rons d'être malheureux [2]. »

[1] La couronne de laurier qu'on portait en revenant de Delphes, marquait qu'on avait reçu une réponse favorable.

[2] La manière énigmatique, dont parle d'abord Créon, excite la curiosité et l'attention.

ŒDIPE.

Quoi? Que dites-vous? Ce discours ne peut ni m'intimider, ni me rassurer.

CRÉON.

M'expliquerai-je en présence de cette assemblée, ou entrerons-nous dans le palais?

ŒDIPE.

Non; parlez devant ce peuple. Son intérêt me touche beaucoup plus que le mien.

CRÉON.

Écoutez donc la réponse du dieu. Il déclare nettement qu'il faut exterminer de cette terre le monstre qu'elle nourrit depuis trop long-temps.

ŒDIPE.

Quel est ce monstre? Quelle expiation demande le dieu?

CRÉON.

L'exil ou la mort du coupable. Un sang injustement répandu crie vengeance.

ŒDIPE.

Quel est donc ce coupable? Quel est l'objet du courroux d'Apollon?

CRÉON.

Seigneur, il fut un roi qui gouverna ce pays avant vous. Laïus....

ŒDIPE.

Je le sais. Jamais mes yeux n'ont vu ce malheureux prince [1].

CRÉON.

Il fut tué. Sa mort n'est pas vengée. C'est ce crime, en un mot, dont Apollon exige qu'on punisse les auteurs.

ŒDIPE.

Comment découvrir les traces obscures d'un crime si ancien? Où sont les meurtriers?

CRÉON.

Dans cette contrée, a dit le dieu. N'alléguez point, seigneur, la difficulté de remonter aux vestiges de ce crime [2]. On trouve ce qu'on cherche avec soin. La négligence seule sert de voile aux attentats impunis.

ŒDIPE.

Mais quoi? le meurtre de Laïus s'est-il commis à la ville ou dans un voyage, dans ces climats ou ailleurs? Répondez [3].

[1] Grec : *Je l'ai ouï dire, car jamais je ne l'ai vu.*

[2] Cette phrase n'est pas dans le grec, et rend cette traduction un peu traînante.

[3] « Il faut absolument que dans tous les incidens qui composent » la fable, il n'y ait rien qui soit sans raison, ou, si cela est im- » possible, on doit faire en sorte que ce qui est sans raison, se » trouve toujours hors de la tragédie, comme Sophocle l'a sage- » ment observé dans son *OEdipe*. » Arist. *Poët.* ch. 16. Sur quoi

CRÉON.

Laïus partit pour aller, disait-il, consulter l'oracle; et depuis il n'a plus reparu.

ŒDIPE.

Ne revint-il personne de sa suite, qui puisse nous donner des lumières sur cet attentat?

CRÉON.

Tout périt, hors un seul homme que la crainte fit fuir, et qui, de tout ce qui s'est passé, n'a rapporté qu'un seul fait peu considérable.

ŒDIPE.

Quel fait? ne négligeons rien : souvent la moindre lueur conduit à d'importantes découvertes.

M. Dacier dit : « Il était *sans raison* qu'Œdipe eût été si long-» temps marié avec Jocaste, sans avoir su de quelle manière Laïus » avait été tué, et sans avoir fait une recherche exacte de ce » meurtre. Mais, comme ce sujet, qui est d'ailleurs le plus beau » du monde, ne pouvait subsister sans cela, Sophocle n'a pas » laissé de l'employer; et il l'a mis sagement hors de l'action qu'il » a prise pour le sujet de la pièce. Cet incident y est rapporté, » comme une chose déjà faite, et qui a précédé le jour de l'action. » Le poëte n'est responsable que des incidens qui entrent dans » la composition de son sujet, et non pas de ceux qui le précèdent » ou qui le suivent. » Il me semble que c'est là jeter de la poussière aux yeux pour excuser un défaut visible, quoique nécessaire. J'aime mieux croire qu'Aristote loue Sophocle d'avoir sauvé ce défaut du mieux qu'il a pu, en le rendant en quelque sorte si étranger à son action, qu'on ne s'avise pas de l'y trouver sans y réfléchir.

CRÉON.

A l'entendre, Laïus est tombé entre les mains d'une troupe de brigands, et il fut accablé par le nombre.

ŒDIPE.

Comment des brigands auraient-ils eu l'audace d'attaquer un roi, si quelque intérêt secret n'eut conduit leur main [1]?

CRÉON.

On soupçonna des intrigues et des embûches.... Mais enfin, le roi mort, nous retombâmes dans de plus grands maux [2].

ŒDIPE.

Quel si grand malheur a donc pu empêcher qu'on ne recherchât les auteurs d'une mort si déplorable?

CRÉON.

Le Sphinx [3] et ses pièges cruels. Les maux pré-

[1] Il paraît ici qu'OEdipe soupçonne déjà Créon d'avoir trempé dans le meurtre de Laïus, pour s'emparer du trône.

[2] Rien n'est plus éloigné du grec que cette version. Voici Sophocle :

Λαΐου δ' ὀλωλότος
οὐδεὶς ἀρωγὸς ἐν κακοῖς ἐγίγνετο.

Ce qui veut dire clairement : *Laïus mort n'eut point de défenseur*, c'est-à-dire, de vengeur. Les paroles suivantes d'OEdipe démontrent la vérité de cette explication. (Note de l'ancien éditeur).

[3] On sait l'histoire du Sphinx ; ce monstre, *aigle*, *femme*, *lion*, qui égorgeait tous ceux qui ne pouvaient expliquer ses énigmes. De

sens et sensibles firent oublier un crime obscur et passé.

ŒDIPE.

Hé bien! je saurai, moi, le découvrir dès son origine. Les ordres d'Apollon et vos conseils sont justes. Je vous seconderai. La patrie trouvera en moi un libérateur, l'oracle un prince obéissant, et Laïus un vengeur. Mon intérêt propre m'y engage. Cet attentat me regarde : si je ne prends en main la cause de Laïus, j'enhardis contre mes jours des sujets perfides et rebelles. Assurons ma couronne en le vengeant. Çà, levez-vous, mes enfans, et reportez ces rameaux sacrés. (*A quelqu'un de sa suite.*) Vous, qu'on assemble ici le peuple. Je veux tout tenter; et ce jour, si les dieux nous sont favorables, terminera ou nos maux, ou nos vies.

LE GRAND-PRÊTRE.

Allons, chers enfans, levons-nous. Nos vœux sont exaucés. Puisse Apollon, auteur de l'oracle, finir nos peines et sauver nos jours!

auteurs disent que ce fut une flotte qui s'empara de la Béotie, et infesta le pays thébain, sous la conduite d'une méchante femme qu'OEdipe tua. D'autres prétendent que *Sphinx* était une fille naturelle de Laïus, laquelle fit mourir ceux des Thébains qui alléguaient l'oracle d'Apollon, à Cadmus, sur la succession de ses enfans, pour empêcher les bâtards de monter sur le trône; que cette fille voulut qu'on produisît cet oracle; qu'OEdipe, instruit en songe, le récita et fit mourir sa sœur.

PREMIER INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

Divin oracle, que nous annoncez-vous ? Venu récemment du temple de Delphes [1] à Thèbes, vous tenez nos esprits en suspens. Je tremble, je frémis dans l'incertitude du destin que vous nous préparez. Puissant dieu des maladies, j'adore vos impénétrables décrets. Qu'ordonnez-vous de notre sort présent et à venir ? Daignez m'en instruire, oracle, fils immortel de l'Espérance. C'est à vous que d'abord j'adresse mes vœux, ô Minerve, fille de Jupiter ! ô Diane, déesse tutélaire de cette terre, qui êtes assise sur un trône au milieu de Thèbes ; et vous, ô Apollon, qui perçâtes le serpent Python de vos inévitables traits ! Divinités secourables, qui remédiez à tous les maux des humains, montrez-vous sensibles à ceux dont nous sommes accablés ! Si vos mains salutaires ont éteint le feu qui commençait à désoler notre ville [2], c'est maintenant, grands dieux, que vous devez nous secourir ! Hélas ! nos maux sont innombrables. Vous voyez tout un peuple victime de la mort,

[1] Le temple de Delphes était enrichi de dons innombrables, dit le scholiaste ; et depuis, le lieu de l'oracle fut bâti de mille tuiles d'or qu'envoya Crésus.

[2] En inspirant Œdipe, qui délivra Thèbes du Sphinx.

descendre dans le tombeau. Plus d'espoir, plus de ressource. La terre ferme son sein et se refuse à nos travaux ; les mères meurent dans les douleurs de l'enfantement. Pluton, le fier Pluton, voit tomber les morts sur la rive du Styx plus promptement que les éclairs, et comme une foule d'oiseaux qui se précipitent les uns sur les autres. Des monceaux de cadavres, privés des derniers devoirs, couvrent la campagne. On voit de tous côtés de jeunes épouses et des matrônes, respectables par leur vieillesse, embrasser les autels comme un asyle sacré, et percer les airs de leurs gémissemens. On n'entend de toutes parts que de lugubres accens ; et le nom d'Apollon, mille fois répété, se confond avec les cris douloureux. Témoin de tant de misères, Minerve, volez à notre secours ! Mettez en fuite cette divinité barbare, ce Mars exterminateur, qui, plus redoutable que le dieu des combats, nous fait impitoyablement périr sans armes, sans égide, sans appareil de guerre. Écartez-le de nos climats ; précipitez-le ou dans le vaste sein d'Amphitrite, ou dans les abymes profonds de la mer Thracienne et du Pont-Euxin [1]. Hélas ! ce qu'une nuit a épargné, devient

[1] Sophocle appelle cette mer, aujourd'hui mer Noire, non pas Εὔξενος, mais ἀπόξενον, comme s'il disait : *pontum inhospitalem*, funeste à ses navigateurs ; et cela pour plusieurs raisons : parce

la proie du jour suivant. Grand Jupiter, qui faîtes gronder le tonnerre, écrasez ce génie de vos foudres. Dieu de Lycie, Apollon, préparez, pour nous secourir, votre arc, votre carquois d'or et vos flèches : et vous, Diane[1], lancez sur lui, comme des traits enflammés, ces rayons et ces feux que vous dardez sur les montagnes de Lycie[2]. Recevez enfin nos vœux, ô dieu qui portez le nom de Thébain, et que nous parons d'une tiare d'or; chef des Ménades, puissant Bacchus[3], venez, avec vos torches allumées; écartez loin de nous cette horrible divinité.

qu'elle est fort orageuse, semée d'écueils, mal pourvue de bons ports; mais sur-tout, à cause des nations féroces qui la bordaient en ce temps là. Si dans la suite on l'a nommée Εὔξεινος, *hospitalière*, on sait que c'est par antiphrase, ou contre-vérité. (Note de l'ancien éditenr.)

[1] Diane, ou Hécate, était censée agiter les hommes par des fureurs, aussi bien que Bacchus. Ce sens est plus naturel que celui qu'y donne M. Dacier.

[2] Province d'Asie entre la Carie et la Pamphylie. Elle tire son nom de Lycus, un des fils de Pandion.

[3] M. Dacier dit que le chœur appelle ici Bacchus avec les flambeaux, parce que le vin et le feu sont des préservatifs contre la peste. Mais, sans y entendre aucunement finesse, il suffit de dire que Bacchus était honoré à Thèbes d'un culte particulier, et que le chœur l'invoquait comme les autres dieux du pays.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, SUITE, LE CHOEUR, LE PEUPLE ASSEMBLÉ [1].

ŒDIPE, au peuple.

J'AI entendu vos demandes ; écoutez-moi à mon tour ; secondez mes soins, et je réponds d'un heureux succès. Étranger en ces lieux, et libre de tout soupçon sur le meurtre de Laïus, dont le détail n'était pas même venu jusqu'à moi, je vais déclarer avec liberté mes sentimens. Croyez que je n'irais pas réveiller un crime enseveli dans l'oubli, si je n'avais des indices certains. Sachez donc, Thébains, qu'OEdipe, autrefois étranger, à présent votre concitoyen, et soumis aux loix [2] qu'il prescrit, ordonne à tous les habitans de dénoncer l'as-

[1] L'ouverture de cet acte n'est pas moins magnifique que celle du premier. Le peuple en foule est assemblé, comme l'avait ordonné OEdipe, pour entendre sa dernière résolution et ses ordres touchant l'exécution de l'oracle, et touchant la recherche du meurtrier de Laïus.

[2] J'ai ajouté ce mot au texte pour en expliquer le sens. Sophocle en effet veut nous faire entendre qu'OEdipe se soumet aux ordres qu'il va donner, aux imprécations qu'il va prononcer.

sassin de Laïus [1]. Si la crainte du châtiment empêche le coupable de se déclarer, qu'il mette bas toute frayeur; il en sera quitte pour l'exil. Si l'assassin est un étranger, qu'on le déclare : cet important service sera récompensé. Que si, malgré mes soins, la crainte ou l'amitié, plus fortes que le devoir, nous cachent ce fatal secret, écoutez les imprécations [2] et les ordres de votre roi : Je défends qu'en toute l'étendue de mes états le malheureux soit reçu dans les sacrifices ou dans les conversations; je défends qu'on ait rien de commun avec lui, pas même la participation de l'eau lustrale [3]; et j'ordonne qu'on le bannisse des maisons où il se retirerait, comme un monstre capable d'attirer le courroux du ciel. Ainsi le commande l'oracle : ainsi commencé-je d'accomplir ses ordres, et de prendre en main la cause de Laïus et des dieux. Puisse le coupable, soit qu'il ait commis seul cet horrible forfait, soit qu'il ait eu des complices, éprouver l'effet des malédictions dont je l'accable aujourd'hui! qu'il traîne une vie mi-

[1] Grec : *Fils de Labdacus, petit-fils de Cadmus.*

[2] Ces imprécations et ces ordres nous peignent au naturel l'excommunication des anciens; châtiment terrible dans le paganisme. Euripide entre encore en un plus grand détail dans son *Iphigénie en Tauride.*

[3] L'eau lustrale servait à purifier le peuple dans les sacrifices. On s'en lavait les mains; on y mettait un tison ardent, et on la répandait sur l'assemblée.

sérable, sans feu, sans lieu, sans espoir, sans secours! Si je le cache volontairement dans mon palais, puissent retomber sur ma maison et sur moi ces funestes imprécations! Enfin, Thébains qui m'écoutez, je vous ordonne en roi, par l'obéissance que vous me devez, par le respect dû à l'oracle, par l'intérêt de la patrie, si tristement défigurée, d'exécuter ponctuellement les ordres que vous venez d'entendre. Hé! quand même les dieux n'auraient pas parlé, convenait-il de laisser impuni un attentat si criant? Le sang du meilleur des hommes et des rois ne parlait-il pas assez? Et! n'aurait-il pas dû être déjà vengé? Successeur d'un si bon roi, possesseur de son trône et de son épouse, père et tuteur de ses enfans [1], si les destins ne les eussent ravis, je veux à mon tour le regarder comme mon père. Oui, je vais redoubler mes efforts, et je ne serai point tranquille, que je n'aie découvert le barbare meurtrier du précieux reste des Labdacus, des Polydore, des Cadmus

[1] Il parle, sans le savoir, de lui-même, c'est-à-dire, du fils de Laïus. M. Dacier reprend à propos le scholiaste de trouver ces sortes de pensées moins nobles. Il est vrai que le scholiaste ajoute qu'elles sont très-propres aux mouvemens du théâtre, et qu'Euripide en est plein, au lieu que Sophocle les emploie sobrement, et uniquement pour émouvoir. Rien en effet n'est plus capable d'exciter ces mouvemens que la pensée d'OEdipe. Il veut venger, comme son père, un roi dont il se trouve à la fin le fils et le meurtrier.

et des Agénor [1]. Je dois cette vengeance à leurs mânes. Puissent ceux qui refuseront de souscrire à mes volontés, trouver la terre ingrate et rebelle à leurs travaux, voir expirer leurs femmes sans enfans, et mourir eux-mêmes d'une mort plus affreuse encore, s'il est possible, que celle qui désole nos climats ! Pour nous, qui souscrivons à cette équitable sentence, daigne la justice combattre toujours pour nos intérêts ! Daignent tous les dieux nous être toujours favorables !

LE CHŒUR.

Je me soumets sans peine à vos imprécations, seigneur; mais, hélas ! innocent du meurtre de Laïus, j'ignore le coupable. C'était au dieu, qui a rendu l'oracle, d'expliquer sa pensée, et de marquer l'assassin.

ŒDIPE.

Il est vrai; mais quel mortel peut contraindre les dieux à dévoiler leurs secrets ?

LE CHŒUR.

Voici une autre ressource qui luit à mon esprit [2].

[1] Il paraît que le peuple se retire après avoir reçu les ordres du roi. Le chœur, composé des plus anciens et des plus respectables de la nation, reste et répond pour le peuple.

[2] Mot à mot : « Voici un second conseil, etc. » OEdipe répond : Dites m'en un troisième, si vous l'avez. M. Orfatto Giustiniano traduit : *ciungi la terza anchora se in pronto l'hai.*

ŒDIPE.

Parlez ; ne me cachez aucun des expédiens que vous pourrez imaginer.

LE CHŒUR.

Ce qu'est Apollon entre les dieux, Tirésias[1] l'est parmi les mortels ; savant devin, ne pourra-t-il pas nous prêter le secours de ses lumières si sûres et si pénétrantes ?

ŒDIPE.

Ce moyen n'est pas échappé à ma prévoyance. Deux fois, par le conseil de Créon[2], j'ai envoyé vers lui ; et je m'étonne qu'il tarde à se rendre en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut le consulter ; car les bruits anciens, mais frivoles, qui ont couru sur cette mort, ne méritent nulle attention.

[1] Tirésias était de Thèbes en Béotie, fils d'Evère et de Carièlo. Il vit Pallas au bain, disent Callimaque et Properce : en punition, il fut privé de l'usage des yeux ; supplice moindre que celui d'Actéon. La déesse même en eut compassion, et lui donna la science de l'avenir. Ovide dit qu'il devint aveugle au sujet d'un différend entre Jupiter et Junon, laquelle le punit pour n'avoir pas décidé en sa faveur ; et que Jupiter, pour le dédommager de la perte de la vue, lui accorda le privilège de lire dans l'avenir.

[2] Il y a dans le grec : « J'ai envoyé deux hommes.... par le con- » seil de Créon ». Ce mot n'est pas inutile ; car il jette le fondement des soupçons d'OEdipe contre Créon, et prépare les auditeurs à les voir naître sans surprise.

ŒDIPE.

Quels bruits? parlez. Je ne veux rien négliger.

LE CHŒUR.

On a dit que des voyageurs avaient assassiné le roi.

ŒDIPE.

Je l'ai oüi dire comme vous : mais il n'a point encore paru de témoins oculaires.

LE CHŒUR.

La crainte des malédictions sorties de votre bouche en fera bientôt paraître ; et sans doute le coupable effrayé viendra lui-même se déclarer à vos yeux.

ŒDIPE.

Ah! quand on ne craint pas de commettre un crime, on craint peu les imprécations.

LE CHŒUR.

Voici qui découvrira le criminel. Je vois qu'on amène le divin prophète, qui seul voit et montre la vérité dans son jour.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TIRÉSIAS.

ŒDIPE.

O vous, qui, privé de la lumière, ne laissez pas de pénétrer les choses les plus secrètes, soit dans

le ciel, soit sur la terre, vous savez la déplorable situation de Thèbes ; c'est à vous qu'elle a recours : vous seul pouvez la délivrer de ses maux. Apollon, si vous l'ignorez, nous a répondu que la fin de nos malheurs dépendait de la mort ou de l'exil des meurtriers de Laïus. Employez donc, pour les découvrir, les mystères sacrés de votre art. N'enviez pas à vos concitoyens le secours qu'ils attendent de vous. Constulez le vol des oiseaux, et tous les secrets de la divination. En vous est notre espoir : sauvez-vous, sauvez-moi ; vengez un prince dont le sang, indignement répandu, fait rejaillir sur nos têtes la vengeance des dieux ; et souvenez-vous que rien n'est plus beau que de secourir les misérables.

TIRÉSIAS, à part.

Dieu, qu'il est dangereux de trop savoir ! Je suis perdu ; malheureux ! Pourquoi suis-je venu? [1]

ŒDIPE.

Quoi ? qu'avez-vous ? d'où vient cette tristesse subite ?

TIRÉSIAS.

Laissez-moi partir, seigneur. Croyez-en Tirésias. Votre sort et le mien en seront plus supportables.

[1] Grec : *O dieu, que la science est un funeste présent pour celui qui ne sait pas en tirer parti ! Je devais prévoir l'affreuse position où je me trouve ici, et ne pas m'y présenter.*

ŒDIPE.

Ah ! que vous êtes injuste ! Avez-vous donc oublié que Thèbes est votre patrie ? Lui refuserez-vous l'interprétation de l'oracle ?

TIRÉSIAS.

Vous êtes plus injuste que moi, seigneur. Je me tais pour ne pas répondre témérairement à vos téméraires demandes.

ŒDIPE.

Au nom des dieux, Tirésias, ne nous cachez rien de ce que vous savez. Prosternés à vos pieds, nous vous en conjurons.

TIRÉSIAS.

Ah ! vous ignorez tout ce que vous demandez. Laissez-moi mon secret. Je ne dévoilerai point vos maux.

ŒDIPE.

Quoi ! Vous savez tout, et vous gardez le silence ? Voulez-vous donc nous trahir et nous perdre ?

TIRÉSIAS.

Que ce reproche est inique ! C'est pour vous, c'est pour moi, que je me tais. Epargnons-nous un chagrin mutuel. Je ne parle point.

ŒDIPE.

O le plus méchant de tous les hommes ! (car enfin tes refus irriteraient les rochers :) jusqu'à

quand garderas-tu ce silence obstiné? jusqu'à quand seras-tu inflexible?

TIRÉSIAS.

Vous me reprochez ma dureté; et vous comptez pour rien la colère qui vous transporte : j'en suis la victime.

ŒDIPE.

Mais qui ne serait pas indigné d'un pareil discours, et de l'outrage que tu fais à la patrie?

TIRÉSIAS.

Vos malheurs arriveront assez tôt, sans que je les révèle.

ŒDIPE.

Et moi, je veux apprendre ces malheurs de ta bouche.

TIRÉSIAS.

Je ne parlerai point; dussiez-vous m'accabler de tout votre courroux.

ŒDIPE.

Hé bien, je suivrai les mouvemens de ma fureur. Je te déclare donc que tu parais à mes yeux le complice, ou même l'auteur de cet attentat. Si tu n'étais privé de la lumière des cieux, je te croirais le seul capable de l'avoir accompli.

TIRÉSIAS.

J'entends [1] : et moi, je vous déclare que vous

[1] La liberté du prophète est justifiée par la colère d'OEdipe; et

avez prononcé vous-même votre arrêt. Oui, depuis ce moment fatal, nul Thébain ne peut plus vous parler ni vous entendre.... Vous êtes le coupable.

ŒDIPE.

Moi! Quelle imposture, ô dieux! Traître, crois-tu échapper à mon juste ressentiment?

TIRÉSIAS.

Je le crains peu. La vérité, plus forte que l'injustice, combat en ma faveur.

ŒDIPE.

La vérité! D'où la sais-tu, malheureux? Ce n'est pas dans ton art que tu l'as puisée.

TIRÉSIAS.

Je la sais de vous. C'est vous qui m'avez contraint de rompre le silence.

ŒDIPE.

Que t'ai-je contraint de dire? Parle derechef: peut-être comprendrai-je mieux ce discours surprenant.

TIRÉSIAS.

Vous m'avez trop entendu. Est-ce pour me tendre un piège que vous m'interrogez [1]?

toute cette scène est si adroitement conduite, que Tirésias parle à découvert, et annonce au roi toute sa destinée, sans qu'OEdipe doive la croire; puisqu'il a sujet de penser que tout ceci est l'effet de la colère et du complot de Tirésias; d'autant plus qu'il se croit fils du roi de Corinthe, et non de Laïus.

[1] *Est-ce pour me tendre un piège....* C'est-à-dire, est-ce pour voir si je ne varierai point, si je ne changerai point de langage?

ŒDIPE.

Non, mais je t'ordonne de parler.

TIRÉSIAS.

Hé bien, je le répète; le meurtrier que vous cherchez, c'est vous-même.

ŒDIPE.

Moi! ah misérable! tu ne m'auras pas deux fois outragé impunément.

TIRÉSIAS.

Ciel! Que serait-ce donc si je disais tout [1]?

ŒDIPE.

Dis, parle; je ne crains rien.

TIRÉSIAS.

Vous le voulez; je parlerai. OEdipe, sans le savoir, est uni par d'horribles nœuds.... Il ignore l'abîme où il est plongé.

ŒDIPE.

Penses-tu que je souffre plus long-temps ces outrages redoublés?

TIRÉSIAS.

Je n'appréhende rien. Telle est la force de la vérité [2].

[1] Grec : *continuerai-je donc, pour que vous ne mettiez aucune borne à votre fureur?*

[2] Tirésias, dans le grec, ne réplique que par ces mots : *La vérité me remplit de confiance.*

ŒDIPE.

Oui; mais non pas sur tes lèvres. Doublement aveugle, tu ne peux la voir, ni la dévoiler.

TIRÉSIAS.

Ah! malheureux prince, vous me reprochez ce ce que bientôt on aura droit de vous dire à vous-même.

ŒDIPE.

Rends grâces aux dieux de ton aveuglement; tu verrais le jour pour la dernière fois.

TIRÉSIAS.

Mon sort n'est pas entre vos mains. Apollon est mon garant; il aura soin de mes jours [1].

ŒDIPE.

Ce cruel artifice est-il de Créon ou de toi?

TIRÉSIAS.

N'accusez ni Créon, ni moi : n'imposez vos maux qu'à vous seul.

ŒDIPE.

O sceptre! ô couronne! ô trésors! ô sagesse

[1] J'ai préféré ce sens à celui que donne Joachim Camérarius au grec, comme si Tirésias disait : *Apollon aura soin de terminer mon sort.* Tirésias en effet, au rapport de Pausanias, mourut en allant à Delphes, après avoir bu de l'eau d'une fontaine. Cette circonstance ne justifie point le sens de Camérarius. L'autre est plus simple et plus vrai. Je le trouve dans la traduction de M. Orfatto:

. . . . . Il possente Apollo cura
Havra de la mia vita.

supérieure à tous les arts pour rendre la vie heureuse! que vos avantages, trop exposés à l'envie, sont sujets à de tristes retours! Quoi? j'arrive dans Thèbes sans ambition, sans dessein; on m'offre le trône; je règne: et Créon, ce Créon qui paraissait d'abord mon fidèle ami, forme de secrètes brigues pour me détrôner! Il suborne ce misérable devin [1], éclairé pour ses intérêts, et aveugle dans son art. Créon s'en sert, met en œuvre ses prestiges et ses artifices; contre qui? contre OEdipe, son ami! Car enfin, dis-moi, qui t'a rendu prophète [2]? Pourquoi n'as-tu pas délivré Thèbes des captieuses questions et des cruautés du Sphinx? Alors, certes, alors il était besoin d'un homme plus qu'ordinaire, d'un homme qui eût je ne sais quoi de divin. Où étaient tes oiseaux et les dieux? OEdipe survient; et par la seule force de son esprit, sans le secours des oiseaux, OEdipe, qui ne se pique point d'être devin, développe l'énigme et confond le Sphinx. Avoue-le, malheureux; le désir de régner sous Créon te dévore: voilà l'intérêt secret qui t'anime à ma perte. Mais, crois-moi, ton ambition te coûtera cher, aussi bien qu'à l'auteur de cette intrigue; et, sans un reste d'égards

[1] Grec: *Ce misérable devin, cet artisan de fraudes, ce fourbe, ce charlatan, éclairé pour.....*

[2] Grec: *Car enfin, dis-moi, où t'es-tu montré comme vrai prophète?*

que j'ai pour ta vieillesse, je te ferais sentir à quel prix tu abuses de ton art pernicieux.

LE CHŒUR.

Témoins de vos discours, nous voyons, de part et d'autre, trop de chaleur. Songez, seigneur, songez, Tirésias, qu'il n'est question que de penser à trouver l'interprétation de l'oracle.

TIRÉSIAS.

Vous êtes roi, seigneur; mais ici la liberté d'entendre et de répondre tour-à-tour nous rend égaux; et d'ailleurs, sujet d'Apollon, je ne suis point le vôtre. Sachez que je n'ai pas besoin d'être justifié par Créon: libre et incapable de crainte, je parlerai moi-même en ma faveur[1]. Je suis aveugle, j'en conviens; mais, tout éclairé que vous êtes, vous ne voyez pas les maux qui vous assiègent: vous ignorez quel air vous respirez, avec qui, et comment vous êtes lié. Savez-vous qui vous a donné le jour? savez-vous quel crime vous rend exécrable à tous vos proches, soit dans les enfers, soit sur la terre? Déjà les furies, vengeresses d'une mère et d'un père, vous poursuivent : bientôt, privé du jour comme moi, elles vous chasseront de ces climats. Alors, quelles mers, quelles montagnes[2], quel endroit du monde ne retentira pas

[1] Cette phrase n'est pas dans le grec.

[2] Grec : *Quel Cithéron?* C'est une allusion pour la suite, qui

de vos cris lugubres, quand vous saurez l'hymen fatal dont vous avez allumé le flambeau; quand vous verrez l'écueil affreux que vous crûtes un port assuré; quand un essaim de maux ignorés, qui vous mettra vous-même au rang de vos enfans[1], viendra fondre sur vous et sur eux: alors, prince, accablez d'injures et Tirésias et Créon. Vous nous vengerez; et jamais mortel plus coupable ne perdra la lumière du jour[2].

ŒDIPE.

Ah! faut-il qu'OEdipe entende et souffre de pareils outrages!.... Va, misérable; dérobe-toi à ma fureur, et ne montre plus un visage odieux[3].

n'a pu passer dans le français. OEdipe ignorait qu'il eût été exposé sur le mont Cithéron.

[1] Grec; d'après l'interprétation et la traduction de M. Vauvilliers : *Quand un essaim de maux ignorés, qui, en vous réduisant à votre juste mesure, et, vous ramenant au niveau de vos enfans, viendra fondre....*

[2] Grec : *Allez, après cela, il vous est permis d'épuiser votre rage sur Créon et sur moi; votre fin n'en sera pas moins la plus ignominieuse qui puisse arriver à aucun mortel.*

L'ouvrage du P. Brumoy, fait pour être universellement goûté dans le monde littéraire, a été traduit en anglais; et cette traduction est ici plus conforme au texte de Sophocle, et rend mieux la chaleur de l'original. On y lit : « Then, prince, exhault your » rage on Créon and Tiresias : you, you, your self will best re» venge us; and sure a more guilty or more wretched mortal will » never lose the light of day ».

[3] Grec : *Ah! faut-il qu'OEdipe entende et souffre de pareils*

TIRÉSIAS.

Je ne serais pas venu, si vous ne m'aviez appelé.

ŒDIPE.

On ne t'aurait pas appelé, si l'on eût prévu ces discours insensés.

TIRÉSIAS.

Vous me traitez d'insensé : votre père ne jugeait pas ainsi de moi.

ŒDIPE.

Qui? Arrête : quel est mon père?

TIRÉSIAS.

Ce jour, oui, ce jour vous donnera la naissance et la mort [1].

ŒDIPE.

Quelle obscurité, quel embarras dans ses discours!

TIRÉSIAS.

Ne vous piquez-vous pas de deviner de pareilles énigmes?

ŒDIPE.

Ce que tu me reproches fait ma véritable gloire.

TIRÉSIAS.

Dites plutôt votre perte.

outrages.... Tu ne partiras pas? Tu ne hâteras pas ta fuite? Tu ne détourneras pas pour jamais tes regards de dessus ces lieux?

[1] C'est-à-dire qu'il se connaîtra lui-même.

ŒDIPE.

J'ai sauvé Thèbes : qu'importe à quel prix ?

TIRÉSIAS.

Je me retire donc. (*A son valet.*) Qu'on me remène.

ŒDIPE.

Adieu ; ta présence nous trouble : laisse-nous.

TIRÉSIAS.

Oui, je vous laisse, content d'avoir déclaré mon secret sans redouter votre présence. Ma vie et mon sort ne dépendent point de vous. Je vous le dis pour la dernière fois : cet homme, que vous cherchez et que vous accablez de malédictions, ce criminel, ce meurtrier est dans Thèbes. Étranger en apparence, on verra bientôt qu'il est Thébain. Bientôt sa fortune si belle, si riante, s'évanouira comme un songe. Aveugle, réduit à l'indigence, courbé sur un bâton, on le verra errer dans les contrées étrangères. Quelle confusion quand il se reconnaîtra frère de ses fils, époux de sa mère, coupable en même-temps d'inceste et de parricide! Allez, prince ; éclaircissez ces terribles paroles ; et si vous me trouvez menteur, je consens de passer pour un faux prophète. Adieu.

DEUXIEME INTERMEDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I [1].

Quel est donc celui que désigne Apollon du fond de sa grotte sacrée ? Quel est ce monstre qui a souillé ses mains par un crime inoui? Il est temps qu'il se dérobe au supplice qui l'attend, et qu'il fuie aussi promptement que les éclairs. Déjà le fils de Jupiter s'arme contre lui de carreaux et de foudres : la parque cruelle et inévitable le poursuit.

[1] Démétrius Triclinius, dans son ouvrage sur les vers de Sophocle, dit que la strophe se chantait par le chœur, qui marchait tourné vers la droite ; qu'il se tournait vers la gauche pour chanter l'antistrophe ; et qu'enfin il chantait l'épode après la strophe et l'antistrophe, en se tenant immobile. On prétend que, par ces évolutions, prises des Egyptiens, les Grecs voulaient, comme eux, marquer le cours des astres ; de façon que la strophe et le tour à droite, signifiaient le mouvement des étoiles fixes ; l'antistrophe et le tour à gauche, indiquaient le cours des planètes ; enfin l'épode et sa situation, montraient l'état fixe de la terre. Pindare a fait passer les mêmes tours et retours dans ses *odes* ; apparemment parce qu'en les chantant, on faisait les mêmes évolutions. Thésée, revenu de Crête, inventa une danse, qui consistait à tournoyer en différentes manières, en mémoire du labyrinthe. A l'égard des mouvemens du chœur, à droite et à gauche, ils sont assez difficiles à concevoir. « Je crois, dit M. Dacier, que le chœur » était partagé en deux bandes, comme chez les Hébreux ; la » troupe à droite commençait, s'avançant vers la gauche jusqu'à la » moitié du théâtre, c'était la strophe ; l'autre troupe faisait de » même, c'était l'antistrophe ».

ANTISTROPHE I.

Des neiges même du Parnasse, l'oracle est parti comme une flamme pour avertir les Thébains de découvrir le criminel. Semblable à un taureau qui va cacher sa défaite et sa honte, il a beau s'enfoncer dans les antres et dans les forêts : vainement il erre en des lieux solitaires ; en vain il tâche d'éviter [1] l'arrêt prononcé du centre de la terre[2] ; cette voix immortelle le poursuivra toujours.

STROPHE II.

Le sage Tirésias a dit des choses horribles : dois-je les croire? dois-je les rejeter? Que dire? que penser? Qui d'OEdipe ou de Tirésias l'emportera? L'un me fait craindre, l'autre m'ordonne d'espérer. Je n'ai jamais ouï dire, et il n'est pas croyable que le fils de Polybe[3] ait eu rien à démêler avec Laïus. Dois-je donc souscrire à un reproche odieux, qui accuse OEdipe d'un meurtre dont on ignore l'auteur?

[1] Grec ; d'après M. de Vauvilliers : *En vain il cherche à mettre en défaut l'oracle prononcé au centre de la terre.*

[2] Delphes, qui était au pied du Parnasse, passait pour être le centre du monde. Voyez les notes sur l'*Iphigénie en Tauride.*

[3] OEdipe était cru fils de Polybe ; voilà ce qui rend incroyable le discours de Tirésias, et ce qui suspend et prépare le dénouement.

ANTISTROPHE II.

Jupiter et Apollon lisent dans les cœurs. Tel est le privilége des dieux. Mais est-il bien constant que les devins soient plus éclairés que les autres hommes? Un mortel surpasse un autre mortel en sagesse; mais tous sont sujets à l'erreur. Quelle témérité serait-ce d'ajouter foi aux accusateurs d'OEdipe, sans avoir des preuves plus fortes? Non, je ne regarderai point comme un meurtrier celui dont l'utile sagesse fut avouée même du Sphinx [1].

[1] Il n'est guère probable que ce monstre ait loué son vainqueur; aussi le chœur ne le dit-il pas : il dit seulement, que la sagesse d'OEdipe se manifesta, lorsqu'on vit dans Thèbes cette fille ailée et cruelle. (Note de l'ancien éditeur.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, LE CHOEUR.

CRÉON.

QU'ENTENDS-JE? Thébains? Le roi, dit-on, m'accuse de la plus noire des perfidies. Pénétré d'une douleur profonde, je viens m'éclaircir avec vous : car, si dans les malheurs publics j'ai encore celui de voir mes paroles et mes actions suspectes, si OEdipe enfin me croit coupable, c'en est trop; je ne puis supporter la vie. Quelle tâche pour mon nom! Couvert d'un pareil opprobre, je dois être regardé de vous, de mes amis même, comme un citoyen pernicieux.

LE CHOEUR.

Ah! prince, la colère, non la vérité, aura sans doute formé ces injustes soupçons.

CRÉON.

Mais qui a porté le roi à dire que j'avais suborné le devin pour semer de faux discours?

LE CHOEUR.

Il l'a dit; mais j'ignore quelle était sa pensée.

CRÉON.

A-t-il pu de sang-froid m'imputer un crime si atroce et si noir ?

LE CHŒUR.

Je ne pénètre point dans les actions des rois... Le voici lui-même : vous pouvez vous instruire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OEDIPE.

ŒDIPE.

De quel front oses-tu paraître à mes yeux? Convaincu d'avoir conspiré contre moi, pour m'ôter la vie et la couronne, viens-tu m'insulter dans mon palais [1]? Dis-moi, m'as-tu cru, ou assez faible, ou assez insensé pour ne pas découvrir, pour ne pas punir tes criminelles intrigues? Quelle était ta pensée? Comment seul, sans amis, sans troupes, sans argent, as-tu espéré te frayer un chemin au trône?

CRÉON.

Vous avez parlé, Seigneur. Ecoutez-moi à

[1] M. Dacier a traduit ainsi ces paroles du texte : φονεὺς ὢν τοῦ δε τἀνδρὸς ἐμφανῶς, *toi qui es assurément le meurtrier de Laïus*. C'est une méprise qui en a produit une autre d'un poëte moderne, comme si OEdipe reprochait à Créon d'avoir tué Laïus; reproche qui serait impertinent, comme il le dit, et sans nul fondement. Mais on voit que ce n'est pas là le sens de Sophocle. *Vous êtes le meurtrier de cet homme*, c'est-à-dire, *de moi*; vous en voulez à ma vie. Cette façon de parler est usitée chez les poëtes grecs et Latins.

votre tour; et ne me condamnez pas sans m'entendre.

ŒDIPE.

Je connais ton éloquence et tes artifices; je ne t'écoute plus : ton crime est avéré [1].

CRÉON.

Ah! souffrez du moins qu'en un mot....

ŒDIPE.

Tais-toi; ou conviens que tu es le plus méchant des hommes [2]?

CRÉON.

Votre erreur est extrême, seigneur, si vous prenez pour raison un aveugle préjugé.

ŒDIPE.

Tu t'abuses, si tu penses que je laisse impuni l'attentat d'un allié contre son roi.

CRÉON.

J'y consens; mais de grâce, dites-moi quel est mon crime?

ŒDIPE.

N'est-ce pas [3] sur votre conseil que j'ai envoyé chercher cet interprète tant vanté [4]?

[1] La pensée de Sophocle n'est pas rendue : La voici littéralement : « Vous êtes un grand orateur; mais vous avez trouvé un » méchant auditeur en moi; moi, dis-je qui connais vos mauvais » desseins. » (Note de l'ancien éditeur.)

[2] Grec : *N'ose pas nier que tu sois le plus méchant des hommes.*

[3] Grec : *N'est-ce pas, oui, n'est-ce pas sur votre conseil...*

[4] Voilà l'origine des soupçons formés contre Créon.

CRÉON.

Je vous l'ai conseillé, et je le ferais encore.

ŒDIPE.

Depuis quel temps Laïus....

CRÉON.

Quoi, seigneur? Expliquez-vous.

ŒDIPE.

Je demande depuis quel temps est arrivé le meurtre de Laïus?

CRÉON.

Depuis un temps fort long; mais on peut aisément en rappeler le souvenir.

ŒDIPE.

Tirésias faisait-il alors profession de deviner?

CRÉON.

Sa science et sa réputation étaient aussi célèbres dès lors qu'à présent.

ŒDIPE.

Vous parla-t-il en ce temps là d'OEdipe?

CRÉON.

Non, seigneur, jamais en ma présence.

ŒDIPE.

Ne fit-on pas la recherche de ce crime?

CRÉON.

On la fit; mais en vain.

ŒDIPE.

Que ne parlait-il donc alors comme il parle aujourd'hui?

CRÉON.

La raison ne m'en est pas connue. Je me tais sur ce que j'ignore.

ŒDIPE.

Vous savez au moins ce qui vous touche. Vous ferez sagement de l'avouer.

CRÉON.

Qu'avouerai-je? je ne refuse point de m'expliquer sur ce que je sais.

ŒDIPE.

M'aurait-il jamais imputé la mort de Laïus, s'il n'eût été d'intelligence avec vous?

CRÉON.

Quant à Tirésias, il vous a parlé; vous savez ce qu'il vous a dit. Pour moi, je voudrais apprendre de vous ce que vous voulez savoir de moi.

ŒDIPE.

Interrogez-moi; j'y consens : mais n'espérez pas réussir à me persuader que je sois le meurtrier de Laïus.

CRÉON.

N'avez-vous pas épousé ma sœur?

ŒDIPE.

Sans doute.

CRÉON.

Ne partage-t-elle pas avec vous le souverain pouvoir?

ŒDIPE.

Il est vrai; et mes complaisances pour elle sont sans bornes.

CRÉON.

Ne suis-je pas le premier du royaume, après elle et vous?

ŒDIPE.

Ah! perfide; et voilà ce qui rend ton infidélité plus noire.

CRÉON.

Vous verrez, seigneur, qu'il n'y en a point, si vous daignez m'écouter comme je vous ai écouté moi-même. Dans le choix du trône, avec toutes les frayeurs dont il est environné, ou d'un rang égal à la royauté, avec un repos glorieux, pensez-vous, je vous prie, qu'il y ait à balancer [1]? Quel est l'homme sensé qui ne choisira pas le dernier parti? Telle est mon inclination et celle des sages. Né sans ambition, je préfère le titre de sujet à celui de roi. Heureux particulier, et libre

[1] Cette morale, et par conséquent la justification de Créon ne seraient pas reçues aujourd'hui. Mais le sceptre n'était pas alors en Grèce ce qu'il est parmi nous. Hippolyte parle de même dans la *Phèdre* d'Euripide; voyez la scène V, de l'acte IV. Ces deux morceaux de différens auteurs montrent évidemment que cette morale était alors celle des sages.

d'inquiétude, ne trouvé-je pas en vous mon bonheur et le comble de mes souhaits? Plus esclave que roi, que trouverais-je sur le trône? Une source intarissable de soucis. Comment donc pourrais-je préférer la couronne avec ses tristes apanages, à un pouvoir sans bornes, sans envie et sans chagrin? Non, non, OEdipe, croyez-moi; je n'ai pas le goût assez dépravé pour ne pas sentir le prix de ma félicité. Je sais ce qui me convient. Tout prévient mes désirs : caressé, recherché de tout le monde, je sers d'appui à quiconque vous implore. C'est par mon canal que coulent vos bienfaits : quoi! devenu le plus insensé de tous les hommes, j'irais sacrifier tous ces avantages! Vous connaissez mon cœur. Des sentimens tels que les miens ne sont pas ceux d'un rebelle et d'un perfide. Non, jamais cet affreux projet n'est entré dans mon sein. Loin d'être le chef d'une conspiration contre mon parent et mon roi, je rougirais d'en être le complice. Si vous n'en croyez pas mes sermens, croyez-en l'oracle de Delphes; consultez le dieu; informez-vous si mon récit n'a pas été fidèle. Enfin, si vous vérifiez le complot entre Tirésias et moi, je consens de mourir. Vous ne serez pas mon seul juge, et je me condamnerai le premier. Mais ne me noircissez pas d'un crime odieux sur un simple soupçon. Il est également injuste de prendre les méchans pour les bons, et

les bons pour les méchans. Perdre injustement un ami, c'est s'arracher le jour. Que dis-je? un ami est plus précieux que la vie. C'en est assez, seigneur; le temps dévoilera tout : un jour suffit pour décéler un méchant homme; le temps seul justifie l'innocence.

LE CHŒUR.

La sagesse éclate dans son discours. Défendez-vous, seigneur, d'un jugement aveugle. Une résolution précipitée ne saurait être sage.

ŒDIPE.

Une trahison précipitée exige une prompte vengeance. Quoi! tranquille et rassuré par de vains discours, attendrai-je qu'il achève sa trame, et qu'il perde son roi?

CRÉON.

Hé bien! seigneur, qu'ordonnez-vous? Est-ce à l'exil que vous me condamnez [1]?

[1] Il faut nécessairement corriger le texte grec en cet endroit, d'après l'observation judicieuse de M. de Vauvilliers, qui remarque qu'Œdipe ne laisse ici à Créon que le parti de la mort; tandis que vingt vers plus bas, dans la scène suivante, Créon dit à sa sœur (à qui il n'a pas intérêt de diminuer la dureté d'Œdipe son époux) : « Madame, soyez témoin de la manière atroce dont » le roi traite Créon, votre frère. Il me menace de l'exil ou de la » mort. » Ainsi nous lirons avec M. de Vauvilliers :

CRÉON.

Hé bien, seigneur, qu'ordonnez-vous? Est-ce à l'exil que vous me condamnez?

ŒDIPE.

A la mort. Il n'est pas juste qu'un traître échappe au supplice.

CRÉON.

J'y vole, si vous me faites voir que je suis coupable [1].

ŒDIPE.

Quoi! tu parles en rebelle!

CRÉON.

Et vous, en injuste roi.

ŒDIPE.

Je pourvois à ma couronne en te faisant périr [2].

CRÉON.

Et moi, à ma vie et à l'équité, en refusant d'obéir.

ŒDIPE.

Mais tu es criminel [3].

ŒDIPE.

A la mort ou à l'exil. Choisissez promptement.

CRÉON.

Je veux auparavant savoir si je suis coupable.

[1] Créon commence à parler avec quelque fierté; mais c'est celui à qui le royaume appartenait de droit après la mort de Laïus. Il était de la famille royale. OEdipe était étranger. L'aventure du Sphinx avait élevé l'un sur le trône au préjudice de l'autre. Tout cela rend Créon plus excusable, et sert à augmenter les soupçons d'OEdipe.

[2] *En te faisant périr*, n'est pas dans le grec.

[3] Je ne sais pourquoi M. Dacier a omis ce mot et la réponse.

CRÉON.

Je ne suis pas convaincu.

ŒDIPE.

Un sujet ne doit-il pas obéir à son roi?

CRÉON.

Non; si ses ordres sont iniques.

ŒDIPE.

O Thèbes! O citoyens....

CRÉON.

Maître comme vous de ces peuples, et leur concitoyen, j'ai droit d'implorer aussi leur secours.

LE CHŒUR.

Ah! princes, que faites-vous? Voici la reine Jocaste. C'est à elle à terminer vos différends.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JOCASTE.

JOCASTE.

Quel sujet vous anime, infortunés princes? Quoi, tandis que la patrie expire, vous ne rougissez point d'augmenter les calamités publiques par vos démêlés particuliers? Œdipe, et vous, Créon, rentrez dans votre appartement. Cessez d'aigrir nos maux, et gardez-vous de porter vos dissensions à de fâcheuses extrémités.

CRÉON.

Madame, soyez témoin de la manière atroce dont le roi traite Créon votre frère. Il me menace de l'exil ou de la mort.

ŒDIPE.

Je l'avoue, madame : mais il le mérite. Il a conjuré contre son roi.

CRÉON.

Puissé-je être livré à toutes les furies, et périr par tous les supplices, si je suis coupable du crime qu'on m'impute!

JOCASTE.

Que voulez-vous de plus, seigneur? Au nom des dieux, respectez un serment si saint; respectez les vœux de ce peuple et les miens.

LE CHŒUR.

Oui, seigneur, j'ose vous en conjurer; calmez votre courroux; écoutez la reine; et rendez-vous à nos vœux réunis.

ŒDIPE.

Ah! que me demande-t-on! Faut-il fléchir devant un sujet!

LE CHŒUR.

Ayez égard à sa conduite passée, et à ses protestations présentes.

ŒDIPE.

Savez-vous ce que vous exigez de moi?

LE CHŒUR.

Oui, seigneur.

ŒDIPE.

Si vous osez le redire, parlez.

LE CHŒUR.

Je ne rougirai point de le répéter[1]; conservez un ami; du moins ne le perdez pas sur un simple soupçon.

ŒDIPE.

Me demander sa grâce, c'est demander mon exil ou ma mort.

LE CHŒUR.

Ah! j'atteste le premier des dieux[2]: oui, brillant soleil, sois témoin de mes sermens. Que je périsse abandonné des hommes et du ciel, si cette affreuse pensée roule dans mon esprit! Hélas, seigneur, c'est l'intérêt public qui me touche. Sensible aux maux de ma patrie, je sens mon cœur déchiré, quand je les vois redoublés par vos cruelles dissensions.

ŒDIPE.

Hé bien, qu'il se retire; je lui pardonne, au péril de mourir ou de descendre du trône : mais qu'il sache que ce n'est qu'à vos larmes, et non à

[1] Cette phrase n'est pas dans le grec.

[2] Le premier des dieux; c'est-à-dire, celui dont la présence est la plus sensible.

aucun égard pour lui, que j'accorde sa grâce. En quelque lieu qu'il puisse être, il me sera toujours odieux.

CRÉON.

Cruelle faveur [1] ! quelle serait donc votre vengeance? Mais tel est votre caractère; vous êtes puni par vos propres passions.

ŒDIPE.

Cesse de m'insulter : pars; évite mon courroux.

CRÉON.

Je me retire. J'ai eu le malheur de n'être pas connu de vous. Ce peuple me rend plus de justice [2].

LE CHŒUR.

Ah! madame, qui vous arrête? Engagez le roi à rentrer aussi dans son palais.

SCÈNE IV.

JOCASTE, OEDIPE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Je veux auparavant savoir le sujet de leurs démêlés.

[1] Ce passage est difficile et obscur. Camérarius y donne ce sens, après le scholiaste, aussi bien que M. Orsatto : *Vous pardonnez à regret; mais, quand votre courroux sera calmé, vous en rougirez.* L'autre sens paraît plus naturel. M. Dacier l'a suivi et M. Boivin.

[2] Grec : *Je me retire. Peut-être ne serai-je jamais bien connu de vous : mais ce peuple me rendra toujours justice.*

LE CHŒUR.

Ils se sont pris de paroles sur des soupçons. Les reproches injustes sont sensibles.

JOCASTE.

Ces reproches ont-ils été réciproques?

LE CHŒUR.

L'offense a été mutuelle.

JOCASTE.

A quel sujet, je vous prie?

LE CHŒUR.

Daignez, madame, n'en pas demander davantage : dans les malheurs qui nous environnent, il est juste de ne pas réveiller des querelles assoupies.

ŒDIPE, au Chœur.

Voyez votre aveuglement; malgré votre équité, vous abandonnez mes intérêts, et vous mettez le comble à mes maux.

LE CHŒUR.

Ah! seigneur, je l'ai dit, et je le redis encore : je serais le plus insensé des hommes, si je séparais mes intérêts des vôtres. N'est-ce pas vous qui avez relevé notre patrie chancelante; vous qui, dans les malheurs présens, serez notre libérateur, si la chose dépend de vos soins?

JOCASTE.

Au nom des dieux, seigneur, ne me cachez pas la cause de votre indignation.

ŒDIPE.

Vous le voulez, madame, j'y consens; mon respect et ma complaisance vont vous satisfaire. Ecoutez les complots de Créon....

JOCASTE.

Il est mon frère; mais j'écouterai vos plaintes, pourvu qu'elles soient fondées sur des indices assurés [1].

ŒDIPE.

Il m'impute le meurtre de Laïus.

JOCASTE.

De lui-même, ou sur le rapport d'autrui?

ŒDIPE.

Il a suborné l'artificieux Tirésias pour répandre ces bruits; et il ne tient pas à lui qu'il n'aigrisse et ne soulève mon peuple.

JOCASTE.

Ecoutez à votre tour, seigneur. M'en croirez-vous? écartez cette vaine inquiétude, et méprisez les discours du devin. Il n'en est point de véridi-

[1] Voici la réponse de Jocaste, d'après le grec : *Voyons si vos reproches et vos accusations sont bien fondés.*

que sur la terre : j'en dois être crue. En voici un exemple sensible. Laïus, mon époux, reçut jadis un oracle, je ne dirai pas d'Apollon, mais du moins de ses ministres. On lui annonçait qu'il serait tué de la main de son fils. Tel était, disait-on, l'ordre des destins. Cependant, si j'en crois le bruit unanime, des brigands assassinèrent Laïus dans un chemin qui se divise en trois routes. Je mis au monde ce fils redouté, dont l'oracle menaçait mon époux ; mais à peine trois jours s'étaient écoulés, que le roi lui fait percer les pieds, avec ordre de l'exposer sur une montagne écartée. Vous voyez qu'Apollon ne put effectuer, ni le crime du fils, ni les craintes du père. Les oracles toutefois avaient parlé. Allez, seigneur, rassurez-vous ; ne les croyez pas. Ce qu'un dieu détermine, il le dévoile sans obscurité.

ŒDIPE.

Ah ! madame, que m'avez-vous dit ? Dans quel trouble et quelle agitation votre discours m'a jeté !

JOCASTE.

Quelle agitation, quel trouble, seigneur ?

ŒDIPE.

Ne m'avez-vous pas dit que Laïus fut tué dans un chemin partagé en trois routes ?

JOCASTE.

Tel était le bruit commun ; tel est-il encore aujourd'hui.

ŒDIPE.

Et en quel lieu, madame, arriva ce terrible événement?

JOCASTE.

En Phocide, dans l'endroit où se réunissent les chemins qui conduisent à Delphes en Daulie [1].

ŒDIPE.

Et depuis quel temps cela est-il arrivé?

JOCASTE.

On l'apprit peu de temps avant que vous vinssiez régner sur ces contrées.

ŒDIPE.

O Jupiter, qu'ordonnez-vous de mon sort!

JOCASTE.

Ah, ciel! D'où vient, seigneur, ce frémissement?

ŒDIPE.

Ne le demandez pas : dites-moi plutôt, madame, quel était le port et l'âge de Laïus?

JOCASTE.

Sa taille était grande et majestueuse; sa tête commençait à blanchir : du reste, il avait beaucoup de votre air.

[1] Delphes et Daulie sont séparées par le mont Parnasse en Phocide, entre le golfe Opuntien et le golfe de Crissa.

ŒDIPE.

Ah dieux! me serais-je lié moi-même, sans le savoir, par les plus horribles imprécations?

JOCASTE.

Que dites-vous, seigneur? Je n'ose porter mes regards sur vous.

ŒDIPE.

Je tremble de frayeur que l'aveugle prophète n'ait été trop éclairé: dites encore un mot, et je serai éclairci.

JOCASTE.

Je suis saisie d'horreur... Mais parlez; je dirai ce que je puis savoir.

ŒDIPE.

Laïus était-il peu accompagné, ou entouré d'une nombreuse garde[1]?

JOCASTE.

Cinq personnes faisaient toute l'escorte de ce roi populaire; encore le héraut était-il de ce nombre, et Laïus n'avait qu'un char.

ŒDIPE.

Je suis perdu[2]: mon malheur n'est que trop évident. Mais, madame, qui vous a raconté cette histoire?

[1] Le grec ajoute : *Suivant l'usage des rois.*

[2] Je suis perdu n'est point dans le grec; on y lit: *Hélas! Hélas! Mon malheur.....*

JOCASTE.

Un officier de Laïus, échappé seul de ce danger.

ŒDIPE.

Est-il dans le palais?

JOCASTE.

Non. A peine de retour à Thèbes, vous voyant sur le trône, et son roi au tombeau, il voulut s'épargner la douleur de revoir les lieux qui lui rappelaient un triste souvenir. Il me supplia de l'envoyer à la campagne pour avoir soin de mes troupeaux. Ce fidèle domestique méritait cette récompense, et une meilleure fortune.

ŒDIPE.

Faites-le paraître au plus tôt, madame.

JOCASTE.

Cela est aisé. Mais pourquoi, seigneur?

ŒDIPE.

J'appréhende qu'on ne m'ait dit trop vrai [1]. Je veux m'éclaircir : en un mot, je veux le voir.

JOCASTE.

Hé bien, vous le verrez. Mais ne puis-je entrer dans votre confidence, et savoir le sujet de cette étrange inquiétude?

[1] Le texte est équivoque. D'autres traduisent : *Je crains d'en avoir trop dit.*

ŒDIPE.

Je ne puis rien vous refuser, madame, surtout après l'espérance dont vous me flattez. Dans la cruelle situation où je me trouve, vous partagez mes peines; et à qui puis-je mieux les confier? Fils de Polybe, roi des Corinthiens, et de la reine Mérope, son épouse, j'ai tenu le premier rang à Corinthe. J'en étais l'espérance, lorsqu'il m'arriva une aventure propre à me surprendre, peu digne pourtant des soucis qu'elle me coûta. Un homme, pris de vin, eut l'audace de me reprocher à table que je n'étais point le fils du roi et de la reine. Outré d'un affront si sanglant, j'eus peine à retenir ma colère : toutefois, je laissai passer ce jour-là. Le lendemain, je vais trouver Polybe et Mérope, et je leur fais part de mon chagrin. Ils entrent en fureur contre celui qui m'avait outragé. Ma tendresse pour eux luttait avec mes soupçons. L'affront était gravé trop profondément dans mon cœur : je pars, je vais au temple de Delphes. Apollon, interrogé, au lieu de répondre à mes demandes, m'annonce le plus horrible avenir. « Les destins portent, dit-il, qu'OEdipe sera l'é- » poux de sa mère, qu'il mettra au jour une race » exécrable, et qu'il sera le meurtrier de son père. »

Épouvanté, comme vous pouvez juger, d'un oracle si effrayant, je prends le parti d'éviter pour

toujours Corinthe, afin de me mettre hors d'état d'accomplir cette affreuse prédiction. Je règle mon voyage sur les astres [1]; je prends une autre route, et j'arrive à l'endroit où vous dites que Laïus est mort. Je vous l'avouerai, madame; à peine eus-je atteint le chemin qui se partage en trois, que le héraut et un homme, tel à peu près que vous le peignez, monté sur un char, se présentent devant moi, et veulent me faire retirer par force. Transporté de fureur, je frappe l'insolent qui m'insultait. Le maître prend son temps, et me porte deux coups [2]. Il n'en fut pas quitte pour la même peine. Atteint d'un seul coup [3], il est renversé de son char. Il expire à mes pieds, aussi bien que ceux de sa suite. Si donc cet étranger se trouve avoir quelque rapport à Laïus, ah! dieux, est-il homme plus malheureux et plus haï du ciel que je le suis? Nul étranger, nul Thébain ne peut désormais me recevoir, ni me parler : je suis contraint de fuir loin de ces lieux; par qui? par moi-même. Oui, c'est moi seul qui ai porté contre moi ce funeste arrêt. O comble d'horreur! ô le plus abominable de tous les hommes! je souille la couche

[1] Les anciens, fort amateurs de l'astronomie, se conduisaient par les astres sur terre aussi bien que sur mer.

[2] Grec : *Deux coups d'aiguillon sur le milieu la tête.*

[3] Grec : *De bâton;* ce qui montre que les anciens Grecs n'étaient pas même toujours armés en voyage.

de celui-là même que j'ai cruellement massacré! Mais quoi, obligé de fuir, reverrai-je les miens? Retournerai-je à Corinthe? Je m'expose à épouser Mérope, à tuer Polybe, à porter mes mains criminelles sur ceux à qui je dois le jour. O fortune ennemie! ô destins impitoyables! peut-on ne vous pas imputer toutes ces horreurs? Ne souffrez pas, justes dieux, que je voie jamais luire ce jour fatal: rayez-moi du nombre des humains avant que de marquer ma vie par ces exécrables traits.

LE CHŒUR.

Sensibles à vos malheurs, seigneur, nous vous conjurons de ne pas bannir la douce espérance, jusqu'à ce que vous ayez vu le berger.

ŒDIPE.

Je l'attends: c'est l'unique espoir qui me reste.

JOCASTE.

Et quand il sera venu, que ferez-vous?

ŒDIPE.

Si ses paroles s'accordent avec les vôtres, il calmera mes inquiétudes.

JOCASTE.

Que concluez-vous donc de mes paroles, seigneur[1]?

[1] Grec: *Que vous ai-je donc dit, seigneur?*

ŒDIPE.

Ce berger assure, dites-vous, que Laïus a été assassiné par des brigands : s'il persiste à le dire, je suis sauvé; car on ne prend point un homme seul pour plusieurs. S'il n'impute le mal qu'à un seul, je me tiendrai pour convaincu ; évidemment je serai le coupable.

JOCASTE.

Rassurez-vous donc, seigneur. Il a parlé : il ne peut changer de langage. Tout Thèbes est témoin comme moi de son récit ; mais, dût-il tenir un autre discours, son rapport ne sera jamais conforme à l'oracle. Apollon prédit que Laïus sera tué par mon fils. Hélas ! innocente victime de nos frayeurs, il reçut la mort, loin de la donner. Jugez, seigneur, si votre oracle mérite plus de confiance que le mien.

ŒDIPE.

Vous apaisez mes frayeurs ; mais, madame, pour les dissiper, songez, je vous conjure, à faire venir le berger dont dépend mon sort.

JOCASTE.

J'y envoie. Mais rentrons. Que ne ferais-je point pour vous plaire ?

TROISIÈME INTERMÈDE.

LE CHOEUR.

STROPHE I.

Justes dieux [1], faites-moi jouir du bonheur suprême de conserver la sainteté dans mes paroles et dans mes mœurs : faites que je règle ma vie sur ces lois, ces divines lois descendues du plus haut des cieux. Oui, l'Olympe en est l'auteur, et non pas notre faible nature. Leurs traits ne vieillissent point; l'oubli ne peut les effacer; la vérité elle-même y réside : elles sont marquées à son coin.

ANTISTROPHE I.

La tyrannie doit son origine à l'orgueil. Si l'orgueil, après avoir entassé maux sur maux, arrive à son comble, il ne peut arrêter ses pas chancelans; il se précipite dans un abyme de malheurs. O Apollon! ne souffrez pas que ce vice retarde l'éclaircissement de vos oracles, et l'avantage que Thèbes en attend. Songez, grand dieu, que si d'autres vous abandonnent, je ne veux jamais me départir de la soumission que je vous dois [2].

[1] Le chœur, suivant son caractère, répare ici l'impiété de Jocaste, sans la nommer.

[2] Ces deux dernières phrases ne sont point conformes au texte. M. de Vauvilliers, après avoir déterminé la vraie signification du mot πάλαισμα, propose, pour la première, cette traduction qui

STROPHE II.

Périsse tout mortel dont la sacrilège main ou la langue criminelle viole les lois, la justice, et les temples des dieux! Périsse quiconque, pour de coupables voluptés, et pour des trésors trop désirés, n'a pas horreur de souiller ses mains impies dans le crime! Si l'impiété est récompensée, qui voudra désormais émousser les traits de ses passions, et réprimer les mouvemens de son cœur? Que me servira de conduire des danses solennelles en l'honneur des dieux?

ANTISTROPHE II.

A quoi bon irai-je, respectueux adorateur, offrir les vœux et l'encens des mortels à Delphes, en Phocide[1], à Olympie[2], si les oracles d'Apollon ne se vérifient à la face de l'Univers? Vous qui

est plus exacte : « O dieux! ne rompez jamais les liens de cette ancienne harmonie dont ma patrie a ressenti les heureux effets! »

Et dans le grec, on lit seulement pour la seconde phrase: *Je ne cesserai jamais de vous regarder comme mon appui.*

[1] En Phocide; il y a dans le grec: οὐδ' ἐς τὸν Ἄβαισι ναὸν, *ni dans le temple en Abes.* Cette ville, dit Pausanias, est en Phocide. Elle a été bâtie par une colonie argienne, et a tiré son nom d'Abas, fils de Lyncée et d'Hypermnestre; Apollon y avait un temple. D'autres veulent que ce soit une ville de Lydie.

[2] Olympie, ou Pise, ville d'Élide dans le Péloponnèse, où se célébraient les jeux olympiques, peu loin du temple de Jupiter Olympien.

m'écoutez, souverain maître du monde, grand Jupiter, dont l'empire est éternel, montrez-nous que rien n'échappe à vos regards pénétrans. Vous le voyez : les oracles donnés à Laïus sont méprisés ; Apollon est négligé ; la religion n'est plus en honneur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Seigneurs thébains, vous me voyez en devoir d'aller au temple des dieux. Ces guirlandes et cet encens que je porte vous annoncent le sujet de mes vœux : c'est le trouble d'OEdipe. Agité de diverses pensées, au lieu de juger de l'oracle récent par l'ancien, comme le veut la raison, il n'écoute que ses frayeurs, et se livre à quiconque les entretient. Puisque mes conseils et mes soins sont inutiles, c'est vous que j'implore[1], ô Apollon! Voici votre temple le plus proche : j'y cours; et l'unique prière que j'ose vous adresser, c'est de jeter sur nous un regard de compassion. Car enfin OEdipe, semblable à un pilote éperdu au milieu de l'orage, fait passer ses craintes jusque dans notre sein.

[1] Grec : *O! Apollon Lycien, ou du Lycée;* πρὸς σ', ὦ Λύκει' Ἄπολλον, ἄγχιστος γὰρ εἶ; ce n'est pas à dire que Jocaste aille en Lycie, ou au Lycée à Athènes; elle va au temple d'Apollon le plus proche à Thèbes, et l'appelle Lycien par son nom. Elle commence par là ses pélérinages en faveur d'OEdipe.

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN BERGER de Corinthe.

LE BERGER.

De grâce, Thébains, enseignez-moi le palais d'Œdipe? Dites-moi où je puis le trouver lui-même.

LE CHŒUR.

Vous voyez son palais, ô étranger! vous l'y trouverez; et voici la reine son épouse.

LE BERGER.

Épouse d'un si grand roi, puisse-t-elle aussi bien que sa famille être comblée de toutes sortes de prospérités!

JOCASTE.

Puissiez-vous éprouver vous-même tout le bonheur que vous me souhaitez! Vos paroles, qui me sont d'un heureux présage, méritent de moi ce retour. Mais, dites-moi, je vous en conjure [1], quel sujet vous amène? Que venez-vous nous annoncer?

LE BERGER.

D'heureuses nouvelles pour vous et pour le roi.

JOCASTE.

Quel est ce bonheur? Et d'où venez-vous?

[1] Ceci n'est pas dans le grec.

LE BERGER.

De Corinthe; et, pour ne rien céler, ce que je vais vous apprendre vous causera de la joie et du chagrin.

JOCASTE.

Comment? que signifie cette énigme?

LE BERGER.

Votre époux, si j'en crois les bruits de Corinthe, doit être élu roi de l'Isthme, par le suffrage unanime des Corinthiens.

JOCASTE.

Quoi! Le vieux roi Polybe n'est plus sur le trône?

LE BERGER.

Il est dans le tombeau.

JOCASTE.

Polybe est mort! Cela est-il croyable?

LE BERGER.

Puissé-je mourir moi-même, si mon rapport n'est sincère!

JOCASTE, *à ses femmes.*

Allez, courez annoncer cette nouvelle au roi. Oracles, qu'êtes-vous devenus? OEdipe s'exile volontairement, dans la crainte de tuer Polybe; et Polybe meurt par les mains de la Parque.

SCÈNE III.

LES MÊMES, OEDIPE.

ŒDIPE.

Chère épouse, qui vous intéressez si généreusement à mes malheurs, que voulez-vous? Pourquoi m'obligez-vous de sortir?

JOCASTE.

Écoutez, seigneur, écoutez cet étranger; et jugez ce qu'il faut penser des oracles.

ŒDIPE.

Cet étranger? Quel est-il? Que vient-il m'apprendre?

JOCASTE.

Il vient de Corinthe vous annoncer que Polybe votre père n'est plus.

ŒDIPE.

Que dites-vous, ô étranger? Ah! je vous conjure de parler vous-même.

LE BERGER.

Puisque vous souhaitez, seigneur, que je commence par cette triste nouvelle, sachez qu'en effet Polybe ne voit plus le jour.

ŒDIPE.

Lui! Quel sort a fini sa destinée? La trahison ou la maladie? Parlez.

LE BERGER.

Hé, seigneur, faut-il le demander? Le moindre accident précipite la vieillesse au tombeau.

ŒDIPE.

C'est donc une langueur qui l'y a conduit?

LE BERGER.

Oui, seigneur, et son âge avancé.

ŒDIPE.

Ah! madame, quel besoin à présent de recourir aux autels [1], et de consulter le chant des oiseaux [2]? Ils m'avaient prédit le meurtre d'un père; et le voilà dans la région des morts, tandis que je vis paisible à Thèbes sans avoir jamais armé mes mains contre ses jours. On ne peut sans doute m'imputer son trépas. Quoi? dira-t-on que le regret de m'avoir perdu l'aura mis au tombeau? Alors je serais en quelque sorte l'auteur de sa

[1] M. Dacier traduit : « Hélas, madame, qui voudra désormais consulter les oracles d'Apollon? Qui voudra, etc. » Il me semble que ce n'est point là le sens véritable. Jocaste allait consulter les dieux en faveur d'OEdipe. OEdipe, rassuré par le récit du berger, dit à la reine qu'il n'est plus besoin de recourir aux autels et aux oiseaux; que d'ailleurs il a été trompé par sa crédulité, etc.

[2] Il me semble véritablement qu'OEdipe, et Jocaste sur-tout, insultent les oracles et les prédictions, en plusieurs endroits de cette tragédie. C'est en effet leur crime, quoiqu'en dise le P. Brumoy; et le chœur sait bien le leur reprocher. (Note de l'ancien éditeur).

mort. Mais, non; Polybe est dans les enfers; et avec lui il a emporté tous ces vains oracles.

JOCASTE.

Ne l'avais-je pas prédit, seigneur?

ŒDIPE.

Il est vrai, madame : mais quoi? Mes frayeurs l'emportaient sur vos conseils.

JOCASTE.

Ne laissez donc plus tyranniser votre esprit par ces craintes frivoles.

ŒDIPE.

Ne dois-je pas encore appréhender de souiller la couche d'une mère?

JOCASTE.

Que peut-on craindre quand on est guidé comme vous par une heureuse fortune? Croyez-moi, trop de prudence nuit. Le plus sûr est de s'abandonner au hasard des événemens, et de jouir de la vie. Y a-t-il pour vous le moindre fondement de craindre un inceste? Croyez-moi, n'y ayez pas plus d'égard qu'à un songe vain. Pour vivre heureux, on doit négliger ces frivoles superstitions.

ŒDIPE.

J'approuverais votre pensée, madame, si ma mère ne jouissait plus de la lumière; mais tant

qu'elle respirera, j'ai sujet de craindre, et je craindrai toujours.

JOCASTE.

Toujours! Quoi la mort d'un père ne vous ouvre pas les yeux! Quel enchantement!

ŒDIPE.

Elle devrait me rassurer, j'en conviens; mais ma mère vit encore.

LE BERGER.

Puis-je savoir, seigneur, quelle est la personne que vous craignez?

ŒDIPE.

C'est Mérope, épouse du roi mort.

LE BERGER.

Hé! que craindre d'elle, seigneur?

ŒDIPE.

L'effet d'un oracle terrible, épouvantable....

LE BERGER.

Est-il si affreux que vous ne puissiez le dire?

ŒDIPE.

Le voici: si j'en crois Apollon, je serai incestueux et parricide, époux d'une mère, et meurtrier d'un père: et c'est pour éviter d'accomplir cette horrible prédiction, que je me suis écarté de Corinthe: exil volontaire et assez heureux;

comme vous le voyez; mais toutefois fâcheux, puisque je me suis privé de voir ce que j'avais de plus cher.

LE BERGER.

Quoi, seigneur, cette unique crainte vous a éloigné de Corinthe?

ŒDIPE.

J'ai appréhendé, je l'avoue, l'inceste et le parricide.

LE BERGER.

Ah! prince, il faut que je vous délivre de cette inquiétude; puisqu'aussi bien je ne viens en ces lieux que pour votre bonheur [1].

ŒDIPE.

Je saurai reconnaître à mon tour cet important service.

LE BERGER.

L'avantage de vous ramener à Corinthe me suffit: c'est l'unique objet de mon voyage [2].

[1] Voici le principe du dénouement qu'Aristote, chap. IX, *Poët.*, cite comme un des plus surprenans. Rien, en effet, n'est mieux imaginé.

[2] Tel est le passage grec:

> *Καὶ μὴν μάλιστα τοῦτ' ἀφικόμην, ὅπως*
> *Σοῦ πρὸς δόμους ἐλθόντος, εὖ πράξαιμί τι.*

Telle est la traduction de M. Dacier: « Je ne suis venu, seigneur, » qu'afin que, quand vous serez de retour à Corinthe, je puisse » mériter de vous quelque grâce, et vivre heureux sous votre » protection. » Voilà sans doute un compliment fort intéressé.

ŒDIPE.

Non ; je ne retournerai jamais dans les lieux où ma mère voit le jour.

LE BERGER.

Il paraît bien, seigneur, que vous ignorez qui vous êtes.

ŒDIPE.

Comment ? Au nom des dieux, ô étranger ! instruisez-moi de mon sort.

LE BERGER.

Si le motif qui vous empêche de retourner dans votre palais....

ŒDIPE.

Oui ; c'est la crainte d'effectuer l'oracle.

LE BERGER.

Si vous redoutez quelque souillure de la part de vos proches....

ŒDIPE.

C'est cela même. Voilà la source de mes inquiétudes mortelles.

LE BERGER.

Hé bien, seigneur, rien de plus frivole que ces inquiétudes.

J'ose dire que ce n'est point là la pensée de Sophocle. Le lecteur en jugera ; et la note de M. Dacier, toute ingénieuse qu'elle est d'ailleurs, ne paraît point sauver cette incongruité. M. Orsatto y a aussi donné et M. Boivin.

ŒDIPE.

Comment frivole? je suis fils de Polybe.

LE BERGER.

Polybe ne vous touche en rien.

ŒDIPE.

Quoi, Polybe ne m'a pas donné le jour?

LE BERGER.

Autant et aussi peu que moi [1].

ŒDIPE.

Que veut dire cette énigme? Mon père ne m'a pas plus donné le jour qu'un étranger?

LE BERGER.

Non, encore une fois; il n'était pas plus votre père que moi.

ŒDIPE.

Mais il m'appellait son fils?

LE BERGER.

Et c'est moi qui vous donnai à lui.

[1] M. Dacier n'a point voulu traduire à la lettre ce vers et les deux autres qui suivent; sans doute parce qu'il n'a pas fait attention à l'équivoque gracieuse de cet *autant et aussi peu que moi*. Il s'est contenté de mettre, *non, seigneur*. Il y a pourtant une finesse dans le grec, laquelle consiste en ce que le berger de Corinthe était, dans la vérité, *autant et aussi peu père d'OEdipe que Polybe;* le berger lui avait sauvé la vie; Polybe l'avait adopté; mais ni l'un ni l'autre ne lui avaient donné le jour.

ŒDIPE.

Aurait-il tant chéri un fils qui n'eût pas été le sien?

LE BERGER.

Il n'avait pas d'enfant : en faut-il davantage?

ŒDIPE.

Que suis-je donc? M'avez-vous acheté; ou êtes-vous mon père?

LE BERGER.

Je vous trouvai sur le mont Cithéron [1].

ŒDIPE.

Quel motif vous conduisait en ces lieux déserts?

LE BERGER.

Le soin de quelques troupeaux.

ŒDIPE.

Vous étiez donc berger?

LE BERGER.

Oui, seigneur; et je fus alors votre libérateur.

ŒDIPE.

En quel état me trouvâtes-vous?

LE BERGER.

Vos talons percés vous l'apprendront.

[1] Cithéron, mont qui sépare la Béotie de l'Attique.

ŒDIPE.

Ah! de quel mal me rappelez-vous le souvenir!

LE BERGER.

Je détachai les liens qui traversaient vos pieds.

ŒDIPE.

Quelle barbarie on exerça sur moi dès le berceau!

LE BERGER.

C'est cette aventure qui vous a donné le nom que vous portez [1].

ŒDIPE.

Dites-moi, au nom des dieux, qui de mon père ou de ma mère m'accabla de cette malédiction? Qui des deux me condamna à périr?

LE BERGER.

Je l'ignore; celui des mains de qui je vous reçus le saura mieux sans doute.

ŒDIPE.

C'est donc des mains d'un autre que vous m'avez reçu?

LE BERGER.

Oui; des mains d'un autre berger.

ŒDIPE.

Quel est-il? Pourriez-vous me le désigner?

[1] Œdipe, *οἰδίπους*, pieds enflés.

LE BERGER.

Il était, disait-on, à Laïus.

ŒDIPE.

A Laïus! Au roi de ces climats?

LE BERGER.

A lui-même. Il avait soin de ses troupeaux.

ŒDIPE.

Vit-il encore? Puis-je le voir?

LE BERGER.

Il n'est ici personne qui ne puisse vous en instruire.

ŒDIPE, au chœur.

Si quelqu'un d'entre vous connaît ce berger, si on l'a vu à la ville ou à la campagne, qu'on ait à me l'indiquer. La situation où je me trouve veut que je l'interroge.

LE CHŒUR.

Je ne pense pas qu'il parle d'un autre que de celui que vous avez envoyé chercher : mais la reine le sait mieux que personne [1].

[1] Le chœur a raison de parler ainsi sur ce qu'avait dit Jocaste du berger de Laïus. Il y a d'ailleurs une adresse infinie à intéresser, dans cette recherche, la reine qui se tait d'étonnement, parce qu'elle sait déjà tout le mystère. Le reste de cette scène est plein d'art. OEdipe, toujours trop curieux pour son malheur, veut s'instruire malgré les prières de la reine, déjà trop instruite; et il attribue ses conseils à une crainte secrette, qu'elle ne se trouve l'épouse d'un esclave, d'un fils de berger.

ŒDIPE.

Savez-vous, madame, si l'homme que nous faisons venir est le même que celui dont parle cet étranger?

JOCASTE.

Quoi! De qui parle-t-il? Hé, seigneur, calmez vos craintes, et négligez ces téméraires discours.

ŒDIPE.

Non, madame; me préservent les dieux de suivre vos conseils! Ce que j'ai découvert m'engage trop à éclaircir ma naissance et mon sort.

JOCASTE.

Au nom des dieux, seigneur, n'en faites rien. Si votre repos vous est cher, laissez ce fatal examen. Je ne suis déjà que trop à plaindre.

ŒDIPE.

J'entends, madame; ne vous inquiétez point; dût-on, par un triple affront, me prouver que je descends de trois esclaves; cet outrage ne rejaillirait point sur vous.

JOCASTE.

Ah! seigneur, si j'ai quelque pouvoir sur votre esprit, je vous conjure de quitter ce funeste dessein.

ŒDIPE.

Je ne le quitterai point, que je n'aie mis en plein jour la vérité que je cherche.

JOCASTE.

Mais songez, je vous prie, que j'ai de fortes raisons pour vous en détourner.

ŒDIPE.

Et ce sont ces raisons secrètes qui redoublent mes craintes et ma curiosité.

JOCASTE, à part.

Ah! prince déplorable..... puisses-tu ignorer éternellement ta destinée!

ŒDIPE.

Qu'on m'amène au plus tôt le berger. Laissons la reine rougir de ma naissance, et se glorifier de la sienne.

JOCASTE.

O le plus infortuné des hommes!.... Va, je ne puis rien dire de plus; et je te parle pour la dernière fois [1].

SCÈNE IV.

LES MÊMES, hors JOCASTE.

LE CHŒUR.

Ah! seigneur, où court la reine éperdue, et plongée dans la plus profonde douleur? Que j'appréhende les suites funestes de cet affreux silence!

[1] Grec : *Hélas! Hélas! Infortuné!... Car je ne puis et ne pourrai dorénavant te donner d'autre nom.*

ŒDIPE.

Funestes ou non, je veux connaître ma naissance, dût-elle être la plus vile. Je le vois; la reine rougit de mon obscurité. Tel est le génie orgueilleux de son sexe; n'importe : je n'ai pas honte de ma destinée. Enfant de la fortune, j'en ai reçu trop de biens pour être ingrat [1]. Oui, la fortune est ma mère. Les années et les temps sont mes proches. Témoins de ma bassesse, ils m'ont élevé au faîte de la grandeur. Né ce que je suis, ma naissance ne changera pas, quand je cesserais de l'examiner [2].

LE CHŒUR.

STROPHE [3].

Si je sais lire dans l'avenir, et si mes conjectures ne sont pas vaines, ô Cithéron, avant que le soleil recommence sa carrière, tu dévoileras le sort et la naissance d'OEdipe. Ainsi nous mènerons des danses, et nous chanterons des hymnes, pour marquer notre joie à un prince si cher. Daignez, ô Apollon, justifier notre espoir et nos vœux.

[1] Horace a employé cette expression; *Sat.* VI, l. 2.

Luserat in campo fortunæ filius....

[2] J'ai suivi en ceci le sens de M. Dacier, qui véritablement est le plus fin et le plus naturel. C'est aussi celui de M. Orsatto et de M. Boivin.

[3] Cette strophe et cette antistrophe montrent que le chœur s'avance et parle en corps.

ANTISTROPHE.

Aimable prince, quel dieu, quelle déesse vous ont donné le jour ? Ne serait-ce point quelque nymphe égarée dans les bois avec le dieu Pan ? Serait-ce quelque amante d'Apollon ? [1] Car ce dieu aime les montagnes écartées. Mercure et Bacchus, l'un dieu de Cyllène [2], l'autre amateur des forêts, font souvent la cour aux nymphes d'Hélicon : seriez-vous le fruit de leurs amours ?

ŒDIPE, apercevant de loin Phorbas.

Si je puis juger de ce vieillard [3], qui m'est inconnu, il me semble qu'il est ce berger que j'attends. Son port, son air, son âge qui se rapporte assez à celui de cet étranger, tout me le persuade. Je crois même reconnaître mes officiers qui l'amènent. (*au chœur.*) Vous qui l'avez connu, vous en jugerez mieux que moi.

[1] Je donne ici à θυγάτηρ la signification d'amante, comme elle semble l'être en effet. L'autre sens serait celui de M. Orsatto : *O d'Apollo la figlia, a cui son grati gli alti gioghi, e le rupi.*

[2] Cyllène, mont d'Arcadie, où naquit Mercure de Jupiter et de Maïa.

[3] Il me semble qu'il vaut mieux suivre le manuscrit dont parle Henri Estienne, et lire πρέσβυν, *ce vieillard*, que πρέσβεις, *ô vieillards* : ainsi ce mot de vieillards ne marque point de quelles personnes est composé le chœur.

LE CHŒUR.

Il m'est connu, seigneur : c'est en effet le fidèle berger de Laïus.

ŒDIPE.

Dites-moi, ô étranger! est-ce là l'homme dont vous m'avez parlé ?

LE BERGER.

C'est lui-même, seigneur.

SCENE V.

LES MÊMES, PHORBAS.

ŒDIPE.

Approchez, berger, répondez-moi : N'étiez-vous pas à Laïus ?

PHORBAS.

Il est vrai, seigneur; j'étais officier de Laïus; né dans son palais, et non pas acheté à prix d'argent comme un esclave ordinaire.

ŒDIPE.

Quel était votre emploi [1] ?

PHORBAS.

J'ai passé la meilleure partie de ma vie à conduire les troupeaux.

ŒDIPE.

En quels lieux d'ordinaire les conduisiez-vous ?

[1] Grec : *Et quel était votre genre de vie ?*

PHORBAS.

Sur le mont Cithéron, et aux environs.

ŒDIPE.

Regardez cet étranger ; vous est-il connu ? Ne l'avez-vous point vu en quelque lieu [1] ?

PHORBAS, surpris.

Qui ?.. Qu'a-t-il fait ?.. De quel homme parlez-vous ?

ŒDIPE.

Je vous demande si vous n'avez point eu quelque commerce avec cet étranger que voici.

PHORBAS.

Lui ? Non, que je sache ; au moins je ne puis m'en rappeler le souvenir.

LE BERGER.

Cela n'est pas surprenant, seigneur : mais il me reconnaîtra bientôt ; car il ne peut avoir oublié que nous passions sur le mont Cithéron [2] les trois saisons de l'année, depuis le printemps jusqu'à la fin de l'automne. L'hiver venu, nous retirions, lui ses troupeaux chez Laïus, moi le mien dans mes étables. Cela n'est-il pas vrai ?

[1] Grec, d'après la traduction plus exacte de M. de Vauvilliers : *Reconnaissez-vous cet homme pour l'avoir vu dans ces cantons ?*

[2] Telle est l'interprétation du scholiaste, de messieurs Dacier et Orsatto.

PHORBAS.

Il m'en souvient : mais vous parlez d'un temps bien reculé.

LE BERGER.

Poursuivons. Vous souvient-il maintenant de cet enfant que vous me donnâtes, pour l'élever comme s'il eût été à moi ?

PHORBAS.

Que me voulez-vous dire, et d'où vient cette question ?

LE BERGER, en montrant OEdipe.

Ami, cet enfant que tu m'avais confié.... le voici.

PHORBAS.

Ah! misérable, tais-toi. Puissent les dieux t'exterminer !

ŒDIPE, à Phorbas.

Ne le maltraite pas. Plus que lui, tu mérites d'être puni.

PHORBAS.

Et quel est mon crime, seigneur ?

ŒDIPE.

De ne pas répondre sur le fait dont on te parle.

PHORBAS.

Ah! seigneur, croyez-moi; il ne sait ce qu'il veut dire.

ŒDIPE.

Je te ferai parler de gré ou de force.

PHORBAS.

Au nom des dieux, n'outragez pas ma vieillesse.

ŒDIPE.

Qu'on le charge de chaînes.

PHORBAS.

Malheureux que je suis !... Mais qu'allez-vous faire, et que me demandez-vous ?

ŒDIPE.

Lui as-tu donné l'enfant ?

PHORBAS.

Hé bien..... je l'ai donné. Que ce jour n'a-t-il été le dernier de mes jours ! O mort !...

ŒDIPE.

Tes vœux seront exaucés, si tu ne réponds.

PHORBAS.

Ils le seront bien plus tôt, si je parle.

ŒDIPE.

Cet homme, je le vois, ne cherche qu'à m'amuser par de vains détours.

PHORBAS.

Hélas ! et n'ai-je pas avoué que j'avais donné l'enfant [1] ?

[1] Grec : *Non, certes ; et ne suis-je donc pas convenu que j'avais donné l'enfant ?*

ŒDIPE.

Et moi, si je t'écoute. Parle toutefois.

PHORBAS.

On le disait fils de Laïus: Interrogez la reine.
Elle vous instruira mieux.

» lard qui sçavoit toute la vérité du fait, en le contraignant par
» toutes voyes; tant que le discours de l'affaire l'ayant déjà mis
» en soupçon, comme le vieillard se fut récrié :

Hélas, je suis sur le point dangereux
De déclarer un cas bien malheureux.

» Toutefois étant déjà surpris de sa passion de curiosité, et le cœur
» lui en battant, il répond :

Et moi aussi sur le point de l'entendre,
Mais toutefois il nous le faut apprendre.

» Tant est aigre-doux et malaisé à contenir le chatouillement de
» la curiosité, comme un ulcère, qui plus on le gratte, et plus il
» s'ensanglante lui-même. Mais celui qui est entièrement net et
» délivré de telle maladie, et qui est de nature paisible, quand il
» aura ignoré quelque mauvaise nouvelle, il dira :

O sainct oubli de l'ancienne tristesse!
Tant tu es plein de très-grande sagesse.

» Et pourtant se faut-il, petit à petit, accoutumer à ceci, quand
» on nous apportera des lettres, de ne les ouvrir pas vitement et
» à grande hâte, comme font la plupart dont les mains demeurent
» un peu trop à leur gré à délier la fiscelle; ils la mâchent à belles
» dents; et s'il arrive un messager de quelque part, de ne courir
» pas incontinent à lui, ni se lever à l'étourdie en sa place, sou-
» dain que quelqu'un viendra dire, j'ai quelque chose de nouveau
» à vous conter; et lui répondre : mais bien eusses-tu quelque chose
» de bon et utile à m'apprendre. Un jour que je déclamois à Rome,
» Rusticus, celui que Domitien fit mourir depuis pour l'envie
» qu'il portoit à sa gloire, y étoit qui m'écoutoit : au milieu de la

ŒDIPE.

Ce fut donc elle qui te le donna.

PHORBAS.

Elle-même.

ŒDIPE.

Pourquoi te le livra-t-elle ?

PHORBAS.

Pour le faire mourir.

ŒDIPE.

Pour le faire mourir. L'inhumaine ! Et c'était son fils [1] !

PHORBAS.

La tendresse fut étouffée par la crainte de certains oracles.

ŒDIPE.

Et qu'annonçaient-ils ces oracles ?

» leçon, il entra un soldat qui lui bailla des lettres de la part de » l'empereur. Il se fit là un silence, et moi-même fis une pause à » mon discours jusques à ce qu'il les eût lues ; mais il ne voulut » pas, ni n'ouvrit pas ses lettres jusqu'à ce que j'eusse achevé » mon discours, et que l'assemblée fut départie de l'auditoire, » dont toute la compagnie prisa et estima beaucoup la gravité du » personnage. Mais, quand on nourrit la curiosité, etc. » Joignez l'emportement à la curiosité ; c'est le caractère d'OEdipe.

[1] Dans le grec, OEdipe ne répond que par ces mots : *L'inhumaine ! Et c'était son fils.* Et c'est là le vrai sens des mots τεκοῦσα τλήμων. M. de Vauvilliers propose cette traduction : *Sa mère ? Malheureuse ?* Mais celle du P. Brumoy a l'avantage de réunir le mérite de l'exactitude et du pathétique dans l'expression.

PHORBAS.

Que cet enfant donnerait la mort à ceux dont il avait reçu le jour.

ŒDIPE.

Pourquoi donc le mis-tu entre les mains de ce vieillard?

PHORBAS.

La pitié l'emporta. Je crus qu'il l'élèverait dans quelque terre écartée. Mais hélas! il l'a sauvé pour être un modèle du malheur. Car enfin, seigneur, si vous êtes celui dont il parle, vous devenez le plus infortuné de tous les hommes.

ŒDIPE.

Hé bien! destins affreux, vous voici dévoilés. Je suis donc né de ceux dont jamais je n'aurais dû naître; je suis l'époux de celle que la nature me défendait d'épouser; j'ai donné la mort à ceux à qui je devais le jour... mon sort est accompli. O soleil! je t'ai vu pour la dernière fois.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

Race mortelle des humains, que vous êtes peu de chose à mes yeux! Toute votre félicité n'est qu'un vain fantôme né de l'opinion. Fut-il jamais homme plus fortuné qu'OEdipe? Qu'est devenu son bonheur? Un instant l'a vu naître et s'éva-

nouir pour toujours. Oui, OEdipe, instruit par votre funeste destinée, je ne croirai aucun mortel véritablement heureux. Parvenu au faîte de la grandeur, vous avez joui de la plus riante fortune. Quelle fut votre gloire quand vous triomphâtes du Sphinx; quand, devenu l'appui de notre patrie, vous la délivrâtes de ce monstre cruel, dont les artificieuses questions nous coûtèrent tant de larmes et de sang! Libérateur des Thébains, vous devîntes leur roi: et maintenant est-il au monde un homme plus à plaindre? En est-il aucun qui ait éprouvé de si effroyables revers? Aucun qui soit plongé dans un plus affreux abyme de crimes et de maux? Grand roi, comment êtes-vous devenu le rival de votre père? Comment ces murs et ce lit[1] nuptial, témoins d'un inceste, n'ont-ils pas pris la parole pour vous confondre et vous désabuser? Le temps, oui, le temps seul, qui d'un œil éternel voit toutes choses, a découvert, mal-

[1] Je m'étonne que M. Dacier ait traduit ainsi: « Comment est-il » possible que le même lit vous ait reçu tant d'années sans vous » reconnaître? » Il a cru, dit-il, devoir adoucir Sophocle. Sa pensée est si belle et si naturelle, qu'on peut la rendre en français à peu près telle qu'elle est dans le grec. Rien de plus semblable à ces vers de Racine, dans *Phèdre*:

Je connais mes fureurs, je les rappelle toutes.
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.

gré vous, votre opprobre et votre confusion. Dans vous il a montré un hymen et un inceste, un époux et un fils de son épouse. O enfant de Laïus! pourquoi vous ai-je connu? Pourquoi suis-je témoin de vos malheurs? Non, mes larmes et mes gémissemens ne peuvent exprimer ma douleur. Avouons-le; c'est vous qui nous avez rappelés à la vie; c'est vous qui nous replongez dans d'épaisses ténèbres.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

O vous que l'on respecte le plus dans cette contrée, sages Thébains, de quels maux allez-vous être témoins, et que vais-je annoncer! Si vous avez encore un reste de tendresse pour la déplorable maison de Labdacus, de quelle pitié vos entrailles vont être déchirées! Non, je ne pense pas que les eaux du Danube et du Phase [1] puissent laver toutes les horreurs de cette maison. Ses abominations secrètes vont être exposées au grand jour. On y verra des malheurs, des crimes, et des supplices d'autant plus sensibles qu'ils sont volontaires.

LE CHŒUR.

Et que peut-on ajouter aux horreurs que nous savons déjà?

[1] Les Payens anciens, aussi bien que ceux de nos jours, surtout les Indiens, se faisaient un point de religion de croire que les eaux de la mer et des fleuves avaient la vertu d'effacer les péchés. Le Danube est le fleuve le plus considérable de l'Europe, et le Phase est un fleuve de Colchide.

L'OFFICIER.

Jocaste n'est plus.

LE CHŒUR.

Déplorable princesse! Et quelle main a coupé sa trame?

L'OFFICIER.

Elle-même. Ce spectacle affreux vous parlerait plus éloquemment : je ne laisserai pas de vous l'exposer, autant que la douleur pourra me le permettre. A peine cette malheureuse princesse, livrée, comme vous l'avez vu, à ses noires fureurs, est entrée dans son palais, qu'elle vole à son appartement, approche du lit nuptial, s'arrache les cheveux, et s'enferme. Alors, s'abandonnant toute entière à son désespoir, elle appelle l'ombre de Laïus son époux; elle lui reproche ce fruit de leur hymen, cet auteur de la mort d'un père; elle se reproche à elle-même un autre hymen, source de tant d'horreurs. Elle arrose de ses larmes cette couche où elle eut un époux de son époux, et des enfans de ses enfans : enfin elle meurt; et j'ignorais alors comment : car, tandis qu'elle expire, OEdipe survient en poussant d'effroyables gémissemens. Le désespoir du roi ne nous permet pas de savoir la destinée de la reine. Tous les yeux sont attachés sur OEdipe. Il exhale sa rage; il erre

çà et là ; il demande des armes [1] ; il cherche Jocaste. Où est, dit-il, celle que j'appelais ma femme, et qui ne l'est pas ; cette mère, et de moi et de mes enfans, où s'est-elle retirée ? Il la cherche vainement. Nul de nous ne veut servir ses fureurs. Mais quelque noire divinité, sans doute, l'a conduit à l'appartement de la reine ; il jette un horrible cri ; et, comme s'il eût été enlevé par une furie, il se précipite sur les portes : elles se brisent sous ses efforts. Il entre, il court vers le lit nuptial. Là, nous voyons la reine suspendue au lien fatal qui avait terminé ses jours. Dès qu'OEdipe l'aperçoit, il rugit comme un lion ; il délie le lien funeste, et se courbe sur le corps de Jocaste. C'est alors que nous avons vu un barbare spectacle. Le roi, dans sa fureur, détache l'agrafe du manteau de la reine, ornement destiné à un autre usage : il s'en sert pour se priver cruellement de la lumière du jour. Non, dit-il, je ne reverrai plus le soleil, ni mes maux, ni mes crimes. Plongé dans d'épaisses ténèbres, je déroberai à ma vue [2] ceux qu'il ne m'est plus permis de voir,

[1] Les Grecs ne portaient point d'armes dans les villes.

[2] M. de Vauvilliers lit ici : ἐσσοίατο, au lieu de ὀψοίατο. Il faut traduire alors : Plongé dans d'épaisses ténèbres, mon imagination ne pourra se représenter ceux qu'il.....

Cette heureuse correction du savant éditeur empêche la répétition, ajoute à ce qu'OEdipe vient de dire dans la phrase précédente, et peint mieux la privation totale à laquelle il veut se con-

ceux même dont j'ai besoin pour traîner une vie misérable. Tandis qu'il réitère ces tristes plaintes, il s'ouvre les paupières, et se déchire impitoyablement les yeux. Ses joues sont ensanglantées. Les larmes, mêlées avec des flots de sang noir, ruissèlent de toutes parts [1]. Tel est le sort du roi et de la reine; sort affreux; calamité issue, non d'un seul, mais de l'un et de l'autre à-la-fois : leurs malheurs se sont confondus. Jusqu'ici leur félicité fut véritablement digne d'envie; mais en ce jour (ô cruel changement!) il ne reste de cette félicité que les gémissemens, le désespoir, l'opprobre, la mort, et l'assemblage de tous les maux.

LE CHŒUR.

En quel état est à présent ce malheureux roi? Sa fureur ne se calme-t-elle point?

damner. La traduction anglaise est conforme à ce sens : « Oh! » Sun, these eyes shall shut thee out for ever. Eternal darkness » shall hide from me those objects wich it is no longer fit for me » to view.... »

[1] Le grec offre en cet endroit une image très-difficile à faire passer en notre langue, et que M. de Vauvilliers a très-bien rendue dans ses savantes notes latines sur *OEdipe*. Il lit :

οὐδ' ἀνίεσαν
φόνου μυδώσας σταγόνας· ἀλλ' ὁμοῦ μέλας
ὄμβρος, χαλάζης αἵματος τ' ἐτέγγετο.

» Ses joues sont ensanglantées. Ce ne sont pas des larmes teintes » de sang que l'on voit se gonfler et tomber de leur propre poids; » mais ce sont des larmes, qui, mêlées avec les flots de sang, se » précipitent comme la grêle dans un violent orage. »

L'OFFICIER.

Il crie qu'on lui ouvre les portes du palais, et qu'on expose aux yeux des Thébains ce parricide, cet homme abominable, qui de sa mère... épargnez-moi le récit des choses qui échappent à son désespoir. Il dit enfin qu'il va s'exiler pour toujours de cette terre; qu'il ne demeurera plus dans ce palais, témoin des imprécations dont il s'est lui-même chargé. Hélas, que deviendra-t-il? En l'état où il s'est mis, ses maux sont insupportables. Il a besoin de secours et de guides.... Mais il va se montrer à vous. On ouvre. Le spectacle qui s'offre à vos yeux attendrirait un ennemi [1].

SCENE II.

LES MÊMES, OEDIPE.

LE CHŒUR.

O calamité terrible! O spectacle le plus triste

[1] Le grand Corneille et ses successeurs tragiques ont cru que ce serait une chose horrible d'exposer Œdipe aveugle et sanglant aux yeux des spectateurs. M. Dacier leur répond très-bien par ces vers de Despréaux, *Art poét.* ch. 2:

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux:
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable,
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

qui se soit jamais présenté à mes regards ! Ah ! prince infortuné, quelle fureur vous a transporté ! Quelle divinité ennemie a fait tomber sur vous ce poids énorme de maux plus affreux les uns que les autres ! Ah ! malheureux roi... mais je ne puis jeter les yeux sur vous. Malgré le desir de vous voir, de vous parler et de vous entendre, l'effroi qui me saisit à votre aspect, me fait frémir d'horreur.

ŒDIPE.

Hélas ! Hélas ! Où suis-je ? malheureux ! Où vais-je ? En quel lieu irai-je perdre mes plaintes, et traîner mes malheurs ? O fortune, hélas ! qu'es-tu devenue [1] ?

LE CHŒUR.

Elle s'est changée en des infortunes inouies.

ŒDIPE.

Épaisses ténèbres, nuit éternelle où je suis plongé sans retour, état cruel que je ne puis exprimer ! hélas ! vous êtes le supplice de mes crimes ; mais les pointes dont ma fureur s'est servie pour me percer les yeux, me sont moins sensibles que les remords qui me déchirent [2].

[1] Grec : *Hélas ! hélas ! hélas ! hélas ! malheureux que je suis ! Où vais-je ? Quelle est la voix qui vient de frapper mes oreilles ? O fortune ! qu'es-tu devenue ?*

[2] Grec : *Epaisses ténèbres ; nuit éternelle où je suis plongé sans retour, état cruel que je ne puis exprimer ! malheureux ! malheureux*

LE CHŒUR.

Accablé de ce double malheur, vos plaintes ne sont que trop justes.

ŒDIPE.

Quoi! fidèles amis, après tant d'horreurs, vous daignez encore me plaindre et me secourir. Vous n'abandonnez pas ce coupable privé de la lumière du jour. Ne me trompé-je point? Non, c'est vous, chers amis; j'entends votre voix, et je vous reconnais, quoiqu'enseveli dans de profondes ténèbres.

LE CHŒUR.

Quelle barbarie avez-vous exercée sur vous! Comment avez-vous pu vous défigurer d'une manière si inhumaine? Quel dieu vous a inspiré cet attentat?

ŒDIPE.

Apollon, chers amis; oui, Apollon est la cause de mes maux. Mais ma main seule m'a puni. Devais-je conserver la lumière du jour, moi qui ne pouvais rien voir que de triste et d'affligeant?

LE CHŒUR.

Ce que vous dites n'est que trop vrai, seigneur.

ŒDIPE.

Que me reste-t-il en effet que je puisse voir,

mille fois! Quelle horrible fureur et quels affreux remords se sont tout à coup emparés de moi!

que je puisse aimer ou entendre? Tout m'est interdit. O mes amis! que ne chassez-vous au plutôt de votre patrie ce monstre, ce parricide exécrable, chargé de la haine des hommes et des dieux!

LE CHŒUR.

Hélas! toutes vos lumières redoublent le sentiment de vos maux et ma compassion! plût aux dieux que jamais vous ne les eussiez connus [1]!

ŒDIPE.

Périsse celui qui, dans les forêts, délia les cordons funestes dont mes pieds étaient percés! Il m'arracha des bras de la mort. Barbare pitié! Pour prix de ce cruel service, puisse-t-il périr! Qu'en mourant alors, j'aurais épargné de maux à moi et à mes amis!

LE CHŒUR.

Maux déplorables, qui m'obligent de souscrire à vos vœux!

ŒDIPE.

Je n'aurais pas été parricide et incestueux à la face de l'Univers; et maintenant me voilà mal-

[1] δείλαιε τοῦ νοῦ, τῆς τε συμφορᾶς ἴσον,
ὥς σ' ἠθέλησα, μηδ' ἀναγνῶναί ποτ' ἄν.

On jugera si ces deux vers sont rendus dans la traduction. En voici le sens : « O prince, doublement malheureux et par votre » misère même, et par le sentiment que vous en avez, puissé-je » ne vous avoir jamais connu! » (Note de l'ancien éditeur.)

heureux et coupable ; issu d'une race souillée ; père de mes frères, et mari de ma mère. Enfin, si jamais il y eut des fléaux épouvantables, ils sont tombés sur OEdipe.

LE CHŒUR.

Quels que soient vos malheurs, je ne puis approuver le châtiment que vous avez tiré de vous-même. Ce supplice est plus affreux que la mort.

ŒDIPE.

Je n'écoute sur cela ni raison, ni conseils. Hé ! de quels yeux, dites-moi, descendu dans les enfers, regarderais-je un père et une mère dont la mort est l'effet de mes crimes ? je m'en suis puni, et mon sort est plus dur que celui de Jocaste. Il m'eût été bien doux de voir croître sous mes yeux des enfans chéris : le plaisir de les voir aurait crû avec eux, je l'avoue. Mais, depuis mes fatales imprécations, il n'était plus pour moi ni d'enfans, ni de patrie que je pusse envisager. Thèbes même, et ce palais où je suis né, ces murs, ces tours, ces temples, ces simulacres des dieux, tout cela était interdit à mes regards. J'ai renoncé à la douceur de les voir, en prononçant l'arrêt d'exil contre l'ennemi [1] déclaré des dieux et de la race de

[1] M. Dacier met, *ce scélérat*.... ce fils de Laïus. Il faut pour cela qu'il ait lu γένος au lieu de γένους.

Laïus. Je suis ce coupable. Mon opprobre est découvert. Comment pourrais-je jouir d'une si chère vue? De quel front oserais-je soutenir leur aspect? Ah! que ne puis-je encore me priver de l'usage des oreilles, aussi bien que des yeux! Que bientôt également sourd et aveugle, je fermerais cette entrée à de nouvelles douleurs! Il est doux dans les maux de s'en épargner ou d'en adoucir au moins le sentiment. O Cithéron, pourquoi me reçûtes-vous dans votre sein! Que ne dérobiez-vous mon sort à la connaissance des hommes! O Polybe, ô Corinthe, ô palais que je crus la maison de mon père, quel monstre, quel assemblage de maux avez-vous nourri sous l'apparence d'un fils de roi! De cette ancienne splendeur, que reste-t-il? Le plus méchant des hommes, issu de la plus abominable race qui fût jamais. O chemin de Daulie, ô forêts! ô buisson! ô sentier étroit! vous qui avez bu le sang d'un père qui coulait par mes mains, avez-vous marqué par des traits ineffaçables le souvenir des forfaits que je commis alors, et que je devais commettre en allant à Thèbes? O hymen! trop funeste hymen! tu me donnas la vie; mais, après me l'avoir donnée, tu fis rentrer mon sang dans le sein d'où j'étais sorti; et par-là tu produis des pères, frères de leurs enfans; des enfans, frères ou sœurs de leurs pères; des épouses, mères de leurs époux, et tout ce que les hommes

peuvent concevoir d'abominations et d'horreurs [1]. C'en est trop : rougissons de prononcer ce qu'il est horrible de faire. Au nom des dieux, chers amis, cachez-moi dans quelque terre écartée, ou donnez-moi la mort, et précipitez-moi dans les gouffres de la mer, pour ne plus profaner vos regards. Approchez donc; rendez-moi, par pitié, ce dernier office. Osez toucher un malheureux. Que craignez-vous ? Mes maux ne retomberont point sur vos têtes; et je suis le seul mortel qui puisse jamais en être accablé.

LE CHŒUR.

Seigneur, voici Créon, qui, désormais conservateur de ce royaume, peut seul écouter vos demandes, et vous aider de ses conseils.

[1] C'est là ce beau morceau cité par Longin, pour montrer que les pluriels ont je ne sais quoi de magnifique par la multiplicité d'objets qu'ils offrent à l'esprit. M. Despréaux l'a traduit ainsi :

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis et des fils et des pères,
Des frères, des maris, des femmes et des mères,
Et tout ce que du sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Je n'ai fait que rompre la mesure des vers; et j'ose dire que M. Dacier eût bien fait d'en user de même. Il est pourtant bon de remarquer que ni l'un ni l'autre n'ont fait sentir le *αἷμ' ἐμφύλιον*, *sanguinem cognatum*, qui sépare les pères, les fils et les frères, pour marquer OEdipe, d'avec les épouses et les mères, pour indiquer Jocaste. Voilà ce que n'ont pas observé MM. Boileau, Dacier et Boivin, qui ont confondu ces mots : *fils*, *pères*, *frères*, *maris*, *femmes*, *mères*, choses qui sont le fruit de tous les mariages. Je dois mon interprétation au R. P. Tournemine.

ŒDIPE.

Créon ! hélas ! eh ! que dois-je lui dire ? Injuste et coupable à son égard, puis-je espérer d'en être favorablement écouté ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, CRÉON.

CRÉON.

Seigneur, je ne viens point ici insulter à des maux que je déplore, ni vous accabler de reproches injurieux. Je plains votre infortune [1]. Pour vous, Thébains, si vous ne craignez pas les hommes : au moins, respectez cette vive lumière du soleil, de ce dieu qui vous voit [2]. Rougissez d'exposer ainsi à tous les yeux cette victime chargée de nos malheurs [3], ce roi déplorable que cette

[1] C'est à-peu-près ainsi que s'exprime Philoctète, dans l'OEdipe de Voltaire :

» N'attendez point, seigneur, outrage pour outrage ;
» Je ne tirerai point un indigne avantage
» Du revers inoui qui vous presse à mes yeux ;
» Je vous crois innocent malgré la voix des dieux. R.-R.

[2] Grec : *De ce dieu qui donne la vie à tout.*

Τὴν γοῦν πάντα βόσκουσαν φλόγα,

L'idée de ce vers est très-bien rendue dans ceux-ci du grand Rousseau :

. . . Par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

[3] Georges Ratallerus, Orsatto, et depuis M. Boivin ont mis ce sens qui est le véritable, comme la suite le marque ; au lieu que celui de M. Dacier est forcé. « Respectez cette vive lumière du » soleil qui éclaire la terre, et qui nous a montré la victime, etc. »

terre ne peut plus porter, que les eaux sacrées n'arroseront plus, et que le jour n'éclairera jamais. C'en est assez ; qu'on ramène OEdipe dans le palais. Il est juste que ceux qui sont liés par le sang, soient les seuls témoins des opprobres d'une famille malheureuse !

ŒDIPE.

Généreux Créon, puisque, contre mon attente, vous vous montrez meilleur que je ne suis méchant, souffrez que je vous demande encore une faveur. C'est moins mon intérêt que le vôtre, qui m'engage à vous la demander.

CRÉON.

Quelle est donc cette faveur si ardemment souhaitée ?

ŒDIPE.

Exilez-moi au plutôt de Thèbes, et faites-moi conduire en un lieu où je puisse n'avoir commerce avec aucun mortel.

CRÉON.

Prince, à ne vous rien céler, l'oracle a parlé ; j'aurais obéi [1]. Mais le respect, la tendresse, tout

[1] J'ai mis ici plus le sens que les expressions, qui sont telles, suivant la traduction de M. Dacier. *Je l'aurais déjà fait* ; c'est-à-dire, je vous aurais chassé déjà, *si*, etc. Le respect infini des anciens pour les oracles, peut seul justifier cette parole crue, que j'ai adoucie sans m'écarter du sens de Sophocle. Ce préjugé pour les oracles exigeait que Créon obéît ; mais, dit le scholiaste, la

m'engage à faire expliquer les dieux encore une fois.

ŒDIPE.

Ils se sont expliqués. L'oracle est éclairci. Ne suis-je pas le monstre et l'impie qu'il faut exterminer ?

CRÉON.

Il n'est que trop vrai, seigneur; mais votre situation et la mienne exigent que j'interroge encore les dieux.

ŒDIPE.

Les croiriez-vous, du moins en faveur de ce malheureux ?

CRÉON.

Vos malheurs ne nous montrent que trop qu'il faut les croire.

ŒDIPE.

Écoutez-moi, seigneur : l'unique grâce que je désire, et que je vous conjure de ne pas me refuser, c'est de rendre les derniers devoirs à cette princesse infortunée, dont le corps est étendu dans le palais. Hélas ! c'est votre sœur. La justice et la tendresse, tout l'exige de vous. Pour moi, opprobre de ma patrie, je ne dois plus habiter ces lieux, tant que durera le reste de mes déplo-

compassion pour OEdipe, et la crainte d'être regardé comme un ambitieux qui voulait profiter du malheur du roi, demandait qu'il consultât les dieux derechef.

rables jours. Laissez-moi errer sur les montagnes. Souffrez que j'aille chercher ma véritable patrie, Cithéron, ce mont fatal que Laïus et Jocaste avaient marqué dès ma naissance pour être mon tombeau. Souffrez que j'accomplisse leur volonté et mon sort, que je meure dans les lieux où ils ordonnèrent que je finisse mes jours à peine commencés. Je sais trop que ni la maladie, ni aucun autreaccident ne terminera cette vie infortunée [1]. Je n'ai été dérobé au trépas que pour être réservé à des maux plus affreux que la mort. Hé bien! je m'abandonne à ma destinée, et je l'accomplirai. Mais, hélas! je suis père. Je ne vous recommande point mes fils. Leur âge et leur valeur seront leur ressource en quelque lieu du monde qu'ils se trouvent. Mais je laisse de tristes filles dont l'enfance réveille ma tendresse et ma pitié. Élevées avec tant de soins sous mes yeux, nourries de mes mains à la table d'un père tendre [2], hélas! que vont-elles devenir? Généreux prince, j'ose vous

[1] Voyez l'*OEdipe à Colone*.

[2] Le grec dit mot à mot : *Elles n'ont jamais mangé qu'à ma table; et je ne touchais aucun mets dont je ne leur fisse part.* M. Dacier met en général : « Mais pour mes filles, pour ces pauvres malheureuses » qui ont été élevées avec tant de soin et tant de tendresse, et qui » sont accoutumées à goûter toutes les douceurs que peut donner » l'éclat d'une haute naissance, etc. ». J'ai cru devoir exprimer plus particulièrement le détail où entre un père du vieux temps. C'est un retour de tendresse.

les recommander, et vous les remettre entre les mains. Ah! qu'il me soit permis, si ce n'est de les voir, du moins de les embrasser pour la dernière fois, de les arroser de mes larmes, et de pleurer avec elles des maux dont elles portent le poids. Digne race de tant d'illustres ancêtres, donnez-moi cette triste consolation. Satisfait de les tenir entre mes bras, je croirai jouir encore de leur vue... Mais quelle voix a frappé mon oreille! N'entends-je point les cris de mes deux filles éplorées? Créon, sensible à la pitié, a-t-il déjà exaucé mes vœux?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ET LES FILLES D'OEDIPE.

CRÉON.

Oui, prince, c'est moi-même qui ai prévenu vos désirs, et qui vous procure cette consolation que vous avez si ardemment désirée.

ŒDIPE.

Daignent les dieux, pour récompense de cette faveur, vous accorder un règne plus heureux que le mien... Où êtes-vous, chers enfans, approchez et embrassez votre... frère; baisez ces mains, instrumens de mes fureurs; ces mains qui ont réduit votre père à l'état où vous le voyez. Reconnaissez celui qui, sans le savoir, vous a engendrées dans les flancs de celle qui l'a enfanté. Chères filles,

que je plains votre sort! Je pleure (c'est l'unique usage des yeux qui me reste), je songe au triste héritage que je vous laisse. Chargées des crimes d'un père, quelle vie allez-vous mener désormais? A quelles assemblées, à quelles fêtes oserez-vous paraître? Hélas, au lieu de goûter ces innocens plaisirs, combien de fois serez-vous contraintes de retourner dans vos maisons les yeux baignés de larmes, et le cœur serré de douleur! Quand l'âge aura amené le temps de l'hymen, quelle mère, quel père aimeront assez peu leurs fils pour permettre qu'ils partagent l'opprobre répandu sur les miens et sur vous! Car enfin que manque-t-il à vos calamités? Nées d'un père qui a tué son père, qui a épousé sa mère, qui vous a formées dans le sein où il fut lui-même formé; tels sont les outrages dont on fera rougir votre front. Qui voudra se résoudre à vous épouser? Non, mes filles, vous ne trouverez point d'appui. Les destins veulent que, méprisées de tout le monde, vous languissiez dans une éternelle solitude. O fils de Ménécée, elles n'ont de ressource qu'en vous seul; vous seul êtes leur véritable père: car, hélas! leur mère et moi nous ne sommes plus. Elles sont votre sang; ne les dédaignez pas et ne les laissez pas errer, sans retraite, sans biens, sans amis, sans époux. Ne souffrez pas que le sort de ces innocentes princesses soit pareil à celui d'un

père coupable. Jettez sur elles un regard de pitié. Que leur jeunesse vous touche ! Abandonnées de tout secours, elles n'ont que vous pour asyle. Généreux prince, donnez-moi votre main pour garant que mes vœux ne sont pas rebutés. Et vous, chers enfans, si votre âge vous rendait capables d'entendre mes leçons, j'aurais bien des conseils à vous donner. Écoutez au moins ce dernier avis d'un père qui vous quitte pour toujours. Priez les dieux qu'ils terminent bientôt [1] ma carrière ; et demandez pour vous des jours moins infortunés que les miens.

CRÉON.

C'est trop nourrir vos douleurs. Retirez-vous, seigneur, dans le palais.

ŒDIPE.

Dans ce palais! Où j'ai... J'y consens, puisque vous le voulez ; mais j'obéis contre mon gré [2].

CRÉON.

Il le faut. Vous avez trop déploré vos malheurs. Chaque chose a son temps.

ŒDIPE.

Savez-vous, prince, ce qui m'occupe présentement?

[1] M. Dacier a très-bien substitué εὖ καιρὸν, qui fait un beau sens, à εὖ καιρὸς, qui n'en fait pas un raisonnable.

[2] Dans le grec, OEdipe répond seulement : *J'obéïs ; mais c'est bien contre mon gré.*

CRÉON.

Quoi ?

ŒDIPE.

Le désir de sortir promptement de cette terre fatale.

CRÉON.

C'est aux dieux de prononcer.

ŒDIPE.

Aux dieux ! Et ne suis-je pas pour eux un objet d'exécration ?

CRÉON.

Hé bien, seigneur, vous obtiendrez ce que vous demandez.

ŒDIPE.

Me l'assurez-vous ?

CRÉON.

Mes paroles sont toujours conformes à mes pensées.

ŒDIPE.

Il suffit. Faites-moi donc conduire hors de ces lieux.

CRÉON.

Allons, seigneur; mais quittez ces enfans.

ŒDIPE.

Non, je ne puis m'en séparer. Ah, ne me les arrachez pas tous.

CRÉON.

Seigneur, ne vous obstinez point à les retenir [1]. Vous savez ce que vous ont coûté vos trop ardens désirs [2].

LE BERGER.

Vous voyez ce roi, ô Thébains, cet OEdipe, dont la pénétration développait les énigmes du Sphinx, cet OEdipe dont la puissance égalait la sagesse, et dont la grandeur n'était point établie sur la faveur ou les richesses; vous voyez en quel précipice de maux il est tombé : apprenez, aveugles mortels, à tourner les yeux sur le dernier jour de la vie des hommes [3], et à n'appeler heureux que ceux qui sont arrivés sans infortune à ce terme fatal.

[1] Créon (dit excellement M. Dacier) appréhende avec raison qu'en l'état où il est, un moment de désespoir ne le porte à ajouter le meurtre de ses enfans à ses autres crimes.

[2] Les désirs opiniâtres de se connaître.

[3] C'est le mot de Solon, qu'Ovide a tourné ainsi :

Sed scilicet ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet.

FIN DE L'OEDIPE DE SOPHOCLE.

RÉFLEXIONS

SUR

L'ŒDIPE DE SOPHOCLE.

L'Œdipe de Sophocle a été regardé dans tous les temps, jusqu'à nos jours, comme le chef-d'œuvre du tragique ancien, de même que le *Laocoon*, et la *Vénus* de Médicis en fait de sculpture, ou *Homère* en fait de poème épique.

Cette estime universelle, immémoriale et non interrompue, est justifiée par les imitateurs et par les critiques mêmes de cet ouvrage. S'avise-t-on d'imiter ou de critiquer ce qu'on n'estime pas ? Il mérite donc bien que nous recherchions les causes les plus secrètes de cet applaudissement général, sans déguiser toutefois ce que la critique peut y trouver de défectueux, et en comparant le modèle avec les copies qu'en ont faites ceux qui ne vivent plus, desquels seuls il est permis de parler [1]. Voilà les trois objets de ces réflexions.

Pour pénétrer les raisons du plaisir qu'à tou-

[1] Cette loi, que le P. Brumoy s'était imposée de ne parler que des imitations faites par des auteurs qui ne vivaient plus, l'a empêché de donner l'*OEdipe* de Voltaire. Cette tragédie, une des meilleures de cet homme célèbre, mérite d'être comparée avec son modèle. On la trouvera dans cette édition, à la suite des autres *OEdipes* donnés par le P. Brumoy.

jours causé cette pièce, il n'est pas nécessaire d'entrer fort avant dans les profondeurs des recherches d'Aristote, ni d'examiner si elle est *simple ou implexe*, et en quel sens ; comment elle n'a qu'une seule catastrophe ; et comment elle unit la réconnaissance avec la *péripétie*. Parlons français à des Français ; et suivons les idées et les sentimens que la nature nous inspire, sans nous astreindre à des expressions étrangères. On voit d'abord que rien n'est plus régulier que l'*Œdipe* ; que l'unité du lieu y est exacte et naturelle ; que l'unité de l'action ne l'est pas moins, et que l'unité des temps y est si scrupuleusement gardée, qu'il n'a pas fallu plus de temps pour exécuter la chose, que pour la représenter. Il serait encore inutile de faire observer à des lecteurs éclairés le fil inimitable, qui lie les scènes les unes aux autres, et les moindres morceaux entr'eux avec tant d'artifice que, si quelque chose en était détaché, tout s'écroulerait comme un édifice voûté, dont les pierres s'entre-soutiennent mutuellement. Venons à quelque chose de plus important ; car, quelqu'importantes que soient les qualités dont nous venons de parler, et qui se rencontrent si rarement dans les pièces de théâtre, il faut avouer qu'elles ne sont pas les seules qui constituent une bonne tragédie ; et que même une tragédie peut avoir tout cela sans être

tout-à-fait bonne. Un édifice en effet peut être d'une extrême régularité, et d'une bâtisse très-liée, sans avoir ni une situation avantageuse, ni un aspect agréable, ni un air majestueux, ni de riches ameublemens, ni l'assortiment de ce qui pourrait contribuer à le rendre parfait. Autre chose est l'art, autre chose les finesses de l'art. M. d'Aubignac fit, dit-on, une tragédie dans les règles qui ne valait rien : c'est qu'il n'avait pris que la marche du jeu, sans en saisir l'esprit.

Le sujet d'*OEdipe* est un des plus heureux qui ait jamais été imaginé. On en convient même aujourd'hui. Quoi de plus grand et de plus intéressant que le salut d'un royaume entier qui dépend de la révélation d'un secret, et de la punition d'un crime dont l'auteur se trouve à la fin être un grand roi, qui travaillait à découvrir l'un et à punir l'autre? Quoi de plus capable de piquer la curiosité que la recherche de ce secret et de ce crime? Quoi enfin de plus frappant que la découverte de l'un et de l'autre, par les moyens mêmes dont on ne devait attendre qu'une plus grande obscurité? Entrons dans le détail, et suivons le plan.

L'ouverture est si surprenante, qu'il est également impossible de n'en pas sentir la beauté, et de l'exprimer. C'est un de ces magnifiques ta-

bleaux dignes du pinceau de Raphaël. Cette place, qui laisse voir plusieurs rues dans le lointain; ce palais et ce vestibule, qui forment l'arrière-fond du tableau; cet autel qui fume d'encens; ce bon roi qui vient au-devant d'une troupe d'enfans, de jeunes hommes et de sacrificateurs, qui tous, avec des branches en main, tâchent d'émouvoir sa pitié; ces corps morts dispersés çà et là dans l'éloignement; ces temples, ces statues des dieux, et ces groupes de peuple qui les environnent; voilà un spectacle parlant, et un tableau si bien ordonné, que la seule attitude du sacrificateur et d'OEdipe déclarerait sans autres paroles, que l'un expose les maux dont la ville est affligée, et que l'autre, attendri à cette vue, témoigne son impatience du retardement de Créon qu'il a envoyé consulter l'oracle.

Créon pouvait-il survenir plus à propos? Il est attendu : on compte les momens : le salut de l'état dépend de sa réponse : il paraît. On le presse de parler : il veut qu'on se rassure. Mais l'ambiguité de l'oracle diminue un peu la joie. Cependant OEdipe part résolu de le satisfaire, s'il est possible; de chercher l'auteur du meurtre de Laïus. Cette scène est le commencement de l'intrigue. C'est l'entrée du Labyrinthe théâtral, où OEdipe va se perdre pour se retrouver le plus malheureux

de tous les hommes. L'invocation du chœur qui finit l'acte, devrait sans doute nous réconcilier avec les chœurs : du moins acheve-t-elle de faire voir que Sophocle a étalé dans ce premier tableau toutes les richesses d'une ordonnance achevée, et toute la vivacité du plus beau coloris.

Autre ordonnance dans l'acte suivant. Elle est une suite de la première. OEdipe reparaît, non plus en roi simplement compatissant, mais en roi agissant en législateur, qui, pour commencer d'obéir à l'oracle, oblige tous ses sujets rassemblés, à lancer avec lui sur le coupable inconnu les plus horribles malédictions. Quel retour, quand le dénouement découvrira que c'est lui-même qui a prononcé sa sentence ! On consulte, on délibère, on examine les moindres lueurs. Tirésias survient; non sans avoir été appelé; car OEdipe a songé à tout. Il semble que la pièce est sur le point de finir, et que le devin va tout déclarer.

Il le fait effectivement. Mais quelle apparence qu'il soit cru d'OEdipe, du peuple et des spectateurs! OEdipe passe pour fils de Polybe, et non de Laïus. De là, cette belle contestation entre le roi et le devin. Le caractère fier, curieux et emporté d'OEdipe s'y fait connaître. Les paroles de Tirésias fondent une affaire d'état. Le dénouement, qu'on croyait prochain, est plus éloigné que

jamais; et le chœur, replongé dans l'incertitude, ne saurait deviner quel doit être le coupable qu'on cherche avec tant de soin.

Troisième peinture. Créon, accusé de complot avec Tirésias, a beau se justifier; OEdipe s'emporte de plus en plus. Jocaste l'apaise; elle l'exhorte à se moquer des discours du devin, qui lui impute le meurtre de Laïus; et, pour décréditer les oracles et les devins, elle lui raconte la prédiction qui portait que Laïus serait tué par son fils, le sort de cet enfant, et la manière dont Laïus fut tué dans le chemin de Daulie. Quelle finesse dans ce ressort! Car le discours de Jocaste produit un effet tout contraire. OEdipe, loin de se rassurer, frémit; il se rappelle qu'il a tué un vieillard dans les mêmes conjonctures que Jocaste a désignées. Il commence à soupçonner qu'il pourrait être le meurtrier qu'il cherche; et voilà de quelle manière le dénouement se mêle à l'intrigue avec tant d'art, que ce qui noue celle-ci la dénoue en même-temps, pour la renouer encore par un double effet tout opposé.

C'est ce qu'on entrevoit dans l'arrêt porté contre le criminel inconnu, dans l'entrevue de Tirésias, et dans celle de Créon, puis de Jocaste, et ce qu'on voit enfin s'achever par le berger sur qui OEdipe fonde tout son espoir; car il passe incessamment de la crainte à l'espérance; tantôt cons-

terné, tantôt à demi rassuré, jamais guéri de ses soupçons, toujours curieux d'éclaircir sa destinée; ce qui fait les grands mouvemens de la balance théâtrale.

Dans le quatrième dessin, l'on voit que le trouble d'OEdipe s'est accru, et que ses scrupules sur le meurtre de Laïus ont pris de si profondes racines dans son cœur, que Jocaste pour l'en délivrer, devient tout à fait pieuse, d'impie qu'elle avait d'abord parue. Elle va consulter les dieux : caractère admirable. Elle est esprit-fort dans le premier acte, et religieuse en celui-ci : c'est que les circonstances ont produit l'un et l'autre effet. Voilà le cœur humain. Elle rencontre, en allant au temple, un berger de Corinthe, qui la rassure sur le sort d'OEdipe. Adieu sa piété : elle oublie les dieux. OEdipe lui-même interroge le berger. Ses soupçons s'évanouissent par la fausseté apparente de l'oracle, qui lui avait prédit qu'il tuerait son père ; car on lui apprend que Polybe est mort. Quel fonds doit-il donc faire sur l'accusation de Tirésias? Mais, à force d'interrogations, suivant son principal caractère, qui est la curiosité, voilà qu'il apprend du berger que ce Polybe n'est pas son père. Il est replongé dans tous ses soupçons.

Le Corinthien s'explique peu à peu. Mais OEdipe n'est point instruit du nom et de la qualité de celui qui lui a donné le jour. Il a été ex-

posé ; c'est tout ce qu'on lui dit. Jusque-là, il se croit fils de ce berger ou de quelqu'autre esclave : erreur qui l'empêche de prendre garde à la retraite et au trouble de la reine, déjà désabusée en son cœur. Il faut recourir à Phorbas, berger de Laïus. Celui-ci paraît enfin, et développe tout le secret, par le refus même qu'il fait de parler. Ainsi OEdipe, à force de sonder le mystère, le découvre tout entier pour son malheur. Il se reconnaît le meurtrier de son père, et le mari de sa mère. Quelle intrigue et quel dénouement! Mais quelle complication de l'un et de l'autre, et quelle chaîne d'événemens, qui se bouleversent les uns les autres comme les flots, sans se confondre !

Cinquième et dernier tableau. C'est, d'un côté, le récit de la mort funeste de Jocaste, qui a terminé elle-même ses jours. De l'autre, OEdipe tout sanglant qui vient faire parler ses douleurs. Il dévoile, en rugissant, l'excès de ses crimes, ou plutôt l'horreur de sa destinée, par le supplice qu'il en a tiré. Il veut qu'on mesure l'un et l'autre, et il peint même ses crimes plus grands que ses infortunes. Puni par ses propres mains, et lié par la sentence qu'il a prononcée, il compte pour rien sa chûte du faîte de la prospérité dans un abyme de maux. Son coupable destin est toujours présent à ses yeux. Les expressions les plus vives lui semblent trop faibles pour le représenter; et le

contraste d'un roi devenu en un jour l'exécration de son peuple, et le rebut de la terre, quoique plaint, n'est pas capable, à son gré, de donner une légère idée de ce qu'il sent. Laïus, Jocaste, Cithéron sont les seuls noms qu'il appelle sans cesse. Il craint de prononcer ceux de père ou d'époux. Mais un retour de tendresse lui fait encore souhaiter de dire un éternel adieu à ses filles. On lui présente ses petits enfans. Il les tient serrés entre ses bras, et les arrose de ses pleurs ensanglantés. Quelle impression de tristesse ne devait pas produire un pareil spectacle! Créon enfin, pour dernier trait, l'engage à rentrer dans le palais, et ne peut suspendre sa douleur qu'en lui promettant, comme une faveur, d'obtenir des dieux l'exil auquel OEdipe s'est lui-même condamné.

Reprenons cette suite de tableaux, et réunissons-les en un seul. Aussi bien ne forment-ils ensemble qu'un tableau tragique. La peinture ordinaire ne saurait représenter qu'un instant unique. La tragédie en réunit plusieurs dans un point de vue : c'est le même tableau diversifié. De part et d'autre, même ordonnance, mêmes proportions, même but. Or, dans l'*OEdipe* de Sophocle, l'ordonnance générale est au-dessus de toute critique ; les proportions y sont exactes jusqu'au scrupule ; et le but en est si grand, qu'il devient la véritable source du plaisir que procure cette pièce. J'en-

tends par le but, cet intérêt inexplicable qui pique d'abord la curiosité, et qui la fait croître à chaque pas, à mesure qu'il la satisfait. Pour peu qu'on s'étudie soi-même en lisant *Œdipe*, l'on observe qu'on passe sans interruption de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte, pour aboutir enfin à la pitié confondue avec la terreur : heureux effet de l'intérêt répandu dans cet ouvrage, comme la vie dans le corps.

Les caractères de chaque personnage sont si marqués et si bien soutenus, qu'ils concourent tous de concert à ce mouvement alternatif, au moyen de deux oracles; ressort très-simple d'une machine qui paraît, par son jeu, infiniment composée, et qui ne l'est nullement. Rien en effet d'inutile; nul épisode, nulle scène superflue, nul morceau même qu'on puisse retrancher. En un mot, c'est un tout ensemble intéressant. Hé! quelle autre chose touche les cœurs dans les beautés de la nature et de l'art! L'intérêt bien conduit est la grâce et l'âme de la beauté tragique : et voilà ce qui a réuni tous les suffrages en faveur d'*Œdipe*, excepté peut-être ceux de quiconque n'a pas la force de se transporter au théâtre d'Athènes, et d'oublier pour un moment celui de Paris.

Entrons à présent dans le détail des choses qu'on trouve à redire dans la tragédie de Sophocle. Je n'alléguerai point certaines objections qui roulent sur

le texte mal entendu, ou sur les mœurs des Grecs, ou sur des choses frivoles. Ces objections ne méritent aucun examen; et la seule réponse qu'on doit y faire, c'est de renvoyer ceux qui les proposent, ou au texte, ou au parterre athénien. Il suffit d'en rapporter une de ce genre, qui est la plus apparente. Pourquoi OEdipe ne se tue-t-il pas [1] ? La réponse est aisée : il n'était pas armé; l'usage ne voulait pas qu'il le fût. Il cherche des armes : on lui en refuse, et on s'oppose à sa fureur. Réduit à prendre pour arme tout ce qui se présente, il détache une aiguille ou agraffe des habits de sa femme morte, et il se crève les yeux; supplice d'autant plus conforme à son malheur, qu'il lui paraît plus affreux que la mort même qu'il envie à Jocaste. La solution est toute simple, et Sophocle a grand soin de la fournir.

Un reproche plus essentiel, c'est celui qu'Aristote lui fait, à savoir qu'OEdipe a pu ignorer ou ne pas venger la mort de Laïus. Étant marié depuis si long-temps avec Jocaste, n'aurait-il pas dû être instruit de cette histoire, et rechercher les auteurs du crime? Aristote [2] excuse à la vérité cette faute

[1] Le P. Brumoy, ou plutôt OEdipe lui-même, en donne la raison dans le cinquième acte : « Ah ! de quels yeux, dites-moi, descendu » dans les enfers, regarderais-je un père et une mère dont la mort » est l'effet de mes crimes ? » (Note de l'ancien éditeur.)

[2] *Poétique*, ch. 16 et 25.

qu'il a remarquée, et dit qu'elle est étrangère à la pièce, qu'elle n'entre point dans la composition du sujet, et que, si l'on ne peut s'empêcher de faillir, il faut imiter Sophocle, en mettant hors de l'action, soit avant, soit après, tout ce qui est déraisonnable. Mais cette excuse même fait voir qu'il vaudrait encore mieux ne rien mettre de déraisonnable, ni avant, ni après l'action. Ainsi ce défaut, pour être autorisé par Aristote, n'en est pas moins un défaut. Mais on le passe d'autant plus aisément, qu'il est la source de tout le merveilleux de la pièce, puisque tout dépend de cette heureuse ignorance d'OEdipe, qui en cherchant ce qu'il a ignoré, trouve plus qu'il n'aurait voulu savoir.

M. Dacier ne voit que cette faute dans l'*OEdipe*. D'autres, moins passionnés pour Sophocle, y voient de plus un acte postiche. C'est le cinquième. La pièce, disent-ils, est finie au quatrième acte, après l'éclaircissement de Phorbas et du Corinthien. Il est vrai que cela paraît ainsi [1]. OEdipe connaît ce qu'il est. Le coupable est découvert. Son arrêt retombe sur lui. Mais ne peut-on pas dire que bien qu'à cet égard l'action semble terminée, elle ne l'est

[1] L'action est terminée; mais la tragédie ne l'est pas; c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'action principale, mais que les scènes les plus tragiques, suites naturelles de l'action, restent à remplir. (Note de l'ancien éditeur.)

pourtant pas tout-à-fait, pour trois raisons : 1°. L'oracle d'Apollon n'est pas satisfait. Car il s'agit non-seulement de découvrir le coupable, mais même encore de le bannir. Or c'est au roi et au peuple de le faire, puisque ce sont eux qui ont porté la loi. Il faut donc attendre la décision du peuple et de Créon, qui se voit roi par la chûte d'OEdipe. 2°. On s'attend si peu que le coupable sera le roi même, qu'on ne saurait supposer que la sentence s'exécute derrière le théâtre après l'action, comme on eût dû le faire, s'il eût été question d'un simple particulier. La nature du crime et du criminel suspend certainement, et prolonge en quelque sorte l'action. 3°. Enfin, outre le crime du meurtre de Laïus, dont l'auteur est découvert, il se trouve encore une complication de choses fatales qu'il a fallu découvrir pour arriver à ce premier crime, je veux dire l'inceste et le parricide ; choses qui, ayant fait partie de l'intrigue, doivent aussi faire partie du dénouement. Le spectateur en effet serait-il content s'il ignorait le sort de Jocaste, d'OEdipe, et de sa famille qui se trouve enveloppée dans le même malheur, par la découverte de plus de choses qu'on n'en cherchait ? Le dénouement doit répondre à l'intrigue. Celle-ci ayant donc été formée par l'enchaînement de deux oracles et de deux crimes, dont l'un mène à la connaissance de l'autre, il a fallu tout délier ; ce qui n'a pu se faire

d'une manière complète, qu'en apprenant au spectateur que Jocaste s'est punie ; qu'Œdipe, devenu le plus malheureux de tous les hommes, va subir l'arrêt qu'il a porté ; que lui-même s'est privé de l'usage des yeux pour ne plus voir le jour, et qu'enfin sa postérité est entraînée dans le précipice qu'il s'est creusé. J'ajoute, pour surcroît, que le but de la pièce étant une double affaire d'état, où il s'agit du salut des sujets, et de la perte du trône pour la race de Laïus, il a fallu que l'issue fût conforme à ce but, comme le dénouement à l'intrigue. Après tout, si l'on s'obstine à soutenir que ce cinquième acte peut absolument être retranché, sans que le tout en souffre, on ne saurait nier qu'il n'y soit adroitement rattaché. D'ailleurs il est si pathétique, et il met tellement le comble à toute l'agitation du théâtre, qu'il mérite bien qu'on ait l'indulgence de ne pas examiner, à la rigueur, si la liaison avec le reste est nécessaire ou simplement utile au tout. On aurait fait grâce aux deux derniers actes des Horaces de Corneille, s'ils eussent été aussi heureusement liés au sujet, que cet acte l'est au sien.

La première chose qui frappe, et que j'ai réservée pour la dernière, c'est le sujet même, dont le fonds paraît répréhensible à bien des gens. Quel est le crime d'Œdipe ; demande-t-on ? Un brutal lui reproche en face qu'il n'est pas fils de Polybe.

Il va consulter l'oracle : le dieu, au lieu de répondre à sa question, lui prédit qu'il tuera son père, et qu'il épousera sa mère. OEdipe, confirmé par le silence d'Apollon, dans l'opinion que Polybe est son père, est tellement vertueux que, pour éviter d'accomplir une si terrible prédiction, il s'exile de son pays. Il erre à l'aventure; il arrive à Thèbes; la fortune lui rit; il confond le Sphinx le voilà roi de Thèbes et mari de Jocaste. Il ignore assurément que sa mère est devenue sa femme. En tout cela, s'il y a du crime, c'est Apollon qui est coupable, et non OEdipe. C'est pourtant OEdipe qui paie le crime; et de quel supplice! Répondons par articles. Il est certain d'abord que, sans égard à aucune théologie, soit païenne, soit chrétienne, Sophocle fait OEdipe criminel. En quoi? Le voici. Il a tué un homme dans le chemin de Delphes à Thèbes. A la vérité, il se croyait insulté : il est moins coupable par cette conjoncture; mais il ne laisse pas de l'être : et un homme modéré aurait examiné de quoi il était question, et se serait informé du rang de la personne à qui on exigeait qu'il cédât le pas. De plus, quoiqu'il aime son peuple en bon roi, il a les défauts d'un méchant particulier, et même d'un roi imprudent. Il est colère, orgueilleux et curieux à l'excès. Telle est la peinture qu'en fait Sophocle. OEdipe n'est donc pas un prince irréprochable. Aussi l'art ne veut-il

pas qu'un homme parfaitement vertueux soit accablé de malheurs. Je conviens qu'OEdipe paraît ne pas mériter tous les maux auxquels il s'est condamné lui-même sans le savoir; mais c'est cela même qui fait la finesse de l'art, qui consiste à mettre en spectacle un homme peu coupable et beaucoup malheureux. Quant aux crimes involontaires d'OEdipe, Apollon les a prédits, et le destin les a ratifiés. Telle est la théologie païenne. Le destin inévitable est le grand pivot. Ce serait faire injure au lecteur, de charger ces réflexions d'un nombre infini de morceaux de l'antiquité, qu'il serait trop aisé de compiler, et trop ennuyeux de lire. Une connaissance même superficielle des Grecs et des Latins suffit pour le savoir; et, sans sortir des poëtes tragiques grecs, qui se commentent mieux les uns les autres que ne le font leurs propres commentateurs, on ne verra aucune tragédie où le destin ne soit regardé comme l'âme de tout ce qui se passe ici-bas. Toutefois la liberté ne laissait pas d'avoir lieu dans cette étrange théologie; car on y distingue très-bien les crimes volontaires et consentis, d'avec ceux qui viennent du destin. Il peut même être, et il est vrai, que les termes étant réduits à leur juste valeur, les Grecs reconnaissaient une liberté réelle, et un destin imaginaire, sur-tout quand ils parlaient en philo-

sophes et d'une manière précise. Leur pratique, dans les récompenses et les punitions, le montre plus nettement que leurs écrits, et ces écrits même le font voir. Il n'y a qu'à consulter Platon. Mais, comme dans les tragédies les poëtes parlaient au peuple, et par conséquent d'une façon populaire, ils donnaient beaucoup au destin, et peu à la liberté, sans trop songer à la difficulté de concilier l'un et l'autre. En effet, malgré le christianisme, nous voyons que l'amour de nous-mêmes nous aveugle au point de justifier nos fautes par ce langage populaire : *c'est ma destinée, c'est mon étoile qui l'a voulu*. Il faut donc mettre quelque distinction entre les manières de parler, soit précises, soit communes. Mais sans entrer dans cet examen, mettons pour principe que la fatalité était parmi les anciens le grand mobile des principaux évènemens. Dans cette supposition, si nous voulons jouir d'un spectacle grec, nous sommes donc obligés d'épouser pour un moment leur système. Il est insensé, à la vérité; mais nous devons faire effort pour ne le pas trouver tel, puisqu'il ne paraissait pas tel aux spectateurs grecs, avec qui nous nous mêlons. Qu'un prince français, représenté sur notre théâtre, s'avisât de donner dans les idées du paganisme, on le sifflerait. Mais qu'un Auguste s'y livre, cela nous paraît dans l'ordre.

Rendons la même justice à OEdipe, et ne le condamnons pas par l'endroit même qui le rend plus intéressant.

Qu'il soit par là très-attachant, on le sent. Il ne faut que développer, s'il est possible, ce sentiment intérieur. Si OEdipe était un scélérat qui se fût abandonné de lui-même à toutes les horreurs qui lui arrivent, sans qu'il ait pu les éviter, il nous causerait une indignation égale à celle qu'on sent au récit des crimes atroces de ces malheureux que l'on condamne à périr, et dont on voudrait effacer la mémoire parmi les hommes. S'il était un saint, l'indignation ne serait pas moindre; mais elle retomberait sur les dieux, auteurs des maux qu'il n'aurait pas mérités. Mais OEdipe n'étant qu'assez peu coupable, et extrêmement malheureux avec d'excellentes qualités, fait naître un sentiment mixte, ou plutôt un sentiment d'une espèce particulière. Car cette double indignation, dont je viens de parler, se convertit alors en pitié pour OEdipe, et en crainte pour les dieux, qui punissent jusqu'aux crimes involontaires dans une personne peu criminelle : d'où naît encore un retour sur nous-mêmes; retour attaché à la compassion, qui nous porte à éviter les mêmes fautes que nous voyons traîner après elles de si funestes suites. C'est la pure doctrine d'Aristote, ou pour mieux dire, c'est celle de la nature ou du bon sens. Nous avons au reste

quelques tragédies françaises de ce genre, entr'autres la *Phèdre* de Racine, dont nous parlerons en son lieu. Racine n'a pas manqué de mettre l'amour incestueux de Phèdre sur le compte de la destinée, par les raisons que je viens de dire. Passons aux autres *Œdipes*.

Euripide en a fait un. Mais il ne nous en reste que peu de fragmens, qui ne suffisent pas pour le faire connaître.

L'ŒDIPE
DE SÉNÈQUE.

Deux Sénèques ont fleuri en même-temps sous l'empire de Néron. L'on n'en saurait douter après le témoignage de Martial :

Duosque Senecas, unicumque Lucanum
Facunda loquitur Corduba.

« Cordoue se glorifie de deux Sénèques et d'un » Lucain. » Il serait tout-à-fait inutile d'examiner si ces trois célèbres personnages étaient parens, et à quel degré ; chose qui ne saurait être bien éclaircie. Il est certain qu'ils étaient du moins alliés par le caractère d'esprit. La lecture de la *Pharsale*, des tragédies latines, et des œuvres philosophiques qui sont sorties de leur plume, montrent bien que leur génie était formé sur le même moule. Il est aussi peu nécessaire, et encore plus difficile, d'éclaircir auquel des deux Sénèques on doit attribuer les tragédies, et si plusieurs des dix ne sont point de quelqu'autre main. Ni Tacite, ni Juvénal, ni Martial, ni Quintilien, c'est-à-dire les sources, ne nous apprennent rien qui puisse fixer ces points d'érudition. Sénèque le philosophe a fait des vers ; voilà tout ce qu'on sait par eux.

Il vaut mieux s'en tenir à cette connaissance générale, sans entrer dans des minuties de discussions avec les savans, pour attribuer tantôt une tragédie à Sénèque le philosophe, tantôt une autre à Sénèque, son fils, son frère ou son neveu, tantôt quelques-unes à des auteurs incertains. Car voilà comment les Heinsius et beaucoup d'autres ont fait le partage des tragédies latines, chacun à sa mode. Rien de tout cela n'est solide, ni ne satisfait. Ainsi nous nous bornerons à considérer les pièces en elles-mêmes, sans égard aux auteurs. Mais, avant de parler de l'*OEdipe*, je crois devoir avertir, en général, qu'il y a autant de différence entre les tragédies grecques et les latines qui nous restent, qu'entre le goût sain de l'architecture ionienne, dorique ou corinthienne, et le goût dégénéré de l'architecture gothique; comparaison d'autant plus exacte, que tout l'art des auteurs latins, que j'appellerai désormais du seul nom de Sénèque, consiste, et dans de grandes peintures outrées, semblables à ces piliers à perte de vue, et dans des sentences et des brillans qui ont véritablement le mérite des ouvrages délicats et des étoiles que l'on voit dans les édifices gothiques.

Pour marquer au reste que je ne suis pas seul de mon sentiment, qui d'ailleurs pourrait sembler hardi à des personnes éclairées, dont Sénèque a gagné le suffrage, je citerai un passage de Juste

Lipse[1] : « Je regarde, dit-il, comme des chefs-» d'œuvre deux tragédies des deux Sénèques. Je » suis leur panégyriste, et non leur censeur. (Il » entend *Médée* et la *Thébaïde;* l uange outrée, » comme on verra.) Dans les autres pièces, je » vois de bonnes choses; mais non sans mélange de » défauts. Scaliger les loue à perte d'haleine, jus-» qu'à les préférer aux Grecs. Y a-t-il du vrai, si » ce n'est dans les deux dont j'ai parlé ? » (Juste Lipse est bien modéré d'en dire si peu sur ce jugement insensé de Scaliger.) « Car les autres piè-» ces, continue Juste Lipse, sont bien éloignées » de mériter cet éloge. A la vérité, on y remarque » de la grandeur et du ton tragique. Mais n'y a-t-il » point souvent de l'affectation et de l'enflure? Le » style et la diction en sont-ils toujours châtiés? » Des sentences saines et spirituelles à l'excès, » on y en trouve. Mais n'y trouve-t-on pas souvent » des avortons de sentences, je veux dire des pen-» sées manquées, petites, obscures et frivoles, dont » le premier coup d'œil frappe, et qu'une vue plus » tranquille rend ridicules? Car ce ne sont pas des » traits de lumière, mais des étincelles : ce ne sont » pas de ces coups vigoureux d'une belle imagi-» nation, mais de vains efforts de songes et de rê-» veries. Ajoutez que ces traits s'offrent éternelle-

[1] J. Lips. *Animadv.* in trag. quæ L. Ann. Senec. tribuuntur.

» ment et jusqu'au dégoût. Car le poëte les saisit » où il peut : il ne les attend pas. Après tout, c'est » peut-être moins sa faute que celle de son siècle, » à qui le goût écolier et déclamateur imposait tel- » lement, dit Quintilien, qu'il faisait consister la » beauté des ouvrages de tout genre dans les sen- » tences. »

Voilà, si je ne me trompe, le vrai portrait des tragédies latines que nous avons. Sénèque a suivi, ou plutôt il a cru suivre Sophocle dans la conduite de l'*OEdipe*. Mais on reconnaîtra bientôt combien il s'est écarté de son guide.

ACTE PREMIER.

OEdipe, accompagné de Jocaste, ouvre la scène par une tirade de plus de quatre-vingts vers, plutôt empoulés que magnifiques. Pourquoi paraît-il? On l'ignore. Que dit-il? Le voici : « Le jour » va paraître et éclaircir les désastres de la nuit. » Il y a cinq vers pour exprimer cette pensée, qui cesse d'être belle à force d'être embellie. Puis vient un lieu commun sur la situation des rois, aussi exposés sur le trône qu'un vaisseau en pleine mer. Par là OEdipe entre en matière, et raconte à Jocaste l'oracle qui lui a fait fuir Corinthe. Malgré

sa fuite et ses précautions, pour ne pas tuer son père, ni épouser sa mère, il ne saurait être tranquille. Mille soucis viennent le troubler. On ne devine pas pourquoi; car, outre qu'il n'est plus à Corinthe, il se peint si vertueux, qu'effrayé de l'oracle d'Apollon, il ne se fie pas à lui-même; *meque non credo mihi :* et, un moment après, il va s'imaginer que la peste et les malheurs de Thèbes sont la punition d'un crime prédit qu'il n'a pas accompli. Il dit qu'il est chargé d'exécuter cet affreux oracle : *Phœbi reus ;* et qu'il a rendu le ciel même coupable : *fecimus cœlum nocens.* Cela s'appelle outrer la fatalité. C'est du Sénèque. Il décrit la peste plutôt en rhéteur attaché à sa description, qu'en grand roi. Quelle différence entre la première scène du poëte grec, et celle du latin, à ne les considérer même que dans cette description! L'une est une belle statue, l'autre un colosse monstrueux. J'épargne aux lecteurs la traduction de celle-ci; non pas qu'il n'y ait des traits sublimes, tels que celui-ci : « L'excès de la douleur » a séché les larmes; *quodque in extremis solet,* » *periere lachrymæ.* » Mais ces traits sont-ils à leur place? Conclusion : OEdipe, las d'un trône environné de maux, dont il se croit la cause, quoiqu'innocente, veut le quitter et s'enfuir chez ses proches, *vel ad parentes.* Jocaste l'exhorte très-philosophiquement à prendre patience, et semble

l'accuser de manquer de fermeté : reproche qui donne lieu au roi d'exalter son courage, et de raconter ses prouesses. Enfin, il n'attend plus de ressource que d'Apollon qu'il a fait consulter. Le chœur dit ensuite son rôle en très-beaux vers sur la peste ; et voilà le premier acte.

ACTE II.

Au second acte, la vue de Créon trouble d'abord OEdipe, mais moins naturellement que dans Sophocle, où ce prince, impatient de voir Créon, lui dit simplement en le voyant : « Ah ! cher Créon, » quelle est la réponse de l'oracle ? Parlez. » Cela était trop simple pour Sénèque. Après quelques sentences qui s'entre-choquent, Créon parle tout de bon, et fait une description fleurie pour énoncer un oracle. Cet oracle est double, et désigne obscurément que le meurtrier de Laïus est un étranger, et que cet étranger est l'époux de sa mère. OEdipe là-dessus prononce tout de suite une sentence d'excommunication contre le coupable, et cela dans le style de la *Pharsale*. Puis il s'avise, comme par hasard, de demander à Créon en quel lieu s'est commis le crime. Reconnaît-on ici le procédé de Sophocle ?

Tirésias vient avec sa fille Manto, pour faire un sacrifice. C'est Apollon qui l'amène sans autre préparation, *sorte Phœbea excitus*. L'auteur n'y regarde pas de si près, quand il s'agit de faire entrer ou sortir ses personnages. Cette scène est toute action et spectacle. Elle pourrait passer pour belle, si le style enflé ne la gâtait. Elle est de l'invention de Sénèque. Tirésias, pour connaître le criminel, fait faire par sa fille toutes les cérémonies d'un sacrifice pompeux. L'exécution sur le théâtre en serait impossible. La prière précède, puis on voit la fumée de l'encens, puis les libations, d'où l'on tire des augures. On immole des victimes, une génisse et un taureau. La génisse tombe du premier coup. Le taureau craint la lumière; il reçoit deux coups; rend le sang par les yeux, et traîne un reste de vie plus affreux que la mort. C'est la destinée de Jocaste et d'OEdipe, que le poëte a voulu figurer énigmatiquement. Voilà le beau. Le reste ou l'assaisonnement est une peinture hideuse d'entrailles qui palpitent d'une façon extraordinaire. Ici c'est le cœur qui s'affaisse et disparaît. Là c'est un sang noir qui trouve de nouvelles issues. En un mot, c'est un détail d'anatomie païenne, dont le seul récit ferait frémir. L'énigme continue, et on y peint tout figurément, jusqu'à l'inceste d'OEdipe et de Jocaste. Mais, comme si ce spectacle était encore trop peu pour l'enthousiasme espa-

gnol du poëte, Tirésias, peu instruit par ce sacrifice, qui n'instruit que trop les spectateurs, se réserve à consulter les enfers, et à évoquer toutes les ombres. Cependant, il ordonne au chœur de chanter un hymne à Bacchus, apparemment parce que Bacchus était un des dieux tutélaires de Thèbes; et le chœur ne manque pas d'obéir.

ACTE III.

Créon revient après la cérémonie magique, et fait beaucoup de façon avant d'en raconter l'issue au roi. C'est un combat de sentences dont quelques-unes sont assez belles. Voici le commencement de la scène.

ŒDIPE.

Quoique cette tristesse m'annonce des malheurs, parlez. Par quelle victime devons-nous apaiser les dieux?

CRÉON.

Vous m'ordonnez de parler, et la crainte m'oblige à me taire.

ŒDIPE.

Si vous n'êtes pas touché à l'aspect de Thèbes expirante, l'intérêt du sceptre de votre sœur doit vous fléchir.

CRÉON.

Vous voudrez bientôt ignorer ce que vous desirez si passionnément de savoir.

ŒDIPE.

L'ignorance des maux est un remède stérile. Quoi! vous vous obstinez à cacher un mystère dont dépend le salut de la patrie?

CRÉON.

La guérison est odieuse, quand le remède est honteux.

ŒDIPE.

Parlez, vous dis-je, ou redoutez la vengeance d'un roi courroucé.

CRÉON.

Les rois haïssent la vérité, lors même qu'ils la demandent.

ŒDIPE.

Vous serez la victime, si vous ne vous expliquez sur le sacrifice secret.

CRÉON.

Souffrez que je me taise; c'est l'unique liberté qu'on puisse obtenir des rois.

ŒDIPE.

Un silence trop libre est souvent plus nuisible au roi et à l'état, que la liberté dans les paroles.

CRÉON.

Que reste-t-il donc, s'il n'est pas permis de se taire? etc.

ŒDIPUS.

Et ipse vultus flebiles præfert notas,
Expone cujus capite placemus deos.

CREON.

Fari jubes, tacere quæ suadet metus.

ŒDIPUS.

Si te ruentes non satis Thebæ movent,
At sceptra moveant lapsa cognatæ domûs.

CREON.

Nescisse cupies, nosse quæ nimiùm expetis.

ŒDIPUS.

Iners malorum remedium ignorantia est.
Itane et salutis publicæ indicium obrues?

CREON.

Ubi turpis est medicina, sanari piget.

ŒDIPUS.

Audita fare; vel malo domitus gravi,
Quid arma possint regis irati scies.

CREON.

Odere reges dicta quæ dici jubent.

ŒDIPUS.

Mitteris Erebo vile pro cunctis caput,
Arcana sacri voce nî retegis tuâ.

CREON.

Tacere liceat : nulla libertas minor
A rege petitur.

ŒDIPUS.

Sæpè vel linguâ magis
Regi atque regno muta libertas obest.

CREON.

Ubi non licet silere, quid cuiquam licet! etc.

Ensuite de ce début, Créon fait une description plus qu'infernale de tout ce qu'il a vu. Encore s'arrête-t-il long-temps à décrire le lieu de la magie avant que de venir au fait. Il y vient; et en quels termes? La terre s'ouvre, et que n'en sort-il pas? Le bel endroit, s'il n'était gâté par le style dominant dont j'ai parlé, ce serait celui où l'on croit voir les ombres des rois de Thèbes qui apparaissent à Tirésias. Laïus paraît à son tour, et révèle toute l'abomination de l'hymen et du crime d'OEdipe. Mais celui-ci, qui se croit fils de Polybe, entre en fureur contre Tirésias et Créon qu'il accuse de complot pour le détrôner. Créon s'en défend comme chez Sophocle. Mais tout cela est étranglé, sans liaison et sans goût. Les sentences terminent la scène comme elles l'ont commencée; et le chœur fait son office à l'ordinaire, c'est-à-dire qu'il chante des vers qui ne disent pas grand'chose.

ACTE IV.

OEdipe revient avec quelqu'effroi sur la mort de Laïus que le ciel et l'enfer lui imputent, quoiqu'il ne se sente point coupable ; apparemment qu'il a fait ses réflexions. Il raconte donc à Jocaste l'aventure du chemin de Daulie où il avait tué un homme. Il interroge sa femme sur les circonstances du meurtre de Laïus, et il trouve qu'elles se rapportent à son aventure. Je tiens le coupable, dit-il, *Teneo nocentem* : il croit donc l'être ; et le voilà déjà convaincu. Ce n'est pas ainsi qu'en a usé Sophocle. Chez lui, OEdipe n'est convaincu du meurtre de Laïus que quand il sait que c'était son père. Continuons et revenons à Sénèque. Un vieillard de Corinthe annonce à OEdipe que Polybe est mort. C'est la scène grecque, mais subtilisée. Ce vieillard apprend de plus au roi qu'il n'est point le fils de Polybe, et qu'il l'a reçu enfant d'un berger de Laïus. OEdipe ordonne qu'on fasse venir ce berger ; mais tout cela d'un air qui énerve, ou plutôt qui travestit l'art inimitable du poëte grec. Phorbas arrive : OEdipe le contraint de parler, et Phorbas lui lève le voile de dessus les yeux par ce mot : « L'enfant dont vous parlez est né de votre

épouse. *Conjuge est genitus tua.* » Ensuite le chœur déclame.

ACTE V.

Le cinquième acte consiste en deux scènes, dont l'une est le récit des fureurs d'OEdipe. Rien n'est plus tragi-comique. Car OEdipe tire son épée (il n'en doit point avoir), et, au lieu de se la plonger dans le sein, il s'exhorte théâtralement à mourir. Mais il fait réflexion, heureusement pour lui, qu'une mort ne suffit pas pour ses crimes, et qu'il vaut mieux multiplier son trépas en vivant malheureux, c'est-à-dire, *vivre, mourir, et renaître toujours.*

> . . . . Iterùm vivere, atque iterùm mori
> Liceat; renasci semper, ut toties nova
> Supplicia pendas. Utere ingenio miser.
> Quod sæpè fieri non potest, fiat diù.

Il veut donc pour cela se servir de tout son esprit, et il le met, comme on voit, en usage. Il y a apparence qu'il remet son épée dans le fourreau : car il n'en est plus parlé. Il songe à s'arracher les yeux : autre cérémonie décrite du même ton. « Car il faut, » dit-il, que mes yeux suivent mes larmes; et

» pleurer, c'est trop peu. Ses yeux lui obéisent; ils » se tiennent à peine dans leur lieu, et ils cou» rent au devant de ses mains. » *Vulneri occurrunt suo*. Ce n'est pas assez pour OEdipe d'avoir ses yeux dans ses mains; il déchire jusqu'à la place.

> .... Hæret in vacuo manus,
> Et fixa penitùs unguibus lacerat cavos
> Altè recessus luminum et inanes sinus;
> Sævitque frustrà, plusque quàm sat est furit.

Cela paraît bien suffisant. C'est encore peu. OEdipe craint tant le jour, qu'il lève la tête pour éprouver s'il ne verra rien; et, dans la crainte de voir le jour, il arrache jusqu'aux moindres fibres. C'est ainsi qu'on extravague, quand on veut aller au-delà du naturel et du vrai pour courir après l'esprit.

Après un mot du chœur, Jocaste fait sa scène avec OEdipe. C'est la seconde et la dernière de l'acte. Jocaste ne sait si elle doit appeler OEdipe son fils, où son mari. Elle raffine là-dessus aussi bien qu'OEdipe, qui s'imagine voir Jocaste parce qu'il l'entend. Celle-ci rejette tout le passé sur sa destinée, et elle a raison. Pourquoi donc se tuer? Car elle se tue un moment après, en déclamant beaucoup; tandis qu'OEdipe, qui s'accuse de l'avoir tuée, et d'être doublement parricide, dit quelques injures à Phœbus, auteur de l'oracle, et se con-

damne brusquement à l'exil. Il emporte avec lui la famine, la maladie et la douleur. Cette dernière idée, qui se trouve deux fois dans la même pièce, est fort belle.

On voit assez, par ce court détail, le génie et la manière de Sénèque. La versification est d'ordinaire d'une grande beauté; mais elle est toujours remplie, s'il m'est permis d'user de ce terme, d'une certaine hydropisie poétique qui rebute. Il doit y avoir, à la vérité, de la différence entre la versification, soit tragique, soit comique, mais non pas au point d'outrer le langage jusqu'à le bouffir. Par exemple, Térence fait très-bien dire à Chrémès:

Lucescit hoc jam [1].

« Le jour commence à paraître. » Sénèque, de son côté, a raison dans l'*OEdipe* de commencer ainsi:

Jam nocte pulsâ dubiùs affulsit dies.

« La lumière encore incertaine vient dissiper les » ténèbres. » L'un est le langage de la comédie, et l'autre celui de la tragédie. Mais cet autre est outré dans les vers suivans:

Et nube mœstum squallidâ exoritur jubar,
Lumenque flamma triste lucifera gerens, etc.

[1] Terent. *Heautontim.* act. 3, sc. 1, v. 1.

» L'astre du jour attristé, sort à peine d'une nuée » qui marque son deuil; et sa flamme qui annonce » des pleurs, ne rend qu'une lueur sombre et affli- » geante. » Il faut aimer extrêmement Lucain pour approuver de tout point Sénèque.

Qui Bavium non odit, amet tua Carmina, Mævi[1].

[1] Virg. *Ecl.* 6, v. 90.

ŒDIPE
DE P. CORNEILLE.

CETTE pièce est trop connue pour en faire une exacte analyse. Il suffira d'en suivre légèrement le fil pour se la rappeler, et pour faire voir en quoi elle diffère de Sophocle, et quel genre différent de beautés elle contient.

Corneille avoue qu'il a cru devoir s'écarter entièrement de l'*OEdipe* grec et latin; « Parce qu'il a » reconnu [1], dit-il, que ce qui avait passé pour » merveilleux dans le siècle de Sophocle et de Sé» nèque, (il aurait fallu excepter le premier) pour» rait sembler horrible au nôtre; que cette élo» quente et sérieuse description de la manière dont » ce malheureux prince (OEdipe) se crève les yeux, » ce qui occupe tout le cinquième acte, ferait sou» lever la délicatesse de nos dames, dont le dé» goût attire celui du reste de l'auditoire; et qu'en» fin l'amour n'ayant point de part à cette tragédie, » elle était dénuée des principaux agrémens qui » sont en possession de gagner la voix publique.» La mauvaise humeur que causait au grand Cor-

[1] Examen d'*OEdipe*.

neile l'espèce de nécessité où le jetait le goût dominant de Paris, l'a fait sans doute parler ainsi, et s'applaudir d'avoir gâté le plus beau sujet de l'antiquité tragique, pour y faire entrer l'amour comme le ressort principal.

ACTE PREMIER.

Thésée, roi d'Athènes, épris des charmes de Dircé, fille de Jocaste et de Laïus, fait avec elle la première scène. Ce n'est qu'un étalage de sentimens d'amour en beaux vers. Dircé souffre de voir son amant exposé à la malignité de la contagion qui désole Thébes. Elle veut qu'il s'écarte; il s'en excuse sur l'exemple de son amante, que la bienséance oblige de ne pas se séparer de sa famille. Puis il trouve un moyen de mettre à couvert et sa maîtresse et lui, des attaques de la peste; c'est de presser l'hymen et d'en parler à OEdipe. Ce peu de matière, entre les mains d'un grand maître, produit une scène galante, mais déplacée, quelque précaution qu'il prenne pour sauver un si visible défaut. Voilà pourtant l'ouverture qui fera une partie de l'intrigue, bien différente de celle de Sophocle. Corneille a bien raison de vanter l'art de son *OEdipe*. Il faut en effet qu'il en ait employé

beaucoup pour faire un peu disparaître un contraste aussi choquant que celui des amours et de la peste.

La proposition de Thésée est mal reçue d'OEdipe, mais par des raisons d'état. Thésée découvre qu'il a un rival dans Æmon, fils d'un frère de Jocaste, et qui n'est pas roi : cette scène, toute stérile qu'elle paraît, est encore traitée en maître, et, généralement parlant, l'art surpasse, ou plutôt rend supportable la matière dans toute cette pièce. Car on ne voit guère de scène dont le fond ne soit ou frivole ou défectueux, mais où il n'y ait en même-temps une gradation de pensées et de sentimens, avec un effort de génie qui crée et fait éclore presque de rien ces belles contestations dont Corneille savait seul le secret.

Thésée rebuté parle en roi à OEdipe, qui soutient aussi sa dignité. Celui-ci, dans la scène suivante, explique à son confident le secret de sa politique. Il craint que Dircé, cette fière princesse, dont le caractère est bien marqué, n'engage son amant à joindre au sceptre d'Athènes celui de Thèbes, qu'elle se croit injustement enlevé par un étranger tel qu'OEdipe.

Jocaste, pour mettre en jeu cette politique dont Corneille fait l'âme de sa pièce, vient dire à OEdipe qu'elle a inutilement pressé la princesse sa fille, d'épouser Æmon; qu'elle hait ce prince, et veut

Thésée pour époux ; qu'après tout, on ne doit pas la trouver trop blâmable. C'est une mère qui excuse sa fille. Car enfin, dit Jocaste :

La condamneriez-vous, si vous n'étiez son roi ?

C'est là une de ces scènes dont le fond est peu de chose, et qui se soutiennent par l'art de Corneille. Durant cet entretien, arrive Dymas qu'on avait envoyé consulter Apollon au sujet de la peste. Il n'en rapporte aucune réponse. Les dieux ont été sourds et muets. OEdipe attribue leur silence à l'inhumanité de Jocaste, qui avait exposé son fils ; et celle-ci l'impute à la négligence qu'on a eue de venger Laïus. Cet artifice est singulier : sur quoi OEdipe dit :

Pouvions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais dans ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadème :
Au lieu même, au temps même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, et mit l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, et du royaume sombre
Faisons par Tirésie évoquer la grande ombre, etc.

Voilà un tour dont Corneille se sait gré, et qui est en effet bien artificieux, comme on le verra par la suite.

ACTE II.

Comme il fallait que Dircé fût le piveau de toute la pièce, dans la nécessité où s'est mis Corneille de substituer un épisode au fond du tableau de Sophocle, Dircé a une entrevue avec OEdipe; et cela était préparé par Jocaste. La jeune princesse parle avec une hauteur qu'elle soutient jusqu'à la fin, et qui la rend presque le personnage dominant, tant elle brille. Comme OEdipe la presse encore sur son mariage avec Æmon, elle répond fièrement :

Je vous ai déjà dit, seigneur, qu'il n'est pas roi.

Pensée qui se multiplie et s'accroît tellement entre les mains du poëte, qu'elle forme une des plus riches scènes. Mais on l'a déjà dit depuis long-temps de tout l'épisode, c'est-à-dire, de presque toute la pièce; *non erat hic locus*. Au reste il y a dans cette magnifique scène une maxime qui paraît démentir le caractère de Dircé, qu'on va bientôt voir s'offrir au trépas pour sauver Thèbes.

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois.

La scène suivante de cette princesse avec sa con-

fidente pousse au plus haut degré les sentimens de la précédente, et achève de faire voir que Dircé n'est pas dupe de la politique d'OEdipe. Elle a deviné son secret; et cela suffit pour la justifier d'ingratitude envers le roi de Thèbes.

Vient ensuite le récit de l'oracle prononcé par l'ombre de Laïus. Cet oracle est fort ambigu. Laïus dit que *le sang de sa race* doit effacer le crime impuni par les hommes, et faire cesser la punition qu'en a tirée le ciel. Dircé prend pour elle l'oracle; et il est vrai qu'on la croit le seul rejeton de Laïus. Cependant il n'est pas évident que l'oracle la regarde plus que la branche collatérale. Voilà pourtant le grand nœud de l'intrigue à démêler. L'orgueil de Dircé, au récit de l'oracle qu'elle prend pour elle, se tourne en fermeté, et produit ces sentimens héroïques si dignes de Corneille. Elle commence ainsi, en parlant d'OEdipe et d'Æmon:

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité :
Mais ma flamme à la mort m'avait trop résolue,
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont voulue.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroi;
Je n'ai point dû trembler, s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage,
Que tient trop précieuse un généreux courage.
Mourir pour sa patrie est un sort plein d'appas,

Pour quiconque à des fers préfère le trépas.
Admire, peuple ingrat, qui m'as déshéritée,
Quelle vengeance en prend ta princesse irritée,
Et connais, dans la fin de tes longs déplaisirs,
Ta véritable reine à ses derniers soupirs.
Vois, comme à tes malheurs je suis toute asservie :
L'un m'a coûté mon trône, et l'autre veut ma vie :
Tu t'es sauvé du Sphinx aux dépens de mon rang;
Sauve-toi de la peste au dépens de mon sang.
Mais, après avoir vu dans la fin de ta peine,
Que pour toi le trépas semble doux à ta reine,
Fais-toi de son exemple une adorable loi :
Il est encor plus doux de mourir pour son roi.

Rien n'est plus beau, et ne serait plus ferme, s'il ne portait sur un fondement ruineux. Thésée, qui vient aussi-tôt, serait encore une belle situation, si tout cela n'était étranger au sujet, et n'avait l'air un peu romanesque. Ces vers sont-ils bien placés dans la bouche de Thésée?

Périsse l'univers pourvu que Dircé vive!
Périsse le jour même, avant qu'elle s'en prive!
Que m'importe la peste ou le salut de tous!
Ai-je rien à sauver, rien à perdre que vous?

ACTE III.

Au commencement de cet acte, Dircé soupire des stances fort spirituelles qui ne sont plus à la

mode, et qui n'auraient jamais dû y être, tant cela sort du vraisemblable. Elle demande à Jocaste, qui l'interrompt dans sa rêverie, si tout est prêt pour le sacrifice. On lui apprend que le peuple ne veut point être sauvé à si haut prix, et qu'on remet au lendemain à consulter de nouveau les dieux; qu'OEdipe sur-tout ne saurait consentir à laisser périr une si grande princesse; qu'enfin l'oracle est trop incertain pour y souscrire, et qu'elle doit vivre, sinon pour elle, du moins pour Thésée. C'est une mère qui parle. Cependant Dircé, non-seulement conserve sa fierté, mais oubliant un peu qu'elle est fille de Jocaste, et que de plus elle doit quelque chose à une mère, qui, contre la politique, lui permet d'aimer Thésée; elle porte la hauteur jusqu'à perdre le respect, et à saisir l'occasion de la bonté de Jocaste, pour lui reprocher en face son mariage avec OEdipe. Il est bien difficile d'excuser cette scène, quoi qu'en dise Corneille, qui prétend, *que ce ne peut être une faute de théâtre*, puisqu'on n'est pas obligé de rendre parfaits ceux qu'on y fait voir; outre que Dircé doit considérer dans Jocaste une mère usurpatrice de son trône, par son mariage avec OEdipe, et ne laisse pas de lui demander pardon en ces termes :

Pardonnez cependant à cette humeur hautaine.
Je veux parler en fille, et je m'explique en reine.
Vous qui l'êtes encor, vous savez ce que c'est, etc.

La même fierté anime la scène suivante de Dircé avec OEdipe. Car c'est toujours Dircé qui met le théâtre en mouvement, et il semble qu'OEdipe ne soit qu'un personnage subalterne. Il apporte à la princesse une nouvelle raison de ne pas s'obstiner à mourir, et lui dit qu'il a de fortes raisons de penser que les dieux ne l'ont pas choisie pour victime. Elle se retire pour laisser le roi en liberté d'expliquer cette énigme à la reine. L'énigme consiste en ce qu'il sait par un bruit confus, et par Tirésie, que le fils de Laïus, qu'on a cru mort, est plein de vie, et que même il est dans le palais. Ceci est fort adroit. Mais on n'y reconnaît pas la même liaison que dans Sophocle. Car ce discours de Tirésie vient ici à propos de rien, ainsi que le sujet de la plupart des scènes. La reine avant que d'aller trouver Phorbas (comme elle en est convenue avec OEdipe), est arrêtée par Thésée, qui lui déclare que c'est à lui de mourir, et non à Dircé; qu'en un mot il est fils de Laïus. Quelle surprise pour Jocaste! Néanmoins, généreux comme il est, il ne veut point se charger du meurtre de Laïus. C'est un stratagême d'amant, comme il est visible; et Jocaste, revenue de sa première surprise, le devine assez; mais Thésée persiste dans son déguisement, jusqu'à s'en rapporter à Phorbas. Cette feinte au reste, qui tient un peu du roman, ouvre un beau champ, et donne lieu à une des plus

belles scènes de cette pièce. Voici un morceau de Jocaste :

Prince, renoncez donc à toute votre estime;
Dites que vos vertus sont crimes déguisés;
Recevez tout le sort que vous vous imposez;
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceste et de fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le ciel m'a prescrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

Et la reponse de Thésée :

Quoi! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices;
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions!
L'ame est donc toute esclave : une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte, ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime, etc.

ACTE IV.

L'artifice de Thésée, qui veut passer pour fils de Laïus, et l'arrivée de Phorbas, font toute la matière du quatrième acte. D'abord c'est un entretien fort subtilisé de Thésée avec son amante. Elle

concevait quelque joie de se voir rendue à Thésée; mais, s'il devient son frère, elle perd, et la gloire du trépas, et la douceur de vivre pour lui. Le frère, l'amant, l'amour et la gloire font ici un de ces combats si recherchés de Corneille. Mais enfin Thésée se démasque, et avoue son stratagême d'autant plus volontiers qu'il croit Dircé hors de danger, depuis qu'il a appris que Tirésie et Phorbas s'accordent à dire qu'un fils de Laïus vit encore. Rien n'est plus ingénieusement trouvé. Mais ce double ressort (à savoir la feinte de Thésée et les paroles de Tirésie) joint à un troisième ressort, je veux dire, à l'oracle qui paraît condamner Dircé au trépas; ces ressorts, dis-je, sont-ils aussi naturels qu'ingénieux? Valent-ils le simple développement d'un seul fait que suppose Sophocle? N'y trouve-t-on point la même différence qu'entre un roman et une histoire, un beau paysage et un jardin fort ajusté, une machine très-simple et une autre extrêmement compliquée?

Le roi d'Athènes, après avoir désabusé Dircé, entretient Jocaste dans l'incertitude où il l'a jetée. Elle a vu Phorbas, et voudrait persuader à Thésée d'éviter cet homme, qui pourrait le convaincre du meurtre de Laïus: mais en vain: Thésée l'attend et Phorbas paraît. Il ne reconnaît point dans ce roi d'Athènes le meurtrier de Laïus, et il le lave de ce crime: mais il avoue que l'assassin lui

est connu, et qu'il vit dans un rang élevé. Il exhorte même Thésée à le punir, s'il est fils de Laïus; belle suspension, mais bien peu vraisemblable. Car, si Phorbas sait qu'OEdipe a tué Laïus, comme on le suppose, que n'a-t-il parlé plus tôt, ou que ne garde-t-il le silence jusqu'au bout, sachant qu'il est seul dépositaire de cet important secret? Cette faute, mise à part, il faut avouer que le poëte le contraint habilement de parler. Car OEdipe, par son interrogatoire, prétend convaincre Phorbas d'avoir été un de ces brigands qui ont tué Laïus, et par là se convainc lui-même d'être l'assassin; chose qui serait parfaitement bien imaginée, s'il était naturel de penser qu'OEdipe a cru tuer un brigand en tuant un roi. Tout cet édifice tragique pêche d'un bout à l'autre par la vraisemblance, dont le défaut est voilé par un esprit supérieur.

Voilà donc OEdipe convaincu d'avoir donné la mort à Laïus, qu'il ne sait pas encore avoir été son père. Ce sera la matière du cinquième acte. Le quatrième est terminé par les menaces de Thésée (sont-elles à propos?), et par une scène entre OEdipe et Jocaste. Elle était bien difficile à soutenir. Car, puisque Jocaste sait qu'un oracle attribue à son fils le meurtre de Laïus, dès qu'elle voit qu'OEdipe est le meurtrier, ne doit-elle pas le soupçonner d'être son fils, elle qui en a soupçonné Thésée; elle qui vient d'apprendre que ce fils vit encore,

et qu'il est dans le palais? Pour déguiser ce défaut de vraisemblance, Corneille fait dire à Jocaste :

Oracles décevans, qu'osiez vous me prédire!
Si sur notre avenir nos dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié divise leur courroux?
Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux,
Et, comme si leur haine impuissante ou timide,
N'osait le faire ensemble inceste et parricide,
Elle partage à deux un sort si peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

A quoi OEdipe répond :

O partage inégal de ce courroux céleste!
Je suis le parricide, et ce fils de l'inceste, etc.

Certainement, au lieu de subtiliser ainsi leurs pensées, ils auraient dû avoir l'un et l'autre d'étranges inquiétudes sur leur état.

ACTE V.

Sur les murmures du peuple, ou plutôt sur l'injustice que trouve OEdipe à garder le sceptre et le lit de celui qu'il a tué, il se détermine à retourner à Corinthe. Cependant, il veut en sortir roi; et, pour s'assurer si Thésée, Dircé et Phorbas ne trament point quelque intrigue contre lui, il veut qu'on les fasse venir, et s'apprête à lire dans leurs âmes : car il conserve le caractère de politique. Sur

cela, Iphicrate vient de Corinthe lui apprendre, ou plutôt lui détailler les circonstances de la mort de Polybe, qu'il savait déjà en général. A cette nouvelle, Iphicrate en ajoute encore une autre bien plus importante, à savoir que le roi de Corinthe, en mourant, a rendu son trône au légitime héritier, et qu'OEdipe n'était point fils de ce roi.

Je ne suis point son fils! Hé, qui suis-je?

Dit OEdipe. Iphicrate lui répond qu'il l'ignore, mais qu'il l'a reçu enfant des mains d'un Thébain sur le mont Cithéron. Tout dépend de la confrontation d'Iphicrate avec Phorbas. OEdipe commence à soupçonner sa destinée. Il était temps :

Dieux! serait-il possible? Approchez-vous, Phorbas.

Phorbas approche, et la reconnaissance se fait pleinement. Votre fausse prudence, leur dit le roi,

. . . . Fait voir en moi, par un mélange infâme,
Le frère de mes fils, et le fils de ma femme.
Le ciel l'avait prédit; vous avez achevé,
Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

Ces reproches ne semblent guère de saison dans la consternation où devait être OEdipe. Sophocle le fait disparaître après qu'il s'est reconnu; et cela est bien plus judicieux : au lieu que chez Corneille ce malheureux prince, qui devait être frappé

comme d'un coup de foudre, reste encore longtemps sur la scène. Pourquoi? Pour régler une affaire d'amour. Dircé même et Thésée, au lieu d'entrer dans les sentimens d'horreur que la reconnaissance d'OEdipe doit inspirer, s'amusent à le consoler, sur la plus frivole raison du monde. C'est que l'oracle n'a parlé que du sang de Laïus en général : de sorte que Dircé veut encore faire croire à OEdipe que, dans le sacrifice du lendemain, le ciel pourra épargner le roi, et tourner son courroux contre elle :

L'intérêt des Thébains et de votre famille
Tournera son courroux sur l'orgueil d'une fille,
Qui n'a rien que l'état doive considérer,
Et qui contre son roi n'a fait que murmurer.

OEdipe même attend ce lendemain, en assurant que les dieux puniront dans lui leur propre injustice. Car il ne croit pas devoir prévenir les dieux, parce qu'il se juge innocent. En vérité, cela n'est dans le génie d'aucun siècle. OEdipe n'est ici ni grec, ni français, et tous les acteurs font une espèce d'hommes à part.

Après que le roi s'est retiré, on vient faire le récit de la mort de Jocaste et de Phorbas. Ce récit est encore gâté par le soin que la reine prend en mourant des intérêts amoureux de Dircé et de Thésée. C'était bien là le temps. Mais il fallait que tout se rapportât à cet épisode, et l'aventure d'OEdipe et de Jocaste devait s'y ajuster bien ou mal.

ŒDIPE ITALIEN,

DE

M. ORFATTO GIUSTINIANO.

Comme l'auteur n'a donné cette pièce qu'en qualité de traduction de Sophocle, je n'en dirai rien autre chose, sinon qu'elle est très-belle. La langue italienne étant plus souple que la nôtre à se prêter aux grâces et aux finesses grecques, il n'est pas surprenant que les Italiens, qui n'avaient point d'ailleurs de tragédies considérables de leur fond, aient goûté celles que leurs habiles écrivains ont traduites des Grecs, et qu'ils les aient encouragés par le succès, à les traduire presque toutes. Au reste, l'*OEdipe* de l'illustre Vénitien, M Orfatto Giustiniano, fut joué avec beaucoup d'appareil et de pompe à Vicenze, par les Académiciens, l'an 1585, et imprimé la même année à Venise.

ŒDIPE

DE VOLTAIRE.

« Il est vrai, dit Voltaire [1], qu'il y a des sujets » de tragédie où on est tellement gêné par la bi- » zarrerie des événemens, qu'il est presque impos- » sible de réduire l'exposition de sa pièce au point » de sagesse et de vraisemblance nécessaires. Je » crois, pour mon honneur, que le sujet d'*OEdipe* » est de ce genre; et il me semble que, lorsqu'on » se trouve si peu maître du terrain, il faut tou- » jours songer à être intéressant plutôt qu'exact; » car le spectateur pardonne tout hors la langueur; » et lorsqu'il est une fois ému, il examine rare- » ment s'il a raison de l'être. »

Ainsi Voltaire a composé son *OEdipe* dans la ferme persuasion que ce sujet offrait des espèces d'invraisemblance et une bizarrerie d'événemens, qui ne pouvaient s'allier avec une exposition sage et vraisemblable : d'où il a conclu qu'il devait moins songer à être exact qu'à être intéressant par une bonne versification, et par des scènes très-ana-

[1] *Lettre critique* sur le nouvel *OEdipe*, par Voltaire.

logues à nos mœurs actuelles. Il ne s'est que trop conformé à ce plan. Sa pièce ne présente en effet aucune suite, aucune liaison, si on la compare surtout avec celle de Sophocle où tout forme le plus bel ensemble, et marche avec cette noble simplicité qui en fait goûter les moindres mouvemens; ce sont là des beautés propres aux anciens, et qu'on ne trouve guère que chez eux. Il eût été à souhaiter, qu'avec tout l'esprit dont Voltaire était doué, *il eût été plein*, comme il l'assure au P. Porée [1], *de la lecture des anciens, et des leçons de ce grand maître*. il se serait alors plutôt montré l'émule et le rival de Sophocle, que le faible complaisant d'un parterre dont les suffrages et les applaudissemens l'enivrèrent dès ce moment [2], et ont depuis constamment fait, dans le cours de sa longue carrière, l'objet le plus cher de ses travaux et de ses veilles. Mais entrons dans quelques détails.

[1] Dans l'Epitre dédicatoire de l'*OEdipe*. Voltaire étudia la rhéthorique sous le P. Porée, et lui dédia sa première production dramatique.

[2] L'auteur composa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en 1718; elle eut trente représentations. Ce coup d'essai d'un jeune poëte fut accueilli au-delà de ses espérances. Les acteurs n'influèrent pas peu sur le succès. Dufresne, célèbre acteur, joua le rôle d'Œdipe; la Desmare joua celui de Jocaste. *Histoire du Théâtre-Français*, T. XV, p. 297.

ACTE PREMIER.

Philoctète et Dymas ouvrent la scène. Il ne faut pas chercher ici cette magnifique exposition de l'*Œdipe* de Sophocle, qui est la plus imposante, la plus touchante, et en même-temps la plus heureuse que l'on connaisse : elle frappe dès le premier coup-d'œil, et donne aisément à penser tout ce qui doit faire l'intérêt et le mouvement de la pièce. D'un côté c'est tout un peuple en proie aux horreurs de la peste, et qui se traîne aux pieds des autels, où le grand-prêtre doit immoler des victimes pour apaiser les dieux; de l'autre, c'est un prince intéressant par son âge, par sa figure, par son attitude, et qui paraît prêt à se dévouer pour le bien de tout son peuple.

On sera cependant touché de la peinture que Dymas fait à Philoctète des malheurs de Thèbes. Celui-ci arrive en cette ville infortunée, après une longue absence. Il avait suivi Hercule, dont il rapporte les flèches et les cendres. La passion qu'il avait eue pour Jocaste, dont son cœur était toujours épris, le ramène à Thèbes, où Dymas, son confident, effrayé de le voir, lui parle en ces termes :

Philoctète, est-ce vous? Quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère?
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire:
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbes, depuis long-temps, aux horreurs consacrée,
Du reste des vivans semble être séparée.
Retournez....

PHILOCTÈTE.

Ce séjour convient aux malheureux.
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux;
Et dis-moi, si des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a respecté la reine?

DYMAS.

Oui, seigneur, elle vit; mais la contagion
Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.
Chaque instant lui dérobe un serviteur fidèle,
Et la mort, par degrés, semble s'approcher d'elle.

Philoctècte, impatient de savoir à quoi l'on doit attribuer tant de maux, interroge Dymas, qui lui apprend que la mort de Laïus, laissée impunie, en est la seule cause; et il annonce que Jocaste, avec son nouvel époux, va paraître, et que tout le peuple avec eux, conduit par le grand-prêtre,

Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

Philoctète se retire : le grand-prêtre et le chœur

viennent occuper la scène. Le chœur, dans Sophocle, devrait, comme le remarque très-bien le P. Brumoy, *nous réconcilier avec les chœurs*; mais dans Voltaire ce sont des malheureux qui ne demandent que la mort, d'après cette idée de Sénèque, qui, dans cette pièce, a plus souvent servi de modèle au poëte français, que le tragique grec: [1]

Prostrata jacet turba per aras,
Orat que mori. Solum hoc faciles
Tribuere dei. Delubra petunt,
Haud ut voto numina placent,
Sed juvet ipsos satiare deos.

OEdipe survient, et reproche aux Thébains affligés leur négligence à rechercher et à punir le meurtrier de Laïus. Ce reproche est une grande maladresse, puisque lui qui règne depuis deux ans à sa place, n'y a pas pensé, et ne sait pas même comment il est mort. Aussi n'est-on pas peu étonné de lui entendre dire à Jocaste :

Pour moi qui de vos mains recevant sa couronne,
Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

[1] Cette critique est certainement injuste, à force d'être exagérée. R.-R.

Sophocle n'a pas recours à toutes ces vaines excuses. Ces petits moyens sont d'autant plus mauvais, qu'ils ajoutent à l'invraisemblance, en la mettant dans un plus grand jour. Il fallait donc au moins se taire, à l'exemple de Sophocle qui savait que Laïus : « tué par des gens inconnus, » regardés comme des voleurs, était un père dé- » naturé, un homme violent, injuste, diffamé par » le ravissement du fils de Pélops; et que, sans » les ravages du Sphinx, sans les ordres de l'ora- » cle, ses sujets ne se seraient souvenus de lui que » pour le détester [1]. » Mais Voltaire a suivi une marche toute opposée : il a prétendu qu'on ne devait pas reprocher à OEdipe la lenteur de l'impunité des meurtriers de Laïus, qu'il nous représente d'ailleurs comme un prince bon, vertueux, adoré de ses sujets, et dont les jours étaient une faveur des dieux : quoi de plus choquant?

ACTE II.

« J'ai fait une observation, remarque un des » critiques du nouvel *OEdipe* [2], que ceux qui » voudront s'en donner la peine pourront aisément

[1] *Histoire universelle des Théâtres*, pag. 298.

[2] Paris, Mauger, 1719, p. 7.

» justifier ; c'est qu'après avoir lu le premier acte, » si l'on saute tout d'un coup à la scène du grand-» prêtre, dans l'acte troisième, cela se joint natu-» rellement, l'action principale est aussi suivie, et » va jusqu'à la fin de la pièce, sans que les senti-» mens qui intéressent en faveur du héros, perdent » rien de leur force. Ceci est une grande preuve » que l'épisode de Philoctète ne sert qu'à fournir » deux actes fort indifférens. »

Ce second acte est en effet totalement inutile et hors d'œuvre. C'est Jocaste qui avoue son amour pour Philoctète à Égine, sa confidente ; c'est Philoctète qui fait parade de grands sentimens, et qui se défend, en vrai Spadassin [1], des soupçons que OEdipe lui déclare qu'on a sur lui au sujet de la mort de Laïus.

ACTE III.

Les trois premières scènes de cet acte sont la suite de la petite intrigue amoureuse du second. On y voit toujours avec peine Jocaste beaucoup trop occupée de Philoctète, dans la cruelle posi-

[1] C'est pour cela que Dominique le désigne sous le nom de *Finebrette*, dans la parodie d'*OEdipe*, représentée au théâtre Italien, le 17 avril 1719.

tion où se trouve cette princesse, au milieu des malheurs qui accablent sa famille et ses sujets; et on ne lui pardonnera pas ce zèle si déplacé, malgré les beaux vers qu'elle débite de temps en temps; entr'autres ceux-ci, sur l'impossibilité où sont les rois de cacher leurs actions :

ÉGINE.

Ah! calmez cet effroi :
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi;
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu? Crois-tu qu'une princesse
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse?
Des courtisans sur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts :
A travers les respects, leurs trompeuses souplesses
Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faiblesses.
A leur malignité rien n'échappe et *ne fuit;*
Un seul mot, un soupir, un coup-d'œil nous trahit :
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence :
Et, quand leur artifice et leur persévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos secrets,
Alors, avec éclat, leurs discours indiscrets,
Portant sur notre vie une triste lumière,
Vont de nos passions remplir la terre entière.

Enfin, à la quatrième scène, le grand-prêtre parait. OEdipe et Philoctète le pressent de nommer ce-

lui que les dieux déclarent l'auteur du crime : il ne s'y prête qu'après bien des difficultés ; ce qui met Philoctète dans le cas de déclamer contre les prêtres : il s'en va après cela et ne reparaît plus.

On ne peut disconvenir que ces trois premiers actes n'offrent une grande profusion d'esprit, et de très-beaux vers : mais la difficulté de remplir ces actes, se manifeste à chaque instant ; la trame s'ourdit avec peine ; et on y est ému par des intérêts divers et particuliers, qui ne ressemblent en rien au seul et unique qu'inspire dans Sophocle, l'exposition des maux auxquels une ville entière est en proie, les efforts pour découvrir le coupable qui attire les fléaux célestes, les soupçons jetés sur Créon, propre frère de la reine, et unique héritier du trône de Laïus, en un mot les inquiétudes mortelles dont est agité OEdipe lui-même, qui craint d'être le meurtrier de ce roi.

ACTE IV.

Ces inquiétudes amènent la confidence qu'OEdipe et Jocaste se font mutuellement. L'invention en est de Sophocle ; Voltaire l'a infiniment perfectionnée. Voici tout le commencement de son quatrième acte, qui renferme cette confidence,

chef-d'œuvre, où il nous montre qu'il pouvait non-seulement marcher sur les traces de Sophocle, mais encore le surpasser :

ŒDIPE.

Non, quoi que vous disiez, mon âme inquiétée
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.
Le grand-prêtre me gêne; et, prêt à l'excuser,
Je commence en secret moi-même à m'accuser.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me suis en secret interrogé moi-même;
Et mille événemens de mon âme effacés,
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.
Le passé m'interdit et le présent m'accable :
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable;
Et le crime partout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Eh! quoi, votre vertu ne vous rassure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiscret dédaignant les fureurs,
Cessez de l'excuser par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, et du couroux céleste,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeste,

Avait-il près de lui des gardes, des soldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivait ses pas.

ŒDIPE.

Un seul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que sa fortune,
Dédaignait, comme vous, une pompe importune.
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart:
Au milieu de sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguste et rare!
OEdipe a-t-il sur toi porté sa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puisque vous rappelez un souvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans sa mâle vieillesse,
Ses yeux brillaient encor du feu de sa jeunesse;
Son front cicatrisé, sous ses cheveux blanchis,
Imprimait le respect aux mortels interdits;
Et si j'osais, seigneur, dire ce que je pense,
Laïus eut avec vous assez de ressemblance;

Comme vous autrefois, par eux préoccupée,
Hélas ! pour mon malheur, je suis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle imposteur la fausse obscurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, sans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils ! Par quels coups l'avez-vous donc perdu ?
Quel oracle sur vous les dieux ont-ils rendu ?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même ;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le savez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiète
Consulta de nos dieux la fameuse interprète.
Quelle fureur, hélas ! de vouloir arracher
Des secrets que le sort a voulu nous cacher !
Mais enfin j'étais mère, et pleine de faiblesse.
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtresse :
Voici ses propres mots, j'ai dû les retenir :
Pardonnez, si je tremble à ce seul souvenir :
« Ton fils tuera son père ; et ce fils sacrilège,
» Inceste et parricide.... O dieux ! Achéverai-je ?

ŒDIPE.

Eh bien, madame ?

JOCASTE.

Enfin, seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monstre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, seigneur, moi, sa mère,
Dégoûtant dans mes bras du meurtre de son père;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, seigneur, à ce récit funeste!
Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reste.

ŒDIPE.

Ah! madame, achevez, dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, seigneur; et saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposait à nos dieux, et condamnait leurs loix:
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînait au crime;
Et, pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai, par pitié, qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse!
O d'un oracle faux obscurité trompeuse!
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins:
Dans le cours triomphant de ses destins prospères,

Il fut assassiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups;
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.
Que cet exemple affreux puisse au moins vous instruire!
Bannissez cet effroi qu'un prêtre vous inspire;
Profitez de ma faute, et calmez vos esprits.

ŒDIPE.

Après le grand secret que vous m'avez appris,
Il est juste, à mon tour, que ma reconnaissance
Fasse de mes destins l'horrible confidence.
Lorsque vous aurez su, par ce triste entretien,
Le rapport effrayant de votre sort au mien,
Peut-être, ainsi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe;
Cependant, de Corinthe et du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je suis né.
Un jour, ce jour affreux, présent à ma pensée,
Jette encor la terreur dans mon âme glacée.
Pour la première fois, par un don solennel,
Mes mains, jeunes encore, enrichissaient l'autel:
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de sang les marbres se couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une invisible main repoussait mes présens:
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent jusqu'à moi cette voix effrayante:
« Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté:
» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté:

» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies :
» Va porter tes présens aux autels des furies :
» Conjure leurs serpens prêts à te déchirer :
» Va ce sont là les dieux que tu dois implorer. »
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon âme,
Cette voix m'annonça (le croiriez-vous, madame!)
Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit que je serais l'assassin de mon père,

JOCASTE.

Ah dieux!

ŒDIPE.

Que je serais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où suis-je? Quel démon, en unissant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous rassembler tant d'horreurs?

ŒDIPE.

Il n'est pas encor temps de répandre des larmes;
Vous apprendrez bientôt d'autres sujets d'alarmes;
Ecoutez-moi, madame, et vous allez trembler.
Du sein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignais que ma main, malgré moi criminelle,
Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et suspect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'osa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée :
Je partis, je courus de contrée en contrée;

Je déguisai partout ma naissance et mon nom.
Un ami de mes pas fut le seul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait seconda mon courage :
Heureux, si j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon destin par un noble trépas !
Mais je fus réservé sans doute au parricide.

Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel euchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement :
La main des dieux, sur moi si long-temps suspendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue:)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers,
Sur un char éclatant que traînaient deux coursiers.
Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune et superbe, et nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang :
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venait offrir,
Me semblaient mes sujets, et faits pour m'obéir.

Je marche donc vers eux ; et ma main furieuse
Arrête des coursiers la fougue impétueuse.
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés,
Avec force sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puissans ! Je ne sais si c'est faveur ou haine ;
Mais sans doute pour moi contr'eux vous combattiez;

Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déjà glacé par l'âge,
Courbé sur la poussière, observait mon visage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler:
Moi-même en le perçant, je sentis dans mon âme,
Tout vainqueur que j'étais... Vous frémissez, madame?

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! Mon doute affreux va donc être éclairci.

Ce Phorbas était le seul compagnon de voyage qui accompagnait Laïus lorsqu'il fut mis à mort; il reconnaît Œdipe, et le déclare le meurtrier de Laïus. Icare, vieillard de Corinthe, arrive au cinquième acte. Cet Icare avait pris soin des premiers ans d'Œdipe; il l'avait reçu de Phorbas sur le mont Cithéron, et l'avait remis à Polybe, roi de Corinthe, dont il n'était pas le fils.

Non, seigneur (dit Icare), vous n'en étiez pas fils,
. . . . Non : et ce prince. . . . . . .
. . . .
A tout dit en mourant, de ses remords pressé:
Pour le sang de nos rois il vous a renoncé,
Et moi, de son secret confident et complice,
Craignant du nouveau roi la sévère justice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

Telle est la marche très-lente par laquelle on dévoile la véritable origine d'OEdipe, on découvre le coupable, et on développe l'intrigue. Le quatrième et le cinquième acte, qui présentent plutôt une continuité de scènes que deux actes différens, sont remplis par la reconnaissance d'Icare et de Phorbas, par le récit de la manière dont l'enfance d'OEdipe fut préservée de la mort, et par le tableau effrayant du désespoir qui le porte à s'arracher les yeux avec son épée, comme dans Sénèque. On perd, d'après cet arrangement, le cinquième acte de l'*OEdipe* de Sophocle, qui est un chef-d'œuvre de pathétique, où ce poëte nous peint la fin tragique de Jocaste, et les derniers adieux qu'OEdipe, après s'être crevé les yeux, fait à ses filles, qu'il met sous la protection de Créon.

FIN DE L'ŒDIPE DE VOLTAIRE.

OBSERVATIONS

DE LA HARPE, SUR L'ŒDIPE-ROI ET SUR L'ÉLECTRE DE SOPHOCLE, COMPARÉS AVEC L'ŒDIPE ET L'ORESTE DE VOLTAIRE.

Le sujet d'*OEdipe roi* est si universellement connu, que je crois devoir me borner à quelques remarques sur ce que les deux pièces ont de commun, et sur ce qu'elles ont de différent.

L'ouverture et l'exposition de Sophocle sont heureuses et théâtrales. Des vieillards, des enfans, un grand-prêtre, des sacrificateurs, la tête ornée de bandelettes sacrées, et des rameaux dans les mains, en signe de supplications, sont prosternés au pied d'un autel qui est à l'entrée du palais d'OEdipe. Il paraît, et a voulu, dit-il, s'assurer par ses yeux de la situation de ses malheureux sujets. Le prêtre prend la parole, et fait un tableau pathétique des ravages que la peste cause dans Thèbes. Les Thébains implorent les seuls appuis qui leur restent, les dieux et leur roi, ce roi si sage et si heureux qui les a délivrés du Sphinx, et qui a déjà été leur sauveur, avant d'être leur souverain. Il a prévenu leur demande, et envoyé à Delphes son beau-frère

Créon, pour savoir ce qui attire sur Thèbes la colère du ciel. Il attend à tout moment Créon qui devrait être de retour. Ce prince paraît et annonce que l'oracle ordonne de rechercher les auteurs du meurtre de Laïus, et de venger sa mort. OEdipe s'engage à donner tous ses soins à cette recherche, et prononce par avance les plus terribles imprécations contre le meurtrier; imprécations dont l'effet est d'autant plus grand pour le spectateur, qu'elles retombent sur celui qui les prononce. Voltaire les a rendues en beaux vers:

Et vous, dieux des Thébains, dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire!
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers,
Et que son corps *sanglant*, privé de sépulture,
Des vautours *dévorans* devienne la pâture!

Toute la marche de ce premier acte est parfaite. Voltaire n'a point fait usage de cette belle exposition; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'au lieu de regretter le parti qu'il aurait pu en tirer, il en parle avec un mépris très-injuste dans des *lettres* qui parurent à la suite de la première édition d'*OEdipe,* et que lui-même supprima dans toutes les éditions

générales de ses œuvres, mais qu'on a remises dans celles qui ont paru pendant ses dernières années, et dont il avait laissé le soin à des libraires. Ce n'est pas que ces *lettres* ne soient curieuses et très-dignes de l'impression, puisqu'elles contiennent une très-bonne critique de son *OEdipe* faite par lui-même, et des réflexions judicieuses sur ce sujet. Il est à présumer que quand il les retrancha, c'est qu'il sentit qu'il n'avait pas parlé d'un ton convenable de ce même Sophocle à qui depuis il rendit plus de justice dans la préface d'*Oreste;* et j'ose croire que, s'il avait relu ces *lettres* quand on les réimprima, il n'aurait pas laissé subsister les censures très-déplacées qu'il hasarde contre cette exposition de l'*OEdipe* grec, qu'il eût mieux fait d'imiter. Voici comme il en parle, sans donner à l'auteur la plus légère louange.

« La scène ouvre par un chœur de Thébains
» prosternés au pied des autels. OEdipe, leur libé-
» rateur et leur roi, paraît au milieu d'eux. *Je suis*
» *OEdipe*, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.*
» Il y a quelque apparence que les Thébains n'i-
» gnoraient pas qu'il s'appelait OEdipe. »

Non, ils ne l'ignoraient pas; mais Voltaire ignorait la langue grecque; et faisant dire à Sophocle ce qu'il ne dit pas, il s'est exposé à tomber dans des méprises qui avertissent de ne juger que de ce

que l'on sait. Que dirait-on d'un critique qui, entendant ce premier vers d'*Iphigénie* :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille,

reprocherait à Racine d'avoir dit : *Je suis Agamemnon, je suis ton roi,* et ajouterait : *Il y a quelque apparence qu'Arcas connaissait son roi, connaissait Agamemnon ?* On lui dirait que c'est une manière de parler très-convenable et très-reçue, et qu'il est tout naturel qu'Arcas étant surpris d'être éveillé par son roi, celui-ci l'assure qu'il ne se trompe pas, que c'est bien *Agamemnon*, que c'est *son roi* qui l'éveille, ce qui, pour le dire en passant, annonce déjà une situation critique qui nécessite une pareille démarche. Cette explication même est si claire, qu'on ne la croirait nécessaire que pour un étranger moins instruit que nous des tournures de notre langue. Eh bien! le vers d'Agamemnon est précisément celui d'Œdipe, et l'un n'est pas plus ridicule que l'autre. « Je suis sorti, dit-il, au bruit de vos gémissemens, » et n'ai pas voulu m'en rapporter à d'autres. Je » suis venu moi-même, moi, cet OEdipe dont le » nom est dans la bouche de tous les hommes. » Remarquez que l'énigme du Sphinx l'avait rendu très-célèbre, et que les anciens ne faisaient nulle difficulté d'avouer que leur nom était fort connu : témoin ce que dit à la reine de Carthage le modeste

Enée, de tous les héros le moins accusé d'orgueil: « Je suis le pieux Énée dont la renommée s'élève » jusqu'aux cieux. »

Cette extrême réserve qu'imposent les bienséances sociales, et qui défend à l'amour-propre de chacun de se montrer en quoi que ce soit, de peur de blesser celui de tous, cette modestie de convention et de raffinement n'était point un devoir dans des mœurs plus simples et plus franches, et tous les héros de l'antiquité en sont la preuve. Il n'y a donc point d'orgueil dans ce qu'OEdipe dit de lui-même, comme il n'y a point de *simplicité grossière* dans la manière dont il se nomme, comme il n'y a rien de *déplacé* à faire la peinture des maux qui accablent les Thébains; car quoique OEdipe n'ignore pas que la peste règne dans Thèbes, ces sortes de développemens naturels au malheur ne sont point hors de propos et font plaisir au spectateur, en peignant à l'imagination tout ce qu'il y a d'affreux dans la situation des personnages. Qu'on juge d'après cela si Voltaire était fondé à terminer ainsi ses critiques inconsidérées. « Tout cela n'est guère » une preuve de cette perfection où l'on prétendit, » il y a quelques années, que Sophocle avait porté » la tragédie (c'étaient Racine et Boileau qui l'a» vaient prétendu). Il ne paraît pas qu'on ait grand » tort dans ce siècle de *refuser son admiration* » à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour

» faire connaître ses personnages que de faire dire :
» *Je suis OEdipe. Cette grossièreté* ne s'appelle
» plus une noble simplicité. »

On est un peu étonné que Voltaire refuse *son admiration* à Sophocle dans le temps où il lui emprunte toutes les beautés qui ont fait le succès de sa tragédie. Tout ce qu'on peut dire pour son excuse, c'est qu'alors il était très-jeune, et que lui-même probablement s'était condamné depuis, puisqu'il avait jugé à propos de retrancher ces *lettres* de toutes les éditions dont il a été le rédacteur.

Il me semble aussi aller beaucoup trop loin quand il soutient que la pièce de Sophocle est finie au second acte, et que les paroles du devin Tirésias sont si claires, qu'OEdipe ne peut manquer de s'y reconnaître. Pour juger de ce reproche, voyons ce que dit le devin. C'est le chœur qui conseille au roi de le faire venir, et le roi répond que Créon lui a déjà donné le même avis ; qu'en conséquence, il a déjà envoyé deux fois chercher cet interprête des dieux si révéré dans Thèbes, et qu'il s'étonne que Tirésias tarde si longtemps. Le vieillard aveugle, à qui le ciel a donné la connaissance de ce qu'il y a de plus secret, et qui est parmi les mortels ce qu'Apollon est parmi les dieux, est amené sur la scène ; et j'avoue que ce personnage me paraît mieux adapté au sujet,

et produire plus de curiosité et de terreur que celui d'un grand-prêtre dans la pièce française, rôle beaucoup moins caractérisé que celui de Tirésias. Tous les deux tiennent d'abord le même langage, tous deux résistent long-temps avant de parler, et ne se déterminent qu'à regret à nommer OEdipe comme le meurtrier de Laïus. Il s'emporte également dans les deux pièces, et le grand-prêtre et Tirésias sont également traités d'imposteurs. Mais voici comme Voltaire, dans la fin de la scène, a restreint son imitation :

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur.
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

ŒDIPE.

Arrête : que dis-tu ? Quoi ! Polybe ? mon père !.....

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort :
Ce jour va vous donner la naissance et la mort.

Ce vers prophétique est admirable. Le vers de Sophocle peut faire connaître combien la langue grecque était plus hardie que la nôtre dans son expression : *Ce jour vous enfantera et vous tuera*; et le vers de Voltaire fait voir comme il faut traduire.

Vos destins sont comblés : vous allez vous connaître.
Malheureux ! savez-vous quel sang vous donna l'être?

Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez?

Jusqu'ici le poëte français traduit : là il s'arrête et termine ainsi la scène.

O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de sa naissance, et de qui la fureur
Remplira l'Univers d'épouvante et d'horreur.
Sortons.

Tirésias en dit beaucoup davantage : « Je vous » le dis pour la dernière fois : cet homme que » vous cherchez, ce criminel, ce meurtrier est » dans Thèbes. On le croit étranger; mais on saura bientôt qu'il est Thébain. Sa fortune va s'évanouir comme un songe. Aveugle, réduit à » l'indigence, courbé sur un bâton, on le verra » errer dans les contrées étrangères. Quelle confusion quand il se reconnaîtra frère de ses fils, » époux de sa mère, incestueux et parricide! Allez, prince, éclaircissez ces terribles paroles, et » si vous les trouvez trompeuses, je consens de » passer pour un faux prophète. »

Je conviens qu'il y a plus d'art dans le poëte français, qui se borne d'abord à ne faire voir dans Œdipe que le meurtrier de Laïus, et enveloppe le reste dans des paroles vagues et obscures qui ne peuvent faire naître que des soupçons. C'est se con-

former aux règles de la progression dramatique, que de développer par degrés toutes les horreurs de la destinée d'OEdipe, et de ne le montrer incestueux et parricide qu'à la fin de la pièce. Le moderne a mieux observé ce précepte que l'ancien, et c'est en cette partie sur-tout *que le Français de vingt-quatre ans*, comme l'a écrit Rousseau, qui dans ce temps était juste, *l'a emporté sur le Grec de quatre vingts*. C'est un progrès que l'art a dû faire; mais est-il vrai que les paroles de Tirésias, qui en apprennent trop au spectateur, révèlent tout le sort d'OEdipe si clairement, qu'il faut, dit Voltaire, *que la tête lui ait tourné, s'il ne regarde pas Tirésias comme un véritable prophète?* Cet arrêt me paraît beaucoup trop sévère; car enfin OEdipe qui se croit toujours, et qui doit se croire fils de Polybe, roi de Corinthe, OEdipe à qui l'on n'a pas encore dit un seul mot qui puisse lui faire connaître qu'il est fils de Laïus, OEdipe peut-il deviner tout cela, parce qu'on lui a dit que le meurtrier de Laïus se trouvera le mari de sa mère et le frère de ses enfans? Ce qui est vrai, c'est qu'il devait être frappé du rapport qui se trouve entre les paroles du devin et l'oracle de Delphes, qui lui a prédit autrefois, à lui, OEdipe (comme il va l'avouer tout-à-l'heure à Jocaste), précisément les mêmes choses dont le menace Tirésias: ce rapport devrait l'inquiéter, et ici la cri-

tique est juste. Mais de ce qu'OEdipe ne fait pas ce qu'il y a de mieux à faire, et ne dit pas ce qu'il y a de mieux à dire, il ne s'ensuit pas que son destin soit si manifestement dévoilé; que *la pièce est entièrement finie;* et conclure que Sophocle *ne savait pas même préparer les évènemens et cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses pièces, et qu'il viole les règles du sens commun pour ne pas manquer en apparence à celles du théâtre*, c'est joindre, ce me semble, beaucoup d'injustice dans les jugemens à beaucoup de dureté dans les termes.

Un tort plus grand, et qui paraît à peine concevable, c'est d'avoir lu avec tant de précipitation l'ouvrage qu'il imitait, ou d'en parler de mémoire si légèrement, qu'il trouve dans Sophocle ce qui n'y est pas, et qu'il n'y voit pas ce que tout le monde peut y voir. « Lorsque OEdipe, dit-il, apprend » de Jocaste que le seul témoin de la mort de Laïus, » Phorbas, vit encore, il ne songe seulement pas » à le faire chercher. Le chœur lui-même, qui » donne toujours des conseils à OEdipe, ne lui » donne pas celui d'interroger ce témoin. Il le prie » seulement d'envoyer chercher Térésias. » Rien de tout cela n'est conforme à la vérité. C'est au troisième acte qu'OEdipe apprend de Jocaste que Phorbas est vivant, et le chœur ne peut pas lui donner là-dessus le conseil d'envoyer chercher Ti-

résias; car ce conseil a été donné dès le premier acte et exécuté au second, et Jocaste ne voit OEdipe qu'après la scène où le devin a parlé au roi. Le chœur ne peut pas lui conseiller de faire venir Phorbas; il n'en a pas le temps, car le premier mot d'OEdipe, dès que Jocaste lui a parlé, est celui-ci : *Faites venir Phorbas au plus vîte.* Jocaste s'en charge; et avant de la quitter, il lui répète encore : *Songez, je vous en conjure, à faire venir ce Phorbas qui peut seul éclaircir mon sort.*

C'est par-là que finit le troisième acte, et Phorbas, qui est retiré à la campagne, arrive à la scène quatrième du quatrième acte. Il ne paraît pas qu'il y ait de temps perdu, suivant les règles de la vraisemblance; car il faut observer que les anciens n'avaient pas, comme nous, d'entr'actes proprement dits, qui laissaient le théâtre vide pendant un certain temps, et permettent de supposer un intervalle tel à peu près qu'on le veut pour les événemens qui se passent derrière le théâtre. Leurs actes n'étaient séparés que par des intermèdes que chantait le chœur, qui ne quittait point la scène, et qui par conséquent rendait la règle d'unité de temps beaucoup plus rigoureuse que parmi nous. Aussi arrive-t-il que, dans leurs pièces, les événemens paraissent quelquefois précipités. D'après l'exposé fidèle qu'on vient d'entendre, que deviennent les

critiques de Voltaire, qui reproche à Sophocle de n'avoir pas fait précisément tout ce qu'il a fait?

Ailleurs il lui fait dire ce qu'il n'a pas dit. « On » avait prédit à Jocaste que son fils porterait ses » crimes jusqu'au lit de sa mère; et lorsque OEdipe » lui dit : On m'a prédit que je souillerais le lit de » ma mère, elle doit répondre sur-le-champ : On en » avait prédit autant à mon fils. » Non, elle ne saurait faire cette réponse; car elle ne dit nulle part qu'on lui ait prédit cela de son fils : elle dit seulement que ce fils, suivant l'oracle, devait être *le meurtrier de son père.*

Voltaire a ajouté, il est vrai, dans sa pièce : *et le mari de sa mère.* Mais sur ce qu'il fait dire à son OEdipe, il ne doit pas juger celui de Sophocle, qui n'en a pas dit un mot. Il prétend qu'*à moins d'un aveuglement inconcevable*, la conformité qui se trouve entre les prédictions faites à son fils et celles que l'oracle a faites à OEdipe, et celles de Tirésias, doit lui faire connaître manifestement la vérité. Mais Jocaste croit mort ce fils qu'elle a fait exposer; mais OEdipe croit que Polype est son père; mais Sophocle a eu soin de donner à Jocaste, dans tout son rôle, un mépris marqué pour les oracles, depuis qu'on a vu périr, par la main de brigands inconnus, ce même Laïus qui devait périr par la main de ce même fils qu'elle a exposé et qu'elle croit mort. J'ose penser encore

que toute cette intrigue est fort bien nouée, que les incertitudes et les obscurités y sont suffisamment ménagées, et que ce n'est pas sans raison qu'on a regardé l'*OEdipe* comme ce que les Anciens avaient fait de mieux en ce genre. Il n'y a de défaut réel que celui qui est inhérent au sujet, et qui se trouve dans le poëte français comme dans le poëte grec; c'est le peu de vraisemblance que Jocaste et OEdipe n'aient fait depuis si long-temps aucune recherche sur la mort de Laïus. Mais heureusement ce défaut est dans l'avant-scène, et c'est à propos qu'Aristote observe que, quand un sujet a des invraisemblances inévitables, il faut au moins les placer avant l'action. Voltaire convient lui-même qu'à moins de perdre un très-beau sujet, il faut passer par-dessus cette invraisemblance; et l'on remarque en général que le spectateur ne se rend pas difficile sur ce qui a précédé l'action. Il permet au poëte tout ce que celui-ci veut supposer, et ne se montre plus sévère que sur ce qui se passe sous ses yeux.

A ce vice du sujet, qui n'est pas après tout fort important, il faut ajouter une faute réelle, qui est celle du poëte; c'est la querelle très-mal fondée qu'OEdipe fait à Créon, et l'accusation intentée si légèrement contre lui, d'avoir suborné Tirésias pour accuser le roi. Cet épisode très-mal imaginé remplit tout le troisième acte de Sophocle. OEdipe

y tient un langage et une conduite également indignes d'un roi : il accuse et condamne Créon avec une témérité inexcusable ; et il faut que Jocaste obtienne de lui, avec beaucoup de peine, de ne pas sévir contre un prince innocent. C'est encore là un de ces incidens épisodiques qui, ne produisant rien, sont vicieux dans tout système dramatique, parce qu'ils ne font qu'occuper une place qu'ils ôtent à l'action principale. C'est probablement parce que celle d'OEdipe est en elle-même extrêmement simple que Sophocle, pour y remédier, est tombé dans ce défaut que Voltaire n'a fait que remplacer par un autre, en introduisant son Philoctète, plus étranger encore au sujet que Créon.

A l'égard du cinquième acte de Sophocle, Voltaire le trouve entièrement hors d'œuvre, et soutient que la pièce est finie quand le destin d'OEdipe est déclaré. Cela peut être vrai pour nous ; mais je ne pense pas qu'il en fût de même pour les Grecs, et ce que nous avons déjà vu de leur théâtre confirme assez cette opinion. Ce cinquième acte contient la punition d'OEdipe, la mort de Jocaste qui se tue elle-même, et les adieux que vient faire à ses enfans ce père infortuné, qui s'est condamné à l'exil et à l'aveuglement ; et en supposant, ce dont je doute encore, que la scène du père et des enfans nous parût superflue au théâtre, il

Je vois dans l'avenir votre infortune extrême.
Quel destin vous attend au milieu des humains!
Enfans haïs des dieux, de combien de chagrins
Ils sèment sous vos pas le sentier de la vie!
Ils ont à l'innocence attaché l'infamie.
A quels jeux, quelle fête, à quel festin sacré
Oserez-vous porter un front déshonoré?
Quels spectacles pour vous auront encor des
charmes?
Vous n'en reviendrez point sans répandre des larmes.
Quand l'âge de l'hymen sera venu pour vous,
Quel père dans son fils voudra voir votre époux?
Qui voudra de mon sang partager les souillures?
Celui dont je suis né teignit mes mains impures.
L'inceste m'a placé dans le lit maternel,
Et vous êtes le fruit de ce nœud criminel.
Il faudra supporter l'affront de ces reproches;
Vous verrez les mortels éviter vos approches;
Et vous arriverez au terme de vos ans
Sans connaître d'époux, sans nourrir des enfans.

A Créon.

O vous! le seul appui qui reste à leur misère,
Vous, fils de Ménécée, hélas! soyez leur père :
Elles n'en ont point d'autre, elles sont sans secours;
La honte, l'indigence environnent leurs jours.
Des yeux de la pitié regardez leur enfance;
Vous ne les devez pas punir de leur naissance.
Donnez-moi votre main, gage de votre foi.

A ses filles.

Et vous qui, pour jamais, vous séparez de moi,

Je vous en dirais plus, si vous pouviez m'entendre;
Mais que font les conseils dans un âge si tendre!
Adieu; puisse le ciel, fléchi par mes revers,
Détourner loin de vous les maux que j'ai soufferts!

Peut-on douter qu'une pareille scène ne fît couler quelques larmes? Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'elle terminerait heureusement la tragédie d'*OEdipe*. Ne faut-il pas, pour que sa destinée s'accomplisse, qu'on le voie partir pour l'exil, qui est le châtiment auquel les dieux l'ont condamné? Ses adieux, son départ, ne font-ils pas dès lors une partie essentielle de ses malheurs, qui sont l'objet de la pièce? Il y a plus: après que le cœur a été serré douloureusement par l'horreur qu'inspire cette complication de crimes involontaires commis par l'innocence, ce poids de la fatalité qui écrase un homme vertueux, et qui est à mon gré un des inconvéniens de ce sujet, on éprouve volontiers un attendrissement dont on avait besoin. Jusque là l'on n'a vu que des atrocités dont les dieux sont les seuls auteurs : et les infortunes d'OEdipe semblent d'affreux mystères où la raison et la justice ont peine à se retrouver. Mais lorsque ce malheureux père, aveugle et banni, embrasse pour la dernière fois ses enfans, dont il se sépare pour toujours, la nature se reconnaît dans ce tableau : on n'entend pas la plainte d'OEdipe sans être ému de compassion, et l'on donne

à ses disgrâces des pleurs qu'on avait besoin de répandre.

Compensation faite des beautés et des défauts, il serait difficile de prononcer entre les deux *OEdipes*. Il n'en est pas de même de l'*Électre* : quelque belle que soit celle de Sophocle, celle de Voltaire l'emporte de beaucoup, au jugement des plus sévères connaisseurs. Il a fait ici de Sophocle le plus grand éloge possible, en l'imitant presque en tout. Le beau caractère d'Électre, l'un des plus dramatiques que l'on connaisse; sa douleur profonde, tour à tour si touchante et si impétueuse; les regrets qu'elle donne à son père qu'elle a perdu, à son frère qu'elle a sauvé, et qu'elle attend comme un libérateur; son esclavage, qui n'abat ni son courage ni sa fierté; la soif de vengeance qui l'anime sans cesse; enfin le contraste que forme le rôle de Chrysothémis, qui est l'Iphise de Voltaire, et dont la sensibilité douce et timide fait encore mieux ressortir l'élévation et l'énergie de sa sœur; les ordres d'Apollon, qui recommandent le secret à Oreste comme le resort de toute son entreprise; le rôle du vieux gouverneur d'Oreste, qui est le Pammène de la pièce française; cette idée si théâtrale d'apporter une urne qui est supposée contenir les cendres du fils d'Agamemnon, et qui produit une scène fameuse dans toute l'antiquité par le grand effet qu'elle eut à Athènes et à Rome; ces

alternatives de crainte et d'espérance, causées par la fausse nouvelle de la mort d'Oreste et par les présens qu'on a vus sur le tombeau de son père; cette situation déchirante de la malheureuse Électre qui croit tenir entre ses mains les cendres de son frère, tandis que ce frère est sous ses yeux; cette reconnaissance si naturellement amenée par l'attendrissement d'Oreste, qui ne peut résister aux larmes de sa sœur; en un mot, cette simplicité d'action et d'intérêt si rare et si admirable, tout cela fait également le fond des deux pièces, tout cela est beau dans Sophocle et plus encore dans Voltaire. Le poëte français a rassemblé dans sa tragédie toutes les beautés qui appartiennent au sujet, et toutes celles que pouvait y joindre un talent tel que le sien, fortifié de ce que l'art a pu acquérir depuis Sophocle. Celui-ci n'avait pas, à beaucoup près, à fournir une carrière si longue et si difficile. Les chœurs et les récits en occupent une partie : celui de la mort d'Oreste, qui a péri, dit-on, en tombant de son char aux jeux olympiques, tient la moitié du second acte. Il faut remarquer que Sophocle a commis en cet endroit un anachronisme, puisque les jeux olympiques n'ont été établis que long-temps après l'époque où se passe l'action de la pièce.

Mais les Grecs étaient si amoureux de ces sortes de descriptions, qu'ils pardonnèrent aisément au

poëte cette liberté, et que ce long morceau descriptif, qui nous paraîtrait fort déplacé, fut un de ceux qui attirèrent le plus d'applaudissemens à l'auteur. On concevra, on excusera même cet enthousiasme, si l'on se rappelle que les Grecs regardaient, non sans raison, les jeux olympiques comme une des plus belles institutions dont ils pussent se glorifier, et qu'ils étaient très-flattés d'en voir le tableau tracé sur leur théâtre par le pinceau de Sophocle. Voltaire n'a pu en faire usage; mais celui qu'il a mis au cinquième acte, et où il peint en traits si nobles et si frappans la révolution que produit Oreste en se montrant aux anciens soldats d'Agamemnon, lui appartient entièrement, et a de plus le mérite d'appartenir au sujet.

Le poëte français a enchéri encore sur son modèle dans la scène de l'urne. Chez Sophocle, Électre ne voit dans son frère qu'un envoyé de Strophius, qui apporte les cendres d'Oreste. Chez Voltaire, Oreste passe lui-même pour le meurtrier :

Des meurtriers d'Oreste, ô ciel ! suis-je entourée?

dit Électre à Oreste et à Pylade; ce qui rend la situation bien plus douloureuse et plus terrible pour elle et pour son frère. Cette scène si heureusement imaginée par Sophocle, où Chrysothémis vient

avec un transport de joie annoncer à sa sœur que sans doute Oreste est vivant, qu'il est même dans le palais, parce qu'elle a vu des offrandes et des cheveux sur le tombeau d'Agamemnon; cette nouvelle qu'elle apporte à Électre dans l'instant même où le bruit de la mort d'Oreste, qui semble certaine, vient de la mettre au désespoir, tout cela est encore embelli par l'art de l'imitateur. Dans le grec, cette nouvelle ne fait pas la moindre impression sur Électre, qui se croit trop sûre de la mort d'Oreste, dont elle a entendu le récit qu'on a fait à Clytemnestre devant elle; elle se contente de plaindre l'erreur de Chrysothémis, et celle-ci se repent elle-même de cette fausse joie qui l'a abusée un moment. Dans l'auteur français, Électre, qui n'a pas encore les mêmes raisons de croire son frère mort, reçoit avidement cet espoir qu'on lui présente. Elle quitte la scène à la fin du second acte, toute remplie de cette joie passagère dont pourtant elle se défie. Ah! dit-elle à sa sœur, en sortant avec elle:

Ah! si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

On prévoit de là quelle sera sa douleur quand la mort d'Oreste paraîtra confirmée. Aussi rentre-t-elle en disant:

L'espérance trompée accable et décourage:

Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.

Ces mouvemens opposés qui se succèdent, ce flux et reflux de joie et d'affliction sont l'âme de la tragédie, et c'est une des parties de l'art où les modernes ont excellé.

Il y a une scène dont le poëte français n'a point fait usage, et c'est peut-être la seule des beautés de cette pièce qu'il ne se soit point appropriée. Sophocle en avait pris l'idée dans *les Coëphores;* mais il l'a exécutée d'une manière toute différente. Elle est plus terrible dans Echyle; dans Sophocle, elle est plus touchante. Chez lui, c'est Chrysothémis qui s'est chargée des offrandes et des expiations de Clytemnestre. Cette mère coupable est effrayée d'un songe menaçant dont elle voudrait détourner le présage. Chrysothémis trouve Electre sur son passage, lui expose les terreurs de leur mère et le dessein qui l'amène. Électre, saisie d'horreur, la conjure de se refuser à un pareil emploi :

Ah ! ma sœur loin de vous ce ministère impie;
Loin, loin de ce tombeau ces dons d'une ennemie !
Voulez-vous violer tous les droits des humains?
Avez-vous pu charger vos innocentes mains
Des coupables présens d'une main meurtrière,
Des présens qu'ont souillés le meurtre et l'adultère?
Voyez ce monument : c'est à nous d'empêcher

Que jamais rien d'impur ne puisse en approcher.
Jetez, jetez, ma sœur, cette urne funéraire,
Ou, bien loin de ces lieux, cachez-la sous la terre;
Et pour l'en retirer, attendez que la mort
De Clytemnestre un jour ait terminé le sort.
Alors reportez-la sur sa cendre infidèle :
Allez, de tels présens ne sont faits que pour elle.
Croyez-vous, s'il restait dans le fond de son cœur,
Après ses attentats, une ombre de pudeur,
Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime
Vînt jusque dans sa tombe outrager sa victime,
Insulter à ce point les mânes d'un héros,
La sainteté des morts et les dieux des tombeaux?
Et de quel œil, ô ciel! pensez-vous que mon père
Puisse voir ces présens que l'on ose lui faire?
Ah! n'est-ce pas ainsi, quand il fut massacré,
Qu'on plongea dans les eaux son corps défiguré?
Comme si l'on eût pu dans le sein des eaux pures
Laver en même-temps le crime et les blessures!
Les forfaits à ce prix seraient-ils effacés?
Ne le permettez pas, dieux qui les punissez!
Et vous, ma sœur, et vous, n'en commettez point d'autres :
Prenez de mes cheveux, prenez aussi des vôtres.
Le désordre des miens atteste mes douleurs;
Souvent ils ont servi pour essuyer mes pleurs.
Il m'en reste bien peu; mais prenez, il n'importe.
Il aimera ces dons que notre amour lui porte.
Joignez-y ma ceinture; elle est sans ornement;

Elle peut honorer ce triste monument.
Mon père le permet ; il voit notre misère ;
Lui seul peut la finir, etc.

La naïveté des mœurs grecques se montre ici tout entière; mais Voltaire nous y avait tellement accoutumés dans cette pièce, que ce morceau, sous sa plume, aurait pu, ce me semble, trouver place facilement. N'a-t-il pas su tirer parti même du rôle d'Égiste, qui n'est rien dans Sophocle, puisqu'il ne paraît que pour être tué par Oreste? Nous avons déjà vu dans plus d'une pièce grecque qu'on ne regardait pas alors comme un défaut de ne faire venir un personnage que pour le dénoûment; aucun de nos auteurs ne se l'est permis. Cependant il ne serait pas impossible qu'il y eût tel sujet où cette marche fût raisonnable, c'est-à-dire absolument nécessaire; car je ne connais pas d'autre manière de la justifier.

Les personnages odieux dans la tragédie servent aux moyens : les personnages intéressans servent à l'effet. C'est en conséquence de ce principe que Voltaire s'est si bien servi d'Égiste, pour jeter Oreste dans le plus éminent danger, depuis la fin du quatrième acte jusqu'au dénoûment, et pour développer le grand caractère de Clytemnestre. C'est par ces deux endroits sur-tout qu'il est infiniment supérieur à Sophocle, et c'est ce qui mérite d'être détaillé.

Les anciens, chez qui l'intrigue est, en général, la partie faible, parce qu'ayant d'autres ressources dans leur spectacle, ils avaient moins senti le besoin de perfectionner celle-là, les anciens ne savaient pas nouer assez fortement une pièce pour mettre dans un grand péril les principaux personnages, et les en retirer sans invraisemblance. C'est là l'effort de l'art chez les modernes, et Sophocle lui-même ne l'a pas porté jusque-là. Dans son *Electre*, Egiste est absent pendant toute la pièce : il ne revient que pour voir Clytemnestre déjà égorgée, et pour se trouver pris comme dans un piége. Qu'en arrive-t-il ? c'est qu'Oreste n'est jamais en danger. Je sais bien que le sort d'Électre inspire la pitié, et que sa situation et celle de son frère attendrit l'âme et soutient la curiosité ; mais la pitié même s'use et s'affaiblit quand la situation est toujours la même pendant quatre actes, et n'est pas variée par des incidens qui font naître la crainte ou qui augmentent le malheur et le danger. Ce n'est pas assez que les personnages soient dans une position intéressante, il faut encore que cet intérêt aille en croissant ; s'il n'augmente pas, il diminue. C'est ce progrès continuel et nécessaire qui rend la tragédie si difficile. Ainsi, dans l'*Electre* française, à peine Oreste est-il reconnu par sa sœur, qu'il est découvert par le tyran, et mis dans les fers avec Pylade et Pammène ; en sorte que le spectateur, qui a

respiré un moment en voyant le frère et la sœur réunis, n'en est que plus effrayé du péril qui les environne; car rien ne peut arrêter le bras d'Egiste que Clytemnestre elle-même; et c'est ici, à mon gré, le coup de maître. Tout ce rôle de Clytemnestre est dans Voltaire une véritable création; car dans cette foule de pièces composées sur le même sujet, on ne trouve nulle part le moindre germe de cette idée. Ni Crébillon, ni Longepierre, ni étrangers, ni nationaux, ni anciens, ni modernes, n'avaient imaginé que cette femme qui avait assassiné son mari, pût défendre contre le complice de son crime le fils dont elle-même doit tout craindre. Les remords sont indiqués dans Sophocle, mais très-faiblement; et dans Voltaire tout est gradué, développé, achevé avec une égale supériorité.

S'il n'a point fait entrer dans sa pièce cette plainte éloquente d'Electre lorsqu'elle tient l'urne entre ses mains, c'est que l'étendue de ce morceau, proportionnée aux mœurs et aux convenances du théâtre d'Athènes, eût trop ralenti une scène dont l'action est plus vive et plus forte dans la pièce française que dans la grecque; et la traduction de cette espèce d'élégie dramatique fera ressortir davantage la différence du génie des deux théâtres, en prouvant que les beautés de l'un ne pouvaient pas toujours convenir à l'autre.

J'ai déjà dit que l'expression vraie et ingénue des

affections de la nature devrait être beaucoup plus facile dans la poésie grecque que dans la nôtre; et c'est une raison de plus pour que l'on juge avec quelque indulgence les efforts que j'ai faits dans ces différens essais de traduction, où j'ai tâché de me rapprocher de la simplicité antique, autant que me l'a permis la noblesse, quelquefois peut-être un peu trop superbe, de notre langue poétique :

O monument sacré du plus cher des humains!
Cher Oreste, est-ce toi que je tiens dans mes mains?
O toi, dont mes secours ont protégé l'enfance,
Toi que j'avais sauvé dans une autre espérance,
Est-ce ainsi que pour moi, depuis long-temps perdu,
Mon frère à mes regards devait être rendu!
Je devais donc de toi ne revoir que ta cendre!
Ah! qu'il eût mieux valu, dans l'âge le plus tendre,
Périr avec ton père, hélas! et du berceau
Descendre à ses côtés dans le même tombeau!
Et maintenant tu meurs, ô victime chérie,
Sous un ciel étranger et loin de ta patrie,
Loin de ta sœur!.... Et moi, je n'ai pu sur ton corps
Prodiguer les parfums, les ornemens des morts!
D'autres ont pris pour toi les soins que j'ai dû prendre;
D'autres sur le bûcher ont recueilli ta cendre!
Ces débris précieux, on les porte à ta sœur,
Dans une urne vulgaire enfermés sans honneur!
O malheureuse Electre! ô frivoles tendresses!
Inutiles travaux et trompeuses caresses!

Soigner tes premiers ans fut mon plus doux plaisir,
Et de mes propres mains j'aimais à te nourrir.
M'occupant de toi seul, j'ai rempli près d'un frère
Le devoir de nourrice, et d'esclave et de mère.
Où sont-ils ces beaux jours, ces jours si fortunés ?
Ah! la mort avec toi les a donc moissonnés!
Oreste, tu n'es plus !.... et je n'ai plus de père!
Me voilà seule au monde, et ma barbare mère
Avec mes ennemis jouit de ma douleur!
Vainement à mes maux tu promis un vengeur :
Oreste a dans la tombe emporté mon attente.
Et qu'est-il aujourd'hui? rien qu'une ombre impuissante.
Que suis-je, hélas! moi-même, après t'avoir perdu,
Qu'une ombre, qu'un fantôme aux enfers attendu?
Mon frère, reçois-moi dans cette urne funeste;
D'Électre auprès de toi reçois le triste reste.
Les mêmes sentimens unissaient notre sort :
Soyons encor tous deux réunis dans la mort.
La mort est secourable et la tombe tranquille :
Ah! pour les malheureux il n'est point d'autre asyle.

FIN DES RÉFLEXIONS ET DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

